



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

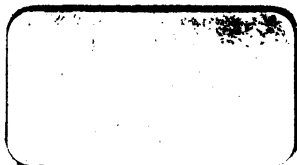
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

55



HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

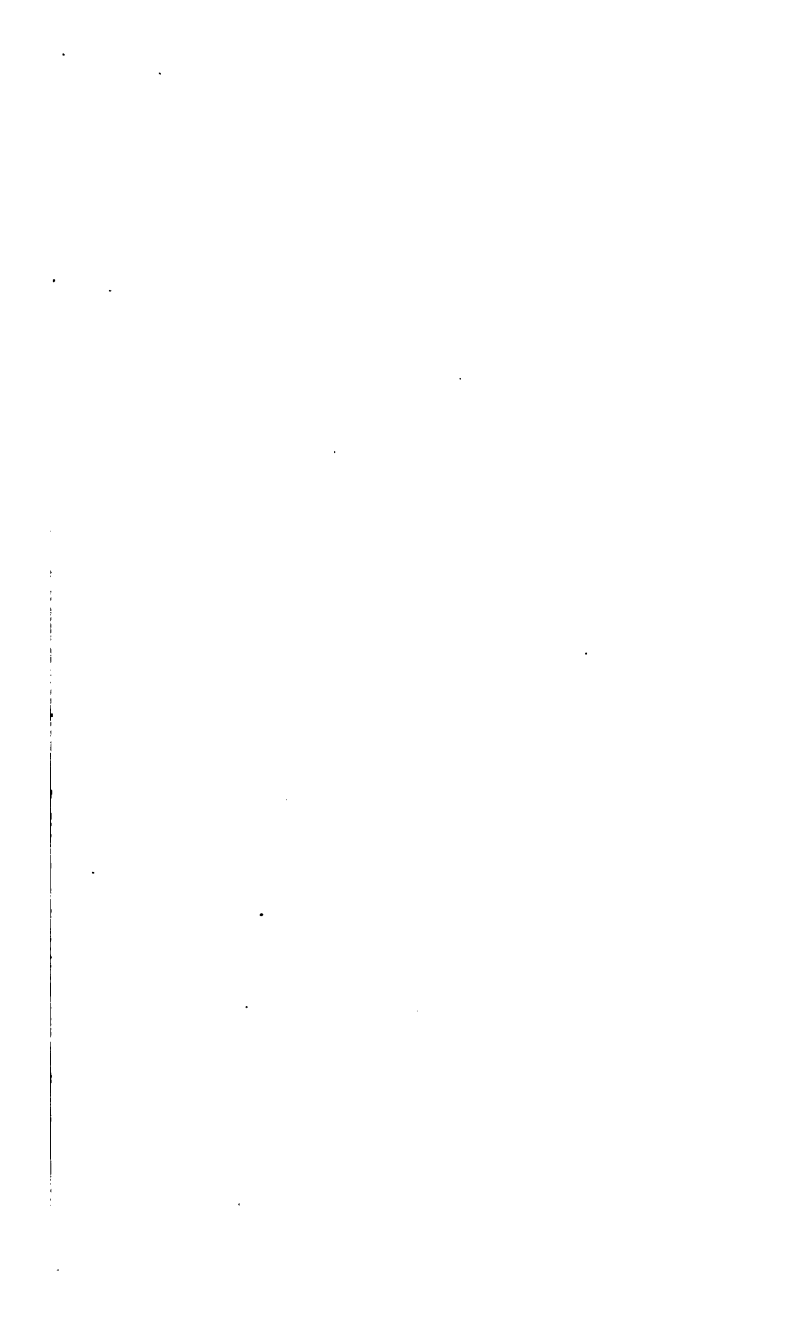


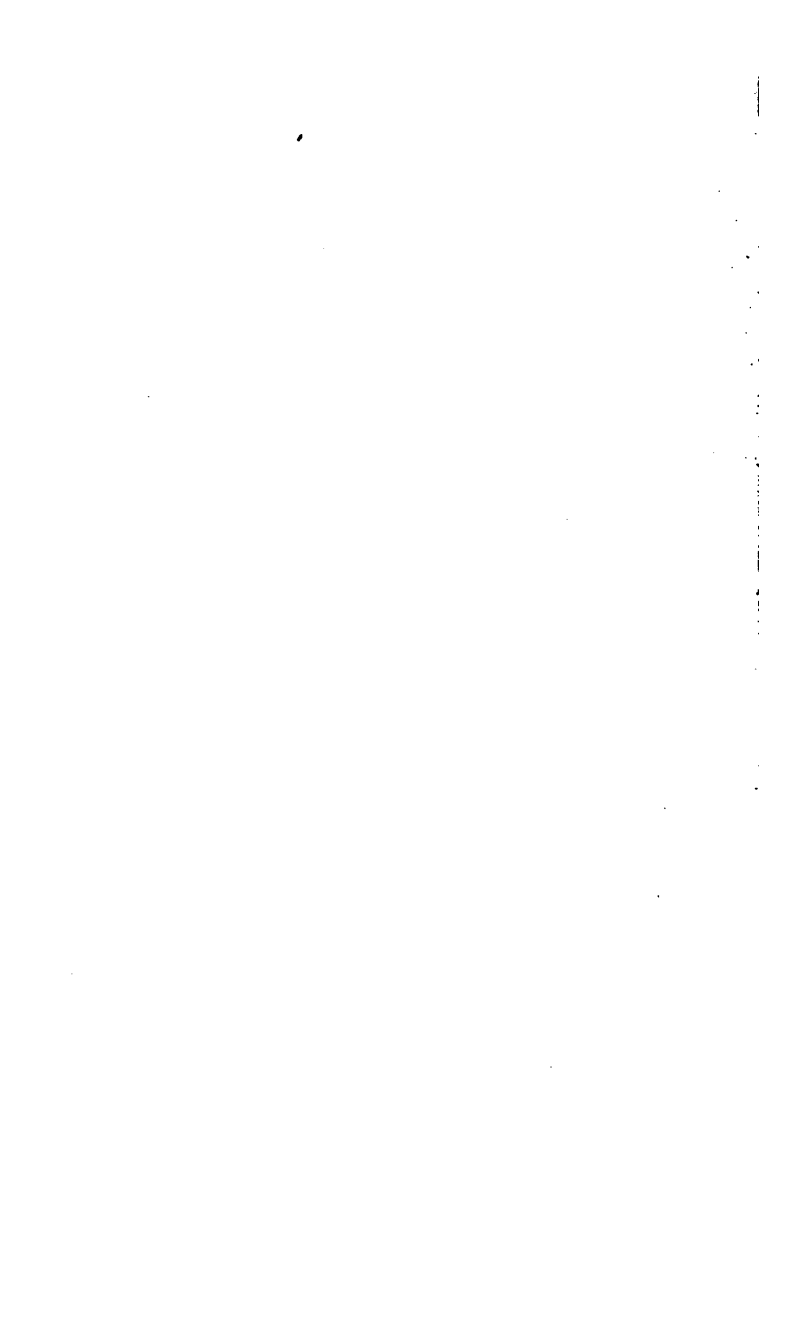
167.55



HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

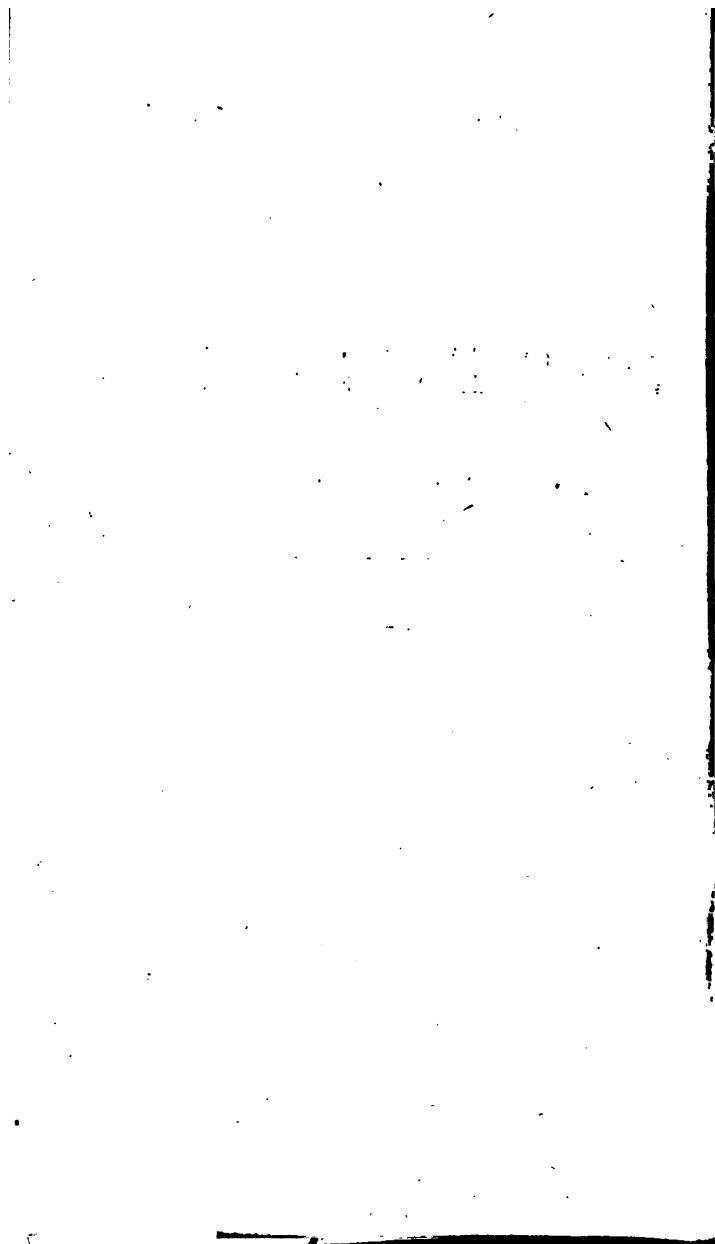






HISTOIRE
MODERNE.

TOME VINGT-UNIEME.



HISTOIRE MODERNE

DES CHINOIS,
DES JAPONNOIS,
DES INDIENS,
DES PERSANS,
DES TURCS,
DES RUSSIENS,
ET DES AMÉRICAINS.

*Pour servir de suite à l'Histoire Ancienne
de M. ROLLIN.*

*Continuée par M. RICHER, depuis le
douzieme volume.*

TOME VINGT-UNIEME.

Trois livres relié.



A P A R I S,

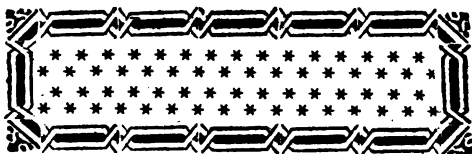
Chez { SAILLANT & NYON, Libraires,
rue Saint-Jean-de-Beauvais.
Et veuve DESAINT, Libraire,
rue du Foin.

M. DCC. LXXI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

H 67.55

1979
44-68
2-25



HISTOIRE

DES

AMÉRICAINS.

SUITE DE L'ARTICLE VII.

*Découverte & Conquête du Mexique par
les Espagnols.*

LES Espagnols furent reçus dans Cortez entre à Cholula.
Cholula avec toutes les démonstrations
de la joie & de l'amitié. Leur premier
soin fut cependant de se fortifier dans
le logement qu'on leur avoit destiné.
Ils y passèrent quelques jours avec
beaucoup de tranquillité : mais les
Cholulans n'eurent pas long-tems l'a-
dresse de cacher leurs desseins. Les
vivres qu'on fournissoit aux Espagnols
diminuerent par degrés ; les visites
des Caciques devinrent moins fré-
quentes ; ils affectoient même une sorte

Tome XXI.

A 3

de mépris pour les Espagnols qu'ils ren-
controient. Tout annonçoit chez eux
des complots secrets contre les Espa-
gnols : mais Cortez n'avoit que des
soupçons, quoiqu'il mît tout en usage
pour découvrir la vérité. Il est aisé de
s'imaginer quel pouvoit être son em-
barras : il voyoit qu'on méditoit sa
perte, & ne savoit comment préparer
sa défense, parce qu'il ignoroit com-
ment on l'attaqueroit. Il redoubla les
sentinelles, excita les Officiers à imiter
son activité et sa vigilance. Il prit enfin
toutes les précautions qui lui parurent
nécessaires dans cette conjoncture.

Solis, liv. 3. chap. 6. Pendant qu'il étoit occupé de ces
soins, les Cholulans de leur côté se
préparoient à assurer sa perte & celle
de ses compagnons. Le jour étoit pris;
les armes étoient préparées : mais la
fortune veilloit à la conservation de

Les Cholu- Cortez; elle le sauva du danger qui
lans font des le menaçoit, & se servit d'un de ces
préparatifs
pour mas- moyens, qui, tous simples qu'ils sont,
sacrer les ne manquent jamais de réussir. Une
Espagnols : vieille Indienne, d'une naissance dis-
mais leur trahison est tinguée, avoit lié une étroite amitié
découverte. avec Marina. Elle alla la voir un jour
de meilleure heure qu'à l'ordinaire, la

tira à l'écart, plaignit son malheur d'être l'esclave d'odieux étrangers comme les Espagnols, lui conseilla de les abandonner, & lui offrit un asyle chez elle. Marina, qui connoissoit les inquiétudes de Cortez auquel elle étoit attachée par les liens de l'amour, se douta que l'Indienne étoit instruite des complots que les Cholulans tramaient contre les Espagnols. Pour tirer son secret, elle feignit de consentir à tout ce qu'elle lui proposoit, prit même des mesures pour sa fuite. La vieille Indienne, croyant qu'elle agissoit de bonne foi, lui apprit que le jour désigné pour la ruine des Espagnols n'étoit pas éloigné; que l'Empereur avoit envoyé vingt mille hommes qui étoient tout prêts à entrer dans la ville; qu'on avoit distribué des armes aux habitans, amassé des pierres sur les terrasses des maisons, & tiré dans les rues plusieurs tranchées, au fond desquelles on avoit planté des pieux fort aigus qu'on avoit couverts de terre sur des appuis fort légers, pour y faire tomber les chevaux; que Montezuma vouloit exterminer tous les Espagnols; mais qu'il avoit ordonné

qu'on en réservât quelques-uns pour satisfaire la curiosité qu'il avoit de les voir , & pour en faire un sacrifice à ses Dieux ; enfin que , pour animer les habitans de Cholula , il avoit fait présent d'un tambour d'or à la ville. Marina parut se réjouir de ce qu'elle venoit d'entendre , & loua la prudence avec laquelle on conduisoit cette grande entreprise. Elle pria la vieille Indienne de lui donner un moment pour emporter ce qu'elle avoit de plus précieux : mais elle en profita pour avertir Cortez de ce qui se passoit. On arrêta aussi-tôt la vieille Indienne qui avoua tout aux premières menaces qu'on lui fit de la mettre à la torture.

Dans le même instant, deux soldats Tlascalans, qui s'étoient déguisés en payfans, arrivèrent au quartier Espagnol & dirent à Cortez qu'on avoit vu de leur camp passer quantité de femmes, de meubles, que les Cholulans envoyoit dans les villes voisines, ce qui sembloit marquer quelque dessein extraordinaire. On apprit encore qu'on avoit sacrifié dans un Temple voisin dix enfans de l'un & de l'autre sexe, cérémonie commu-

ne à tous ces barbares, lorsqu'ils se préparoient à la guerre. Cortez, voulant pousser la conviction jusqu'au dernier degré, se fit amener trois des principaux Sacrificateurs, les interrogea séparément. S'entendant reprocher leur perfidie avec des détails qu'ils croyoient cachés, ils prirent le Général pour un Dieu qui pénétrait jusqu'au fond de leur pensée, n'osèrent désavouer la moindre circonstance, & rejetterent leur crime sur Montezuma, qui avoit dressé le plan de la conspiration. Cortez les mit sous une garde sûre, fit assembler ses Officiers, et prit avec eux la résolution de signaler sa vengeance par un exemple éclatant.

Il envoya sur le champ déclarer aux Caciques de la ville que son dessein étoit de partir le jour suivant. Par cet avis, il leur ôtoit le tems de faire de plus grands préparatifs, & les mettoit dans la nécessité de changer toutes leurs mesures, & leur cau-
soit un embarras, dont il espéroit tirer avantage. Il leur fit en même tems demander des vivres & des hommes pour le transport de son bagage. Les Caciques firent quelques

difficultés sur les vivres & sur les hommes de travail.

On avertit les Tlascalans de passer la nuit sous les armes , et de s'approcher le lendemain des murs , comme s'ils eussent le dessein de suivre l'armée ; mais de se tenir prêts à entrer dans la ville & à se joindre aux Espagnols lorsqu'ils entendraient la première décharge ; les Zempoales eurent aussi leurs instructions. Tout étant préparé , le Général fit venir les Ambassadeurs Mexiquains , & , feignant de leur apprendre un secret dont il ne doutoit pas qu'ils ne fussent bien instruits , il leur dit qu'il avoit découvert une horrible conjuration , qui violoit les loix de l'hospitalité , le nœud sacré de la paix , & le respect que les Cholulans devoient aux intentions de l'Empereur ; qu'il devoit cette connoissance à sa pénétration & à l'aveu des principaux conjurés ; que pour se justifier ils s'étoient rendus encore plus coupables , puisqu'ils avoient osé dire qu'ils agissoient par l'ordre de l'Empereur : mais qu'un si grand Prince , ne pouvant être soupçonné d'un projet aussi affreux , il vouloit les châ-

DES AMÉRICAINS. II

tier rigoureusement de l'outrage qu'ils avoient fait à leur maître. Il ajouta qu'il leur avoit communiqué son dessein, afin qu'ils le communiquassent à l'Empereur.

Les Ambassadeurs feignirent d'ignorer la conspiration : mais on les garda fort étroitement. A la pointe du jour, on vit arriver des vivres et des gens de guerre qui paroissoient n'avoir que le dessein d'escorter les Espagnols : mais ils se propofoient de les charger au premier signal. Cortez les fit placer séparément en divers endroits de son quartier, où ils étoient gardés à vue. Il monta ensuite à cheval avec les plus braves de ses gens, fit appeller les Caciques, & les informa de sa résolution. Marina fut chargée de leur dire que la trahison étoit découverte, & que les Espagnols alloient leur apprendre qu'ils auroient mieux fait de conserver la paix. Ils se retirèrent promptement et donnèrent le signal du combat. On commença par passer au fil de l'épée tous les Cholulans qui étoient dans le camp. L'infante-
les Espagnole sortit, marcha contre les bourgeois qui étoient tous ar-

Il^s sont
punis.

més, & qui s'étoient mêlés avec les soldats Mexiquains que Montezuma avoit envoyés à leur secours. Le combat s'engagea dans une grande place bordée de plusieurs temples. Les Cholulans & les soldats Mexiquains résistoient avec un courage qui tenoit de l'héroïsme : mais les Tlascalans, auxquels on avoit donné ordre de marcher, les prirent en queue, & en firent une horrible boucherie. Les Cholulans & les Mexiquains, se voyant attaqués de tous côtés, lâcherent prise & se retirèrent dans les temples ; Cortez y fit mettre le feu, & quantités de ces malheureux périrent dans les flammes. Les Tlascalans profitèrent des circonstances pour se venger des Cholulans qui étoient leurs ennemis naturels, & mirent tout à feu et à sang. Cortez étant retourné dans son quartier, fit rendre la liberté aux prisonniers, et leur témoigna un extrême regret de la nécessité où on l'avoit mis de châtier si rigoureusement les habitans de la ville. Il dit ensuite que sa justice étoit satisfaite et sa colere apaisée, & accorda un pardon général qu'il fit publier avec beaucoup

d'appareil. Les fugitifs revinrent dans la ville, & la tranquillité la plus parfaite succéda au tumulte le plus affreux.

Le jour suivant, Xicotencatl arriva à la tête de vingt mille hommes, que la république de Tlascala envoyoit au secours des Espagnols, sur le premier avis qu'elle avoit reçu de la conjuration. Cortez le remercia, & le pria de reconduire son armée dans son pays, ne voulant pas donner, disoit-il, de la méfiance à Montezuma, en entrant dans ses états avec une si grosse armée. Il eut l'adresse de lui faire faire la paix avec les Cholulans avant de partir.

Montezuma, informé de ce qui s'étoit passé à Cholula, envoya de nouveaux Ambassadeurs à Cortez, pour tâcher de dissiper ses défiances. Ces Ministres poussèrent la dissimulation jusqu'à remercier Cortez, de la part de leur maître, d'avoir puni les Cholulans, & traitèrent de perfide ce malheureux peuple qui n'avoit fait qu'exécuter les ordres de son maître ; mais on reconnut par la suite que cette démarche n'étoit qu'un artifice pour engager les Espagnols à se tenir moins sur leurs gardes dans leur marche &

pour les faire tomber dans une embuscade qui étoit déjà toute dressée.

Cortez se mit en marche quatorze jours après la conquête de Cholula. Il trouva dans sa route un Cacique mécontent de Montezuma, qui l'avertit que les Espagnols étoient menacés de quelque danger à la descente des montagnes; que les Mexiquains avoient botché, avec des pierres & des troncs d'arbres, le chemin qui conduit à la Province de Chalco, & qu'ils avoient aplani l'entrée d'une route voisine. Lorsque les Espagnols furent arrivés au lieu désigné par le Cacique, ils trouvèrent effectivement les deux routes qu'il leur avoit désignées. Cortez demanda aux Ambassadeurs Mexiquains, qui étoient à côté de lui, dans quelle vue on avoit fait ces changemens aux deux chemins. Ils lui répondirent que pour rendre sa marche plus aisée, ils avoient fait applanir le chemin qui étoit le plus difficile. Vous connoissez mal, leur répondit Cortez, les guerriers qui m'accompagnent. Le chemin que vous avez embarrassé est celui qu'ils vont suivre, par la seule raison qu'il

Danger que
les Espa-
gnols évi-
tent.

est difficile. Sur-le-champ, il ordonna aux Indiens alliés de prendre les devants & de débarrasser le chemin. Les Ambassadeurs attribuerent son choix à une espece de divination. Il étoit vrai que le chemin, aplani par les Mexiquains, conduisoit à des précipices ; que Montezuma avoit envoyé une armée considérable qui devoit charger les Espagnols lorsqu'ils y feroient embarqués. Cette armée, voyant son projet découvert, ne songea qu'à s'éloigner, comme si elle eût été vaincue et poursuivie par des troupes victorieuses, & les Espagnols continuerent leur route.

Montezuma, voyant le mauvais succès de ses artifices, fut tellement consterné, qu'il ne songea même pas à faire usage de ses forces. Il alla consulter ses Dieux, & fit ruisseler le sang humain sur leurs autels. Cette ressource, loin de calmer ses inquiétudes, ne fit que les augmenter. Il envoya chercher tous les magiciens, & leur donna ordre d'aller au-devant des Espagnols pour les mettre en fuite, ou les endormir par leurs enchantemens.

Cependant les Espagnols conti-

nuoient leur route. Lorsqu'ils furent à quelque distance de Mexico, Cacutmazin, un des neveux de Montezuma, alla au-devant d'eux avec un cortège considérable. C'étoit un jeune homme d'environ vingt-cinq ans & d'une figure assez agréable. Cortez le reçut avec toute la pompe qu'il croyoit nécessaire dans cette conjoncture. L'Indien employa toute l'éloquence dont il étoit capable, pour empêcher les Espagnols de continuer leur route; mais Cortez persista toujours dans la résolution qu'il avoit prise de voir l'Empereur du Mexique. Le jeune Prince l'accompagna jusqu'à la ville de *Tezeuco*, dont il étoit Cacique. Cette ville le disputoit en beauté à la Capitale même, & étoit située sur le bord du grand lac, à l'entrée de la principale chaussée qui conduit à Mexico. En sortant de cette ville, les Espagnols traversèrent un petit bourg, composé d'environ deux mille maisons. Le Gouverneur alla au-devant de Cortez, le pressa de passer la nuit dans son domaine. Ce Seigneur lui confia ses chagrins & l'envie qu'il avoit de secouer un joug insupportable. Il lui apprit que Monte-

zuma , effrayé par les merveilles qu'on lui rapportoit des étrangers , étoit plus disposé à recevoir des humiliations , qu'à se livrer aux emportemens de sa fierté. Ces avis firent d'autant plus de plaisir à Cortez , qu'ils calmerent les craintes que la puissance de l'Empereur du Mexique pouvoit causer à ses soldats.

Le lendemain , dès la pointe du jour , Cortez , fit partir son armée en ordre de bataille : elle étoit composée de quatre cens cinquante Espagnols , sans compter les Officiers & de six mille Indiens alliés. Etant arrivés sur le soir aux portes de la ville d'*Yztacpalapa* qui n'étoit éloignée de la Capitale que de deux lieues , il y passa la nuit. Le lendemain , il se mit en marche dès la pointe du jour. Lorsqu'il fut à quelque distance de Mexico , un corps composé de la Noblesse & des Officiers de la ville , alla au-devant de lui. Chacun passa à la file devant la tête de l'armée , lui fit la révérence , & marcha devant elle vers la ville. Aussi-tôt qu'il eut passé le pont-levis , il se rangea en deux haies , pour laisser l'entrée libre aux Espagnols qui furent étonnés de la

Cortez entre dans la capitale du Mexique.

beauté des édifices, qui étoient tous bâtis sur le même modèle & qui bordaient de très-belles rues Toutes les terrasses & tous les balcons étoient chargés d'une multitude incroyable d'habitans que la curiosité de voir des étrangers si redoutables y attiroit. Il n'y en avoit pas un dans la grande rue par où devoient passer les Espagnols ; on la tenoit totalement débarrassée par l'ordre exprès de l'Empereur qui vouloit aller lui-même au devant des Espagnols à la tête des Seigneurs de sa Cour, pour honorer l'arrivée des premiers par une distinction sans exemple.

Montezuma
va à sa ren-
contre.

Bientôt on apperçut dans la grande rue la première troupe qui composoit le cortège de l'Empereur ; elle étoit composée de deux cens Officiers de la maison Impériale, tous en habit uniforme, avec de grands panaches de même figure & de même couleur. Ils marchaient deux à deux, les pieds nus & les yeux baissés. Lorsqu'ils furent arrivés à la tête de l'armée Espagnole, ils se rangèrent le long des murs, pour laisser voir dans l'éloignement une autre troupe plus nombreuse

& plus richement vêtue, au milieu de laquelle Montezuma étoit élevé sur les épaules de ses favoris, dans une espèce de litière d'or bruni, dont l'éclat paroissoit au travers d'une quantité prodigieuse de belles plumes. Quatre des principaux Seigneurs marchaient autour de lui & soutenoient au-dessus de sa tête un dais de plumes vertes, tissues avec tant d'art qu'elles formoient une espèce de toile, mêlée de quelques figures en argent. Trois des principaux Magistrats le précédoient & étoient armés chacun d'une baguette d'or, qu'ils levoient par intervalles, pour avertir que l'Empereur approchoit. A ce signal, tout le peuple, dont les maisons étoient couvertes, se prosternoit & baissoit le visage. Cortez descendit de cheval à quelque distance de Montezuma : le Prince mit en même temps pié à terre. Les Indiens de sa suite étendirent aussitôt des tapis dans l'intervalle.

L'Empereur s'avança d'une manière grave, tenant ses mains appuyées sur les bras de ses neveux. Il paroissoit avoir environ quarante ans : sa taille étoit moyenne, plus dégagée que ro-

Age, figure
et vêtemens
de Montezu-
ma.

Solis, liv.
3 chap. 10.

bufte. Il avoit le nez aquilin, les yeux fort vifs & le teint moins bazané que le commun des Indiens : ses cheveux descendoient jusqu'au-dessous des oreilles. Toute sa personne avoit une air de majesté, dans lequel on remarquoit cependant quelque chose de composé. Sa parure étoit un manteau de coton très-fin, attaché seulement sur les épaules, assez long pour lui couvrir la plus grande partie du corps, & bordé d'une frange d'or qui traînoit jusqu'à terre. Les bijoux d'or, les perles & les pierres précieuses dont il étoit couvert méritoient plutôt le nom de fardeau que d'ornement. Sa couronne étoit une espèce de mitre d'or, qui se terminoit en pointe par le devant : l'autre partie, moins pointue, se recourboit vers le derrière de la tête. Ses fouliers étoient d'or massifs; des courroies qui étoient ferrées par des boucles de même métal & qui remontoient en se croisant jusqu'au milieu de la jambe, imitoient assez l'ancienne chaussure des Romains.

Cortez s'avança de son côté, mais à plus grand pas & fit une profonde révérence au Monarque du Mexique,

qui la lui rendit en baissant la main jusqu'à terre & la portant ensuite à ses levres. Cette civilité que les Mexiquains n'avoient jamais vue pratiquer à leurs Empereurs, parut encore plus étonnante dans Montezuma , qui saluoit à peine ses Dieux d'un signe de tête & dont le principal vice étoit l'orgueil. Ces égards respectueux pour Cortez, leur donna la plus haute idée de cet étranger. Cortez portoit sur ses armes une chaîne d'émail chargée de pierres fausses , mais qui jettoient presque autant d'éclat que le diamant ; il la passa au cou de l'Empereur. Les deux Princes qui étoient auprès de sa Majesté furent offensés de cette liberté : mais Montezuma les blâma lui-même & parut si satisfait du présent , qu'il le regarda quelque temps avec admiration. Il se fit sur-le-champ apporter un collier qui passoit pour la plus riche pièce de son trésor , le mit au cou de Cortez. Il étoit composé d'un grand nombre de coquilles fines & fort précieuses dans ce pays. A chacune d'elles pendoient quatre écrevisses d'or. L'étonnement des Mexiquains s'épuisa lorsqu'ils virent cette

nouvelle faveur. Les complimens furent courts dans cette premiere entrevue. Montezuma donna ordre à un de ses neveux , de conduire Cortez jusqu'au logement qui lui étoit destiné, remonta dans sa litiere , et se retira avec la même pompe. Tous les historiens se réunissent à dire que Cortez fit son entrée dans la Capitale du Mexique le 8 Novembre 1519.

L'édifice qu'on avoit préparé pour les Espagnols égaloit en grandeur le premier des palais Impériaux. La force & l'épaisseur de ses murs égaloient celles d'une forteresse. Le premier soin de Cortez fut d'en reconnoître lui-même toutes les parties , pour y placer des corps de garde & son artillerie. Les salles destinées aux officiers étoient tendues de tapisserie de coton , mais d'un prix inférieur à celles qui étoient dans l'appartement de Cortez ; les chaises étoient de bois & d'une seule pièce, variées cependant par l'industrie des ouvriers. Les lits n'étoient composés que d'une natte étendue & d'une autre roulée qui servoit de chevet ; mais ils étoient environnés de courtines fort propres & suspendues en

forme de pavillon. Les Princes mêmes n'avoient point de lits plus délicats dans ce pays, où l'on ne connoissoit point encore la moleste.

Le soir du même jour, Montezuma, suivi d'un nombreux cortège, se rendit au quartier des Espagnols. Cortez alla au-devant de lui & le conduisit à son appartement. On appella Marina pour leur servir d'interprète. Montezuma prit la parole & tint à peu près ce langage à Cortez. « Seigneur » & vaillant Guerrier, avant que je » puisse écouter l'ambassade du grand » Prince qui vous a envoyé, il est » nécessaire que nous nous entretenions » sur ce que la renommée a publié » de vous & de moi & que nous nous » promettons de mépriser réciproque- » ment ces vains discours qui ne sont » dictés que par la mauvaise humeur » ou par la flatterie. Dans quelques » endroits, on vous aura sans doute » dit que je suis un des Dieux im- » mortels; dans d'autres on vous au- » ra fait entendre que la fortune s'est » épuisée à m'enrichir; que les murs & » les toits de mon palais sont d'or, & » que la terre même est assaïlée sous

Solis, liv.
3. chap. 11.
Herrera,
décad. 2, liv.
1. chap. 6.

» le poids de mes richesses. Dans d'au-
» tres enfin, on aura voulu vous per-
» suader que je suis un tyran cruel &
» superbe, qui abhore la justice & l'hu-
» manité. La vérité est que les uns
» & les autres vous ont également
» trompé par leurs exagérations. Cette
» partie de mon corps, ajouta-t-il, en
» découvrant son bras, prouve que je
» suis de chair & d'os, un homme mor-
» tel, de la même espèce que les au-
» tres hommes, mais plus noble &
» plus-puissant qu'eux. J'ai des riches-
» ses, j'en conviens; mais l'imagina-
» tion de mes sujets les grossit beau-
» coup. Ce palais où vous êtes logé
» n'est composé que de pierres & de
» chaux, matieres qui n'ont de prix
» que celui que le travail leur a don-
» né. Vous pouvez juger de-là com-
» bien on vous a trompé, lorsqu'on
» vous a parlé de ma tyrannie. Suf-
» pendez votre jugement, écoutez &
» vous verrez si des sujets rebelles ont
» droit de se plaindre du châtiment,
» sans avoir cessé de le mériter. C'est
» avec les mêmes exagérations qu'on
» m'a rendu compte de vos actions :
» les uns m'ont assuré que vous étiez
des

» des Dieux, que les bêtes les plus
 » farouches vous obéissent, que vous
 » teniez les foudres entre vos mains,
 » & que vous commandiez aux élé-
 » mens ; d'autres ont voulu me per-
 » suader que vous étiez méchans , em-
 » portés , superbes , que les vices vous
 » gouvernoient , & que vous aviez une
 » soif insatiable de l'or. Je reconnois
 » cependant que vous êtes des hom-
 » mes de la même nature que nous ,
 » quoiqu'il y ait quelque différence ,
 » qu'on ne doit sans doute attribuer
 » qu'à la diversité des climats. Ces ani-
 » maux qui vous obéissent ne me sem-
 » blent être qu'une espèce de grands
 » cerfs un peu plus dociles que les
 » nôtres , & que vous avez apprivoisés.
 » Je m'apperçois aussi que ces armes
 » qui ressemblent à la foudre sont des
 » tuyaux d'un métal qui n'est pas
 » commun parmi nous , dont l'effet ,
 » semblable à celui de nos sarbacanes ,
 » vient d'un air pressé qui cherche à
 » sortir , & qui pousse impétueusement
 » tout ce qui s'oppose à son passage.
 » Le feu que ces tuyaux jettent avec
 » un bruit terrible , est tout au plus
 » un secret de la science dont vos

» sages font profession. Selon ce qu'on
» m'a dit, vous avez de la religion,
» de la bonté, vous souffrez les fati-
» gues avec constance, & la libérali-
» té qui brille dans toutes vos actions
» ne s'accorde gueres avec l'avarice
» dont on vous accuse. Nous devons
» donc oublier les fausses impressions
» qu'on a voulu nous donner l'un de
» l'autre. On n'ignore pas dans ce
» pays-ci que le grand Prince à qui
» vous obéissez descend de *Quezalcoal*,
» Seigneur des sept cavenes des Na-
» vatlaques & Roi légitime de ces
» sept Nations qui ont fondé l'Em-
» pire du Mexique. Nous avons ap-
» pris par nos annales qu'il étoit for-
» ti de ce pays pour aller conquérir
» d'autres terres du côté l'Orient,
» qu'il promit que ses descendans
» viendroient par la suite corriger nos
» loix & réformer notre Gouverne-
» ment par les regles de la raison.
» Les caracteres que vous portez ont
» beaucoup de rapport à cette pro-
» messe, & le Prince qui vous envoie
» de l'Orient, fait éclater par vos ex-
» ploits la grandeur d'un si noble ayeul:
» ces motifs nous engagent à lui con-

» sacrer tout le pouvoir qui est entre
 » nos mains. Vous pouvez attribuer
 » l'excès de ma douceur à son illustre
 » origine & me demander d'après cela
 » tout ce qui vous fera nécessaire ».
 Si Montezuma fit un tel discours à
 Cortez , comme le disent tous les his-
 toriens contemporains , ce Monarque
 n'avoit de barbare que les préjugés de
 sa nation.

Cortez , aux talens naturels de l'é-
 loquence, joignoit une supériorité de
 génie qui lui faisoit tirer avantage des
 illusions, même de la politique de
 l'Empereur du Mexique. Il lui fit cette
 réponse. « Seigneur , nous devons com-
 » mencer par vous remercier de cet
 » excès de bonté avec lequel vous re-
 » cevez notre ambassade , & de l'atten-
 » tion que vous apportez à écouter
 » vos lumieres pour mépriser les soup-
 » çons de l'opinion : j'ose aussi vous
 » assurer que nous nous sommes tou-
 » jours tenus en garde contre ce qui
 » pouvoit être contraire à votre ma-
 » jestueuse Grandeur. Il est vrai qu'on
 » nous a parlé de votre personne d'u-
 » ne manière bien différente dans les
 » différens pays qui vous sont soumis.

» Les uns le mettoient au rang des
» Divinités, les autres noircissoient
» jusqu'à ses moindres actions. Nous
» avons regardé ces discours comme
» des outrages à la vérité. La voix
» des hommes, qui est l'organe de la
» renommée, prend souvent l'emprein-
» te de leurs passions, & celles-ci ne
» prennent jamais les choses comme
» elles sont. Les Espagnols ont une
» vue pénétrante qui fait distinguer
» les discours pleins de passion, d'a-
» vec ceux qui sont dictés par les sen-
» timens du cœur. Nous n'avons ajou-
» té foi ni au langage de vos sujets
» rebelles, ni à celui de vos flatteurs.
» Nous paroissions devant vous, con-
» vaincus que vous êtes un grand Mo-
» narque, ami de la justice & de la
» raison, sans que nous ayons besoin
» du secours de nos sens pour savoir
» que vous êtes mortel. Nous som-
» mes aussi de la même condition, quoi-
» que plus vaillans, sans comparaison,
» que vos sujets, & d'une capacité
» d'esprit fort au-dessus du leur, par-
» ce que nous sommes nés sous un
» climat, dont les influences ont beau-
» coup de vertus. Les animaux qui

» nous obéissent ne ressemblent point
 » à vos cerfs, ils ont beaucoup plus
 » de noblesse & de fierté. Quoiqu'in-
 » férieurs à l'espèce humaine, ils ont
 » de l'inclination pour la guerre avec
 » une sorte d'ambition qui les fait as-
 » pirer à la gloire de leurs maîtres.
 » Le feu qui sort de nos armes est
 » un effet naturel de notre industrie,
 » & dans la production duquel il n'en-
 » tre rien de ces connoissances dont
 » vos magiciens font profession ;
 » science abominable parmi nous &
 » digne d'un plus grand mépris que
 » l'ignorance même. J'ai cru devoir
 » commencer par ces éclaircissemens,
 » avant de répondre aux avis que vous
 » nous avez donnés. Après cela, je vous
 » dirai, Seigneur, avec toute la sou-
 » mission qui est due à votre Majesté,
 » que je viens la visiter en qualité d'Am-
 » bassadeur du plus puissant & du plus
 » glorieux Monarque que le Soleil
 » éclaire, dans les lieux où cet astre
 » prend sa naissance. J'ai ordre de vous
 » apprendre, en son nom, qu'il sou-
 » haite d'être votre ami & votre allié,
 » sans s'appuyer sur ces anciens droits
 » dont vous avez parlé, & sans autre

» vue que d'ouvrir le commerce en-
» tre les deux Empires & d'obtenir ,
» par cette voie, le plaisir de vous dé-
» fabuser de vos erreurs. Quoique ,
» suivant vos annales, il pût préten-
» dre à une reconnoissance plus positive
» dans les terres de votre Empire, il
» ne veut user de son autorité que
» pour gagner votre confiance sur un
» principal point, dont tout l'avanta-
» ge se rapporte à vous. Il veut vous
» informer que vous, Seigneur, & vous
» Nobles Mexiquains qui m'écoutez ,
» vous vivez dans un abus terrible de
» vos lumieres naturelles, en adorant
» des statues insensibles qui sont l'ou-
» vrage de vos propres mains, & qu'il
» n'y a qu'un seul Dieu, sans princi-
» pe & sans fin, qui est lui-même l'é-
» ternel principe de tout ce qui existe.
» C'est lui qui, par sa puissance infi-
» nie, a tiré l'univers du néant qui a
» fait le soleil qui nous éclaire, cette
» terre qui nous fournit des alimens,
» & qui a créé un premier homme dont
» nous descendons, avec une égale obli-
» gation de reconnoître & d'adorer
» notre premiere cause. C'est cette pre-
» miere obligation qui est imprimée

» dans vos ames & qui s'y fait sen-
 » tir, puisque vous reconnoissez l'im-
 » mortalité; mais que vous prostituez
 » & que vous cherchez à détruire, en
 » rendant vos adorations à des esprits
 » immondes, qui doivent aussi leur
 » existence à Dieu; mais qui ont mé-
 » rité, par leur ingratitude & leur ré-
 » volte contre leur Auteur, d'être pré-
 » cipités dans des feux fouterreins,
 » dont vos volcans font une impar-
 » faite représentation. La malice &
 » l'envie qui les rendent ennemis du
 » genre humain, les portent continuel-
 » lement à chercher votre perte, en
 » se faisant adorer sous la figure de
 » vos abominables idoles. C'est leur
 » voix que vous entendez quelquefois
 » dans la réponse de vos oracles : mais
 » ce n'est pas ici le lieu de traiter des
 » Myſteres d'une ſi haute Doctrine. Ce
 » même monarque que j'ai l'honneur
 » de représenter & dans lequel vous
 » reconnoissez une ſi ancienne ſupério-
 » rité, vous exhorte ſeulement, par mon
 » miniſtre, à m'écouter ſur ce point
 » ſans aucune préoccupation. C'eſt la
 » première choſe qu'il ſouhaite de vous.
 » C'eſt le principal ſujet de mon am-

» bassade, & le plus puissant moyen d'é-
» tablir une ferme alliance entre les
» deux Empires, sur les fondemens
» inébranlables de la Religion, qui, ne
» laissant aucune diversité dans les sen-
» timens, unira les esprits par les liens
» d'une même volonté ».

Ce discours avoit deux objets, l'un de faire respecter son ambassade, l'autre de jeter dans ce pays les premiers fondemens du Christianisme. Il réussit, en apparence dans le premier ; mais l'Empereur, mécontent d'entendre maltraiter ses idoles, eut peine à garder patience jusqu'à la fin. Il se leva brusquement & déclara qu'il recevoit avec beaucoup de reconnoissance les offres d'amitié qu'on lui faisoit de la part d'un grand Prince descendant de Quezalcoat, mais qu'il croyoit que tous les Dieux étoient bons, que celui des Espagnols pouvoit être tel qu'il le représentoit, sans faire tort aux siens. Il exhorta ensuite Cortez à se reposer dans un palais, dont il pouvoit se regarder comme le maître. Il se fit ensuite apporter de riches présens, lui présenta les plus précieux, en distribua quelques-uns aux Officiers & se retira.

Le lendemain Cortez fit demander audience dans le palais Impérial & l'obtint. Il se para de ses plus beaux habits, prit ses armes qu'il fit passer pour une parure militaire. Son cortège ne fut composé que de six des plus braves soldats & de quatre Officiers, du nombre desquels fut Diaz qui ramassoit soigneusement tout ce qui se passoit sous ses yeux pour en faire un corps d'histoire. C'est d'après ses mémoires que Solis a donné l'histoire de la conquête du Mexique. Les rues se trouverent remplies d'une multitude de peuples, à qui l'on entendoit crier, entre leurs acclamations, le mot de *Teules*, qui, dans leur langue, signifie Dieux ou hommes descendus du Ciel. Les Espagnols découvrirent de fort loin le palais de Montezuma & furent frappés de sa magnificence. L'intérieur répondoit à la beauté de l'extérieur, par la distribution & l'éclat des ameublemens.

Ils furent introduits dans l'appartement de Montezuma avec un silence qui augmenta l'air de grandeur qu'ils voyoient autour d'eux. L'Empereur étoit de bout & revêtu de toutes les

Conférence
entre Mon-
tezuma et
Cortez.

marques de la dignité suprême. Il fit quelques pas, pour aller au-devant du Général & lui mit les mains sur les épaules, lorsque celui-ci se fut baissé pour le saluer, jeta ensuite un regard de douceur sur les Espagnols qui étoient du cortège & s'assit. On donna, par son ordre des sièges à Cortez & à tous les gens. Montezuma fit diverses questions sur l'histoire, les productions & les usages des pays Orientaux, & revenant à la considération que les Mexiquains devoient aux descendans de leur premier Roi, il se félicita de voir accomplir sous son règne une prophétie qui s'étoit conservée depuis tant de siècles. Cortez fit tourner la conversation sur la Religion, fit l'éloge de la morale du Christianisme, se recria avec beaucoup de force contre les sacrifices de sang humain & contre le barbare usage de manger la chair des victimes. Cette conversation fit une si grande impression sur l'esprit de Montezuma, qu'il bannit de sa table les plats de chair humaine : mais, loin de se rendre sur l'article des sacrifices, il soutint qu'il n'y avoit pas de cruauté à tuer, aux pieds des Autels,

des prisonniers de guerre qui étoient déjà condamnés à la mort. Cortez ne put jamais lui faire entendre que, sous le nom de frères, on devoit compter jusqu'à ses ennemis. L'Empereur avouoit que la Religion Chrétienne avoit quelques avantages sur celle des Mexiquains; mais il ajoutoit que ses Dieux étoient bons au Mexique, comme celui des Chrétiens l'étoit dans les lieux où on l'adoroit.

Quelques jours après il fit voir aux Espagnols la grandeur & la magnificence de sa Cour, & voulut, sans doute par un sentiment de vanité, qu'ils vissent le plus grand de ses Temples. Il les pria, cependant de s'arrêter un peu à l'entrée, & alla demander aux Sacrificateurs s'il pouvoit faire paroître devant les Dieux, des étrangers qui ne les adoroient pas. La réponse fut que cela étoit permis, pourvu qu'ils ne commissent rien d'offensant. Deux ou trois des plus anciens Sacrificateurs sortirent pour la porter à Cortez. Aussitôt toutes les portes de ce vaste & superbe édifice s'ouvrirent en même tems & Montezuma prit soin d'expliquer lui-même aux Eespagnols ce qu'il

y avoit de plus saint & de plus mystérieux. Quelques-uns n'ayant pu s'empêcher de rire, feignit de ne s'en être pas apperçu ; mais il se tourna vers eux d'un air imposant, & arrêta leur indiscretion par ses regards. En sortant, il s'arrêta sous le portique, & leur dit qu'ils pouvoient retourner dans leur quartier, pendant qu'il alloit demander pardon à ses Dieux de l'excès de sa patience.

La prudence
de Cortez le
fait respec-
ter dans Me-
xico.

La discipline que Cortez faisoit observer par ses troupes répondoit à l'idée qu'il avoit donnée de sa religion & des motifs de son ambassade, & il voyoit avec joie que la vénération des Mexiquains croissoit pour le nom Espagnol, & que l'Empereur revenoit de ses préventions. Il lui rendoit de fréquentes visites, admiroit tout ce qui venoit d'Espagne, ne mettoit point de bornes à ses présens. Les Nobles, à son exemple, recherchoient l'amitié de leurs hôtes, & le peuple plioit les genoux, même devant le moindre soldat Espagnol. Le quartier des étrangers étoit respecté comme un Temple, & l'armée y vivoit dans la plus grande abondance. Enfin Cortez voyoit

ses espérances augmenter chaque jour, & comptoit pouvoir former dans ce pays un établissement solide qui fournilroit de grands avantages à sa nation & qui lui feroit beaucoup d'honneur à lui-même : mais sa joie fut troublée par une lettre qu'il reçut du Conseil de la Vera-Cruz.

Cette lettre lui apprenoit qu'un des Généraux de Montezuma s'étoit mis à la tête d'une nombreuse armée, pour punir tous les alliés des Espagnols ; que Descalante, Commandant de la nouvelle Colonie, avoit fait l'impossible pour rétablir la paix, & que toutes les réponses du Général Mexiquain avoient été outrageantes ; que le Commandant Espagnol s'étoit mis à la tête d'un corps composé de Montagnards & de quarante Espagnols, avec deux pièces d'artillerie ; qu'après un combat terrible, les Espagnols avoient remporté une victoire complète, mais qu'elle leur avoit coûté la perte de leur Commandant & sept de leurs plus braves soldats, parmi lesquels se trouvoit d'Arguello, homme d'une taille & d'une force extraordinaire, dont le cadavre avoit

Triste nouvelle qu'il reçoit de la Vera-Cruz.

été enlevé par les vaincus.

Cortez à cette nouvelle , assembla promptement ses Officiers , pour délibérer sur le parti qu'il avoit à prendre dans une conjoncture si embarrassante , & leur dit de se retirer chacun dans leur appartement , pour méditer plus solidement sur le conseil qu'ils lui *Solis. Ibid.* donneroient. Il se retira aussi dans le sien , & , lorsque son trouble fut calmé , il fit venir les Indiens qui lui avoient paru le plus affectionnés à son service , leur demanda s'ils n'avoient pas remarqué quelque chose d'extraordinaire dans la conduite et dans l'esprit des Mexiquains , & s'ils pensoient que l'estime de cette nation pour les Espagnols se soutenoit. Leur réponse fut que le peuple ne songeoit qu'à se réjouir pendant les fêtes qui se donnoient en faveur des étrangers ; qu'il paroissoit les révéler de bonne foi , parce qu'ils étoient honorés de l'Empereur : mais que les Nobles étoient devenus rêveurs & mystérieux , & qu'ils tenoient des conférences , dont il étoit aisé de voir que la cause étoit cachée. Deux ou trois des mêmes Indiens avoient appris qu'on avoit ap-

porté à Montezuma la tête d'un Espagnol, & que ce Prince, après en avoir admiré la grosseur & la fierté, ce qui convenoit, sans aucun doute, à celle d'Arguello, avoit recommandé qu'on la cache soigneusement.

Cet avis annonça à Cortez ce qu'il avoit à craindre. Il rappella les Officiers & ceux des soldats dont il connoissoit la prudence. Il leur communiqua les avis qu'il avoit reçus des Indiens, dit que la tête d'Arguello prouvoit que l'Empereur avoit été instruit de la conduite de son Général, & que le silence de ce Prince annonçoit qu'il falloit se défier de ses intentions. Il finit par dire qu'il falloit tenter quelque chose de hardi pour faire une vive impression sur l'esprit des Mexiquains & leur inspirer autant de respect que de crainte. Il proposa enfin de s'emparer de la personne de l'Empereur & de le retenir dans le quartier, en donnant pour prétexte de cette conduite la mort d'Arguello, dont il avoit eu connoissance & la perfidie avec laquelle son Général avoit violé la paix. Les raisons dont il se servit pour appuyer son opinion en

traînerent le suffrage de tout le monde. L'étonnement est épuisé lorsqu'on voit Cortez, former & exécuter un projet aussi hardi. Il semble blesser la vérité de l'histoire qui ne fournit pas un second exemple de cette espèce : il paroîtroit même outré dans la fable ; mais il est attesté par un si grand nombre d'écrivains qu'on peut le regarder comme une vérité qui n'est pas vraisemblable. Enfin Montezuma, un des plus grands & des plus puissans Monarques du monde fut arrêté prisonnier dans sa Capitale, au milieu de sa cour par quatre cent cinquante Espagnols.

Pour exécuter ce hardi projet, sans causer d'alarmes aux Mexiquains, Cortez choisit l'heure à laquelle il rendoit sa visite à l'Empereur, donna ordre à toute l'armée de prendre les armes dans le quartier, & que tous les mouvemens de l'infanterie & de la cavalerie se fissent sans bruit & sans affectation. Il fit ensuite garder par quelques brigades les principales rues qui conduisoient au Palais, où il se rendit accompagné d'Alvarado, de San-Doval, de Velasquez de Léon, de Lugo &

Cortez se
saisit de la
personne de
Montezuma.

Solis, liv.
5. chap. 19.

d'Avila , avec une escorte de trente soldats choisis. On ne fut pas surpris de les voir avec leurs armes , parce qu'ils avoient coutume de les porter comme un ornement militaire. Montezuma les reçut sans défiance , & les Officiers se retirèrent dans un autre appartement , comme Cortez l'avoit lui-même établi. Les interprètes s'étant approchés , Cortez commença par se plaindre de l'insolence de *Qualpopoca* , ce Général Mexiquain qui avoit attaqué les Espagnols de Vera - Cruz , au mépris de la paix & de la protection de l'Empereur. Il traita comme le plus noir & le plus infâme de tous les crimes , le massacre d'un de ses soldats , qui avoit été tué de sang froid par les Mexiquains ; & , s'échauffant par degrés , il s'emporta contre *Qualpopoca* & ses officiers , qui avoient osé publier que cet attentat avoit été commis par l'ordre de l'Empereur. Il ajouta que , loin d'avoir prêté l'oreille à cette calomnie , il l'avoit regardée comme un second crime qui blessait l'honneur de sa Majesté. Montezuma fut interdit & changea de couleur ; il protesta que ces ordres n'étoient pas venus de lui.

Cortez lui répondit qu'il en étoit convaincu , mais que les foldats Espagnols ne le croiroient pas si facilement , & que les fujets de l'Empire ne cesseroient pas d'ajouter foi au récit du Général , si cette calomnie n'étoit effacée par un défaveu public ; que dans cette vue , il venoit proposer à sa Majesté de se rendre sans bruit , & comme de son propre mouvement , au quartier des Espagnols , pour y passer quelque temps avec ses amis ; que cette généreuse confiance n'appaiseroit pas seulement le chagrin du puissant Monarque qui les avoit envoyés à sa Cour , & le soupçon des foldats , mais qu'elle tourneroit à son honneur , en effaçant une tache qui le ternissoit ; qu'il lui donnoit sa parole , au nom du plus grand Prince de la terre , qu'il seroit traité entre les Espagnols avec tout le respect qui lui étoit dû , & qu'ils n'avoient pas d'autre dessein que de s'assurer de sa volonté , pour l'exécuter avec plus d'obéissance & de vénération.

L'indignation de Montezuma fut si grande , qu'il garda le silence , & Cortez , qui ne vouloit employer la force

qu'après avoir perdu l'espérance de réussir par l'adresse, continua de lui représenter que le logement qu'il avoit donné aux Espagnols étoit un de ses Palais, où il leur avoit fait souvent l'honneur de leur rendre visite, & que ses sujets ne seroient point étonnés de l'y voir passer quelques jours pour se laver d'une imputation qui faisoit tort à sa gloire. Le Monarque perdit enfin patience, & répondit d'un air assez brusque, qu'un Empereur du Mexique n'étoit pas fait pour la prison, & que quand il seroit capable de s'abaisser jusqu'à ce point, ses sujets ne manqueroient pas de s'y opposer. Cortez prenant un ton plus ferme, lui dit que s'il cédoit de bonne grace, sans obliger les Espagnols de perdre le respect qu'ils avoient pour lui, il s'embarasseroit fort peu de la résistance des Mexiquains, contre lesquels il pourroit employer toute la valeur de ses soldats, sans que l'amitié qu'il avoit pour lui en reçut la moindre diminution. Cortez se flattoit de pouvoir l'emporter par un mélange de hauteur & de respect. L'Empereur, qui commençoit à découvrir le péril où il étoit, fit

au Général Espagnol diverses propositions. Il offrit de faire arrêter Qualpopoca & tous les Officiers pour les livrer entre les mains de Cortez. Il vouloit donner ses deux fils en ôtages : Cortez refusoit toutes ses offres, & Montezuma ne se rendoit point. Velasquez de Léon, impatient d'une contestation qui duroit depuis trois heures, dit, avec emportement, qu'il falloit s'en saisir ou le poignarder. Montezuma demanda à Marina ce qu'on disoit avec tant de vivacité. L'adroite Indienne lui répondit qu'il étoit dangereux pour lui de résister à des gens dont il connoissoit la résolution, & qui étoient si puissamment protégés du Ciel ; qu'étant née dans son Empire, elle n'avoit en vue que ses intérêts ; que s'il consentoit sur-le-champ à suivre le Général étranger, elle lui garantissoit qu'il seroit traité avec tous les égards dûs à son rang ; mais que s'il s'obstinoit à résister, elle ne répondoit pas de sa vie. Ce discours triompha de sa fierté ; il se leva brusquement, déclara à Cortez qu'il se fioit à lui, & qu'il étoit prêt à passer dans son quartier. Il donna aussi-tôt ordre

à ses officiers de préparer sa litiere, nomma ceux qui devoient l'accompagner, leur dit que par des raisons d'état, & concertées avec ses Dieux, il avoit résolu d'aller passer quelques jours dans le palais de son pere. Ses Ministres, qui furent appelés, reçurent ordre de communiquer sa résolution au peuple. Il chargea en même-temps un Capitaine de ses Gardes d'aller se saisir de Qualpopoca & de tous les chefs de l'armée, lui remit, pour la sûreté de sa commission, un sceau qu'il portoit attaché au bras droit.

Montezuma sortit de son palais avec une suite assez nombreuse : mais sa litiere étoit environnée de soldats Espagnols qui le gardoient, sous prétexte de l'escorter. Le bruit se répandit dans toute la ville que l'on vouloit enlever l'Empereur ; l'on vit dans un instant les rues pleines de peuple qui pouffoit des cris, avec l'apparence d'un soulèvement général. Les uns se jettoient à terre, les autres exprimoient leur affliction par les larmes. L'Empereur, pour appaiser ce tumulte, prit un air gai, & déclara que, loin

d'être prisonnier, il alloit passer quelques jours avec les étrangers, pour se divertir avec eux. Lorsqu'il fut arrivé au quartier des Espagnols, il dit à ses Ministres de défendre les assemblées tumultueuses, sous peine de mort, & fit beaucoup de caresses aux soldats Espagnols, qui allèrent le recevoir avec toutes les marques possibles de respect. Cortez prit toutes les précautions qu'il crut nécessaires pour le garder à vue, & pour lui laisser en même-temps un air de liberté. Montezuma, de son côté, s'efforça de dissiper l'idée que ses Ministres pouvoient avoir sur sa détention, afin de conserver aux yeux de son peuple la dignité de son rang. Il donnoit ses audiences & tenoit son Conseil aux mêmes heures; les affaires de l'Etat n'étoient pas plus négligées, &, ce qui surprenoit les Espagnols mêmes, chaque jour sembloit augmenter pour eux sa confiance.

Il faisoit augmenter le nombre de ses plats, & distribuoit aux soldats Espagnols les mets auxquels il n'avoit pas touché. Il connoissoit tous les Officiers par leur nom. Il prit une

affection particulière pour un Castillan, nommé *Penna*, & ne pouvoit passer un moment sans lui. Ce Prince s'au-
 soit les soirs à jouer au *Totalique* avec Cortez. C'est une espèce de jeu de quilles, qui se joue avec de petites boules & de petites quilles d'or. L'Empereur distribuoit son gain aux soldats Espagnols, & Cortez, le sien aux bas Officiers Mexiquains. Alvarado étoit ordinairement chargé du soin de marquer & favorisoit son Général. Montezuma s'en aperçut, & le railloità agréablement de compter mal. Il ne laissoit cependant pas de l'engager chaque fois à prendre la même peine. Sa conduite fit croire aux Espagnols qu'il étoit naturellement doux & libéral : mais sa disgrâce le forçoit, peut-être, à feindre des vertus qu'il n'avoit jamais eues. On lui accordoit quelquefois la liberté de se promener sur le lac, & d'aller se divertir dans ses maisons de plaisance : mais il étoit toujours accompagné d'une garde Espagnole, & d'un grand nombre de Tlascalans qui le ramenoient tous les soirs dans sa prison. Cortez faisoit souvent tomber la conversation sur la Religion : mais tou-

Comment
 Montezuma
 se comporte
 dans sa pri-
 son.

tes ses peines étoient inutiles à cet égard.

Cependant, Quälpopoca & ses principaux Officiers furent amenés à Mexico chargés de chaînes. On les conduisit devant l'Empereur : ils s'avouèrent coupables , disant qu'ils avoient agi de leur propre mouvement : mais lorsqu'on leur dit qu'on alloit les punir très-sévérement , ils dirent qu'ils n'avoient rien fait que par l'ordre de l'Empereur. Cortez traita leur déposition d'imposture , & on les condamna à être brûlés vifs devant le palais Impérial.

Cortez
pousse la
hardiesse
jusqu'à met-
tre les fers
aux piés et
aux mains
de Monte-
suma.

Cortez sentoît combien il étoit nécessaire de donner aux Mexiquains un exemple terrible de sévérité ; & , pour n'écouter que la politique , il fit taire la justice, l'humanité même, & ordonna qu'on préparât le supplice de ces malheureux qui n'avoient commis d'autre crime que celui d'avoir obéi aux ordres de leur Souverain.

Ce n'est point sans indignation qu'on voit un aventurier tel que cet Espagnol , décider du sort d'un grand Monarque , & le forcer à consentir qu'on fasse périr dans les tourmens ses plus
braves

braves & ses plus fideles sujets. On ne peut refuser de grandes qualités à Cortez, il est vrai ; mais elles étoient accompagnées d'une ambition & d'une cupidité impardonnables. Pour acquérir de la gloire & amasser des richesses, il usurpe un pouvoir qui lui est contesté, porte le fer & le feu dans un pays où il n'a pas même droit d'entrer, emprunte alternativement le nom de Dieu que ses cruautés offensent, & de son Roi, qui ignore même son existence. Continuons la narration.

Le Général Espagnol passe rapidement de la hardiesse à la témérité : il tient l'Empereur du Mexique prisonnier au milieu de sa Cour, il va le charger de chaînes. Craignant que ce Monarque ne s'offensât de voir traiter ainsi un de ses plus fideles sujets, & ne voulût le secourir, il se fit apporter des fers, tels qu'on les mettoit aux soldats Espagnols qui avoient mérité cette punition, se rendit à l'appartement de Montezuma, suivi d'un soldat qui portoit ces fers à découvert, de Marina, qui devoit lui servir d'interprète, & d'un petit nombre de ses Capitaines. Il ne se dispensa d'aucune

des marques de respect qu'il avoit coutume de rendre à ce Monarque. Prenant ensuite un ton fier & élevant la voix, il lui déclara que son Général & les autres coupables étoient condamnés à mourir; qu'ils l'avoient rendu lui-même coupable de leur crime, en soutenant qu'ils ne l'avoient commis que par son ordre; que des indices si violents l'obligeoient de se purger par quelque mortification personnelle; que si les Rois n'étoient pas soumis à la justice commune, ils en devoient reconnoître une supérieure, à laquelle ils devoient quelque satisfaction. Il commanda alors, d'un air absolu, qu'on mît les fers à Montezuma, se retira ensuite, & donna ordre qu'on ne lui permît aucune communication avec ses Ministres.

Ce honteux traitement jetta Montezuma dans une si grande consternation, qu'il n'eut pas la force de résister ni de se plaindre. Il resta quelque temps dans cet état, comme un homme absolument hors de lui-même. Quelques-uns de ses domestiques, qui étoient présens, partageoient sa douleur, & versoit des larmes sans pou-

voir parler. Ils se jettoient à ses piés pour soutenir le poids de ses chaînes; ils passaient entre sa peau & le fer des morceaux d'étoffes, dans la crainte que ses bras & ses jambes ne fussent offensés. Lorsqu'il revint de son abattement, il donna d'abord quelques marques de chagrin & d'impatience, mais il reprit bientôt sa tranquillité, disant que ces malheurs lui venoient du Ciel, & qu'il en attendoit la fin avec confiance.

Pendant ce temps, Cortez pressoit l'exécution du Général & des Officiers. On l'avoit averti quelques jours auparavant, que dans un des palais de l'Empereur, il y avoit un amas de lances, d'épées, de boucliers, d'arcs & de flèches. L'occasion lui parut favorable pour se délivrer d'un sujet d'alarme. Il en fit un bucher dans lequel furent brûlés le Général Quilpopoca & ses complices. Cette action eut pour témoins tous les habitans de la ville, sans qu'on entendît le moindre murmure. Les Mexiquains étoient tombés dans un engourdissement qui leur ôtoit le pouvoir d'agir, même de penser. Leur surprise étoit extrême

devoir exercer une juridiction absolue par des étrangers qui n'avoient que le caractère d'Ambassadeurs d'un autre Prince ; mais ils n'avoient pas la hardiesse de mettre en question un pouvoir qu'ils croyoient établi par la tolérance de leur Souverain. Ne citons pas davantage Cortez au tribunal de la raison. Sa témérité étoit fondée sur ses prospérités. Après l'exécution , il se hâta de retourner à l'appartement de Montezuma , le salua d'un air gai & caressant , lui dit qu'on venoit de punir des traîtres qui avoient eu l'insolence de noircir la réputation de leur Souverain , le félicita du courage qu'il avoit eu lui-même de satisfaire à la justice du Ciel , par le sacrifice de quelques heures de liberté. Il lui fit ensuite ôter ses fers. Solis dit que plusieurs écrivains assurent qu'il se mit à genoux lui-même pour les lui ôter. Le Monarque se félicita du retour apparent de sa liberté , & embrassa plusieurs fois le Général. Cortez , toujours guidé par la politique , ordonna qu'on levât toutes les gardes , & qu'on laissât à Montezuma la liberté

Il les lui ôte.

de retourner dans son palais : mais il étoit persuadé que l'Empereur n'en profiteroit pas. On lui avoit entendu dire qu'il ne pouvoit se séparer des Espagnols avant leur départ , parce que ses sujets le regarderoient avec mépris , s'ils voyoient qu'il tenoit la liberté d'une main étrangere. On prétend que Marina lui avoit inspiré ce sentiment à la sollicitation de Cortez. Ce Prince n'imaginant cependant pas que le Général fût instruit des motifs qui le retenoient dans le quartier des Espagnols , voulut en donner un autre, & dit que leur propre intérêt ne lui permettoit pas de les quitter , parce qu'il étoit persuadé que sa noblesse & son Peuple le forceroient de prendre les armes contre eux. Cortez fit semblant de le croire , & le remercia de l'intention qu'il avoit pour ses amis.

Le Général Espagnol , connoissant de quel intérêt il étoit pour lui de ne pas laisser plus long-temps la Colonie de la Vera-Cruz sans Gouverneur , donna cette place à San-Doval , dont il connoissoit la prudence & la valeur. Il prit ensuite toutes les pré-

Herrera ,
liv. 9. chap.
1.

cautions qu'il crut nécessaires pour établir sa sûreté. Il fit construire deux brigantins dans Mexico, pour se rendre maître des passages du lac, & fit agréer cette entreprise à Montezuma, sous prétexte de lui donner une idée de la marine de l'Europe. Il eut l'adresse de découvrir où étoient les mines d'or, d'obtenir la permission d'y envoyer quelques-uns de ses gens, auxquels Montezuma donna même des guides. Ils en rapportèrent treize cents marcs.

Ce fut à peu près dans ce temps qu'un des neveux de Montezuma, aspirant au trône, se fit un puissant parti dans Mexico. Il vouloit attaquer les Espagnols de toutes parts, ne doutant pas que son oncle ne fût la première victime qu'ils immoleroient. Il espérait que tous les Mexiquains se réuniroient à lui pour venger la mort de leur Monarque, & qu'ils le proclameroient Empereur; mais son projet fut découvert. Montezuma, qui avoit le plus à craindre dans cette révolte, gagna les chefs de la Noblesse, se fit amener son neveu, & se contenta, à la sollicitation de Cortez, de le dépouiller de ses dignités.

Cet événement fit ouvrir les yeux à Montezuma sur le danger où il étoit exposé. Il voyoit son autorité diminuer tous les jours parmi ses propres sujets, & craignoit qu'une nouvelle guerre venant à se rallumer, il ne la perdît tout-à-fait. Ces réflexions lui firent prendre la résolution d'engager les Espagnols à quitter ses Etats. Pour leur dérober ses craintes, il feignit une extrême impatience de lier amitié avec leur Monarque, résolut en même temps de les charger de richesses, qu'il les presseroit de lui porter en son nom, même de lui rendre entre leurs mains un hommage solennel, comme au successeur de Quezalcoal, premier propriétaire de l'Empire du Mexique. Cortez, qui attendoit des nouvelles de sa Cour, pour s'expliquer sur ses projets, accepta cette proposition avec une joie qu'il seroit difficile d'exprimer.

Montezuma fit assembler tous les Caciques de son Empire, leur déclara son projet, l'établit sur les droits que le Roi d'Espagne avoit à la couronne du Mexique, en qualité de descendant des premiers Empereurs de ce

pays, & sur les Oracles qui l'avoient annoncé tant de fois. Il ajouta que la justice enfin l'obligeoit de faire hommage de sa Couronne à ce Monarque, dans la personne de celui qui le représentoit ; de joindre à cette soumission la plus grande partie de ses trésors, & qu'il souhaitoit que tous les Caciques de l'Empire suivissent son exemple par une contribution volontaire de leurs biens, pour se faire un mérite de leur zèle aux yeux de leur premier maître.

Une résolution pareille pourroit être regardée comme incroyable de la part d'un Prince aussi ambitieux & aussi absolu que Montezuma ; mais il étoit menacé par ses Oracles de la perte de son Empire, & la crainte l'avoit disposé à toutes sortes d'humiliations : son orgueil n'en étoit cependant pas moins révolté. Enfin, le jour que cet Empereur avoit choisi pour se déclarer vassal du Roi d'Espagne arriva. On assembla tous les Grands de l'Etat, & l'Empereur fit encore un discours pour autoriser ce qu'il alloit faire. Tous les

Solis, liv.
4. chap. 3.

Historiens conviennent qu'avant de prononcer le terme d'hommage, il s'ar-

rêta quelque temps & ne put retenir ses larmes. Sa douleur fit une telle impression sur les Nobles qui étoient présens, que Cortez crut devoir se hâter de les rassurer. Il leur déclara que l'intention du Roi son maître n'étoit pas d'introduire une nouvelle forme de Gouvernement dans l'Empire, & qu'il ne demandoit que l'éclaircissement de ses droits en faveur de ses descendans; que d'ailleurs il étoit si éloigné du Mexique, & occupé de tant de soins différens, que l'on ne verroit peut-être jamais effectuer les prédictions qui annonçoient la destruction de l'Empire du Mexique.

Cette célèbre cérémonie, qui fait le principal titre de l'Espagne pour justifier la conquête du Mexique, fut accompagnée de toutes les formalités qui pouvoient lui mériter le nom d'acte national, & Charles-Quint fut reconnu ce jour-là légitime Empereur du Mexique. Peu de jours après, Montezuma fit remettre à Cortez les richesses qu'il avoit promis d'envoyer au Roi d'Espagne, en forme de tribut, & qu'il tenoit toutes prêtes. Elles consistoient en ouvrages d'or fort artiste-

Herrera
Solis, ubi
supra.

Tributs que
l'Empereur
du Mexique
envoie au
Roi d'Espa-
gne.

ment travaillés, qui représentoient des quadrupedes, des oiseaux, des poissons; en pierres fines de toutes especes, en belles étoffes de coton, en tapisseries & en tableaux, d'un tissu des plus belles plumes du monde. Il ajouta tout l'or qui se trouvoit en masse dans la fonderie royale. Les Caciques ne tarderent pas à apporter au Général Espagnol les contributions de toutes les Provinces, & l'or qu'il reçut montoit seul à plus de six cent mille marcs. Il prit le parti de le faire fondre en lingots de différens poids. Il en tira un quint pour le Roi d'Espagne, & un second pour lui, prit ensuite les sommes pour lesquelles il se trouvoit engagé dans l'île de Cuba. Le reste fut partagé entre les Officiers & les soldats, en y comprenant ceux qu'on avoit laissés à la Vera-Cruz. Quelque précaution que l'on prît pour mettre de l'égalité dans les partages, il se trouva des mécontens; mais Cortez appaisa leurs plaintes aux dépens de ses propres intérêts.

Montezuma
presse Cor-
tez de quit-
ter ses Etats.

Montezuma, impatient de voir partir les Espagnols, envoya chercher Cortez, & lui dit, d'un air assez ferme, qu'il

étoit temps de partir , puisqu'il ne lui restoit plus rien à demander , & qu'un plus long retardement paroîtroit suspect aux Mexiquains. Cortez lui répondit qu'il pensoit sérieusement à retourner dans sa patrie , & qu'il faisoit déjà ses préparatifs ; mais qu'ayant perdu ses vaisseaux , il demandoit du temps & de l'assistance pour construire une nouvelle flotte.

L'Empereur avoit cinquante mille hommes tout prêts à prendre les armes , si les Espagnols persistoient à vouloir rester ; mais il ne vouloit pas rompre brusquement avec eux , & sa joie fut si grande lorsqu'il crut le Général disposé à le satisfaire , qu'il l'embrassa avec transport , lui protesta qu'il fourniroit aux Espagnols tout ce qui étoit nécessaire pour leur départ. Cortez apprit que Montezuma avoit été excité à faire cette démarche par les Sacrificateurs qui demandoient le départ des Espagnols , au nom des Idoles , avec les plus terribles menaces. Les ordres furent donnés pour rassembler des ouvriers sur la côte , & le départ des Espagnols fut publié. Les Mexiquains crurent de bonne foi

Cortez a le projet de se maintenir à la Cour de Montezuma

que les étrangers se dispoſoient ſincèrement à partir ; mais Cortez avoit le projet de ſe maintenir dans cette Cour & d'y faire un établifſement qui le mit à l'abri de tous les dangers, & en état de braver toutes les forces de l'Empire. Il vouloit gagner du temps juſqu'au retour de Montejo qu'il avoit envoyé en Eſpagne, & qu'il eſpéroit de voir revenir avec un puiſſant ſecours. En conſéquence, il donna ordre à ceux qui préſidoient à la conſtruction des vaiſſeaux de faire naître des obſtacles & d'apporter des contre-temps.

Pendant qu'il étoit occupé de ce projet, on avertit Montezuma qu'on avoit vu paroître ſur la côte dix-huit vaisſeaux con-
 Velasquez envoie dix-huit vaisſeaux con-
 re Corte .

qui ſervoient d'écriture aux Mexiquains, lui firent croire qu'ils étoient Eſpagnols. Il fit ſur-le-champ appeler Cortez, lui dit que les préparatifs que l'on faiſoit pour ſon départ étoient inutiles, parce qu'il pouvoit ſ'embarquer ſur des vaiſſeaux de ſa nation. Cortez regarda les portraits avec attention, y reconnut l'habit Eſpagnol & la fabrique des vaiſſeaux de la même nation. Il crut que c'étoit du ſe-

DES AMÉRICAINS. 61

cours que Montejo lui amenoit d'Espagne ; mais, dissimulant la satisfaction que cette idée lui caufoit, il répondit au Monarque qu'il ne tarderoit pas à partir, si ces vaisseaux retournoient en Espagne, & ajouta qu'il feroit des informations & qu'il agiroit suivant les réponses.

San-Doval, Gouverneur de la Vera-Cruz, ne tarda pas à donner avis au Général de l'arrivée de ces vaisseaux & de leur destination. Cet événement demande que nous reprenions les faits de plus loin. Nous avons déjà dit que Cortez avoit envoyé Montejo & Porto Carrero en Espagne pour obtenir du secours. Ils étoient partis de la Vera-Cruz le 16 juillet 1519, avec l'ordre précis de prendre par le canal de Bahama, sans toucher à l'île de Cuba ; mais Montejo avoit une habitation dans cette île, & engagea son collègue à y relâcher, espérant échapper à la vigilance de Velasquez ; mais ce dernier tenoit des espions sur toute la côte & fut bientôt averti de l'arrivée de Montejo & de son collègue. Il envoya promptement deux vaisseaux bien armés pour arrêter celui de

Cortez. Montejo en fut averti, mit promptement à la voile, passa le détroit de Bahama & gagna la pleine mer. Il arriva à Séville dans le courant du mois d'Octobre de la même année. Les amis de Velasquez employèrent tout leur crédit auprès des Ministres, leur représentèrent que le vaisseau & sa charge appartenoient au Gouverneur de Cuba, comme le premier fruit d'une conquête qui lui étoit attribuée par ses commissions; que Cortez étant entré sans autorité dans les provinces de la terre ferme avec une flotte équipée aux frais de Velasquez, méritoit d'être puni. Ces représentations furent écoutées : on saisit le vaisseau & les effets.

Les envoyés de Cortez en appelèrent à Charles-Quint, alors Empereur, & résolurent de se rendre à Tordesillas, où ce prince devoit aller avant de passer en Allemagne, pour prendre congé de la Reine Jeanne, sa Mère, qui y faisoit sa résidence ordinaire. Ils engagèrent Martin Cortez, père de leur Général, à les accompagner dans leur voyage. La fortune qui s'étoit déclarée pour Fernand Cortez les

seconda dans leur entreprise. On n'avoit osé saisir les présens qu'ils apportèrent pour l'Empereur, & ces présens arrivèrent à la Cour dans le tems même que les envoyés de Cortez avoient choisi pour s'y présenter. Des bijoux aussi précieux par leur travail que par leur matiere ; des ouvrages de plumes et de coton qui attiroient l'admiration de tout le monde ; des captifs Indiens qui louoient eux-mêmes les vertus de leur Conquérant, faisoient la preuve de ce que Montejo avançoit.

On l'écouta avec la même admiration qu'avoient causées les découvertes des Colombbs. L'Empereur fit rendre à Dieu des graces solennelles pour la gloire qui étoit réservée à son regne. Il eut diverses conférences avec les deux Officiers & le Pilote : mais des affaires pressantes le forcerent de hâter son voyage d'Allemagne ; il renvoya l'affaire de Cortez au Cardinal Adrien & au Conseil qu'il nomma pour l'assister avec ordre de favoriser la conquête du Mexique, et de trouver en même temps des expédiens pour sauver les prétentions de Velasquez. Le Président du

Conseil étoit ce même Fonseca, Evêque de Burgos , qu'on a vu si contraire à l'Amiral Colomb. Il se déclara contre Cortez qu'il haïssoit , & parla avec tant de chaleur , que le Cardinal Adrien n'osant décider la question , résolut de différer le jugement jusqu'au retour de l'Empereur. Il accorda cependant une provision sur les effets saisis aux envoyés de Cortez , pour fournir à leur subsistance.

Pendant ces contestations , les amis de Velasquez saisirent la première occasion qui se présenta pour l'avertir de l'arrivée du vaisseau de Cortez en Espagne & de l'accueil que les envoyés avoient reçu à la Cour. Cette nouvelle réveilla tellement la colère du Gouverneur de Cuba , qu'il résolut de perdre Cortez & tous ses partisans. Pour cet effet , il assembla huit cents hommes d'infanterie & quatre-vingts cavaliers , dix ou douze pièces d'artillerie , des vivres en abondances , des armes & des munitions , mit à la tête de cette armée Pamphile de Narvaez , de Valladolid ; lui donna la qualité de Sous-Lieutenant , & prit lui-même celle de Gouverneur de la Nouvelle Espagne. On assure que le Lieutenant eut un

ordre secret de faire l'impossible pour se saisir de Cortéz.

Les Iéronimites, qui présidoient à l'Audience de Saint-Domingue & sur toutes celles des autres îles, firent tous leurs efforts pour arrêter les préparatifs de Velasquez, chargerent le Licencié Luc Velasquez d'Aillon de se rendre à Cuba pour représenter au Gouverneur combien son procédé pouvoit être contraire à la religion & à la gloire de la Nation. Lorsqu'il arriva à Cuba, il trouva déjà la flotte prête : elle étoit composée d'onze navires de haut bort & de sept brigantins. Ses remontrances, loin de calmer la colere du Gouverneur, ne firent que l'irriter. Le sage Licencié voulut s'embarquer sur la flotte, donnant la curiosité pour unique motif de sa démarche ; mais elle n'avoit d'autre objet que d'établir la paix & l'union entre les deux partis. André Duero, qui avoit contribué à la fortune de Cortéz, prit le même parti, pour le même motif.

La flotte ayant le vent favorable arriva en très-peu de tems à sa destination. C'étoit elle dont on avoit porté

la description à Montezuma, & que Cortez prenoit pour un secours qui lui étoit arrivé d'Espagne. Elle jetta l'ancre au port d'Ulua, & l'on mit quelques foldats à terre : ils rencontrèrent deux Espagnols qui s'étoient écartés de la Vera-Cruz & les menèrent à bord. Ces deux Espagnols déclarèrent à Narvaez ce qui se passoit dans la Colonie & au Mexique. Sur leur récit, le Lieutenant se promit de traiter facilement avec San-Doval, d'entrer dans Vera - Cruz, & de joindre à son armée les foldats de la garnison. Il chargea de cette négociation un Ecclésiastique qu'il avoit avec lui, & qui se nommoit Jean Ruiz de *Guevara*, homme d'esprit, mais plus emporté qu'il ne convient à sa profession. On le fit accompagner par un Notaire & trois foldats qui devoient servir de témoins.

San-Doval, instruit de l'arrivée de la flotte, avoit doublé les sentinelles, pour être averti de tous ses mouvemens. Lorsqu'il fut informé de l'approche des envoyés, il leur fit ouvrir les portes. *Guevara* lui remit sa lettre de créance ; &, lui avant fait une

énumération des forces que Narvaez conduisoit, il ajouta qu'elles venoient tirer satisfaction de l'outrage que Cortez avoit fait au Gouverneur de Cuba, & se mettre en possession d'une conquête qui ne pouvoit appartenir qu'à lui, puisqu'elle avoit été entreprise à ses frais & par ses ordres. San-Doval eut peine à cacher la douleur que ce langage lui inspira. Il répondit que Cortez & ses compagnons étoient fideles sujets du Roi, & que dans l'état où ils avoient poussé la conquête du Mexique, ils devoient espérer, pour l'honneur & l'intérêt de l'Espagne, que Narvaez s'uniroit à eux pour terminer une si glorieuse entreprise. Il ajouta que s'il vouloit commettre quelque violence contre Cortez, ils perdroyent tous la vie pour défendre leur chef & conserver ses droits. Guevara, se livrant à sa vivacité naturelle, alla jusqu'aux injures. Il dit que Cortez étoit un traître aussi bien que ceux qui le reconnoissoient pour chef. San-Doval faisoit peu d'attention aux invectives; mais il perdit patience lorsque Guevara ordonna à son notaire de signer les ordres dont il étoit chargé, pour faire

connoître à tous les Espagnols qui se trouvoient au Mexique qu'ils étoient obligés, sous peine de la vie, d'obéir à Narvaez. Il jura qu'il feroit prendre sur-le-champ quiconque lui signifieroit des ordres qui ne viendroient pas du Roi même, fit arrêter les envoyés, & ordonna qu'on les conduisit au Mexico. Cet Officier fit en même-temps partir un courrier avec ordre de faire la plus grande diligence possible pour avertir Cortez de ce qui se passoit. S'étant ensuite assuré de la fidélité de ses soldats, il prit toutes les précautions qu'il crut nécessaires pour se défendre en cas d'attaque.

Embarras
de Cortez.

Il est aisé de s'imaginer quel fut l'embarras de Cortez lorsqu'il fut que la flotte qui venoit d'arriver sur les côtes du Mexique, loin d'être un secours pour lui, venoit l'attaquer & déconcerter tous ses projets. Il se trouvoit d'ailleurs obligé de calmer les inquiétudes que l'arrivée de cette nouvelle flotte caufoit à Montezuma & qui se plaignoit de son silence à ce sujet. Il alla le trouver & lui dit, avec une feinte assurance, que les Espagnols de la flotte étoient des sujets de son

Roi & de nouveaux Ambassadeurs qui venoient, sans doute, appuyer ses propositions; mais qu'il les engageroit à retourner en Espagne, & qu'il retourneroit avec eux, puisqu'on n'avoit plus rien à demander à Sa Majesté.

Ce n'étoit pas assez de rétablir la sécurité dans l'esprit de Montezuma, il falloit encore disposer ses soldats à le défendre lui-même contre les attaques qu'on lui préparoit. Il les rassembla, & leur fit connoître en peu de mots la position dans laquelle il se trouvoit; ajouta que Narvaez étoit son ancien ami, qu'il lui connoissoit assez de prudence pour préférer l'honneur de l'Espagne & le service du Roi aux intérêts d'un particulier; que Velasquez ne pensoit, à la vérité, qu'à la vengeance; mais que les troupes qu'il envoyoit contre eux étoient un secours qui les aideroit à pousser leurs conquêtes, & qu'au lieu d'ennemis ils trouveroient bientôt des amis. Il prit ensuite les officiers, & leur parla avec plus de sincérité; leur fit observer que Narvaez entendoit peu la guerre, que ses soldats n'avoient pas plus d'expé-

rience, & il ajouta qu'ils devoient prendre de la confiance dans la foiblesse de pareils ennemis. Il leur fit entendre que ses premières démarches tendroient cependant à faire un accommodement avec Narvaez ; qu'il lui feroit des propositions si raisonnables, qu'il ne pourroit les refuser, sans s'exposer seul au blâme d'une guerre injuste & contraire aux intérêts de la patrie. Pour se tenir sur ses gardes en cas d'attaque, il envoya prier ses amis de Tlascala de lui tenir un corps de dix mille hommes prêt, ordonna aux Espagnols qu'il avoit envoyés à la découverte des mines, de disposer les Caciques de Chinantla à lui envoyer deux mille hommes. Ces peuples étoient belliqueux & fort attachés aux Espagnols. Ayant entendu vanter le bois de leurs piques, il en fit venir trois cents, les fit armer de cuivre, au défaut de fer & les distribua à ses soldats.

Il fait des préparatifs pour résister aux troupes que Velasquez envoie contre lui.

Pendant qu'il faisoit ces préparatifs, on l'avertit que San-Dovallui envoyoit deux prisonniers de l'armée de Narvaez, & qu'ils étoient arrivés sur le bord du lac, où ceux qui les conduisoient attendoient ses ordres. Cortez

alla au-devant d'eux, leur ôta leurs chaînes, les embrassa avec bonté, dit à Guevara qu'il puniroit San-Doval d'avoir manqué de respect à sa personne & à son caractère. Il le conduisit au quartier, où il fut témoin des faveurs dont Montezuma l'honoroit, & de la vénération que tous les Princes Mexiquains avoient pour lui. Après l'avoir comblé de caresses & de présens, il le renvoya, & le pria de faire tous ses efforts auprès de Narvaez, pour l'engager à réunir ses forces avec les siennes, pour agir tous deux d'intelligence,

Guevara trouva Narvaez établi dans Zampoala, où le Cécique l'avoit reçu avec accueil, le regardant comme ami de ses alliés; mais il s'étoit bientôt apperçu de sa méprise, par l'air de fierté & d'insolence qu'il avoit remarqué dans ses nouveaux hôtes. Guevara, charmé de la générosité & de la douceur de Cortez, voulut engager Narvaez à faire un accommodement avec lui; mais celui-ci ne l'écouta qu'avec indignation, lui dit de retourner à Mexico & le chassa de sa présence. L'imprudence & la vivacité, condui-

sent presque toujours à leur perte ceux qui s'y livrent : Narvaez en fit l'expérience. Guevara eut un double motif de prendre les intérêts de Cortez : les politesses qu'il en avoit reçues , & la brutalité avec laquelle son concurrent venoit de le traiter. Il alla au milieu des soldats faire l'éloge de Cortez , en disposa une partie en sa faveur , & engagea l'autre à demander la paix.

Il fut suivi de près par Barthelemy d'Olmedo, premier Aumônier de Cortez. C'étoit un homme fort adroit & d'une éloquence peu commune ; il étoit en outre chargé de présens qu'il devoit distribuer suivant les occasions. Narvaez le reçut avec dédain ; mais d'Olmedo lui répondit avec fierté, & lui assura que tous les soldats de Cortez étoient prêts à sacrifier leur vie pour la sienne. Il vit en particulier plusieurs Officiers & plusieurs soldats qui louèrent son zèle pour Cortez & ses intentions pour la paix. En distribuant à propos les présens qu'il avoit apportés, il commençoit à former un parti ; mais Narvaez, instruit de ses progrès, les arrêta sur-le-champ : il lui ordonna de sortir de Zampoala. Quelques

ques officiers blâmerent cette conduite, & prétendirent qu'il falloit délibérer sur la réponse qu'on devoit faire à Cortez. Narvaez, se livrant aux transports de la colere, ne leur répondit qu'en faisant publier, dans le moment même, la guerre à feu & à sang contre Fernand Cortez, qu'il déclara traître à la patrie. Il alla même jusqu'à promettre une récompense à celui qui l'ameneroit vif, ou qui apporteroit sa tête, & donna sur-le-champ des ordres pour la marche de l'armée. D'Aillon, ce Licencié, qui étoit venu de la part des Iéronimistes de Saint-Domingue, ne put supporter cet excès d'emportement, & s'armant de l'autorité du premier Juge de l'Audience Royale, il fit signifier à Narvaez défense, sous peine de la vie, de sortir de Zampoala & d'employer les armes, sans le consentement unanime des Officiers de toute l'armée. Cette démarche ne fit encore qu'irriter Narvaez : il fit reconduire d'Aillon à l'île de Cuba, sur un des vaisseaux de la flotte. Olmedo, épouvanté de cette violence, retourna à Mexico : les soldats & les Officiers n'osèrent plus par-

ler de paix ; mais l'orgueil & les emportemens du Général refroidissent leur courage.

Montezuma
est instruit
de la divi-
sion des Es-
pagnols.

D'Olmedo ayant raconté à Cortez ce qui s'étoit passé à Zampoala , celui-ci en conçut un chagrin si violent , qu'il étoit marqué sur sa figure. Ce chagrin augmenta encore , lorsqu'il fut que Montezuma étoit instruit par ses courriers des projets de Narvaez. Ce Prince lui parla ouvertement des mauvais desseins que le Capitaine de sa Nation avoit formés contre lui. Il ajouta qu'il ne seroit pas surpris qu'ils eussent quelque différend particulier ; mais qu'il ne pouvoit comprendre pourquoi , étant sujets du même Prince , ils commandoient deux armées qui paroïssent ennemies ; & qu'il falloit que l'un des deux Commandans fût rebelle à son Souverain. Cortez eut besoin de toute sa prudence pour répondre à de si justes raisonnemens. Il dit à l'Empereur qu'on avoit eu raison de lui dire que le nouveau Général Espagnol n'étoit pas bien disposé en sa faveur ; qu'il venoit d'en recevoir lui-même la nouvelle , & que son dessein étoit de la communiquer

à sa Majesté; mais que le nouveau Général n'étoit point un rebelle, parce qu'étant envoyé par un Gouverneur qui résidoit dans une Province fort éloignée de la Cour d'Espagne, & qui, par conséquent, ignorant les derniers ordres de leur Souverain, s'étoit persuadé que les fonctions de cette ambassade lui appartenoient; mais qu'il auroit bientôt dissipé ces prétentions, lorsqu'il lui auroit fait signifier les pouvoirs en vertu desquels il devoit commander à tous les Espagnols qui aborderoient sur la côte du Mexique; que, pour cet effet, il avoit résolu de se rendre promptement à Zampoala, avec une partie de ses troupes. Il ajouta qu'il vouloit d'ailleurs empêcher que cette nouvelle armée n'approchât de la Cour, parce que les Soldats qui la composoient, étant moins disciplinés que ceux de la sienne, ils pourroient exciter des mouvemens dangereux pour le repos de l'Empire.

Par cette réponse, il eut l'adresse d'intéresser la Cour du Mexique à la résolution qu'il avoit prise d'aller à la rencontre de Narvaez. Montezuma, qui n'ignoroit pas la supériorité des forces

Il offre une
armée à Cortez.

qu'il vouloit attaquer, lui exposa qu'il y auroit de la témérité à s'exposer avec si peu de troupes, & lui offrit une armée pour soutenir la sienne, & des Chefs qui seroient soumis à ses ordres. Cortez, sentant le danger auquel il s'exposeroit en acceptant un secours dont il pourroit dépendre, s'excusa sur la diligence qui étoit nécessaire à ses vues, & fit des préparatifs pour son départ. Il envoya ordre à San-Doval de le venir joindre avec la garnison de la Vera-Cruz, ou de l'attendre dans quelque poste où ils pussent se joindre sans obstacle, & d'abandonner la forteresse à la garde des Indiens alliés.

Cortez va
au-devant de
Narvaez.

Lorsque Cortez eut fait tous les préparatifs qu'il crut nécessaires, il ordonna à quatre-vingts Espagnols de rester à Mexico, & leur laissa pour chef d'Alvarado, pour lequel les Mexiquains avoient beaucoup d'affection. Il lui confia toutes les richesses qu'il avoit amassées. Il alla ensuite trouver Montezuma, & eut l'adresse de persuader à ce Prince qu'il n'avoit pas d'autre intention que de le servir. Il le pria d'honorer de sa protection les Espa-

gnols qu'il laissoit auprès de sa personne, de veiller à leur conservation, en continuant son séjour dans leur quartier. Il ajouta qu'il reviendrait bientôt prendre ses ordres, pour retourner dans son pays, & porter au Roi d'Espagne les présens de sa Majesté, avec l'assurance de son amitié, dont on ne manqueroit pas de connoître tout le prix à la Cour d'Espagne. Ce langage fit tant d'impression sur le cœur de Montezuma, qu'il marqua de l'inquiétude sur le sort qui attendoit Cortez, & le pria de différer son départ jusqu'à ce qu'il eut assemblé une armée capable d'arrêter toutes les prétentions de son ennemi: mais les motifs qui avoient engagé Cortez à refuser son offre une première fois, l'engagerent à la refuser encore une seconde.

Cortez se mit à la tête de son armée & prit la route de Cholula, où il fut reçu avec les plus grandes marques d'affection. De-là il se rendit à Tlascala; le Sénat alla le recevoir à quelque distance de la ville. L'humiliation dans laquelle il avoit tenu Montezuma, lui avoit acquis un nouveau mérite aux

yeux de ces fiers Républicains. Les Auteurs ne sont pas d'accord sur ce qui se passa entre Cortez & les Tlascalans. Les uns prétendent qu'ils lui accordèrent six mille hommes de troupes ; les autres assurent au contraire qu'ils lui refusèrent toutes sortes de secours à cet égard. Ce qu'il y a de certain , c'est qu'il sortit de dessus leur territoire sans leur donner aucune marque de mécontentement , & qu'ils lui aidèrent beaucoup par la suite à faire la conquête du Mexique.

Solis , liv.
4. chap. 7.

Cortez fait
toutes les dé-
marches
qu'il croit
nécessaires ,
pour ame-
ner Narvaez
à un accom-
modement.

Il avança à grandes journées vers Motaliquita, bourgade d'Indiens alliés. San-Doval l'y joignit avec la garnison de la Vera - Cruz & quelques soldats de l'armée ennemie , qui , mécontents des violences de Narvaez , l'avoient abandonné. Cortez apprit d'eux combien la discipline étoit négligée dans l'armée de son ennemi. Malgré les avantages qu'il pouvoit tirer de cette négligence , il ne voulut cependant pas rompre ouvertement sans avoir encore fait des tentatives pour obtenir la paix. Il envoya d'Olmedo faire de nouvelles propositions : mais sa négociation n'ayant pas mieux réussi , il pria Jean

Velasquez de Léon, parent du Gouverneur de Cuba, de se charger lui-même de l'accommodement. Cortez espéroit que sa médiation seroit mieux reçue : il avoit des preuves si convaincantes de sa fidélité, qu'il croyoit pouvoir lui donner toute sa confiance.

Lorsque Jean Velasquez entra dans Zampoala, Narvaez s'empressa d'aller au-devant de lui. Il étoit persuadé que cet Officier venoit se ranger sous ses étendards; mais lorsque Velasquez lui eut fait connoître le sujet de sa mission, il lui tourna le dos. Faisant cependant attention que cet Officier étoit d'une naissance qui demandoit plus d'égards, il chercha à réparer l'insulte qu'il lui avoit faite, & le pria à dîner. Il engagea les Officiers de son armée à s'y trouver, espérant qu'ils pourroient venir à bout de l'attacher à ses intérêts. Pendant le repas, ces Officiers lâcherent quelques plaisanteries sur Cortez. Velasquez, indigné d'entendre parler ainsi d'un homme qui méritoit toute son estime, eut beaucoup de peine à retenir sa colère : mais, lorsqu'il vit que la raillerie tournoit en injures, la patience lui échappa-

Solis, ibid.

pa. « Il dit qu'on ne devoit pas parler mal de son Général en sa présence, » & qu'il ne le souffriroit pas. Il ajouta » que quiconque ne regardoit pas Cortez & ses partisans comme de bons » & fideles sujets du Roi, pouvoient » le lui dire en particulier, qu'il sauroit » le désabuser ». Tout le monde garda le silence ; Narvaez même parut embarrassé sur la réponse qu'il devoit faire. Un jeune Officier, parent de Diego Velasquez, prit cependant la parole, & dit que celui qui soutenoit, avec tant de chaleur, la cause d'un traître, étoit indigne du sang des Velasquez. Le député de Cortez se leva, donna un démenti au jeune homme, & tira son épée pour le frapper : mais on l'arrêta. Il partit sur-le-champ, emmena d'Olmédo, & tint quelques propos qui annoncerent la ferme résolution où il étoit de se venger. Les Officiers & les soldats de Narvaez ne purent cacher leur mécontentement, de voir qu'on laissoit partir un Officier de cette importance, sans entendre ses raisons. Narvaez, pour les appaiser, envoya André Duero au camp de Cortez, afin de savoir ce que

Jean Velasquez étoit venu lui proposer.

Jean Velasquez se hâta de retourner auprès de son Général, pour lui rendre compte de sa mission. Cortez, voyant qu'il n'avoit point d'accommodement à espérer, fit ses préparatifs pour commencer la guerre. Il se mit en marche pour s'approcher de Narvaez & s'emparer de quelque poste important. L'armée étoit en marche, lorsque Duero arriva. Cortez le reçut avec accueil, lui fit quelques présens, & lui annonça, avec franchise, le desir qu'il avoit d'adoucir Narvaez. Duero, charmé des dispositions de Cortez, proposa une entrevue entre les deux Généraux. Ses offres étant acceptées, Duero retourna à Zampoala, dressa une capitulation, par laquelle le lieu de la conférence étoit désigné, & chaque Général s'engageoit à s'y rendre accompagné seulement de dix Officiers, qui seroient témoins de leur convention.

Cortez se dispoisoit à remplir de bonne foi son engagement; mais il reçut avis, par un courrier secret de Duero, qu'on lui préparoit une embuscade dans le dessein de l'enlever, ou

de lui ôter la vie. Cet avis lui fut même confirmé par d'autres Officiers de Narvaez qui avoient horreur de la trahison. Cortez , indigné de la conduite de son concurrent , lui manda que sa perfidie lui étant connue , il rompoit le traité , & mettoit la décision de leur querelle à la voie des armes.

Il hâta sa marche , quoique son armée ne fût composée que de deux cent fix Espagnols & des Indiens de charge. Jugeant qu'on ne devoit pas craindre les forces d'un ennemi capable de tant de bassesses , il alla assiéger son camp à une lieue de Zampoala , dans un lieu où il étoit fortifié en tête par un ruisseau , & en queue par la Vera - Cruz. Narvaez , informé de ce mouvement , sortit de son quartier ; mais son armée marchoit sans ordre & sans discipline. Il mit encore la tête de Cortez à prix pour deux mille écus , celles de Jean Velasquez & de San-Doval à quelque chose de moins. Son armée s'étant mise d'elle-même en ordre de bataille , il la fit avancer l'espace d'un quart de lieue , où il résolut d'attendre Cortez , persuadé que ce Général abandonneroit un poste

avantageux pour l'attaquer dans la plaine , où son ennemi pourroit tirer beaucoup d'avantage de la supériorité du nombre. Cortez étoit trop habile pour commettre une pareille imprudence. Les deux armées restèrent tout le jour dans cette situation ; le soir , il survint un orage si terrible , avec une pluie si abondante , que les soldats de Narvaez demandèrent qu'on les remenât dans leur quartier. Le Général fut assez imprudent pour céder à leurs instances. Il mit son armée dans le principal temple de la ville. Il étoit formé de trois donjons peu éloignés les uns des autres : on y montoit par un escalier fort glissant & fort difficile. Narvaez garnit le haut de cet escalier de toute son artillerie , se retira dans le donjon du milieu avec quelques Officiers & cent soldats. Il envoya des cavaliers battre la campagne & détacha deux sentinelles sur les avenues. Ces précautions lui paroissant suffisantes pour sa sûreté & celle de son armée , il se livra , avec sécurité , au sommeil.

André Duero , qui avoit conçu une sincère amitié pour Cortez , lui envoya

, Il marche
contre lui.

un homme de confiance, pour l'avertir de ce qui se passoit dans l'armée de Narvaez, & lui assurer qu'il ne seroit pas attaqué pendant la nuit. Cortez, qui joignoit l'activité à tous les autres talens pour la guerre, assembla promptement ses soldats, les mit en ordre de bataille, leur communiqua le dessein qu'il avoit formé de surprendre les ennemis pendant la nuit, & de profiter de la sécurité à laquelle ils avoient l'imprudence de se livrer. Le ruisseau qui couvroit le front de son armée étoit tellement grossi par les pluies, qu'il paroissoit impossible de le passer à gué : l'orage continuoit encore, & la nuit étoit très-obscure; mais tous ces obstacles étoient favorables au dessein de Cortez. Il connoissoit trop ses soldats pour douter qu'ils balançassent à les braver. Il se jeta au milieu du ruisseau, fut imité par toute l'armée qui le passa, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture.

Herrera, Quelques Ecrivains prétendent que
1v. 10. chap. Cortez mit la tête de Narvaez à prix,
2. & que, pour justifier encore sa conduite, il donna à San-Doval un ordre par écrit, qui portoit que Narvaez étant

entré dans le pays à force ouverte, au préjudice des intérêts de l'Espagne, de la Religion & du Domaine Royal, sans montrer ses provisions, & refusant de prêter l'oreille aux propositions d'accommodement, Fernand Cortez, Commandant de la nation Espagnole au Mexique, ordonnoit à tous les Capitaines, cavaliers & soldats de son armée de se saisir de sa personne, & de le tuer s'il faisoit quelque résistance. Il forma ensuite trois petits bataillons, *Idem. ibid. chap. 3.* donna le commandement du premier à San-Doval, celui du second d Dolid, & prit le troisieme. Il ordonna qu'on gardât un scrupuleux silence. A peine l'armée eut - elle fait une demi - lieue dans les ténèbres, que les courreurs amenerent une sentinelle de Narvaez qu'ils avoient enlevée ; mais ils rapporterent qu'il leur en étoit échappé une à la faveur de la nuit. Cet incident causa de l'inquiétude à Cortez. Il crut qu'il ne réussiroit pas à surprendre les ennemis. On résolut cependant d'avancer avec toute la diligence possible, soit pour arriver avant le fugitif, qui pourroit avoir pris des chemins détournés, soit pour surprendre

l'ennemi mal éveillé & dans le trouble d'une premiere allarme. La peur avoit donné de la légereté à la sentinelle , qui arriva dans la ville avant Cortez ; mais Narvaez ne put se persuader qu'un ennemi , dont le nombre étoit si peu considérable , osât l'attaquer dans une ville , & qu'il pût se mettre en marche dans un si mauvais temps. Il rejetta , même avec mépris , l'avis qu'on lui donnoit.

Il l'attaque
pendant la
nuit.

Cependant Cortez avançoit toujours ; il entra dans Zampoala vers minuit. C'étoit le jour de la Pentecôte ; il prit pour cri de guerre *Saint - Esprit*. Ses soldats , au-dessus de la crainte & des dangers , avoient bravé les courreurs de l'ennemi ; mais ceux-ci s'étoient mis à couvert pendant la pluie : les soldats de Cortez arriverent jusqu'au pié du Temple , entreprirent d'en monter les degrés. La dispute duroit encore entre Narvaez & la sentinelle qui l'avoit averti. Quoique cet avis passât pour une fausse allarme , plusieurs soldats s'étoient mis en mouvement. Cortez , qui s'en apperçut , donna ordre de presser l'attaque , avant que l'ennemi eût le temps de se reconnoître. Quelques ca-

nonniers de garde entendirent le bruit que faisoient les soldats de Cortez , mirent le feu à quelques pièces de canon & donnerent l'allarme. Les tambours succéderent au bruit du canon. On accourut de toutes parts. Le combat devint furieux. Cortez , qui sentoît qu'il falloit vaincre ou périr , se jetta au milieu des ennemis , renversant tout ce qui s'opposoit à son passage : tous ses soldats suivirent son exemple. Cet effort étoit trop violent pour que les ennemis pussent y résister ; ils abandonnerent les degrés , le vestibule & l'artillerie. Plusieurs se retirèrent dans leurs logemens ; quelques - uns se rassemblèrent à l'entrée de la principale tour , où l'on combattit long - temps avec une égale valeur.

Narvaez , toujours imprudent , avoit perdu le temps le plus précieux à disputer avec la sentinelle , ensuite à chercher ses armes. Il parut enfin au milieu de ses soldats , fit tous les efforts possibles pour les animer , s'avança jusque dans les premiers rangs ; mais un soldat ennemi lui porta un coup de pique dans le visage , lui creva un œil , & le renversa par terre. En tombant

Le défit, Il s'écria : « Je suis mort ». Le bruit
l'arrête pri- s'étant répandu qu'il étoit effectivement
sonnier et le mort, ses soldats s'effrayèrent ; les uns
fait charger de chaînes. prirent la fuite, les autres cessèrent de
combattre : quelques-uns voulurent le
secourir ; mais ils s'embarrassèrent mu-
tuellement, & lâchèrent à la fin prise.
Les vainqueurs profitèrent de ce mo-
ment pour enlever Narvaez ; ils le traî-
nerent au bas des degrés ; San-Doval le
fit transporter au corps de réserve, &
ordonna qu'on lui mît les fers aux piés
& aux mains.

Les soldats de Cortez, ne trouvant
plus personne qui leur résistât, firent
retentir le cri de *viçtoire* pour le Roi,
pour Cortez, ce qui augmenta beau-
coup la frayeur des ennemis. Une autre
circonstance acheva de jeter dans la
consternation ceux qui s'étoient reti-
rés dans les donjons. Ils virent des fe-
nêtres de leurs logemens, à diverses
distances & dans différens endroits,
des lumieres qui perçoient l'obscurité,
avec l'apparence d'autant de mèches
allumées : ils les prirent pour plusieurs
troupes d'arquebusiers. Ce n'étoit ce-
pendant que des vers luisans, mais
beaucoup plus gros & plus luisans

que les nôtres. Ils crurent que l'attaque de Cortez étoit soutenue par une puissante armée, & perdirent totalement courage. Leur frayeur augmenta, lorsqu'ils virent qu'on tournoit l'artillerie contre les donjons où ils étoient. Cortez eut la prudence d'offrir le pardon à tous ceux qui voudroient prendre parti dans son armée, & la liberté du passage à ceux qui voudroient retourner à Cuba. Alors, le plus grand nombre rendit les armes, & on avoit soin de les garder soigneusement à mesure qu'ils les présentoient, sans même en excepter les partisans secrets de Cortez, parce qu'on ne vouloit pas les faire connoître, & que leur exemple servoit à déterminer les autres. Le nombre se trouva si considérable, qu'on fut obligé de les séparer & de s'en assurer par des gardes suffisantes. Lorsque le jour parut, il fit connoître aux soldats de Narvaez combien le nombre de leurs vainqueurs étoit petit; ils eurent honte eux-mêmes de leur frayeur. On assure que deux Dames Espagnoles, qui étoient venues avec Narvaez, étant instruites de ce qui se passoit, se mirent à une fenêtre

et s'écrierent : « Vils soldats , la queue nouille vous convenoit mieux que » l'épée. Malheureuses les femmes qui » sont venues avec vous ». Elles demanderent qu'on les conduisît à Cortez , auquel elles firent beaucoup de complimens sur sa valeur.

La douceur avec laquelle le vainqueur traita les vaincus , devint un lien si puissant pour les attacher à lui , qu'il ne s'en trouva pas un seul qui demandât à être reconduit à Cuba. La cavalerie , qui n'avoit pu prendre de part au combat , en attendoit le succès dans la plaine : on la réduisit facilement en employant la douceur. On ne perdit que trois hommes du côté de Cortez ; mais on compta quinze morts & beaucoup de blessés dans l'armée de Narvaez.

Le vainqueur voulut jouir du plaisir de voir son prisonnier ; mais il ne voulut pas se permettre celui de l'humilier , & défendit qu'on lui annonçât son arrivée. On assure même que son dessein n'étoit pas de se faire connoître : mais le respect des soldats le trahit. Narvaez , se tournant vers lui , prit un air plus fier que son état ne lui per-

mettoit , & dit : « Seigneur Capitaine ,
 » vous devez être bien satisfait de me
 » voir votre prisonnier ». Cortez , in-
 digné de cet orgueil , lui répondit : « Mon
 » ami , il faut louer Dieu de tout ; mais
 » je vous jure que je mets cette vic-
 » toire & votre prise entre mes moin-
 » dres exploits ». Il ordonna ensuite
 qu'on eût soin de sa blessure , & le fit
 conduire à la Vera-Cruz.

Le Cacique & la Noblesse de Zam-
 poala , que Narvaez avoit traités avec
 hauteur , allèrent féliciter Cortez sur sa
 victoire , & firent faire des réjouissances
 publiques. On assure qu'il fit présent au
 Général d'une femme de condition qui
 étoit fort belle , qui reçut le baptême
 & fut nommée Catherine. Il en donna
 d'autres aux Capitaines. Cortez de-
 meura quelques jours dans la maison
 de Catherine , où on le traita magnifi-
 quement.

Le vainqueur ne s'abandonna pas
 assez aux plaisirs de l'amour pour né-
 gliger aucun des avantages qu'il pou-
 voit tirer de sa victoire. Il chargea ses
 plus fideles Officiers de faire transpor-
 ter à Vera-Cruz les voiles , les mâts
 & les gouvernails des vaisseaux de Nar-

vaez , & mit ses matelots à la place de ceux de l'ennemi.

Ayant rétabli par-tout l'ordre & la tranquillité , il ne songea plus qu'à rejoindre ses compagnons qu'il avoit abandonnés à la bonne foi de Montezuma : mais il craignoit d'allarmer les Mexiquains , en faisant entrer dans leur ville plus de mille Espagnols qui étoient réunis sous ses ordres. Il pouvoit en laisser une partie à la Vera-Cruz , & ce parti n'étoit pas le plus sage : il étoit dangereux de laisser dans l'oisiveté des soldats qui n'étoient pas encore formés à sa discipline. Après de mûres délibérations , il résolut de les employer à de nouvelles conquêtes , nomma Jean Velasquez de Léon pour aller , à la tête de deux cents hommes , soumettre la Province de Panuco. D'Ordaz fut envoyé avec un pareil nombre pour peupler celle de *Cuaza-coalco*. Le reste de l'armée , qui se montoit au plus à six cents , lui parut suffisant pour faire une entrée dans Mexico avec l'éclat d'un vainqueur , en conservant toujours les apparences de la modération.

Lorsqu'il se préparoit à partir , il

reçut une lettre d'Alvarado, qui lui annonçoit que les Mexiquains avoient pris les armes, & que, malgré Montezuma, qui demouroit toujours dans le quartier des Espagnols, ils y avoient livré plusieurs assauts. Le soldat Espagnol, qui apportoit cette nouvelle, étoit accompagné d'un Indien, que Montezuma avoit chargé de dire à Cortez qu'il n'avoit pas été en son pouvoir d'arrêter ce mouvement; de l'assurer en même temps qu'il n'abandonneroit point les Espagnols; mais qu'il falloit que Cortez hâtât son retour, afin d'apporter du remède à ce désordre.

Cette nouvelle déconcerta tous les projets de Cortez. Il résolut de conduire toute l'armée à Mexico. Les anciens & les nouveaux soldats firent éclater leur joie, lorsqu'ils virent que le dessein étoit pris de les conduire tous à Mexico. Cortez nomma Rangel Lieutenant de San-Doval à la Vera-Cruz, & lui laissa une garnison assez nombreuse. Il fit ensuite la revue de ses troupes, dont le nombre se montoit encore à mille hommes d'infanterie & cent de cavalerie, tous bien ar-

Après sa
victoire il
retourne
à Mexico.

més. Il les divisa par détachemens, & leur fit prendre différentes routes, pour ne pas incommoder les peuples. Le 17 juin, il arriva à Tlafcala, où on lui offrit toutes les forces de la République ; mais il se contenta de prendre deux mille hommes. Il vouloit entrer dans Mexico d'un air pacifique, & tâcher de ramener les esprits par la douceur. Il arriva, le 24 du même mois, devant Mexico : il y trouva des changemens qui réveillèrent ses défiances. Les deux brigantins qu'il avoit fait construire étoient brisés ; les ponts qui servoient de communication au quartier des Espagnols avoient été rompus ; les remparts & les donjons paroissoient déserts ; un morne silence régnoit de toutes parts. Tous ces indices avertirent le Général des précautions qu'il devoit prendre : il fit reconnoître successivement tous les postes, & garda ces précautions jusqu'au quartier des Espagnols. Les gardes avancées, découvrant l'armée de Cortez, poussèrent des cris de joie, qui firent beaucoup de plaisir à ce Général.

Alvarado & tous les soldats qui

étoient avec lui, se hâterent d'aller au-devant de Cortez. Montezuma, oubliant sa fierté naturelle, y accourut avec le même empressement. Plusieurs Ecrivains prétendent que Cortez, enflé de sa victoire, reçut Montezuma avec un air de dédain; mais Solis, qui a discuté le fait, prétend que le Général Espagnol lui marqua les égards qu'il devoit à un Souverain qui lui marquoit tant de confiance & d'amitié.

Il trouve les Mexiquains révoltés contre les Espagnols.

Cortez, étant entré dans son appartement, s'informa de ce qui s'étoit passé dans son absence. Un corps nombreux de Mexiquains, conduit par plusieurs Seigneurs, avoit attaqué, à différentes reprises, les Espagnols dans leur quartier, malgré les ordres du Souverain, qui n'avoit rien épargné pour arrêter la sédition. Ils avoient tenu long-temps Alvarado assiégé, & quatre de ses plus braves soldats avoient été tués dans un assaut. Les Historiens ne sont pas d'accord sur ce qui excita l'animosité des Mexiquains contre les Espagnols. Le Pere Barthelemi prétend que la soif insatiable que les Espagnols avoient pour les richesses en fut la

seule cause. Selon lui, les Mexiquains de tout état s'assemblerent dans une place publique, pour donner à leur Empereur une fête que nous avons désignée plus haut sous le nom de *Mitote* ou Mitole. Les Espagnols, voyant qu'ils étoient décorés de toutes leurs pierreries, firent main basse sur eux, & passerent au fil de l'épée plus de deux mille Nobles, qu'ils dépouillerent sur-le-champ. Solis, toujours admirateur de Cortez & de ses compagnons, raconte la chose tout différemment : il dit que les Nobles Mexiquains, impatiens de voir leur Souverain détenu en captivité par les Espagnols, résolurent de les massacrer tous pour le remettre en liberté. Ils choisirent, pour exécuter leur projet, le jour destiné à la fête des Idoles, qu'on célébroit par des danses, où les Nobles étoient confondus avec le peuple. Ils espéroient pouvoir soulever tout-à-coup tous les citoyens, en leur faisant connoître qu'il s'agissoit de délivrer l'Empereur & de détruire les ennemis de leurs Dieux.

Le matin du jour qui précédoit cette fête, les principaux conjurés allèrent rendre

rendre visite à Alvarado, pour lui demander la permission de célébrer la fête. Ils espéroient, par cette soumission affectée, le retenir dans une tranquille sécurité. Comme il avoit quelques soupçons sur leur compte, il leur accorda ce qu'ils demandoient, mais à condition qu'ils n'y porteroient point d'armes, & qu'ils ne répandroient point de sang humain dans leurs sacrifices. On l'avertit cependant la nuit qu'ils portoient des armes dans un endroit proche du Temple, & qu'ils les y cachaient. Il prit sa résolution sur-le-champ, ordonna aux Espagnols d'attaquer les Mexiquains dès le commencement de la danse, afin de ne pas leur donner le temps de prendre leurs armes & de soulever le peuple. Ses ordres furent si promptement exécutés, que tous les Nobles qui se trouvoient à cette fête furent massacrés, sans qu'ils eussent le temps de se défendre : les soldats se jetterent avec avidité sur les morts & sur les blessés, pour leur arracher les pierreries & l'or dont ils étoient couverts. L'Auteur qu'on vient de citer, avoue qu'Alvarado ne se conduisit pas avec prudence dans cette con-

joncture ; & que les Espagnols se deshonorerent , en marquant tant d'avidité pour les richesses. D'ailleurs ils se retirèrent , sans faire connoître les motifs de leur conduite. Le peuple , qui ne fut informé que du massacre des Nobles & du pillage de leurs joyaux , attribua cette exécution à l'avarice insatiable des Espagnols , en conçut tant d'horreur , qu'il prit aussi-tôt les armes. Le Général blâma beaucoup la conduite d'Alvarado , qui avoit agi avec trop de précipitation.

Il est atta-
qué pendant
la nuit.

La nuit qui suivit l'arrivée de Cortez fut aussi tranquille que le jour précédent : ce silence dura encore le lendemain. Le Général , ne doutant pas qu'il ne couvrît quelque mystère , donna ordre à d'Ordaz de se mettre à la tête de quatre cents hommes , tant Espagnols que Tlascalans , & de parcourir la ville , pour voir s'il ne découvriroit rien. Lorsqu'il fut dans la plus grande rue de la ville , il découvrit une troupe de Mexiquains armés , qui , secourus par une multitude d'autres qui étoient aux fenêtres & sur les terrasses des maisons , l'attaquerent avec tant de fureur , qu'il eut beaucoup de

peine à regagner le quartier des Espagnols. Il perdit huit Tlascalans & un Espagnols.

Cortez sentit tout le danger auquel il étoit exposé. Il prévoyoit que des propositions d'accommodement ne feroient qu'augmenter la hardiesse des ennemis, & fit toutes les dispositions nécessaires pour se mettre en état de défense. Les ennemis ne tarderent pas à attaquer les Espagnols dans leur quartier. Ils y donnerent l'assaut avec tant de fureur, que les Espagnols eurent une peine incroyable à les repousser. Ils se retirèrent dans les rues pour se mettre à couvert des balles & des boulets, & se séparèrent au soleil couchant. Les plus hardis s'approchèrent encore du quartier des Espagnols pendant la nuit, & y mirent le feu avec des fleches enflammées. Par ce moyen, ils forcerent les Espagnols de s'occuper à de nouveaux travaux, & les empêchèrent de se reposer.

Au lever du soleil, les Indiens reparurent ; mais Cortez, ne jugeant pas à propos de les attendre, fit une sortie si vive sur eux, qu'il les mit en fuite. Sa victoire lui coûta douze hommes ;

plusieurs Espagnols furent blessés. Les ennemis perdirent un si grand nombre d'hommes , que les rues étoient couvertes de cadavres & les canaux teints de sang.

Cortez se retira dans son quartier , résolu d'y soutenir l'assaut , pour donner le temps à ceux qui étoient blessés de se guérir. Plusieurs jours se passèrent sans qu'il se livrât de combat en règle : les ennemis firent quelques attaques , à la vérité , mais ils se retiroient à la moindre résistance. Cortez voulut profiter de cette espece de tranquillité pour ramener les Mexiquains à un accommodement ; mais ils ne voulurent écouter aucune proposition, Montezuma , irrité lui-même de leur opiniâtreté , conseilla à Cortez de les traiter sans aucun ménagement. On fit une nouvelle sortie , & l'on combattit de part & d'autre avec un acharnement qui tenoit de la fureur. Les Mexiquains perdirent encore plus de monde que dans le premier combat. Les Espagnols perdirent quarante hommes , dont la plupart étoient Tlascalans ; mais ils furent presque tous blessés ; Cortez eut la main percée d'une fleche. Il se retira

dans son appartement , & se livra à ^{Inquiétudes de Cortez.} des réflexions qui le rendirent plus malade que sa blessure. Ce qui venoit de se passer , lui prouvoit qu'il lui étoit impossible de soutenir cette guerre avec le peu de monde qui lui restoit. D'un autre côté , il ne pouvoit se résoudre à quitter la capitale du Mexique , & à abandonner le fruit de ses travaux.

Le lendemain , ses inquiétudes furent augmentées par un ordre absolu que Montezuma lui donna lui-même de quitter sans délai la capitale du Mexique. Ce Prince lui dit qu'il ne voyoit pas moyen de ramener ses sujets à l'obéissance , tant qu'ils verroient les Espagnols si près d'eux. Cortez , regardant alors sa retraite nécessaire , lui répondit qu'il étoit prêt à obéir , mais qu'il prioit sa Majesté de faire quitter les armes aux Mexiquains , avant qu'un seul Espagnol sortît du quartier. Pour conserver quelques marques de fierté , il ajouta que son respect seul pour l'Empereur l'engageoit à cette obéissance , & à laisser à sa Majesté le soin de punir les rebelles , parce que les Espagnols trouveroient dans leur courage & leurs

Solis , liv.
4. chap. 14.

armes le pouvoir de se faire respecter. Montezuma , qui n'avoit pas compté sur une soumission si prompte , lui promit de donner ses ordres pour faire exécuter une condition qui lui paroissoit fort juste.

Pendant que l'Empereur & le Général Espagnol conversoient ensemble , on entendit sonner l'alarme dans toutes les parties du quartier. Cortez court où il entend du bruit : il trouve ses gens occupés à repousser les Mexiquains qui étoient montés jusque sur les remparts. Montezuma , informé de l'embarras où se trouvoient les Espagnols , envoya dire au Général qu'il jugeoit à propos de se montrer à ses sujets pour leur ordonner de se retirer , & pour inviter les Nobles à venir paisiblement lui exposer leurs prétentions. Cortez approuva ce projet , dont l'exécution pouvoit donner quelque relâche à ses soldats.

Montezuma prit tous les ornemens de sa dignité , se fit accompagner par tous les Nobles Mexiquains qui étoient demeurés à son service , monta sur le rempart opposé à la principale avenue du Château. Les soldats Espagnols qui

étoient dans cet endroit , formerent deux haies à ses côtés. Un de ses Officiers , s'avançant jusqu'au parapet , avertit les Mexiquains à haute voix de préparer leur attention & leur respect pour le grand Montezuma , qui vouloit bien écouter leurs demandes & les honorer de ses faveurs. Au nom de l'Empereur , les cris s'appaisèrent : lorsqu'il parut , plusieurs des mutins se prosternerent. L'Empereur , après avoir parcouru des yeux toute l'assemblée , les arrêta sur les Nobles ; affectant un air de douceur , il les remercia du zèle qu'ils faisoient paroître pour sa liberté , & leur tint ce langage : *Idem. ibid.*

« Loin de vous faire un crime de votre
 » zèle , je vous en remercie. Je regarde
 » comme un effet de votre fidélité ,
 » l'excès qui vous a portés à prendre
 » les armes sans ma permission. Vous
 » avez cru qu'on me retenoit par
 » force dans ce Palais , & le dessein
 » de tirer votre Prince d'une injuste
 » prison est une trop grande entreprise ,
 » pour être tentée sans quelque désor-
 » dre. Il n'y a point de loix qui puis-
 » sent renfermer une douleur extrême
 » dans les bornes de la prudence :

» mais votre inquiétude n'est appuyée
» que sur de foibles conjectures. Je
» suis en pleine liberté avec ces étran-
» gers que vous traitez d'ennemis :
» votre erreur n'ôte cependant pas le
» mérite de votre bonne volonté.
» J'ai demeuré avec eux volontai-
» rement , croyant devoir cette hon-
» nêteté au respect qu'ils m'ont tou-
» jours rendu , & au Prince qui les a
» envoyés. Je leur ai ordonné de se
» retirer. Vous les verrez partir in-
» cessamment : mais il n'est pas juste
» que leur obéissance prévienne la
» vôtre , ni que leur honnêteté pré-
» cede votre devoir. Mettez les armes
» bas , & paroissez comme vous devez
» être en ma présence , afin que vous
» puissiez juger de la grace que je vous
» fais par le pardon que je vous ac-
» corde ».

On l'écouta avec un morne silence.
Solis dit qu'il s'en trouva qui , voyant
leur Empereur dans cet état d'humili-
ation , s'attendrirent jusqu'à verser
des larmes. Le silence qui continuoit
sembloit marquer de l'incertitude :
mais les chefs de la Noblesse étoient
intéressés à poursuivre la rebellion ;

ils avoient déjà élu un nouvel Empereur, ou avoient au moins formé la résolution d'en élire un. Ils rallumèrent sourdement le feu de la sédition, le tumulte recommença par degrés, devint bientôt général, & l'insolence fut poussée jusqu'au mépris. On entendit crier que Montezuma n'étoit plus Empereur du Mexique, que c'étoit un lâche, un efféminé, un vil esclave des ennemis de la nation. Envain il fit signe des yeux & de la main pour s'attirer de l'attention, on lança du côté où il étoit, une multitude de traits. Deux soldats Espagnols que le Général lui avoit donnés pour gardes, s'efforcent de le couvrir avec leurs boucliers : mais tous leurs soins ne purent le garantir de plusieurs coups de flèches, ni d'une pierre qui l'atteignit à la tête & le fit tomber sans sentiment. Cet accident causa à Cortez le chagrin le plus violent. Il sentit que la mort de Montezuma étoit le plus fâcheux accident qui pût lui arriver. Il fit transporter ce malheureux Monarque dans son appartement, & courut à la défense du quartier avec un emportement qui tenoit du désespoir :

Mort de
Montezuma

mais il se vit privé de la satisfaction de se venger. Si-tôt que les Mexiquains virent tomber leur Empereur, il eurent eux-mêmes horreur du crime qu'ils venoient de commettre, & prirent la fuite, comme s'ils eussent été poursuivis par la vengeance céleste.

Le Général Espagnol, ne trouvant plus d'ennemis à combattre, courut à l'appartement de Montezuma. Ce Prince étoit revenu à lui : mais il se livroit au désespoir : on étoit même obligé de retenir ses mains, pour l'empêcher d'attenter à sa vie. Il ne pouvoit soutenir l'idée d'avoir été réduit à cet état par ses sujets, rejettoient tous les médicamens, se livroit aux plus terribles menaces ; la fureur lui faisoit faire des efforts qui dégénéroient en pleurs & en gémissemens. Les raisonnemens l'offensoient, les conseils l'irritoient : il n'avoit recouvré ses sens que pour perdre le jugement. Le coup qu'il avoit reçu à la tête étoit dangereux ; mais ses agitations le rendirent mortel. Cortez fit l'impossible pour l'engager à recevoir le baptême : mais, Montezuma ne répondit que par des emportemens contre son peuple, & en

le priant de le venger. Il mourut le troisième jour dans les plus terribles transports de fureur. Les plaintes que la plupart des sujets de ce prince firent aux Espagnols sur la dureté de son Gouvernement, annoncent que c'étoit un véritable Tyran qui ne suivoit pour règle que sa puissance & sa volonté ; qui ne songeoit au bonheur de son peuple qu'autant qu'il étoit utile au sien ; qui humilioit continuellement l'humanité pour relever sa dignité d'Empereur ; qui joignoit enfin une cruauté naturelle à la barbarie de sa nation. La conduite qu'il tint avec les mêmes Espagnols, prouve que c'étoit une ame véritablement basse : il ne montrait de la fierté qu'à ceux qui le craignoient, & descendoit jusqu'à l'humiliation devant ceux qu'il croyoit en état de lui résister.

Solis, liv.
4. chap. 15.

La mort de Montezuma fut pour Cortez un coup accablant ; ses espérances étoient fondées sur la sujétion volontaire où il avoit su amener ce Prince. Toutes ses mesures étoient déconcertées ; il se trouvoit dans la nécessité de former un autre plan. Il prit d'abord le parti d'assembler les

Officiers Mexiquains qui étoient toujours restés avec l'Empereur, en choisit six d'entre-eux qu'il chargea de porter son corps à la ville, pour qu'on lui rendît les honneurs de la sépulture. Il envoya avec eux plusieurs Sacrificateurs qui avoient été pris dans différentes actions, & les chargea de dire aux chefs des séditieux « que le » Général étranger leur envoyoit le » corps de leur Empereur, massacré
Idem, ibid. » par leurs mains ; que ce crime don- » noit un nouveau droit à la justice » de ses armes ; que Montezuma l'a- » voit chargé, en expirant, de la ven- » geance de cet attentat ; mais qu'il » la prenoit pour une brutale impé- » tuosité du peuple, dont les Nobles » n'avoient pas manqué, sans doute, de » punir l'insolence, & qu'il revenoit en- » core aux propositions de paix ; qu'ils » pouvoient envoyer des députés pour » entrer en conférence, & qu'il leur » accorderoit des conditions raisonna- » bles ; mais que s'ils ne se rendoient » pas à la raison, il les traiteroit com- » me des rebelles & des parricides ».

Les Seigneurs Mexiquains partirent aussi-tôt, portant le corps de Monter-

zuma sur leurs épaules. On remarqua du haut des murs que les séditieux le recevoient avec respect. Il abandonnerent tous leur poste & se rassemblèrent pour le suivre. La ville retentit de gémissemens qui durèrent toute la nuit. Le lendemain, on transporta le corps de ce malheureux Prince sur la montagne de Chalputepeque, sépulture ordinaire des Empereurs du Mexique; où l'on conservoit leurs cendres avec beaucoup de soin.

Quelques Ecrivains ont assuré que les Mexiquains traînèrent le corps de leur Empereur dans les rues, qu'ils le mirent en pieces & qu'ils massacrèrent ses femmes & ses enfans, après leur avoir fait toutes sortes d'outrages. D'autres ont dit qu'ils l'exposèrent à la raillerie et aux outrages du bas peuple, jusqu'à ce qu'un de ses domestiques fît un bucher avec un peu de bois qu'il ramassa & brûla ce corps dans un lieu écarté. Il paroît plus certain qu'ils lui rendirent les honneurs qui lui étoient dûs. Tous les Mexiquains en général l'attesterent aux Espagnols après la conquête.

Montezuma laissa plusieurs enfans.

Deux de ses fils furent tués dans la retraite de Cortez. Un troisième reçut le baptême peu de temps après la mort de son pere, & prit le nom de *Don Pedro de Montezuma*. Il étoit fils d'une Princesse de Tula. Sa mere embrassa aussi le Chistianisme & prit le nom de *Dona Maria de Niagua Fuchtil*. Charles-Quint donna de grandes terres à son fils dans la Nouvelle Espagne ; avec les qualités de Comte de Montezuma. On prétend que sa postérité y est encore & qu'elle possède le même titre.

Les Mexiquains n'avoient fait aucun mouvement considérable pendant les trois jours que Montezuma languit de ses blessures. Cortez se persuada que cette tranquillité venoit du remords de leur crime, ou de la crainte d'en recevoir le juste châtiment : mais il fut détrompé par ses émissaires ; ils lui rapportèrent qu'on avoit employé ces trois jours à couronner Quetlavaca, Cacique d'Yztalapa & second Electeur de l'Empire.

Les Mexi- Les Officiers qui étoient sortis avec
quains veu- le corps de Montezuma ne revinrent
lent exter- pas, ce qui fit connoître au Général
miner les Espagnols.

DES AMÉRICAINS. III

que le nouveau Monarque étoit disposé à poursuivre la guerre. Ses forces n'étant pas assez considérables pour entreprendre la conquête de Mexico, où l'on envoyoit tous les jours de nouvelles troupes des Provinces voisines, il bernoit ses desirs à faire une retraite honorable. Son dessein étoit de revenir avec de nouvelles forces & de faire valoir le prétexte de venger Montezuma. Il étoit tout occupé de ce projet lorsqu'on vint l'avertir que les Mexiquains étoient sous les armes & qu'ils s'approchoient du quartier avec un ordre qui leur avoit été jusqu'alors inconnu.

Cinq cents soldats d'élite s'étoient emparés des tours du Temple, d'où ils pouvoient, avec des fleches & des pierres, battre une partie du quartier des Espagnols. Cortéz, sentant la nécessité de les déloger de cet endroit, fit sortir la plus grande partie de ses gens, en forma plusieurs bataillons pour couper le passage à ceux qui voudroient aller au secours de ces tours. Il chargea le Capitaine Escobar d'attaquer le Temple avec sa compagnie & cent autres soldats choisis. Il fut

Solis, ibid.
 Chap. 16. —

repouffé jusqu'à trois fois. Cortez, qui étoit monté à cheval pour donner ses ordres, par-tout, vit l'embarras d'Escobar, renforça son détachement de quelques Tlaſcalans qui étoient au corps de réserve, mit pié à terre, se fit attacher une rondache au bras qui étoit blessé, s'élança sur les degrés du Temple l'épée à la main. Son exemple fut bientôt imité par les soldats qui ne voyoient plus de péril en combattant à côté de leur Général. Ils parvinrent bientôt au haut des tours & massacrèrent tous ceux qui s'y trouverent. La plupart étoient des Nobles, & leur résistance opiniâtre prouva combien l'amour de la gloire met de différence entre les hommes. Ils se laissoient hacher par morceaux, plutôt que d'abandonner leurs armes. Quelques-uns se précipitèrent par-dessus les balustrades, persuadés qu'une mort de leur choix étoit plus glorieuse. Les Ministres du Temple appelloient le peuple à la défense de leurs Dieux & mouroient en combattant. Dans l'embarras de la mêlée, deux braves Indiens concurent le projet de se sacrifier pour la patrie; & de se précipiter du plus haut du

Templé avec le Général. Leur résolution étant prise , ils marcherent à côté l'un de l'autre , & lorsqu'ils aperçurent le Général sur le bord du précipice , ils jetterent leur armes , comme s'ils eussent voulu se rendre , mirent le genou en terre , & , sans perdre de temps , se jetterent sur Cortez & firent un effort pour s'élancer par-dessus la balustrade ; mais Cortez étoit vigoureux ; il se débarrassa , & les deux Indiens tomberent. Il admira lui-même la grandeur de leur courage.

Cortez fit transporter dans son quartier tous les vivres qu'il trouva dans le Temple. Il ordonna ensuite qu'on brûlât les tours & plusieurs maisons qui empêchoient que l'artillerie ne fit son effet. Voyant que le combat duroit encore dans les rues , il monta à cheval , se jeta au milieu des Indiens , renversant tout ce qui se présentoit devant lui ; mais il se laissa emporter si avant dans l'ardeur du combat , que la retraite lui fut coupée. Dans cette extrémité , il se jeta dans une autre rue où il voyoit moins d'embarras. A quelques pas il rencontra un parti con-

fidérable d'Indiens qui étoient en désordre, & qui emmenaient André Duero, un de ses meilleurs amis, qui étoit tombé entre leurs mains par la chute de son cheval. Ils le conduisoient au premier Temple, pour le sacrifier aux Idoles, & leur projet lui sauva la vie. Cortez poussa son cheval au milieu de la troupe, écarta ceux qui tenoient Duero, mit les autres en désordre. Duero eut la liberté de se dégager : il saisit un poignard que ses ennemis avoient eu l'imprudence de lui laisser, tua quelques Mexiquains, & trouva le moyen de regagner sa lance & son cheval. Alors les deux amis se joignirent, passèrent la rue au grand galop ; percerent les ennemis & rejoignirent les Espagnols.

Cortez ne voulant pas laisser ses quartiers à découvert, fit sonner la retraite. Dans ce combat opiniâtre, il eut le bonheur de ne pas perdre un seul homme & de ne trouver qu'un très-petit nombre de blessés.

Les Mexiquains, voyant qu'il leur étoit impossible de réduire les Espagnols par la force, résolurent d'employer la ruse. Ils envoyèrent des dé-

putés au quartier des Espagnols pour demander une entrevue avec le Général. Cortez parut lui-même. Il lui déclarerent, de la part du nouvel Em-^{Ibid. chap. 17.} pereur, qu'on avoit résolu de faire cesser les attaques & de laisser aux Espagnols la liberté de se retirer jusqu'à la mer ; mais à condition qu'ils ne prendroient que le tems nécessaire pour le voyage & qu'ils accepteroient sur le champ cette offre, sans quoi il avoit résolu de les détruire tous jusqu'au dernier. Ils ajouterent que l'expérience avoit appris aux Mexiquains que les Espagnols n'étoient pas immortels, & que la mort de chaque, dût-elle lui coûter vingt mille hommes, lui en laisseroit encore assez pour chanter la dernière victoire. Cortez fit une réponse mêlée de modestie & de fierté. Il dit qu'il n'avoit jamais prétendu à l'immortalité, mais qu'avec le petit nombre d'hommes qu'il avoit, dont il connoissoit le courage & la supériorité sur les autres, il étoit en état de détruire l'Empire du Mexique ; que se reprochant cependant ce que les Mexiquains avoient souffert par leur obstination, il avoit résolu de partir, puisque son

ambassade avoit cessé par la mort de Montezuma , dont la bonté seule l'avoit retenu à la Cour , & qu'il ne demandoit que des conditions raisonnables pour exécuter cette résolution. Les députés parurent satisfaits de sa réponse , & convinrent d'une suspension d'armes en attendant d'autres explications.

Les Mexiquains n'avoient pas l'intention de laisser partir les Espagnols avec cette tranquillité qu'ils annonçoient. Ils cherchoient au contraire à gagner le temps qui étoit nécessaire pour leur couper tous les passages , les resserrer dans leur quartier , les affamer par un siège opiniâtre qui les livreroit enfin à leur discrétion. Ils se faisoient cependant un reproche de sacrifier plusieurs Caciques qui avoient été du cortège de Montezuma & qui étoient restés au pouvoir des Espagnols. Après plusieurs délibérations , les Ministres du nouvel Empereur décidèrent qu'il falloit les sacrifier à l'intérêt de l'Etat : mais ils se firent un devoir de religion de délivrer le chef des Sacrificateurs qui étoit resté avec eux dans le quartier des Espa-

gnols ; ils le révéroient comme la seconde personne de l'Etat. Pour le délivrer , ils renvoyèrent les mêmes Ambassadeurs , qui dirent à Cortez que , pour éviter les contestations , il falloit choisir quelqu'un des Mexiquains qui étoient prisonniers , l'instruire de toutes les conditions qu'on vouloit proposer à l'Empereur. Voyant qu'on goûtoit assez leurs raisons & qu'on étoit disposé à les suivre , ils insinuerent à Cortez , par forme d'avis , de confier cette commission au vieux Sacrificateur qu'ils tenoient en prison , parce que l'Empereur l'écouterait avec confiance. Cette ruse eut l'effet qu'ils attendoient. Cortez pénétra cependant leur intention : mais il vouloit aller au-delà des conjectures , & , pour arriver à la certitude , il crut devoir se défaire de ce prisonnier , dont la présence même lui étoit insupportable. Le grand Sacrificateur fut donc soigneusement informé des conditions que les Espagnols demandoient. Le lendemain , les sentinelles avancées reconnurent que les ennemis avoient formé un blocus devant le quartier ; qu'ils faisoient des tranchées & des remparts à la tête des

chauffées du lac, qu'ils avoient rompu tous les ponts & envoyé des travailleurs en grand nombre, pour embarrasser le chemin de Tlascala.

Cette nouvelle causa quelque émotion à Cortez : mais il ne tarda pas à reprendre son activité ordinaire & eut bientôt fait le choix du remède; donna ses ordres pour la construction d'un pont mobile, qui fut construit avec des solives & de grosses planches assez fortes pour soutenir l'artillerie. Il rassembla ensuite ses Officiers, leur représenta le danger qui les menaçoit & toutes les voies qu'ils avoient à tanter pour en sortir. On ne balança pas sur la nécessité du départ; mais on agita longtemps si on le feroit pendant la nuit, ou de jour. Enfin Cortez, à la pluralité des voix, se décida à partir la nuit, & l'on choisit la plus prochaine, pour ne pas laisser aux ennemis le temps d'augmenter les obstacles.

Sur la fin du jour, il envoya un des prisonniers pour continuer le traité suivant les conditions dont le Sacrificateur étoit chargé, espérant tromper les Mexiquains par cette feinte & leur faire croire qu'on atendroit

leur réponse. Ne voulant pas perdre un temps si précieux, il donna ses ordres avec des soins & des précautions qui sembloient tout prévoir. Il se fit ensuite apporter le trésor qui avoit toujours été sous la garde d'un Officier, en tira le quint pour le Roi d'Espagne, & on en chargea quelques chevaux blessés. Le reste montoit à plus de sept cent mille écus; mais il résolut de l'abandonner, en disant que des guerriers ne devoient pas embarrasser leurs mains avec de l'or, au lieu de les employer à défendre leur vie & leur honneur. Voyant cependant que la plupart des soldats n'approuvoient pas un dessein si généreux, il lâcha quelques mots par lesquels il fit concevoir que chacun pouvoit prendre ce qu'il croyoit pouvoir porter dans sa marche. Plusieurs se chargerent avec une imprudente avidité qui leur coûta cher.

Les Espagnols sortirent de leur quartier vers minuit. Les sentinelles & les courreurs n'ayant découvert aucune apparence de mouvemens du côté de la ville, ils marcherent quelque temps à la faveur des ténèbres & de la pluie

Les Espagnols se mettent en marche pour sortir de Mexico.

dans un silence occasionné par la crainte & la soumission. Le pont mobile fut porté jusqu'au premier canal, & l'avant-garde s'en servit heureusement : mais le poids de l'artillerie & des chevaux enfonça tellement cette masse dans la boue & les pierres, qu'on sentit qu'il seroit impossible de la retirer & de la transporter aux autres ouvertures avant la fin de la nuit. Les Officiers donnoient leurs ordres pour le travail, & l'ardeur étoit extrême pour les exécuter. Cortez, qui étoit passé avec la première troupe, la fit avancer, pour dégager la chaussée par degrés, & demeura sur le bord du passage avec quelques-uns de ses plus braves soldats. Pendant que les Espagnols étoient occupés à remédier aux embarras, ils furent attaqués de toutes parts, & se virent obligés de prendre les armes pour se défendre.

Les Mexi-
quains les at-
taquent pen-
dant la nuit.

Les Mexiquains avoient observé tous leurs mouvemens avec une dissimulation dont on ne les croyoit pas capables. On ignore par quelle voie ils avoient appris le départ des Espagnols : mais il est certain qu'ils avoient employé la première partie de la nuit à

à couvrir le lac des deux côtés de la digue d'une multitude de canots armés, & favorisés par l'obscurité de la nuit, ils avoient attendu que l'avant-garde des Espagnols fût engagée sur la chaussée, pour commencer leur attaque. Ils se conduisirent avec tant de mesure, que dans le même-tems qu'on entendit leur cris de guerre, on sentit les atteintes de leurs flèches. Leurs troupes de terre étant tombées sur l'arrière-garde, le combat devint général. Toute l'armée Espagnole étoit perdue sans ressource, si les Mexiquains avoient conservé, dans la chaleur du combat, le même ordre qu'ils avoient gardé en attaquant : mais l'habitude l'emporta sur l'obéissance ; ils chargerent à l'endroit où étoit le gros de l'armée, avec une si horrible confusion, que leurs canots se brisoient en heurtant contre la chaussée, & le choc de ceux qui s'avançoient étoit un autre écueil presque aussi redoutable. Cortez, qui étoit à la tête de l'avant-garde, excitoit ses soldats par son exemple : une multitude incroyable d'Indiens, qui étoit sortie des canots, & montée avec confusion sur la chaussée, pour lui faire

face ; fut renversée dans le lac & dans le second canal de la chaussée. Ce canal fut comblé de cadavres, au point qu'ils formerent un pont qui servit de passage aux Espagnols. Quelques Ecrivains, dit Solis, assurent que les Mexiquains avoient laissé, en rompant le pont, une poutre assez large, sur laquelle les Espagnols passèrent à la file : les cavaliers menaient les chevaux dans l'eau en les tenant par la bride. Il est possible que le canal ait été comblé par les cadavres de ces malheureux Indiens, qui combattoient presque tout nus & sans ordre, & que la poutre soit restée. Quoiqu'il en soit, il est certain que la fortune & la valeur contribuèrent à faire surmonter la difficulté de ce passage. L'avant-garde, à la tête de laquelle Cortez étoit toujours, continua sa marche : elle s'arrêta très-peu au dernier canal, parce que le voisinage de la terre causoit une diminution considérable aux eaux du lac ; on le passa facilement à gué. Si les Mexiquains avoient eu la précaution de mettre des troupes au bout de la chaussée, les Espagnols auroient été

tous détruits, sans qu'il en pût réchapper un seul. Ils étoient tous fatigués & blessés, avoient de l'eau jusqu'à la ceinture, & n'auroient pu livrer qu'un combat très-désavantageux.

Cortéz fit ranger l'avant-garde en ordre de bataille; si-tôt qu'elle fut passée, en confia le commandement à un de ses Officiers, retourna sur la chaussée avec quatre de ses plus braves Capitaines, s'élança au milieu des ennemis avec lesquels l'arrière-garde étoit aux prises, les écarta au point que les Espagnols défilèrent par le centre. Pour rendre le passage plus libre, il sacrifia son artillerie qui étoit trop embarrassante, & la fit jeter dans l'eau. Par son courage & sa prudence, il vint à bout de délivrer la plus grande partie de l'arrière-garde, & de la conduire de l'autre côté du lac, où les troupes qui avoient d'abord passé la chaussée étoient rangées en bataille. Il goûtoit alors toute la satisfaction ordinaire à ceux qui, par leur courage & leur adresse, surmontent les plus grands dangers : mais ses oreilles furent frappées par les cris de plusieurs Espagnols qui se recomman-

Idem. ibid.
chap. 18.

Dieu dans les derniers momens de leur vie.

Il étoit impossible de leur donner du secours. Les Indiens avoient rompu le pont volant qui étoit sur le premier canal de la chaussée. Ceux qui étoient restés furent enveloppés & taillés en pièces. On assure que la cupidité fut seule la cause de leur perte : leur marche n'avoit été retardée que par le poids de l'or qu'ils avoient pris. Dans le temps que Cortez passoit le second canal de la chaussée, Alvarado le joignit. Cet Officier fut redevable de sa vie à sa vigueur & à son agilité. Son cheval ayant été tué sous lui, se voyant attaqué de tous côtés, le chemin de la retraite lui étant bouché par un canal d'une largeur prodigieuse, il mit le bout de sa pique, qui étoit fort longue, au fond du canal, s'élança en l'air, & passa de l'autre côté. Lorsque cet Officier retourna à Mexico, il regarda ce canal avec étonnement ; trouva lui-même cette action au-delà du vraisemblable : mais il étoit alors de sang-froid, & lorsqu'il franchit le canal, il fit un effort que lui imposoit la dernière nécessité.

Le jour commençoit à paroître , lorsque les débris de l'armée se trouverent rassemblés sur les bords du lac. Cortez ordonna qu'on fît alte auprès de Tacuba , ville très-peuplée , & qui donnoit son nom à la principale rue de Mexico. On y pouvoit craindre quelque insulte de la part des habitans qui étoient attachés au parti des Mexiquains ; mais le Général crut pouvoir en courir les risques , afin de recueillir ceux qui auroient pu réchapper du combat. Cette précaution sauva effectivement la vie à plusieurs Espagnols & Tlascalans qui avoient eu l'adresse de passer le lac à la nage , & s'étoient cachés dans des champs de maïs qui étoient aux environs. Lorsqu'on fit la revue de l'armée , on trouva qu'il manquoit deux cents Espagnols , plus de mille Tlascalans & quarante-six chevaux. Parmi ceux qui manquoient , on compta plusieurs officiers de marque , entre autres Jean Velasquez de Léon. Cortez fut si sensible à cette perte , qu'il se laissa tomber sur une pierre , se couvrit le visage de ses mains , & garda quelque temps le silence de la consternation. Il revint à lui , & donna

ses ordres pour la marche. Les soldats s'apperçurent que les larmes couloient de ses yeux, & ce témoignage de sensibilité lui attira autant leur amitié que son courage & sa prudence lui avoient attiré leur respect. Au milieu de ces malheurs, il eut une espece de consolation : Aguilar, cet Espagnol qui, comme nous l'avons dit, avoit appris la langue de l'Yucatan, & Marina, avoient échappée au massacre. Toute l'armée, qui sentoît l'importance de leur conservation, les revit avec joie.

Ce bonheur fut suivi d'un autre qu'on n'avoit pas lieu d'espérer : les Mexiquains restèrent dans une inaction qui donna le temps aux Espagnols de prendre toutes les précautions nécessaires pour la marche. Cette inaction des ennemis fut occasionnée par un accident dont Cortez ne fut informé que par la fuite. Deux fils de Montezuma, qui n'avoient pas quitté leur père, étoient restés après sa mort avec les Espagnols, qui les emmenaient prisonniers ; ils furent massacrés au passage de la chaussée par les Mexiquains même, qui ne les reconnurent pas dans les ténèbres de la nuit. Le matin, en dépouillant

les morts ; on trouva les cadavres de ces deux malheureux Princes. La consternation se répandit dans toute l'armée & parmi le Peuple du Mexique.

Le nouvel Empereur, qui avoit besoin d'une feinte démonstration de douleur, ordonna qu'on mît les armes bas, & que l'on commençât la cérémonie des funérailles par les clameurs & les gémissemens ordinaires, jusqu'à ce qu'on eût porté les cadavres de ces deux Princes au lieu de la sépulture de leurs ancêtres. Ce fut leur mort qui procura aux Espagnols le repos dont ils avoient besoin après tant de fatigues. Cortez fut cependant pénétré de douleur lorsqu'il apprit cette nouvelle : il respectoit en eux la mémoire de leur pere, qui avoit eu toutes sortes de bontés pour les Espagnols ; il fondeoit d'ailleurs une partie de ses espérances sur les droits qu'ils avoient à l'Empire.

Cependant l'armée avançoit vers Tlascala, sous la conduite des troupes de cette nation. On ne fut pas long-temps sans découvrir quelques compagnies de Mexiquains qui la suivoient en queue, sans en approcher. Elles

étoient, sorties par ordre de l'Empereur, de Tacuba, d'Escapulzaco & de Tenecuyaco, à dessein d'arrêter les Espagnols, jusqu'à la fin des cérémonies funèbres. Ces compagnies furent jointes par quantités d'autres troupes qui venoient de toutes parts : alors elles s'avancèrent d'un air menaçant, & en poussant les cris qui, chez eux, précèdent toujours le combat. Cortez rangea aussi-tôt ses troupes en ordre de bataille, & mit aux premiers rangs toutes les armes à feu. Les cavaliers furent dispersés sur les aîles. Tous les Mexiquains qui approchoient étoient renversés ; mais leur mort n'épouvantoit pas les autres qui les remplaçoient sur-le-champ. Les cavaliers, de leur côté, faisoient des irruptions sur les ennemis, & en détruisoient un nombre prodigieux ; mais il leur arrivoit continuellement de nouvelles troupes qui remplaçoient les morts. Les Espagnols commençoient à se fatiguer à force de tuer des Mexiquains, & la victoire leur étoit toujours disputée. Cortez, qui faisoit en même temps la fonction de soldat & de Capitaine, apperçut une éminence qui comman-

doit toute la plaine, & sur laquelle il y avoit un bâtiment garni de tours. Dans l'extrémité où il se trouvoit, il résolut de gagner ce poste avantageux, détacha quelques soldats pour le reconnoître, & les fit bientôt suivre par toute l'armée. Ce mouvement causa beaucoup de fatigue aux Espagnols, parce qu'ils étoient obligés de faire toujours tête à l'ennemi qui les pressoit de toutes parts. Ils y parvinrent enfin, & les ennemis n'osant tenter un assaut s'arrêtèrent.

Ce lieu, qu'ils regarderent comme un asyle, étoit un Temple d'Idoles que les Mexiquains invoquoient pour la fertilité de leurs moissons. L'enceinte de cet édifice étoit spacieux & flanqué de tours. Les Espagnols, regardant cet endroit comme inexpugnable, prirent un peu de repos, & les Indiens, suivant leur coutume, se retirèrent à l'entrée de la nuit. Cortez garda toujours le souvenir de la protection que le Ciel lui accordoit dans un moment si critique. Il fit par la suite bâtir dans ce lieu un hermitage sous le titre de *Notre-Dame des Ramedes*.

Les vivres commençant à manquer,

on résolut de partir même pendant la nuit, après avoir pris quelques heures de repos. On se mit en marche dès minuit, & pour tromper l'ennemi, on laissa les feux allumés. Les Espagnols firent deux lieues dans les ténèbres: ils furent attaqués, pendant leur marche, par quelques pelotons de payfans qui avoient eu ordre de se rassembler & de les harceler, mais ils les repoussèrent toujours avec perte. Lorsque le jour parut, on découvrit un autre Temple, dans lequel les Espagnols s'arrêtèrent pour observer la campagne, & prendre de nouvelles mesures pour la marche du jour. Les troupes de payfans qui couroient en désordre, n'empêchèrent point les Espagnols d'avancer: à deux lieues de là, ces derniers rencontrèrent un bourg, abandonné des habitans qui y avoient laissé quelques vivres. L'armée s'y arrêta quelque temps, parce que l'état où se trouvoient les blessés ne permettoit pas d'aller plus loin. Elle se remit en marche, & entra dans un pays si stérile & si désert, qu'on n'y trouvoit ni vivres ni endroit où l'on pût se mettre à l'abri pendant la nuit. Les soldats &

les Officiers se virent réduits à manger des herbes & des racines dont les qualités leur étoient inconnues, s'en rapportant au seul témoignage des Tlascalans qu'on envoyoit en avant pour les cueillir. On distribua aux malades un cheval blessé, qui mourut alors. Cette marche pénible aboutit enfin à un bourg, dont les habitans, loin de se retirer comme tous ceux qu'on avoit rencontrés jusqu'alors, témoignèrent autant de joie que d'empressement à servir les Espagnols. Ces soins & ces caresses n'étoient qu'un piège qu'on leur tendoit : on vouloit leur ôter toute défiance, afin de rendre leur perte plus certaine.

Au point du jour, l'armée se mit en marche vers la vallée d'Orizaba, qu'elle étoit obligée de traverser pour gagner le chemin de Tlascala. On s'aperçut, en quittant le bourg, que les habitans prenoient un ton de raillerie qui sembloit annoncer une espèce de satisfaction. Marina observa qu'ils répétoient plusieurs fois : « Allez, Tyrans, vous serez bientôt en un lieu où vous périrez tous ». Ce langage causa beaucoup d'inquiétude à Cortez,

il ne douta point que les Espagnols ne fussent menacés de quelqu'embuscade. On n'ignoroit pas que les Indiens, cédant à leur vivacité naturelle, découvroient ce qu'ils avoient le plus d'intérêt à cacher. Malgré ces soupçons, il continua sa marche, anima ses troupes, & les engagea à se préparer aux événemens qui pourroient leur arriver. Il fit marcher en avant quelques courreurs, qui lui apprirent que du haut de la montagne on découvroit une multitude innombrable d'Indiens armés. C'étoit l'armée qui avoit lâché prise devant le Temple dont nous avons parlé, à laquelle s'étoient jointes toutes les forces de l'Empire. Elles avoient reçu ordre de s'avancer, avec toute la diligence possible, vers la vallée d'Otumba, par où les Espagnols devoient passer pour aller à Tlascala, & d'y faire un dernier effort afin de les accabler par la multitude. Ces troupes avoient fait tant de diligence, qu'elles occupoient déjà toute la vallée : un projet si bien concerté & si promptement exécuté, paroît à Solis digne des nations les plus policées.

L'armée des Mexiquains étoit composée de différens peuples qui se faisoient remarquer par la diversité de leurs enseignes & de leurs plumes. Le Général de l'Empire étoit au centre. Elevé sur une magnifique litiere, il paroissoit donner ses ordres & les faire exécuter à sa vue. Il portoit l'étendart impérial, qu'on ne mettoit jamais en d'autres mains que les siennes, & qu'on ne déployoit que dans les plus importantes occasions. C'étoit un filet d'or massif qui pendoit au bout d'une pique, & qui étoit couronné de plumes de différentes couleurs.

Les Espagnols sont attaqués par une armée innombrable de Mexiquains.

Cortez ne vit point cet appareil sans effroi : il implora les secours du ciel, dit à ses soldats qu'il falloit vaincre ou mourir. Les soldats l'interrompirent tous d'une voix unanime, & lui dirent qu'ils n'attendoient que ses ordres pour charger l'ennemi. Il résolut de se faire un passage au milieu des Mexiquains, par l'endroit le plus étroit de la vallée, où ils n'avoient pas assez d'espace pour s'étendre devant lui. Suivant ce projet, il forma une seule colonne de son infanterie, borda toutes les files d'arquebuses & de piques. La

Solis, liv.
4. chap. 20.

cavalerie fut placée sur le front, sur les aîles & sur les derrières. Cortez se mit à la tête de son armée, s'écria : *Saint Jacques & Saint Pierre*, & descendit la vallée. La première décharge fut faite si promptement & avec tant d'intelligence, que les ennemis n'eurent pas le temps de tirer leurs fleches. Ils furent aussitôt chargés à coups de piques & d'épées, & les cavaliers renversoient tout ce qui se trouvoit devant eux. Les Espagnols gagnèrent beaucoup de terrain dans cette première attaque. Les Mexiquains, revenus de leur surprise, combattirent avec tant d'acharnement, qu'ils remplissoient avec une promptitude extrême tous les vuides que les Espagnols faisoient dans leur armée. Le fond de la vallée avoit l'apparence d'une mer agitée par le flux & le reflux de ses vagues. Cortez, qui étoit toujours à la tête des Espagnols, & portoit la mort par tout où il frappoit, commençoit à craindre que cette multitude d'ennemis n'épuisât à la fin les forces de ses soldats. Il cherchoit les moyens de sortir d'un embarras si terrible; mais son imagina-

tion ne lui en fournilloit aucun. Il ne lui restoit que la douleur de se voir au moment où il alloit perdre ses espérances & tout le fruit de ses travaux. Il avoit cependant l'ame trop élevée pour s'abandonner entièrement au désespoir ; & pour perdre la faculté de penser et d'agir , ce qui arrive assez ordinairement aux hommes vulgaires : il combattoit toujours & cherchoit en même temps les moyens de vaincre. Il se souvint enfin d'avoir entendu dire aux Mexiquains que tout le secret des batailles consistoit dans la perte ou le gain que l'étendart général , & que l'un ou l'autre decidoit de la victoire. Aussi-tôt il résolut de faire des efforts extraordinaires pour enlever celui des ennemis , communiqua son dessein aux plus braves Officiers de son armée , se mit à leur tête & poussa vers le Général des Mexiquains. Il s'ouvrit un passage ; arriva jusqu'à lui. Il étoit environné d'un corps de Nobles ; mais les compagnons de Cortez l'écartèrent à coups d'épée , & celui-ci porta au Général Indien un coup de lance qui le renversa de sa litière. Un des cavaliers

qui accompagnoient Cortez, mit pié à terre, tua le Général Mexiquain, prit l'étendart & le présenta au Général Espagnol. Ce cavalier étoit Gentilhomme. Charles-Quint récompensa par la suite son action, & lui donna pour cimier de ses armes, le panache dont l'étendart du Mexique étoit couronné.

Idem. ibid.

Ils en font
un carnage
horrible.

Si-tôt que les Mexiquains virent que l'étendart de l'Empire étoit entre les mains des ennemis, ils baissèrent tous les armes, prirent la fuite vers les bois qui couvroient les revers des montagnes. Cortez sentant combien il étoit intéressant d'ôter aux Mexiquains le moyen de l'interrompre dans sa marche, ordonna à ses cavaliers de les poursuivre afin de les disperser totalement. Ils en firent un si affreux carnage, qu'on assure que les Mexiquains perdirent dans cette journée plus de vingt mille hommes. Plusieurs Espagnols furent blessés & il en mourut deux ou trois à Tlascala. Cortez reçut un coup de pierre si violent à la tête, que son casque fut percé. Il eut une contusion si terrible qu'il en pensa mourir. Le Général abandonna

aux soldats tout le butin, qui fut immense, parce que les Mexiquins, se croyant sûrs de la victoire, avoient pris leurs plus beaux habits & les avoient enrichis de pierreries, pour honorer le triomphe.

Cortez voulant profiter de la consternation des ennemis, rassembla ses troupes pour continuer sa marche. On fit quelques lieues, & ayant trouvé des maisons, on jugea à propos d'y faire halte pour penser les blessés qu'il étoit dangereux de laisser fatiguer. Pendant la nuit on eut soin de mettre des sentinelles de tous côtés, parce qu'on avoit vu le soir des troupes d'ennemis qui parcouroient les montagnes. Le lendemain il se mit en marche dès la pointe du jour. Il arriva bientôt sur les terres des Tlascalans qu'il reconnut à la grande muraille que la République avoit fait élever pour la défense de ses frontières, & dont les ruines subsistent encore. La joie des Espagnols fut égale aux dangers qu'ils avoient essuyés : les Tlascalans baïsoient la terre de leur patrie qu'ils avoient désespéré de revoir. Ils se rangèrent tous autour d'une fontaine &

y passèrent la nuit dans une tranquillité qui leur étoit inconnue depuis long-temps. Cortez profita de cette tranquillité pour avertir ses soldats d'éviter avec scrupule de donner aux Tlascalans le moindre sujet de mécontentement, de faire au contraire tous leurs efforts pour gagner l'amitié de ce peuple dans la conjoncture où ils se trouvoient. Il résolut de s'arrêter en chemin pour s'assurer de la résolution du Sénat, avant d'entrer dans la Capitale. Il arriva sur le midi à *Gualipar*, grosse bourgade : les habitans allèrent au-devant de lui, le reçurent avec toutes les démonstrations de la joie & de l'amitié. Le Général prit le parti d'y établir son quartier ; mais avec les précautions nécessaires pour ne pas tomber dans les inconvéniens d'une imprudente confiance.

Il envoya deux Tlascalans à la Capitale, pour informer le Sénat de ses victoires & de son retour : la renommée avoit devancé ses courriers. Dans le moment qu'ils partoient, on vit

Comment
Cortez est re-
çu des Tlas-
calans.

arriver une députation de la part du Sénat. Elle étoit composée de Magiscatzin, ami particulier de Cortez,

de Xicotencatl l'aveugle, du Général son fils & de plusieurs autres Sénateurs. Magiscatzin s'avança avec précipitation, serra Cortez entre ses bras, se retira ensuite quelques pas pour contempler un homme dont on publioit tant de merveilles. Xicotencatl arriva ensuite, tendant les bras du côté où il entendoit la voix de Cortez. Ce vieillard respectable prit aussi le Général entre ses bras & lui annonça sa tendresse de la manière la plus touchante : sa joie s'exprima par un torrent de larmes, l'unique témoignage que ses yeux pouvoient donner de ses sentimens. Tous les autres Sénateurs s'empressèrent de marquer aux Espagnols la satisfaction qu'il avoient de les voir. On remarqua que le jeune Xicotencatl mettoit de la froideur, même de la fierté dans son compliment. Quelques-uns attribuerent cette conduite à la férocité ordinaire aux hommes élevés au milieu des armes ; mais Cortez étoit trop pénétrant pour ne pas sentir qu'elle venoit d'un orgueil humilié devant son vainqueur.

Les Sénateurs lui dirent que la République, étant instruite de sa marche

avoit armé trente mille hommes pour les envoyer à son secours, mais que la rapidité de son triomphe ne lui avoit pas laissé le temps d'exécuter son dessein. Ils ajoutèrent qu'il trouveroit les Tlascalans prêts à tout entreprendre sous ses ordres, & à venger l'insulte qu'il avoit reçue des Mexiquains. Ils lui marquerent beaucoup d'inquiétude sur sa blessure, regretterent la perte des Espagnols qui avoient été tués, particulièrement celle de Jean Velasquez de Léon qu'ils aimoient beaucoup à cause de son mérite. Ils le prièrent de passer le plus promptement possible à Tlascala : mais ils convinrent de lui accorder quelques jours de repos, pour laisser ses soldats se remettre de leurs fatigues, & pour avoir eux-mêmes le temps de leur préparer une entrée de la manière qu'ils avoient coutume de célébrer le triomphe de leurs Généraux. Cortez leur marqua toute la satisfaction que lui procuroit leur témoignage d'amitié, & se flatta que le secours de cette brave nation lui suffiroit pour faire la conquête du Mexique.

Pendant le séjour que les Espagnols

firent à Gualipar, ils furent traités aux dépens de la République. Si-tôt que les blessés furent en état de marcher ; on en donna avis au Sénat, & l'on partit. Les Officiers & les soldats se parerent des plumes & des pierreries des Mexiquains. Les Caciques & les Ministres allèrent en corps au-devant des Espagnols avec tous leurs ornemens & un nombreux cortège de guerriers. Les chemins étoient bordés par une multitude de peuple qui faisoit retentir l'air par ses acclamations. Lorsque les Espagnols entrèrent dans la ville, les timbales, les flûtes & les cors qui se répondoient alternativement firent une salve assez agréable. Tous les Historiens prétendent que cette entrée se fit au mois de Juillet 1520. Magiscatzin fit tant d'instances à Cortez qu'il l'engagea à prendre un logement chez lui. Le vieux Xicotencatl emmena chez lui Pierre d'Alvarado. Les autres Caciques voulurent aussi régaler chez eux différens Capitaines ; mais ils s'en excusèrent sur ce qu'il ne falloit pas que le corps de garde et le quartier demeurassent sans Chefs.

Son entrée
à Tlascala.

Solis, liv.
5. chap. 1.

Le soir on commença les fêtes du

triomphe : elles durèrent plusieurs jours. On voyoit des prix destinés à ceux qui tiroient le plus adroitement de la fleche : d'autres combattoient au saut ou à la course. Le soir étoit destiné aux danseurs de corde ou voltigeurs. Tous ces spectacles finissoient par un bal. On entend par-là des danses où l'on voyoit paroître des hommes déguisés, & où le peuple se livroit à la joie.

Cortez se félicitoit de trouver tant de franchise dans cette nation : les Nobles lui marquoient autant d'amitié que le peuple lui témoignoit de respect. Il leur donnoit de son côté toutes les marques possibles d'amitié & étoit imité par ses Officiers & par ses soldats. Cette satisfaction que l'on goûtoit de part & d'autre fut troublée par un accident qui jeta la consternation parmi les Espagnols & les Tlascalans. La blessure de Cortez avoit été mal pansée dans un exercice continuel. Il lui survint au cerveau une violente inflammation, suivie d'un fièvre qui abbattoit ses forces & fit craindre pour sa vie. Les Espagnols regarderent ce contre-temps comme un présage de leur

Maladie de
Cortez.

ruine totale ; les Indiens , de leur côté , interrompirent leurs fêtes & s'abandonnerent à la tristesse & à la désolation. Les Nobles passoient le jour & la nuit dans le Palais de Magiscazin où Cortez demouroit ; le peuple y couroit en foule avec des cris & des emportemens de douleur , qu'on ne put appaiser qu'en publiant qu'ils pourroient être nuisibles à la santé du Général. Le Sénat fit assembler tous les Médecins de la République , & proposa des récompenses considérables à celui qui découvreroit un remède si certain qu'il pût donner pour garant du succès sa vie & celle de toute sa famille. La science de ces Médecins consistoit uniquement dans la connoissance des simples , qu'ils appliquoient avec un sage discernement de leurs vertus & de leurs effets , en changeant le remède suivant l'état & les accidens de la maladie. Par leur habileté ils réussirent à guérir Cortez. Aussi-tôt qu'on apprit qu'il étoit hors de danger , la joie se répandit dans tous les esprits , & l'on célébra sa convalescence par des fêtes publiques. Toutes ces démonstrations non équi-

voques d'amitié acheverent de convaincre les Espagnols qu'ils avoient tout à espérer de ce peuple.

Il reçoit des
nouvelles de
la Vera-Cruz

Depuis les troubles de Mexico, il n'avoit reçu aucunes nouvelles de sa Colonie de la Vera-Cruz, & cette négligence commençoit à lui causer de l'inquiétude. Le Sénat lui donna des courriers qui, étant aussi vigilans que ceux des Méxiquains, lui rapportèrent des nouvelles en très-peu de temps. Tout étoit tranquille dans la Colonie, & les alliés vivoient dans une parfaite intelligence avec ceux qui la composoient ; mais on ajoutoit que cinquante-huit soldats Espagnols qui étoient partis pour le joindre n'avoient pas donné de leurs nouvelles, & qu'il y avoit apparence que les habitans de Tepéaca les avoient massacrés. Ces nouvelles l'affligèrent beaucoup, parce qu'il avoit compté sur ce supplément, & que l'expérience lui avoit appris qu'un Espagnol valoit plusieurs milliers d'Indiens. Il résolut de punir les Tepéaques de cette perfidie ; d'ailleurs leur Province se trouvant dans une situation qui interrompoit la communication de la Vera-Cruz avec Mexico,

xico , il étoit nécessaire de s'assurer de ce passage avant de former d'autres entreprises. Il étoit sur le point de proposer au Sénat de l'aider dans cette expédition : mais il apprit que les Tepéaques avoient depuis quelques jours revagé les terres des Tlascalans, & ne douta pas que la République n'eût recours à lui pour venger cette insulte. En effet, les principaux Sénateurs ne tarderent pas à le supplier d'embrasser leurs intérêts, & il eut la prudence de se mettre dans le cas d'accorder une grâce qu'il avoit lui-même dessein de demander.

Il arriva un autre événement qui ne lui causa pas moins d'inquiétudes. On reçut avis de Gualipar, que trois ou quatre Ambassadeurs du nouvel Empereur du Mexique étoient arrivés sur la frontière & qu'ils attendoient la permission du Sénat pour se rendre à Tlascala. Quoique les Sénateurs ne pussent douter que cette ambassade ne regardât les Espagnols & qu'ils fussent bien affermis dans la fidélité qu'ils leur avoient promise, ils résolurent cependant de leur donner audience. On assure qu'ils ne se comporterent

ainsi que par la satisfaction de voir que les Princes Mexiquains les traitoient comme égaux, ce qui n'avoit point encore eu d'exemple.

Les Ambassadeurs Mexiquains firent leur entrée avec beaucoup d'éclat : ceux qui portoient les présens marchaient devant eux. Ces présens consistoient en diverses pieces d'or & d'argent, en fines étoffes du pays, en plumes & autres curiosités, & en plusieurs charges de sel qui étoit la plus précieuse marchandise du pays. Ils portoient eux-mêmes les marques de paix. Leur parure & leur cortége formoient un spectacle imposant pour une nation qui ne connoissoit que l'agriculture & la guerre. Lorsqu'on les admit à l'assemblée, ils nommerent l'Empereur avec un grand nombre de titres & de profondes soumissions, offrirent de sa part aux Tlascalans une paix sincere, une alliance perpétuelle, un commerce libre & des intérêts communs, à condition que la République prendroit incessamment les armes contre les Espagnols, ou qu'elle tireroit avantage de l'imprudence qu'ils avoient eue de se livrer entre ses mains. Ils

furent interrompus dès les premiers mots par un murmure général qui fut suivi des plus vives marques d'indignation & de colere. Un des anciens fit cependant remarquer que ce procédé n'étoit ni honnête, ni conforme à l'usage, & obtint qu'on renverroit les Ambassadeurs dans le Palais qui leur étoit destiné, jusqu'à ce que le Sénat eût délibéré sur la réponse qu'on devoit leur faire. On leur envoya trois ou quatre députés qui portèrent la réponse du Sénat. Elle étoit à peu près conçue en ces termes : « Les Tlascas » lans accepteront la paix que l'Em » pereur propose, pourvu que les con » ditions soient honorables pour les » deux nations ; mais ils sont accou » tumés à observer les loix de l'hof » pitalité, & ils ne pourront se ré » soudre à répondre à la confiance » qu'on a en eux par la mauvaise » foi. Ils se font honneur de regarder » comme impossible ce qui n'est pas » permis ». Les Ambassadeurs voyant que leurs propositions étoient si mal reçues, partirent avec la plus grande précipitation. Le bruit de leur commission avoit soulevé le peuple, &

ils craignoient de n'être pas à l'abri de ses insultes.

Le jeune Xicotencatl, Général des armées de la République de Tlascala, forme une conspiration contre Cortez. Quoique l'intrigue des Mexiquains n'eût tourné qu'à la satisfaction de Cortez, elle occasionna cependant un accident qui lui causa beaucoup d'inquiétude. Le jeune Xicotencatl n'avoit osé résister à l'opinion générale du Sénat ; mais ce guerrier, jaloux de la gloire que Cortez s'étoit acquise, & fatigué d'entendre vanter tous les jours ses exploits, résolut de le perdre. Pour y réussir, il répandit sourdement dans le peuple que le Sénat avoit oublié les véritables intérêts de la patrie en rejetant les offres de l'Empereur du Mexique, & qu'il falloit s'aveugler pour ne pas reconnoître que le véritable dessein des Espagnols étoit de renverser la Religion, & la forme du Gouvernement. Il trouva d'abord de la résistance dans ceux qu'il prenoit pour ses confidens ; mais comme il joignoit l'éloquence à la réputation de brave guerrier, il parvint à se faire des partisans : le nombre augmentoit tous les jours, & les Espagnols étoient menacés d'une ruine totale, lorsque les Sénateurs furent informés des complots.

de Xicotencatl. On s'assembla pour délibérer sur une affaire de cette importance. On appella même à l'assemblée Xicotencatl l'aveugle qui étoit pere du coupable, ne doutant pas que, sacrifiant les intérêts de son fils à celui de la nation, il ne donnât son avis avec toute l'intégrité qu'on pouvoit desirer.

Toutes les voix furent contre le jeune Xicotencatl. On le traita de traître qui vouloit troubler la tranquillité publique, diffamer les décrets du Sénat & ruiner le crédit de la nation. Quelques avis allèrent à la mort du coupable, & ce qui doit causer encore plus d'étonnement, le pere même de Xicotencatl fut un de ceux qui soutint cette opinion avec plus de force. C'est le second exemple de cette espece que nous fournit l'Histoire. Lorsque Rome donna le premier, elle étoit encore dans la barbarie; Tlascala, qui donna le second, y étoit aussi. Le véritable héroïsme est plus commun chez les barbares que chez les peuples policés.

La grandeur d'ame du pere toucha si vivement ceux qui avoient pensé comme lui qu'ils revinrent à un avis plus

*Solis, liv.
5. chap. 2.*

modéré. On fit paroître le coupable, chargé de chaînes, devant les Sénateurs; on lui reprocha sa trahison de la manière la plus dure; on le dégrada de sa qualité de Général, avec l'humiliante cérémonie de jeter le bâton du haut en bas des degrés du tribunal. Cette humiliation le força d'avoir recours aux bontés de Cortez qui s'empressa aussitôt de demander sa grace & de le faire rétablir dans sa dignité. La jalousie est une passion qui s'éteint difficilement : le farouche Xicotencatl ne se réconcilia qu'en apparence avec Cortez : il cachoit des projets de vengeance, qu'il avoit dessein de faire éclater à la première occasion.

Cette affaire étant terminée, on songea sérieusement à faire la guerre aux Tepéaques. On confia encore le commandement de l'armée de la République à Xicotencatl. Les soldats que Narvaez avoit amenés & qui avoient suivi les étendarts de Cortez refusèrent d'abord de prendre les armes : mais le Général leur fit sentir tout le danger auquel ils s'exposoient en ne rendant pas ce service aux Tlascalans; ils consentirent enfin à servir encore

dans cette expédition. Le Général se mit à la tête des Espagnols dont le nombre ne montoit qu'à quatre cens vingt & à seize cavaliers : il y joignit un corps de huit mille Tlascalans, tous hommes choisis & commandés par des Officiers dont il avoit éprouvé la valeur à Mexico. On marcha aux ennemis qui étoient secourus par un corps considérable de Mexiquains : ils résisterent d'abord avec assez de fermeté : mais, se voyant pressés de toutes parts, ils prirent la fuite & envoyèrent demander la paix, aux conditions que le vainqueur jugeroit à propos de leur imposer. Cortez leur ayant accordé un pardon général, ils le supplièrent de ne pas abandonner leur ville. Il y fit construire une forteresse & leur persuada que c'étoit dans le dessein de les protéger : mais il vouloit se rendre maître du chemin de la Vera-Cruz, par ce poste qui étoit déjà fortifié par la nature, & qui, avec un peu de travail, pourroit devenir pour lui une ressource contre tous les accidens de la guerre. Il fit fermer l'enceinte intérieure par un rempart de pierre : pour former

des murailles, on coupa le roc dans les endroits où la montagne étoit le moins escarpée. On éleva au sommet de la montagne une citadelle qui dominoit sur la ville & sur toute la plaine. Les Tepéaques travaillèrent eux-mêmes à cet ouvrage & le poussèrent avec tant d'ardeur qu'il fut achevé en peu de jours. Cortez y laissa un sergent & vingt soldats pour garder cette place qu'il nomma *Segura de la Frontera*. Ce fut la seconde ville Espagnole de l'Empire du Mexique.

Cortez ne s'en tint pas à cette expédition, il envoya quelques Espagnols avec une armée de Tlascalans soumettre plusieurs bourgs de cette Province qui tenoient encore pour les Mexiquains. Pendant que les Espagnols, secourus par les Tlascalans, faisoient respecter leur nom dans toute cette contrée, on apprit que le successeur de Montezuma étoit mort, & que les Mexiquains avoient proclamé Empereur *Guatimozin*, jeune Prince dont le caractère sembloit promettre un regne éclatant. Il l'avoit commencé par se livrer totalement au soin des affaires. Plusieurs réglemens

L'Empereur
du Mexique
meurt. Les
Mexiquains
en élisent un
autre,

en faveur de la milice lui avoient gagné le cœur des Officiers & des soldats. En marquant aux Nobles un air de bonté qui, depuis long-temps, étoit inconnu au Mexique, il gaignoit leur cœur. Il s'étoit auffi attiré l'affection du peuple en diminuant les impôts. Cortez étant informé de tous ces détails, les regarda comme autant d'obstacles qui s'opposoient à ses desseins. Il avoit pris la résolution de faire la conquête du Mexique, comptant toujours sur le secours des Tlascalans : mais il étoit embarrassé, comment il pourroit passer la chaussée, depuis que les Mexiquains avoient pris l'habitude de couper les ponts qui étoient sur les canaux. Il ne lui restoit d'autre ressource que les ponts-volans, qui n'étoient pas d'un grand secours à cause des canots dont les Mexiquains faisoient usage sur le lac. Pour y résister, il résolut de faire construire treize brigantins & de conduire son armée jusqu'au centre de Mexico. Il se flatta de pouvoir faire porter cette petite flotte en pièces par les Indiens. Il chargea Martin Lopez de la construction de ces brigantins & envoya chercher à la Ve-

ra-Cruz le fer , les mâts & tous les agrès des vaisseaux qu'on avoit coulés à fond. Il trouva sur les montagnes de Tlascala des arbres qui produisoient de la poix ; il en tira tout le brai dont il avoit besoin pour caréner ses bâtimens.

Comme la poudre lui manquoit , il imagina le moyen d'en composer d'une qualité très-bonne en faisant tirer du soufre de ce volcan que d'Ordas avoit été visiter. Il crut qu'une matière si combustible devoit être un aliment certain pour la flamme. Il y envoya quelques soldats qui revinrent avec une provision suffisante pour fournir toute l'armée de poudre. Ce fut à-peu-près dans ce tems qu'on lui apprit que Magiscatzin, ce Sénateur de Tlascala qui lui avoit donné de si grandes marques d'amitié, étoit à l'article de la mort. Cortez lui envoya son Aumônier qui le disposa heureusement à recevoir le baptême & qui le vit mourir avec des sentimens de Religion. Cortez fut très-sensible à la perte de cet ami, auquel il étoit en partie redevable des bontés que les Tlascalans avoient pour lui & pour ses compa-

gnons. La fortune qui sembloit se faire une loi de le soutenir dans ses disgraces, les adoucit dans ce moment par un secours qu'il n'avoit pas lieu d'espérer.

Il apprit que deux vaisseaux Espagnols qui apportoit de Cuba un secours d'hommes & de munitions avoient été saisis successivement par l'adresse de Pedro Cavallero qu'il avoit chargé du soin de garder la côte. Le Gouverneur de Cuba, persuadé que Narvaez étoit en possession de toutes les conquêtes de la Nouvelle Espagne, lui envoya Pierre de Barba, Gouverneur de la Havane, le même qui avoit dérobé Cortez aux persécutions de ses ennemis. Cavallero étoit allé reconnoître son vaisseau & avoit jugé de son dessein par l'empressement avec lequel il s'étoit informé de la situation de Narvaez. Il lui avoit répondu que ce Général étoit en possession de tout le pays, & que Cortez fuyoit à travers les bois avec un petit nombre de soldats qui lui étoient restés attachés. Sur cette réponse, Barba & tous ses gens n'avoient pas fait de difficultés d'aller droit à la Vera-Cruz.

Les Officiers de Cortez se saisissent de deux vaisseaux arrivés de Cuba.

Si-tôt qu'ils débarquerent on les arrêta au nom de Cortez. Lorsqu'ils connurent la vérité, loin d'être affligés, ils s'engagerent volontairement à le servir, & Barba obtint le commandement d'une compagnie d'arbalétriers. Un autre vaisseau, conduit par Moreyon de Lobera tomba de la même manière au pouvoir de la Colonie, & s'engagea avec autant de facilité au service de Cortez. Tous les moyens que Velasquez employoit pour perdre ce dernier servoient à seconder ses projets. Il y avoit dans le premier de ces vaisseaux treize soldats, deux chevaux & quelques munitions de guerre & de bouche ; dans le second, il y en avoit huit, une jument & une quantité considérable d'armes & de munitions. Cortez eut la satisfaction de voir plusieurs Sénateurs de Tlascalala embrasser le Christianisme, ce qui resserra plus étroitement l'amitié de ces Républicains pour les Espagnols.

Le Général Espagnol eut encore un bonheur qui lui fut d'autant plus agréable, qu'il s'y attendoit moins. On a vu dans le volume précédent, page 418,

qu'un certain Garay, Gouverneur de la Jamaïque, avoit équipé trois navires pour faire des établissemens du côté de la Vera-Cruz ; Cortez arrêta quelques-uns de ses gens par surprise, & les autres furent repoussés par les Indiens dans tous les cantons où ils voulurent aborder. Ne se rebutant pas de ce mauvais succès, il fit un nouvel armement ; mais cette seconde expédition ne réussit pas mieux que la première. Ses vaisseaux se dispersèrent, chacun prit sa route, & tous coururent pendant quelque temps au hasard, sans s'être communiqué leur dessein. Ils aborderent presque en même temps à la Vera-Cruz, où tous les soldats se rangèrent sous les enseignes de Cortez. Le premier de ces vaisseaux portoit soixante hommes ; le second cinquante avec sept chevaux. Il étoit très-bien armé, & commandé par un Gentilhomme Arragonnois d'une valeur à l'épreuve, & dont la personne seule tenoit lieu d'un grand secours. Le troisième contenoit quarante soldats, dix chevaux, & quantité d'armes & de munitions. Cette troupe de guerriers prit le chemin de Tlascala, où Cortez les reçut

Il lui arrive
d'autres se-
cours ines-
pérés.

avec une joie mêlée de surprise. Le hasard amena encore sur la côte un vaisseau des Canaries. Il étoit chargé d'arquebuses, de poudre & d'autres munitions de guerre, avec trois chevaux, & quelques passagers qui avoient dessein de vendre leurs marchandises aux Espagnols. Le Gouverneur de la Vera-Cruz acheta non-seulement toute la charge du vaisseau, il persuada encore aux Officiers d'aller servir dans l'armée de Cortez, avec treize soldats qui étoient avec eux, & qui venoient chercher fortune.

La joie de ces heureux événemens n'empêcha point les Officiers de prendre le deuil à Tlascala pour la mort de Magiscatzin, qui étoit regardé comme le pere de la Patrie. Ils parurent tous en public avec des casques noirs qu'on fit teindre exprès, & qui étoient par-dessus leurs habits militaires. Ce témoignage de sensibilité pour la douleur publique, fit tant d'impression sur l'esprit des Sénateurs & sur le peuple, qu'ils prièrent Cortez de remplir la place qui étoit vacante au Sénat. Magiscatzin joignoit à cette qualité celle de Gouverneur du principal quartier de

la ville. Comme ces deux offices demandoient une assiduité qui ne pouvoit s'accorder avec les projets de Cortez , il se contenta de faire tomber le choix de la République sur le fils aîné du mort, qui avoit hérité de toutes les vertus du pere & de tous ses sentimens pour les Espagnols.

Les soldats de Narvæz , se souvenant des dangers auxquels ils avoient été exposés , n'envisagerent qu'avec frayeur ceux dont ils étoient encore menacés dans la nouvelle expédition que Cortez préparoit. Ils lui rappellerent la parole qu'il leur avoit donnée de les laisser retourner à Cuba après la conquête de Tepeaca. Cortez , regardant ces séditieux comme plus capables de nuire à ses desseins que de les seconder , fit publier dans l'armée que ceux qui voudroient se retirer à Cuba ou dans leur pays pouvoient se présenter , & qu'on leur fourniroit tout ce qu'ils demanderoient. Alvarado conduisit jusqu'à bord d'un des vaisseaux ceux qui sacrifioient la gloire au repos. De ce nombre fut André Duero , que l'on avoit vu si attaché aux intérêts de Cortez. L'hon-

Les soldats
de Narvæz
retournent à
l'île de Cuba.

neur retint cependant auprès de Cortez plusieurs soldats, parmi ceux que Narvaez avoit amenés.

Cortez, voyant qu'il ne recevoit aucune nouvelle de la Cour d'Espagne, résolut d'y envoyer de nouvelles dépêches, pour rendre compte à l'Empereur de sa conduite & de l'état où étoient les choses. Il ne manqua pas de faire valoir l'importance de la conquête du Mexique, & finit par demander des secours d'hommes, de chevaux & de provisions. Il chargea ses agens de présenter à l'Empereur l'or & les autres raretés que l'on avoit conservées à Tlascal. Il envoya en même temps deux députés à l'île Espagnole, pour demander des secours à l'Audience Royale de San-Domingo, d'où il pouvoit en obtenir de beaucoup plus prompts que de la Cour; mais il n'en reçut que des promesses.

Cortez en-
voie deman-
der du se-
cours en Es-
pagne. Com-
ment ses a-
gens y sont
reçus.

Suivons pendant quelques momens les agens de Cortez en Espagne. Nous avons dit plus haut qu'il en avoit déjà envoyé deux : après beaucoup de peines, ils avoient obtenu audience de Charles-Quint, qui, s'étant informé, avec beaucoup de soin, de tout ce

qui s'étoit passé au Mexique , avoit connu l'importance de poursuivre une entreprise commencée sous de si heureux présages , & par un homme dont il admiroit lui-même la prudence & la valeur. Les affaires de l'Etat & le voyage qu'il se trouva obligé de faire en Allemagne , ne lui avoient pas permis de prendre une résolution déterminée entre Velasquez & Cortez. Il confia cette affaire au Cardinal Adrien ; mais les troubles qui s'élevèrent en Espagne pendant l'absence de l'Empereur , fixèrent toute l'attention du Ministre. Les agens de Cortez résolurent d'attendre le retour de l'Empereur , & se retirèrent à Medellin avec Martin Cortez , pere de notre Général , qui s'étoit joint à eux pour obtenir la protection de la Cour en faveur de son fils. L'Evêque de Burgos , que les partisans de Velasquez avoient su gagner , prenoit toutes les précautions possibles pour fermer le passage à tous ceux qui viendroient de la Nouvelle Espagne , de la part de Cortez. Ses ordres étoient si précis , qu'on arrêta à Seville les deux derniers agens du Général , & tous les présens qu'ils

apportoient à l'Empereur ; mais ils eurent l'adresse de s'échapper avec les dépêches & les lettres qu'ils portoient. Ayant appris que les premiers députés de Cortez s'étoient retirés à Medellin avec son pere , ils s'y rendirent en diligence , & y attendirent aussi que le calme fût rétabli dans le Royaume. Ce calme arriva , & le pere de Cortez se rendit à la Cour , & obtint une audience du Cardinal , Gouverneur pendant l'absence du Monarque. Il les prit sous sa protection , fit porter un Arrêt du Conseil d'Etat , par lequel on ôta à l'Evêque la connoissance des affaires entre Fernand Cortez & Diego Velasquez , & on ordonna que tous les effets que les agens du premier avoient apportés leur seroient rendus sans aucun délai. Le Cardinal , étonné des exploits prodigieux que Cortez avoit faits avec si peu de monde , avoit conçu pour lui une véritable estime , & s'étoit déclaré son protecteur : mais il fut appelé à la chaire de Saint Pierre , sous le nom d'Adrien VI , & sa protection se borna , pour Cortez , aux simples recommandations.

Solis, liv.
5. chap. 8.

Charles - Quint revint alors en Es-

pagne , accorda une audience aux envoyés de Cortez , confirma la récusation de l'Evêque de Burgos , & nomma des Commissaires pour terminer cette grande contestation. Ces Commissaires , après de scrupuleuses informations , décidèrent que Cortez méritoit d'être maintenu dans le Gouvernement des pays qu'il avoit conquis ; qu'on devoit l'encourager en lui procurant des secours considérables , & le mettre en état de poursuivre une entreprise qu'il avoit si bien commencée. Ils blâmerent Velasquez de vouloir usurper , sur des motifs très-légers , la gloire & le fruit des travaux de Cortez ; traitèrent d'attentat la hardiesse qu'il avoit eue d'envoyer une armée contre lui , même contre les ordres qu'il avoit reçus de l'Audience Royale de Saint - Domingue. L'Empereur ayant approuvé ces décisions , on prononça une Sentence qui portoit que Fernand Cortez étoit un bon Ministre & un fidele sujet de sa Majesté Impériale. On honoroit des mêmes qualités les Officiers & les soldats qui l'avoient accompagné ; on imposoit un silence perpétuel , à Diego Velasquez , sur la

conquête de la Nouvelle-Espagne, & on lui défendoit, sous peine de punition, d'y apporter obstacle, de quelque maniere que ce fût, réservant cependant ses droits pour les frais qu'il avoit faits en armant les vaisseaux. Les Juges, en dictant cette Sentence, eurent plus d'égards aux intérêts de l'Etat qu'aux loix de la justice. L'Empereur ratifia la Sentence, & ordonna qu'on envoyât à Cortez tous les secours dont il pouvoit avoir besoin. On assure que Diego Velasquez mourut de chagrin, lorsqu'il reçut les ordres de la Cour.

Cortez, pendant qu'on discutoit ses droits à la Cour d'Espagne, faisoit tous les préparatifs pour la conquête du Mexique. Le 29 Décembre 1520, il fit la revue de ses troupes, dont le nombre se montoit à six cents hommes d'infanterie & à quarante cavaliers. Son artillerie étoit composée de neuf pièces de canon qu'on avoit tirées des vaisseaux. Le Général Xicotencatl, qui commandoit encore les troupes de la République, fit passer son armée en revue : elle montoit à dix mille hommes. Le nombre des alliés

qui étoient campés hors de la ville , étoit si considérable , qu'on prétend que Cortez , pendant le siège de Mexico , se trouva plusieurs fois à la tête de deux cents mille hommes.

Avant de partir , le Général fit publier plusieurs ordonnances qui regardoient les Espagnols & les Indiens. Elles portoient défenses , sous peine de mort , d'employer les armes dans les différends particuliers , de faire la moindre violence aux femmes , & de s'éloigner du camp pour le pillage , sans la permission des Officiers. Les Indiens ne firent aucune difficulté de s'y soumettre.

Le 30 Décembre de la même année , Cortez se mit en marche pour aller faire le siège de Mexico. Le lendemain de sa marche , les courreurs vinrent l'avertir que les ennemis avoient embarrassé le chemin par quantité d'arbres & de pieux fort aigus qu'ils avoient plantés en différens endroits , où la terre étoit fraîchement remuée , pour y faire enfoncer les chevaux. Il reçut cet avis avec gaieté , & dit à ses soldats : « Ces braves n'ont pas envie de nous voir de près ; ils veulent embarrasser nos »

Il marche
contre les
Mexiquains.

» piés , parce qu'ils redoutent nos
 » mains ». Il fit aussi-tôt marcher deux
 mille Tlascalans à l'avant-garde , avec
 ordre d'écarter les arbres. On parvint
 au haut d'une montagne , d'où l'on dé-
 couvroit le grand lac de Mexico. Le
 Général alors excita ses troupes par le
 souvenir des richesses qu'elles y avoient
 laissées , & par les injures qu'elles y
 avoient reçues.

Après quelques jours de marche ,
 on apperçut enfin les ennemis , qui
 étoient rangés en ordre de bataille
 au-delà d'une grande rivière. Lorsqu'ils
 virent que les Espagnols amenoient
 avec eux un nombre considérable d'al-
 liés , le courage commença à leur man-
 quer : ils firent leur retraite avec beau-
 coup de précipitation ; mais ils se ral-
 lièrent derrière des bois qui étoient
 aux environs. Cortez passa la rivière
 sur un pont de bois , que les ennemis
 avoient eu l'imprudence de ne pas rom-
 pre , rangea son armée en bataille ,
 fit tirer quelques coups de canon. Les
 ennemis épouvantés prirent honteuse-
 ment la fuite. Cortez continua sa mar-
 che , & passa la nuit dans un bourg qu'il
 trouva abandonné. Il eut la précaution

de mettre des corps-de-garde à toutes les avenues.

Le lendemain, lorsqu'il étoit en marche, il vit paroître dix Indiens qui avançoient à grands pas vers l'avant-garde. Ils n'avoient entre eux qu'une seule lance couronnée d'une lame d'or : ils la portoient avec tant de respect & de cérémonie, qu'on la prit pour un signe de paix. C'étoit une ambassade du Cacique de Tezcuco, qui envoyoit prier Cortez d'épargner les terres de son Domaine, & l'assurer qu'il desiroit son alliance. Il lui faisoit en même temps offrir, dans sa ville, un logement commode pour tous les Espagnols, & demandoit que les Alliés demeuraient hors des murs, où il promettoit de leur faire fournir toutes sortes de provisions. Cortez examina long-temps ces Ambassadeurs, & malgré leur air de sincérité, il résolut de se tenir toujours sur ses gardes, leur fit une réponse honnête, & continua sa marche. Étant arrivé au faubourg de la ville, il résolut de différer l'entrée au lendemain, pour avoir le temps d'examiner de plus près la conduite du Cacique. Ce délai sauva les Espagnols.

Le Cacique
de Tezcuco
cherche à le
tromper.

Le Cacique, craignant que son projet ne fût découvert, n'osa se présenter devant Cortez. Les Espagnols s'aperçurent que les habitans du fauxbourg se retiroient pendant la nuit vers la ville. Tout parut cependant tranquille. Le même silence qui régnoit dans la ville, l'absence du Cacique, qui, selon l'usage, auroit dû se présenter devant le Général, ou lui envoyer quelqu'un pour le saluer de sa part, furent pour Cortez les indices de quelque trahison. Dès que le jour parut, il rangea son armée en bataille & entra dans la ville; les portes étoient ouvertes & sans gardes; toute l'armée entra sans aucune résistance, quelques habitans parurent sans armes; mais on ne voyoit point de femmes, ce qui augmenta les soupçons des Espagnols. Cortez distribua des troupes dans tous les postes importans, avança avec le reste dans une grande place, où il forma quelques bataillons. Il fit chercher le Cacique; mais il apprit qu'il s'étoit retiré pendant la nuit à l'armée des Mexiquains, avec un petit nombre de soldats. La Noblesse & une très-grande partie de ses sujets, à qui sa tyrannie étoit insupportable

portable, étoient restés dans la ville. On ne tarda pas à apprendre que le Cacique avoit eu le projet de marquer beaucoup d'amitié aux Espagnols, pour les engager de se livrer à la confiance, & d'introduire pendant la nuit les troupes Mexiquaines, qui devoient les égorger tous : mais que ses envoyés lui avoient fait une peinture si effrayante des forces de Cortez, que sa hardiesse s'étoit changée en crainte ; que la prudence avec laquelle les ennemis se comportoient, lui avoit fait craindre que son dessein ne fût découvert, & prendre la fuite.

Voilà de quelle manière Cortez se trouva maître d'une ville importante. La fortune ne borna pas là ses faveurs. Les sujets du Cacique étant tous mécontents du Gouvernement, prirent le parti des Espagnols. Toute l'armée passa la nuit suivante dans Tezcucó. Le palais étoit si vaste, que les Espagnols & une partie des Tlascalans y trouvèrent tous des logemens commodes ; les autres troupes se cantonnèrent dans les rues voisines. Le lendemain, tous les Nobles demandèrent une audience à Cortez. Ils avoient à leur tête

un jeune homme de dix-neuf ans, auquel ils marquoient autant de vénération qu'à leur chef. Un des plus anciens dit au Général que le Cacique fugitif n'étoit pas le Seigneur légitime du pays, mais un tyran qui avoit massacré de sa propre main Nebazal, son frere aîné, pour usurper sa couronne; que le jeune Prince, qui étoit à la tête des Nobles, étoit fils du malheureux Nebazal, qui avoit été dérobé à la cruauté du meurtrier de son pere; que l'assassinat s'étoit commis par le secours de l'Empereur qui regnoit avant Montezuma, & que celui qui étoit monté sur le trône ne favorisoit pas moins le meurtrier, parce qu'il espiroit employer sa perfidie à détruire les Espagnols. Le jeune Prince avoit une figure si intéressante, que Cortez, avant d'être informé de sa naissance, lui donna les plus grandes marques d'amitié. Lorsqu'on lui eut expliqué le discours du vieillard, il dit que, suivant les droits de la guerre, il pouvoit livrer la ville au pillage; mais que les Espagnols ne cherchoient que le bonheur des peuples qui vouloient accepter leur alliance, & que, pour gage de la sienne, il

Ce Cacique
est déposé,
et Cortez en
établit un à
sa place.

rendoit à la ville de Tezouco le Cacique qu'elle avoit reçu du Ciel. Cette déclaration causa une joie générale dans toute la ville. Les Nobles & le peuple se livrerent, pendant toute la nuit, aux divertissemens, & remirent la cérémonie du couronnement au lendemain. Cortez y assista, & eut la satisfaction de voir que les habitans, charmés de sa conduite, lui étoient plus soumis que s'il eût remporté sur eux une victoire complète. Le jeune Cacique écouta les exhortations qu'on lui fit touchant la Religion, & reçut le baptême.

Tezcuco devint une place de sûreté pour les Espagnols, & disputa aux Tlascalans l'honneur du zèle & de la fidélité. Le Cacique, informé du projet des Espagnols, fit donner plus de profondeur aux premiers canaux du lac Mexicó. Pendant qu'on étoit occupé à ce travail, Cortez assiégea la ville d'Iztacpalapa, qui étoit située sur la chaussée du lac. A son approche, les habitans se retirèrent; mais lorsque les Espagnols y furent entrés, ils l'indurent, & les forcèrent de l'abandonner. Les Mexiquains les suivirent dans

leur retraite, leur livrerent plusieurs combats, & leur tuerent quelques soldats : ils ne durent leur salut qu'à leur prudence & à leur valeur. Lorsque les ennemis les virent aux portes de Tezcucoc, où étoit le gros de l'armée, ils lâcherent prise.

Les Caciques voisins de Tezcucoc vinrent demander du secours à Cortez contre le nouvel Empereur du Mexique, qui envoyoit contre eux une puissante armée, pour les punir d'avoir ouvert le passage aux Espagnols. Il leur accorda deux cents Espagnols, quinze cavaliers, & la moitié de l'armée des Tlascalans, à la tête desquels il mit le brave San-Doval. Les Caciques joignirent leurs troupes à ce secours, marcherent au-devant de l'ennemi & en firent un carnage affreux. Cortez, pour prix de sa victoire, exigea seulement des Caciques qu'ils fissent alliance avec les Tlascalans, dont ils avoient toujours été ennemis jurés. Le traité fut conclu sur-le-champ, avec promesse, de la part des Tlascalans, de le faire ratifier par le Sénat.

L'entrée de San-Doval à Tezcucoc eut l'air d'un triomphe. Il étoit ac-

compagné de tous les Caciques qu'il avoit secourus. Ils venoient remercier le Général & lui offrir toutes leurs forces : il avoit en outre à sa suite un grand nombre de Mexiquains. Cortez accepta l'offre des Caciques, & leur dit de se tenir prêts à marcher au premier ordre. Il se fit ensuite amener les prisonniers Mexiquains qui s'attendoient à perdre la vie, selon l'usage établi dans leur pays. Il affecta devant eux toute la fierté d'un vainqueur offensé, ordonna cependant qu'on ôtât leurs fers ; & voulant profiter de cette occasion pour justifier, aux yeux de ses alliés, la guerre qu'il avoit entreprise, & leur donner une preuve de sa générosité, il tint ce langage aux prisonniers : « Vos usages & les loix » de la guerre m'autorisent à vous punir » avec la dernière inhumanité ; mais » les Espagnols ne regardent pas comme un crime de porter les armes » pour son Prince, & savent distinguer les malheureux d'avec les coupables. Je veux vous convaincre de l'avantage que la clémence de ma nation a sur la barbarie de la vôtre, en vous donnant tout à la fois la

» vie & la liberté. Retournez dès ce
 » moment vous ranger sous les éten-
 » dards de votre Prince, &, puisque
 » vous êtes Nobles, vous devez ob-
 » server la loi que j'attache à cette
 » grâce : c'est de lui dire que je viens
 » lui demander raison de la guerre in-
 » juste qu'il m'a faite, en rompant les
 » traités sur la foi desquels je m'étois
 » déterminé à quitter Mexico. Dites-
 » lui que je viens encore venger la
 » mort de Montezuma, à qui j'ai fait
 » cette promesse avant son dernier sou-
 » pir ; que je suis suivi d'une armée
 » redoutable, non - seulement par le
 » nombre des Espagnols qu'il fait être
 » invincibles, & qui est considérable-
 » ment augmenté, mais encore par les
 » troupes de toutes les nations qui
 » abhorrent la tyrannie des Mexi-
 » quains ; que dans peu je l'attaquerai
 » au milieu de sa Cour même, & que
 » je ne relâcherai rien de ma juste co-
 » lère, jusqu'à ce que j'aie réduit en
 » cendres toutes les villes qui lui sont
 » soumises, & arrosé tout son Empire
 » du sang de ses sujets. Cependant,
 » si, pour éviter sa ruine & pour épar-
 » gner le sang des Mexiquains, il se

« sent du penchant pour la paix, je
 « suis prêt à la lui accorder à des con-
 « ditions raisonnables, parce que les
 « armes de mon Roi, que les foudres
 « du Ciel assistent toujours, ne bles-
 « sent que ceux qui leur résistent, &
 « que je préfère l'humanité à la ven-
 « geance ». Ces malheureux, étonnés
 eux-mêmes de la douceur du Général,
 se jetterent à ses piés, & lui promirent
 de faire tous leurs efforts pour engager
 leur Souverain à accepter la paix. Cor-
 tez les fit conduire, avec une nombreuse
 escorte, jusque sur les bords du lac ;
 mais il n'en reçut aucune nouvelle.

On lui annonça, dans le même
 temps, que les brigantins étoient con-
 struits, & qu'on étoit prêt à les con-
 duire à Tezenoo. La République de
 Tlascalá fournissoit dix mille hommes
 de charge pour porter les planches,
 les mâts, les ferrures, & tous les au-
 tres matériaux nécessaires, avec une
 escorte de vingt mille soldats, sous
 le commandement d'un jeune Capitaine
 d'une valeur à l'épreuve. Quoique ces
 forces parussent suffisantes, Lopez, qui
 avoit été chargé de la construction &
 de la conduite des brigantins, crut

qu'il y auroit de l'imprudence à les risquer sur les terres de l'Empire qu'on étoit forcé de passer, sans avoir quelques Espagnols, & en demanda à Cortez. Celui-ci goûta ses raisons, lui en envoya deux cents, quinze cavaliers & quelques troupes auxiliaires, dont il donna le commandement à San-Doval, qui avoit mérité toute sa confiance. Ce brave Officier se détourna un peu de sa route pour aller à Zullepeque, qui, non-seulement refusoit d'obéir au Général, mais où l'on avoit appris que plusieurs Espagnols avoient été massacrés en allant de la Vera-Cruz à Mexico. A l'approche de San-Doval, les habitans abandonnerent leur ville & se retirèrent dans les montagnes. San-Doval les fit poursuivre par les Tlascalans & entra dans la place: il ne put retenir sa colère; lorsqu'il vit les preuves de leur trahison à l'égard des Espagnols. On trouva, sur les murs d'un édifice, ces mots écrits en Espagnol avec du charbon: « L'infortuné Jean Justo & » ses compagnons furent pris en ce » lieu ». On reconnut, dans un des Temples, les têtes de ces malheureuses victimes, que leurs meurtriers avoient

fait sécher au feu & à la fumée pour les préserver de la corruption. Triste & affreux spectacle qui , en conservant les horreurs de la mort, les rendoit encore plus hideuses. Tous les Espagnols, irrités, demanderent à San-Doval qu'il leur fût permis de venger le sang de leur nation avec la dernière rigueur. Il donnoit déjà ses ordres, lorsque les Tlascalans qu'il avoit détachés à la poursuite des habitans, revinrent avec un grand nombre de prisonniers de tout âge & de tout sexe, après en avoir tué un plus grand sur les montagnes. Ces malheureux se jetterent aux piés des Espagnols, en témoignant leur repentir & leur crainte par des larmes & des cris lamentables. San-Doval, cédant à la pitié, leur fit grâce de la vie, & reçut leur serment de soumission qu'ils gardèrent fidèlement. Il fit enterren avec honneur les restes des Espagnols qui avoient été sacrifiés.

Après cette expédition, il se rendit à Tlascala, où il arrangea tout pour la marche de l'armée & la conduite des brigantins. Ils arriverent à Tezcuc sans tirer l'épée, parce que les Mexi-

quains s'étoient contentés d'observer leurs démarches, n'osant en venir aux mains. Le jeune Capitaine, qui commandoit la nouvelle recrue de Tlascalans, alla rendre visite à Cortez, & le pria de ne pas tarder à exercer sa valeur contre les ennemis, parce que le repos l'ennuyoit. Le Général ne fit pas beaucoup de cas de cette vanité, parce qu'il étoit persuadé que la véritable bravoure est toujours accompagnée de la modestie; mais il dissimula, & lui répondit avec douceur.

On commença aussi-tôt à faire usage des matériaux qu'on avoit apportés pour construire les brigantins. Pendant qu'on étoit occupé à ce travail, Cortez visita le pays qui bordoit le lac, dans la vue de choisir ses postes. Il pilla & brûla quelques-unes des villes qui leur étoient soumises, attaqua celle de Tacuba, qui étoit située au bout de la chaussée, & comme la clef de Mexico. A peine avoit-il commencé l'attaque, qu'on vit sortir de la capitale un gros de Mexiquains, à la tête desquels étoit l'Empereur. On crut que leur dessein étoit de se jeter dans Tacuba. En conséquence, Cortez donna

ordre aux Espagnols de les attendre, afin de les attaquer lorsqu'ils seroient entre le lac & la ville. Quelques-uns sauterent à terre, & formerent leurs rangs avec tant de confusion, que Cortez, attribuant leur conduite à la crainte, laissa une partie de ses troupes devant la ville, & marcha droit à la chaussée. Les ennemis abandonnerent le terrein par degrés & dans une espee de désordre. Le Général, cédant à son impétuosité, les suivit. Lorsqu'ils le virent dans le détroit de la chaussée, ils se rallierent. Pendant qu'ils l'arrêtoient par leur résistance, un prodigieux nombre de canots se rangea des deux côtés de la chaussée. Ceux qui étoient dedans s'étoient munis de longues piques armées de la pointe des épées que les Espagnols avoient perdues dans leur première retraite. Les Espagnols, voyant le danger qui les menaçoit de toutes parts, firent face de tous côtés, & se retirèrent sans perdre un seul homme : mais ils furent presque tous blessés. Pendant le combat, Jean Volante, qui portoit une enseigne, fut renversé dans le lac d'un coup de pique. Les Indiens, qui étoient

*Solis, liv.
5. chap. 15.*

le plus proche, se jetterent aussi-tôt sur lui, le minent dans un canot qui prit aussi-tôt la route de Mexico; ils avoient dessein de présenter ce prisonnier à l'Empereur. Volante se laissa conduire, feignant d'être hors de combat; mais lorsqu'il se vit éloigné des autres canots, il prit ses armes, tua ceux qui le gardoient, se jeta à la nage, & arriva au bord du lac avec son drapeau qu'il n'avoit jamais abandonné.

Le souvenir de cette disgrâce fut effacé par un secours assez considérable d'hommes & de munitions, qui arriva précisément dans le temps où Cortez étoit aux prises sur la chaussée avec les Mexiquains. Solis & les autres Historiens de la conquête du Mexique, croient que ce secours venoit de l'île Saint-Domingue. Dans le même temps, Cortez fut informé que l'Empereur du Mexique envoyoit une puissante armée dans la Province de Chalco, pour faire rentrer ce pays sous son obéissance, & couper aux Espagnols le chemin de Tlascala & de la Vera-Cruz. Il y envoya San-Doval avec trois cents Espa-

gnols, vingt cavaliers & quelques Tlascalans, pour soutenir les troupes de cette Province qui s'étoient déjà mises sous les armes. En arrivant, San-Doval attaqua & défit les ennemis qui avoient paru au même temps que lui. Il passa la nuit dans une grande ville nommée Guastepeque qui étoit tout auprès du lieu où la bataille s'étoit donnée. Le lendemain, ayant appris que les ennemis s'étoient retirés à Capistlan qui n'étoit qu'à deux lieues de là, il marcha à eux & en fit un horrible carnage. Après cette seconde victoire, il retourna auprès du Général.

Cortez, voulant encore reconnoître le pays qui étoit aux environs du lac, se mit à la tête d'un corps de troupes composé d'Espagnols & de Tlascalans. Dans cette expédition, il fut obligé de livrer plusieurs combats aux Mexiquains qui l'attaquoient de tous côtés & à chaque instant. Il voulut s'emparer de *Suchimilco* ; place importante ; mais il fut obligé de l'abandonner après avoir perdu neuf ou dix Espagnols. Il y courut lui-même le plus grand danger : écoutant plus son courage que la prudence, il se jetta, l'épée

Dangers au-
quel Cortez
est exposé.

Solis, liv.
9. chap. 18.

à la main, au milieu d'un gros d'ennemis, fut enveloppé de toutes parts. Il résista long-temps en combattant avec la dernière vigueur ; mais son cheval accablé de lassitude, s'abattit sous lui. Les ennemis l'environnèrent : comme il étoit trop embarrassé pour se servir de ses armes, il alloit être accablé par le nombre ; mais l'envie que les ennemis avoient de le prendre vivant, pour le présenter à l'Empereur, le sauva. Pendant qu'ils cherchoient à s'emparer de lui, un cavalier nommé Christophe d'Olea de Medina del Campo, qui l'avoit vu tomber, appella quelques Tlascalans qui combattoient auprès de lui, s'élança dans l'endroit où étoit le général, tua cinq ou six de ceux qui paroissoient le plus empressés, &c, secouru par les Tlascalans qu'il avoit appelés, il délivra Cortez. Ce danger auquel le Général venoit d'échapper, lui fit connoître combien il est dangereux de s'abandonner aux premières faillies du courage.

Dans ce même temps les brigantins se trouverent en état d'être lancés à l'eau. Cortez prit alors toutes les précautions qu'il crut nécessaires pour at-

taquer Mexico. Les armes furent essayées ; les Officiers reçurent leurs instructions ; les munitions de guerre & de bouche furent soigneusement amassées. Enfin Cortez porta l'attention par-tout & prépara tout. Pendant qu'il étoit occupé de ces soins, un accident imprévu mit sa fermeté à la dernière épreuve. Un de ses plus anciens soldats vint lui demander une audience secrète, & lui apprit que, pendant son absence, il s'étoit formé une conjuration contre sa vie & celle de tous ses amis. L'auteur de cet attentat étoit un autre soldat de peu de considération, qui se nommoit Antoine de *Villafanga*. Regardant le siège de Mexico comme une entreprise désespérée, il avoit formé le projet de s'en exempter ; avoit inspiré ses sentimens à quelques amis du même ordre, en leur représentant qu'ils ne devoient pas se perdre pour suivre la témérité d'un seul homme. Il leur proposa de retourner à l'île de Cuba. En conséquence de ses avis, il s'assemblerent pour délibérer sur les moyens qu'ils employeroient pour venir à bout de leur entreprise. Ils trouvoient assez de facilité à s'échapper du camp, mé-

Quelques
Espagnols
forment une
Conspira-
tion contre
Cortez.

me à traverser la Province de Tlascalala ; mais ils n'en trouvoient pas autant à parvenir jusqu'à la Vera-Cruz. Ils craignoient même que celui qui y faisoit les fonctions de Gouverneur ne les arrêtât en les voyant arriver sans ordre & sans congé de Cortez. Le chef des conjurés proposa , pour lever toutes ces difficultés , de tuer Cortez & ses partisans , & d'élire un autre Général, qu'on pourroit dégoûter du siège, & sous lequel pouvant se retirer sans se noircir de la tache de déserteur , on feroit valoir auprès du Gouverneur de Cuba le service qu'on lui auroit rendu. Il ajouta qu'on pouvoit même se flatter de recevoir des récompenses à la Cour d'Espagne. Cet avis ayant été approuvé , on dressa un acte par lequel les conjurés s'engagerent à seconder leur chef dans l'exécution de son crime & le signèrent tous de leur nom. Cet odieux complot fut conduit avec tant d'adresse que le nombre des conjurés augmenta de jour en jour.

Ils avoient concerté de supposer un paquet arrivé de la Vera-Cruz avec des lettres d'Espagne , & de le présenter au Général pendant qu'il feroit à table

avec ses Officiers. Les conjurés devoient entrer alors, sous prétexte de demander des nouvelles d'Espagne, & prendre le temps où Cortez seroit occupé de la lecture pour le poignarder lui & ses amis. Ils étoient convenus de sortir tous ensemble & de se répandre dans le quartier en criant *Espagne, liberté*. Les Officiers qu'on se proposoit d'assassiner avec Cortez étoient d'Olid, San-Doval, Alvarado & ses frères, Tapia, les deux Intendans Louis Marin & Pierre d'Ircico, Bernard Diaz, Historien de la conquête & plusieurs autres. Villafanga destinoit le commandement de l'armée à François Verdugo, beau-frère du Gouverneur de Cuba, parce que cette qualité sembloit le rendre propre à soutenir une faction : mais on savoit qu'il étoit rempli d'honneur, & personne n'osa lui communiquer le complot. On se persuada qu'après l'exécution du crime il se trouveroit forcé d'accepter le commandement, pour éviter un plus grand malheur. Le soldat qui révéla ce secret ne demanda pas d'autre récompense que la vie.

L'importance de cette accusation ne

permettant pas de fuivre de longues formalités, Cortez prit avec lui quelques soldats & des Officiers, se rendit à la maison qu'occupoit Villafanga, le fit arrêter en sa présence, ordonnât qu'on le chargeât de chaînes. Il fit ensuite signe à tous ceux qui étoient présens de sortir, sous prétexte de l'interroger en secret. Après lui avoir fait un détail assez circonstancié de toute la conjuration, & profitant des lumières qu'on lui avoit données, il tira du sein du coupable le traité que les conjurés avoient fait & signé. Il le lut, & y ayant trouvé le nom de plusieurs personnes qu'il croyoit dignes de toute sa confiance, il ressentit le chagrin le plus cuisant. Cependant il ne confia ce secret à personne, ordonna aux Officiers de Justice d'instruire cette affaire le plus promptement qu'il seroit possible, sans pousser plus loin les recherches & les preuves. Elle ne traîna point en longueur. Villafanga, convaincu par l'acte que le Général avoit trouvé sur lui, & se croyant trahi par ses associés, confessa son crime. On lui donna le temps de satisfaire aux devoirs de la Reli-

gion : il fut pendu la nuit suivante à la fenêtre de son logement, & on laissa son cadavre exposé une partie du jour suivant, afin de faire connoître son crime & le châtimement qu'on en avoit fait. Cet exemple de justice causa autant de frayeur aux coupables que d'horreur aux autres soldats.

Cortez étoit irrité contre tous les complices de la conjuration ; mais il ne vouloit pas perdre tant de soldats au commencement d'une expédition. Afin d'éviter la nécessité de punir les coupables, & de ne pas s'exposer en même temps aux fâcheuses suites de l'impunité, il publia qu'il avoit trouvé, dans le sein de Villafanga, un papier tout déchiré, qui contenoit vraisemblablement les noms des conjurés ; qu'il se félicitoit lui-même de n'en avoir pu lire aucun ; qu'il ne cherchoit point à les connoître ; mais qu'il prioit ses amis de s'informer soigneusement si les Espagnols avoient quelque plainte à faire sur sa conduite, parce qu'il ne desiroit rien de si bonne foi que de satisfaire ses troupes, & qu'il étoit aussi disposé à corriger ses propres défauts ; qu'à recourir aux voies de la rigueur

& de la justice, si la modération des châtimens affoiblissoit la terreur des exemples. Il déclara en même temps que ceux qui avoient eu quelque liaison avec Villafanga, pouvoient paroître sans défiance. Le soin qu'il prit de ne laisser appercevoir aucunes traces de chagrin sur son visage, leur persuada qu'il ignoroit leur crime : ils recommencerent à le servir avec zèle, afin d'ôter le soupçon que l'on pouvoit avoir conçu contre eux d'une noire perfidie. La prudence l'engagea cependant à prendre plus de précautions par la suite. Il se donna une garde de douze soldats choisis, sous le commandement d'un Officier, dont la fidélité lui étoit connue, & personne ne condamna ce nouvel air de grandeur. On ne peut trop donner d'éloges à la sagesse de Cortez dans toute cette affaire.

Solis, liv.
4. chap. 19.

Il ne fut pas long-temps sans avoir encore une occasion d'exercer sa fermeté. Ce fameux Général des Tlascalans, dont il admiroit lui-même la valeur, & qu'il aimoit à cause de l'attachement de son pere pour les Espagnols, prit tout-à-coup le parti d'abandonner l'armée avec plusieurs Tlascal-

Xicotencatl
veut exciter
les Tlascal-
lans à la sédi-
tion. Cortez
le fait tuer.

lans qu'il fut armé de sa haine contre Cortez. Ce fier Indien ne pouvoit pardonner au Général Espagnol de l'avoir battu avec si peu de monde, & aux autres Espagnols d'avoir une si grande supériorité sur ceux de sa nation. Les Tlascalans qui étoient restés à l'armée, furent les premiers à blâmer sa conduite & à en avertir le Général. Cortez sentit combien cette démarche, de la part d'un homme qui avoit acquis tant de considération parmi ses alliés, étoit dangereuse dans la conjoncture présente. Il ne doutoit pas que la sévérité ne fût nécessaire contre ce déserteur ; & que la sûreté des Espagnols demandoit qu'on en fît un exemple capable d'inspirer assez de terreur à tous les Indiens qui étoient dans son armée, pour les retenir dans le devoir ; mais il crut qu'il falloit, avant de suivre les règles de la discipline, écouter la reconnoissance aux bontés du vieux Xicotencatl, & à celles de la République en général. Il envoya des députés aux Sénateurs pour les informer de ce qui se passoit, & les assurer que sa conduite seroit conforme à leurs intentions. Cette sage assem-

blée répondit aux députés, en présence même du pere du coupable, que « suivant les loix de la République, qui-
» conque soulevoit une armée contre
» son Général, étoit digne de mort ;
» que Cortez étoit par conséquent
» libre d'exercer, contre le Général
» Tlascalan, la justice la plus rigou-
» reuse, & que, s'il revenoit à Tlas-
» cala, il ne seroit pas traité avec plus
» de douceur ». D'après cette réponse, Cortez envoya un détachement d'Espagnols à la poursuite de Xicotencatl, avec ordre de le prendre vif ou mort. On le joignit à quelque distance de Tezcuco ; il se défendit jusqu'à la dernière extrémité, quoique faiblement secouru par les Tlascalans qui l'accompagnoient. Les Espagnols l'ayant tué, pendirent son cadavre à un arbre. Plusieurs écrivains ont assuré que le Général l'avoit fait exécuter à la vue de toute l'armée ; mais Diaz, qui étoit présent, dit le contraire. Cortez étoit trop prudent pour humilier les Tlascalans, au point de faire subir, en leur présence, un supplice si honteux à leur Chef. Il n'ignoroit pas que le spectacle & le récit font des impressions bien dif-

férentes. Ceux qui avoient accompagné Xicotencatl ne firent aucune difficulté de rejoindre l'armée Espagnole après sa mort.

Cortez, au milieu de ces embarras, ne perdoit pas de vue les préparatifs de son expédition. Les brigantins étant près d'être mis à l'eau, il fit célébrer une Messe solennelle, où tous les Espagnols communierent. Il fit ensuite la revue de ses troupes; le nombre des Espagnols montoit à neuf cents hommes d'infanterie bien armés, & à quatre-vingt-six cavaliers. Il avoit dix-huit pieces d'artillerie, trois grosses de fer, & quinze fauconneaux de bronze, avec une provision très-considérable de poudre & de balles. On mit sur chaque brigantin vingt-cinq Espagnols, un Capitaine, douze rameurs Indiens & une piece d'artillerie. Le reste de l'armée fut partagé en trois corps, qui devoient s'emparer des trois principales chauffées. Le premier corps étoit composé de cent cinquante Espagnols & de trente cavaliers, & soutenu par trente mille Tlascalans avec deux pieces de canon. Le second étoit de cent soixante Espagnols, de

trente cavaliers & de trente mille Indiens alliés, & avoir aussi deux pièces de canon. La troisième étoit encore composé du même nombre de soldats Espagnols & vingt-six cavaliers, quarante mille Indiens & de dix pièces d'artillerie. Diaz ne fait pas monter les Indiens à un nombre si considérable. Il assure qu'il n'y avoit que dix mille Tlascalans, qui embarrasserent même plus qu'ils ne servirent; mais Solis l'accuse d'avoir voulu attribuer toute la gloire de ce fameux siège aux Espagnols; ce qui blasse toute vraisemblance.

On s'empara sans difficulté de toutes les places qui environnoient le lac, parce que les habitans avoient pris les armes pour aller au secours de la Capitale.

Les Mexicains avoient assemblé un corps considérable de troupes aux environs de Tacuba, pour garder les aqueducs qui fournissoient de l'eau à Mexico; mais Alvarado & d'Olid, qui commandoient chacun un détachement Espagnol, l'attaquèrent avec tant de fureur, qu'ils le mirent en fuite. Après cette expédition, ils couperent tous les canaux

canaux, dont l'eau se perdit dans le lac. Cette première expédition incommoda beaucoup la ville, qui fut obligée d'avoir recours aux ruisseaux.

Cortez, voyant que tout étoit préparé pour l'attaque, monta sur le plus léger des brigantins, pour être en état de veiller sur tous les postes & d'y porter du secours. Il rangea ensuite ses brigantins sur une seule ligne, les fit parer de tout ce qui pouvoit servir à leur donner de l'éclat. Il vouloit d'abord s'avancer vers Mexico, pour s'y faire voir triomphant & maître du lac, & se proposoit de rabattre sur Iztacpalapa qui servoit de retraite aux canots Mexiquains. Dans sa route, il découvrit, à peu de distance de Mexico, une petite île qui n'étoit qu'un rocher, & sur le sommet duquel étoit un château assez spacieux, d'où les Mexiquains qui le gardoient chargerent les Espagnols d'injures, & leur firent toutes sortes de menaces, comme d'un poste d'où ils se croyoient à l'abri de toute insulte. Cortez crut ne devoir pas laisser cette insolence impunie, principalement à la vue de la ville, dont les terrasses & les balcons étoient couverts d'une mul-

titude d'habitans qui observoient les premiers exploits des brigantins. Il descendit dans l'île avec cent cinquante Espagnols, monta au château par deux sentiers, l'attaqua si vivement, qu'il passa au fil de l'épée une partie de la garnison, & força l'autre de se sauver à la nage.

Les Espa-
gnols assié-
gent la Capi-
tale du Me-
xique.

Après cette expédition, Cortez se trouva forcé de changer tout son plan d'attaque. On vit tout-à-coup sortir de la ville un grand nombre de canots; les premiers s'avancerent d'abord avec lenteur pour attendre ceux qui les suivoient; mais le nombre devint si considérable, que le lac en fut tout couvert. Le mouvement des rames, l'éclat des plumes & des armes offrirent aux Espagnols un spectacle magnifique & terrible en même temps. Le lac étoit comme abîmé devant eux, & changé en une plaine où l'eau ne paroïssoit plus sous les bâtimens & les hommes qui la couvroient.

Cet appareil ne servit qu'à exciter le courage de Cortez : il forma ses brigantins en demi-lune, pour présenter plus de front à l'ennemi, & s'avança contre les canots Mexiquains,

DES AMÉRICAINS. 195

pour leur prouver qu'il ne craignoit pas d'en venir aux mains. Lorsqu'il se vit à quelque distance, il s'arrêta pour laisser prendre quelques momens de repos à ses rameurs, avec ordre d'entrer ensuite à toutes rames dans le gros de la flotte ennemie. Un vent de terre, qui s'éleva tout-à-coup, seconda les intentions de Cortez : les rameurs, soutenus par ce vent, poussèrent les brigantins sur cette multitude de canots qui couvroit le lac, & y firent un ravage qu'il est plus aisé de s'imaginer que de décrire. L'artillerie, les arquebuses, les arbalètes, qui tiroient sans perdre un seul coup; les piques, qui renversoient un nombre prodigieux d'hommes; la fumée même que le vent portoit devant la flotte, & qui obligeoit les ennemis de tourner la tête pour s'en défendre; les brigantins qui, par leur choc, brisoient les canots, tout concouroit à l'avantage des Espagnols. Cinq cents canots de l'avant-garde, & qui étoient remplis de Nobles Mexiquains, soutinrent cependant le combat avec beaucoup de valeur; mais tous les autres se trouverent dans une confusion si horrible, qu'ils

Ils remportent une victoire sur les Mexiquains.

se renversoient les uns les autres en fuyant. Dans ce combat naval, les ennemis perdirent la plus grande partie de leurs Soldats ; leur flotte fut rompue, & les brigantins en poursuivirent les débris, jusqu'à l'entrée de Mexico.

Cette victoire rendit les Espagnols maîtres du lac. Cortez s'avança jusque sous les murs de la ville, où il fit tirer quelques coups de canon, pour avertir les habitans de son triomphe. Ce fut avec une entière satisfaction qu'il vit les tours des Temples & les terrasses remplies de peuple qui en avoit été le spectateur.

Le Général retourna à Tezcucó pour laisser reposer ses troupes en sûreté pendant la nuit. Dès la pointe du jour, il ordonna de conduire les brigantins du côté d'Iztacpalapa. Dans sa route, il rencontra une multitude de canots qui ramoient avec beaucoup de vitesse vers Cuyoacan. Ne doutant pas qu'ils n'allassent du côté où d'Olid étoit posté avec un détachement, il alla promptement à son secours, le trouva sur la digue réduit à combattre de front contre les Mexiquains

qui l'attaquoient , & contre les canots qui venoient d'arriver & qui le prenoient en flanc. La nécessité avoit inspiré aux ennemis tout ce que l'art de la guerre peut enseigner. Ils avoient levé les ponts dans tous les endroits où les chaussées étoient coupées , & où les eaux du grand lac perdoient leur force en s'écoulant dans l'autre. Ils avoient des claies & des planches toutes prêtes pour passer d'un côté à l'autre , & avoient élevé des tranchées derriere ces fossés remplis d'eau , afin d'en défendre les approches. Cortez fit placer ses arquebusiers sur le bord des tranchées , pour écarter ceux qui voudroient les défendre , pendant qu'on passoit de main en main des fascines & qu'on combloit le fossé. Il fit ensuite avancer des pièces d'artillerie qui ouvrirent le passage , & les débris d'une fortification servoient à remplir le fossé de l'autre. D'Olid s'étoit emparé de la premiere , lorsque les canots Mexiquains étoient arrivés , & leur attaque imprévue commençoit à lui causer de l'embarras : mais ces canots prirent la fuite , sitôt qu'ils apperçurent les brigantins.

Cortéz, excité par le succès du travail , le fit pousser tout le jour suivant , & d'Olid se trouva le matin au dernier pont. Les Mexiquains accoururent pour le défendre ; mais Cortez , qui étoit dans un brigantin, sauta à terre avec les Espagnols qui l'accompagnoient , fit un carnage si horrible , que les ennemis , effrayés , prirent la fuite , & le laisserent maître d'une des principales rues de la ville.

Les Mexiquains , en fuyant , se jetterent dans un Temple peu éloigné : les tours , les degrés , tout ce Temple enfin fut couvert d'une si grande quantité de soldats , qu'il paroissoit une montagne de plumes & d'armes. Ils défioient les Espagnols , comme s'ils eussent été dans un lieu inaccessible. Cortez , indigné de voir tant d'orgueil suivre de si près tant de lâcheté , prit la résolution de les forcer dans ce poste. Il fit amener des brigantins quatre des meilleures pièces d'artillerie. La première décharge en renversa un si grand nombre , que les autres furent épouvantés , s'enfuirent du côté de la ville , & abandonnerent le Temple aux Espagnols , qui s'en emparerent & brûlerent toutes les Idoles.

Solis, liv.
5, chap. 21.

Cortez résolut de passer la nuit dans ce Temple , & de s'y fortifier pour resserrer les ennemis & pour y former la principale attaque. Il communiqua son dessein à ses Officiers , qui le combattirent par des raisons si fortes , qu'il l'abandonna. Il se rendit le lendemain à Iztacpalapa , & trouva San-Doval dans le plus grand embarras. Il s'étoit emparé de la plus grande partie de la ville qui étoit sur la digue ; mais , se voyant incommodé par les canots des ennemis qui étoient demeurés maîtres de la partie basse , & qui l'attaquoient sans relâche , il avoit entrepris de s'emparer de quelques édifices , d'où son artillerie pouvoit les écarter. A peine y étoit-il entré , qu'une multitude de canots , qui se tenoient en embuscade , l'avoient environné , le tenoient assiégé , & presque dans l'impossibilité de faire sa retraite. Cortez apperçut de loin tous ces canots , fit ramer à toute force & les écarta en peu de temps. Solis dit que les Mexiquains perdirent , dans cette occasion , une si grande quantité de soldats , qu'ils commencèrent à s'appercevoir de la diminution de leurs forces.

Après cette expédition, Cortez fit passer San-Doval du côté de Tepeaquilla, où il y avoit encore une chaussée moins large & moins commode, mais dont il étoit important de s'emparer, parce que les ennemis n'avoient plus que ce passage pour tirer les vivres, & ils commençoient à en manquer. Cortez fit ensuite voguer du côté de Tacuba, où il trouva Alvarado qui pouffoit son attaque avec divers succès ; mais il avoit perdu plusieurs Espagnols, ce qui causa beaucoup de chagrin au Général. Voyant que toutes ces différentes attaques ne lui réussissoient pas aussi promptement qu'il l'auroit souhaité, il résolut de prendre une autre marche, les suspendit toutes, pour avoir le temps de rassembler & de faire construire une flotte de canots, avec laquelle il pût se rendre maître de toutes les parties du lac. Pour cet effet, il envoya ordre à ses alliés de lui envoyer tous les canots qu'ils avoient en réserve, & en fit construire lui-même un grand nombre à Tezcuco. Lorsqu'il en eut une quantité suffisante pour remplir son projet, il mit dans chaque un nombre assez considérable d'Indiens,

sous des Capitaines de leur nation. Il les divisa en trois escadres, dont chacune devoit être soutenue de quatre brigantins. Alors, on recommença les attaques avec plus d'ordre & de facilité. On fit, nuit & jour, des rondes sur le lac, pour arrêter les sorties des Mexiquains : on enleva tous ceux qui tentèrent de passer pour porter à la ville des vivres & de l'eau. San - Doval, d'Olid & Alvarado pénétrèrent jusqu'aux faux-bourgs de la ville.

Les assiégés mirent tout en usage pour leur défense ; ils montrèrent, dans cette occasion, autant d'activité & d'industrie qu'on pourroit en attendre des peuples les plus policés. Ils se réduisirent d'abord à faire leurs sorties pendant la nuit, pour fatiguer les Espagnols par les inquiétudes & les veilles. Ils envoyèrent, par de longs détours, des canots chargés de pionniers, qui nettoyoient les fossés qu'on avoit eu beaucoup de peine à combler. Ils imaginèrent un stratagème qui fait honneur à leur industrie : ils construisirent dans la ville trente barques renforcées de grosses planches, pour s'en faire un rempart, derrière lequel ils pouvoient

être à couvert. Une nuit fort obscure , ils allèrent se poster dans quelques endroits couverts de grands roseaux , au travers desquels la vue ne pouvoit pénétrer. Ils y enfoncerent quantité de gros pieux qui s'élevoient à fleur d'eau , & dont le seul choc étoit capable de nuire aux plus grands vaisseaux. Ils espéroient pouvoir attirer , dans cette forêt de roseaux & de pieux , quelques-uns des brigantins qui alloient successivement en course , & avoient préparé trois ou quatre canots chargés de vivres , pour les faire servir d'amorce. En effet , deux brigantins ne tarderent pas à donner dans le piège : les canots chargés de vivres se présentèrent fort adroitement , & prirent la fuite ; les brigantins les poursuivirent avec une extrême promptitude , & donnerent au travers des pieux. Au même instant , les Indiens parurent dans leurs barques , & vinrent à l'attaque avec une fureur qui tenoit du désespoir. Ceux qui étoient dans ces brigantins , voyant que l'effort des rames ne suffisoit pas pour les débarrasser , prirent le parti de soutenir le combat , pour occuper les ennemis. Ils firent en même temps descendre

quelques plongeurs qui couperent les pieux. La liberté qu'ils eurent ensuite de se remuer, les mit en état de faire jouer leur artillerie; mais les Espagnols y firent une perte considérable : deux de leurs plus braves Officiers y périrent, & presque tous les soldats furent blessés.

Cortez, résolu de venger la mort de ces deux braves Officiers, employa contre les ennemis leur propre ruse : il posta, la nuit suivante, six brigantins dans un autre lieu couvert de roseaux, & qui n'étoit pas éloigné des ennemis. A la pointe du jour, il fit sortir de la flotte un autre brigantin qui, paroissant chercher les canots qui portoient des vivres, s'approcha des barques autant qu'il étoit nécessaire pour paroître les avoir découvertes, & prit sur-le-champ la fuite du côté où étoit la contre-embuscade. Les Mexiquains poursuivirent le brigantin, comme Cortez l'avoit prévu, &, se croyant sûrs de le prendre, ils poussèrent des cris de joie. Lorsqu'ils furent à une distance convenable, les autres brigantins sortirent de leur embuscade, firent sur eux une décharge de toute leur artillerie.

lerie , qui coula à fond la plus grande partie des barques , & jetta la consternation dans toutes les autres ; la seconde décharge acheva de détruire le reste.

Dans le même temps on fut informé, par divers prisonniers qu'on fit dans les attaques , que la ville commençoit à manquer de vivres , ce qui engagea Cortez à apporter encore plus de soin pour leur couper les passages ; mais , pour autoriser encore davantage la justice de ses armes , il rendit la liberté à deux ou trois des principaux prisonniers , & les chargea de dire à l'Empereur qu'il lui offroit la paix , à condition seulement qu'il reconnoîtroit la souveraineté du Roi d'Espagne , dont le droit étoit fondé , parmi les Mexiquains , sur une tradition de leurs ancêtres. Les prisonniers qui furent faits depuis , rapportèrent que Guatimozin avoit reçu cette proposition avec moins d'orgueil qu'il n'avoit coutume d'en marquer ; qu'il avoit assemblé ses Officiers , ses Ministres & les Sacrificateurs ; qu'il leur avoit représenté le misérable état de la ville avec un attendrissement qui sembloit marquer de l'inclination pour

la paix, Tous les Officiers et les Ministres entrèrent dans les mêmes sentimens ; mais les Sacrificateurs s'opposèrent à la paix avec une opiniâtreté invincible ; ils affuroient que les Dieux leur avoient promis la victoire. Le respect dont ils étoient en possession & le motif de la Religion qui appuyoient leur sentiment, l'emporta. L'Empereur, quoiqu'il eut un pressentiment de sa ruine prochaine, consentit à continuer la guerre, & fit publier dans toute la ville que quiconque parleroit de paix seroit sur-le-champ puni de mort, sans épargner les Sacrificateurs même qui étoient obligés de soutenir avec plus de fermeté que les autres le sentiment des oracles.

Si-tôt que Cortez fut informé de cette résolution, il prit celle d'attaquer Mexico par les trois chaussées & de porter le fer & le feu dans la ville jusqu'au Palais Impérial. Il envoya ordre à San-Doval & à d'Alvarado d'attaquer par chacun leur côté à une heure marquée. Pour lui, il forma son attaque du côté de Cuyoacan. Les ennemis avoient rouvert les fossés de la digue & relevé leurs fortifications :

mais Cortez fit approcher cinq brigantins qui, avec leur artillerie, rompirent ces fortifications, tandis que les troupes de terre combloient les fossés. Ainsi l'armée avança sans beaucoup d'obstacle : mais elle fut arrêtée au dernier pont qui touchoit au quai de la ville. Les Mexiquains avoient coupé la chaussée dans un espace d'environ quinze piés de longueur, ce qui avoit repoussé l'eau vers les quais & la rendoit beaucoup plus haute dans ce nouveau fossé. Ils avoient en outre fortifié cet espace du côté de la ville, avec deux ou trois rangs de poutres & de grosses planches liées par des traverses & de longues chevilles : cette barriere étoit en outre défendue par une multitude incroyable de soldats. Les premiers coups de canon briserent cependant cette machine, & ses débris tuerent un grand nombre de Mexiquains. Ceux qui occupoient les premiers rangs reculèrent sur ceux qui les suivoient & les forcerent de rentrer dans la ville. Le quai étant nettoyé, Cortez fit approcher les brigantins & les canots de ses alliés pour mettre ses troupes à terre; Il y fit passer sa cavalerie par

le même moyen , et ne prit que trois pieces d'artillerie qu'il crut suffisantes pour son expédition.

Avant d'aller aux ennemis , il chargea Julien Alderete de faire combler le grand fossé de la chaussée sous la protection des brigantins qui continuoient de border le quai. Le combat ayant commencé dans les premières rues de la ville , Alderete , échauffé par le bruit des armes , & croyant que l'emploi de combler & de garder le fossé étoit au-dessous de lui , se livra à une ardeur indiscrete , marcha au combat & fut suivi par toute sa troupe. Ainsi le fossé qu'on n'avoit pu traverser en arrivant fut abandonné. Sitôt que l'Empereur en fut averti , il ordonna à ses Officiers de retourner vers le quai avec leurs troupes , afin de charger les Espagnols au passage , lorsqu'ils voudroient s'en retourner. Cortez , qui n'avoit pas dessein de s'établir ce jour là dans la ville , voyant qu'il lui restoit peu de tems pour retourner dans son quartier avant la nuit , ordonna la retraite. Comme il ignoroit que le fossé eût été abandonné , il marcha de ce côté espérant le trouver

Perte que
l'impruden-
ce d'un Offi-
cier cause
aux Espa-
gnols.

comblé & gardé. Lorsqu'il approcha du quai, son arriere-garde fut attaquée par des légions d'ennemis. Les Arquebusiers firent face & le Général, suivi des cavaliers, résista aux premiers efforts des ennemis. Etant alors instruit de l'imprudence d'Alderete, il voulut rallier ses troupes & former des bataillons : mais ses ordres furent mal exécutés. Les Alliés qu'il avoit fait marcher vers la digue se précipiterent avec confusion dans le fossé : les uns passaient sur les brigantins & dans les canots ; les autres se jettoient dans l'eau où une troupe de nageurs Mexiquains les perçoient de leurs dards, ou les étouffoient au fond du lac. Cortez combattoit avec son courage ordinaire & pouffoit les ennemis avec vigueur : mais son cheval fut tué sous lui. Un Officier nommé François Guzman lui présenta le sien. Cette généreuse action coûta la vie à l'Officier : il fut enlevé par les ennemis. Cortez se retira vers les brigantins où il arriva tout couvert de sang & de blessures. Dans cette action, quarante Espagnols furent enlevés par les ennemis ; on perdit en outre mille Tlascalans & une piece d'artillerie.

Le chagrin que Cortez ressentit de ce désastre fut plus dangerieux pour sa vie que ses blessures mêmes. Il ne pouvoit se consoler de la perte de Guzman & des autres Espagnols. Alderete, pénétré de douleur à la vue de tous les maux que son imprudence avoit causés, alla offrir sa tête au Général, pour l'expiation de son crime. Cortez, ne croyant pas devoir faire un exemple qui ne pourroit servir qu'à décourager les plus braves guerriers, se contenta de lui faire une vive réprimande en présence de toute l'armée. Pour comble de douleur, il apprit encore que San-Doval & Alvarado avoient perdu vingt Espagnols dans les attaques qu'ils avoient formées. Il se trouvoit encore dans la cruelle nécessité de garder sa douleur au-dedans de lui-même pour ne pas décourager ses soldats. Il résolut de changer le siège en blocus pendant qu'on panseroit les blessés.

Solis, liv.
5. chap. 22
et 23.

Herrera, Diaz & Solis assurent que les blessés furent guéris du secret, ce qu'on appelle en Espagne *curar por ensalmo*. Diaz, qui étoit témoin de cette opération, l'attribue à un soldat nommé *Jean Catalano*. Il mettoit sur

les plaies un peu d'huile & récitait quelques versets des Psaumes de David. Le lecteur fera les réflexions qu'il voudra ; nous nous contenterons de dire que suivant les sources dans lesquelles nous puisons , les soldats de Cortez & lui-même furent guéris en très-peu de temps.

Cependant les Mexiquains célébroient leur victoire par des réjouissances. Tous les quartiers de la ville furent éclairés par de grands feux : on entendoit le son des instrumens militaires qui se répondoient en différens chœurs. On voyoit la clarté répandue dans tous les Temples , ce qui annonçoit des cérémonies barbares. On ne douta pas que cet appareil ne regardât les prisonniers Espagnols que l'on sacrifioit aux Dieux de l'Empire. Quelques soldats qui s'avancerent dans des canots entendirent les cris de ces malheureuses victimes & crurent reconnoître ceux qui les pouffoient : pitoyable spectacle qui frappa , peut-être plus leur imagination que leurs oreilles & leurs yeux. Lorsqu'ils en firent le récit au quartier , Cortez ne put retenir ses larmes.

Cet avantage, joint à l'idée que les Mexiquains avoient d'avoir appaisé leurs faux Dieux , releva leur courage au point que la nuit même , un peu avant le jour , ils s'approchèrent des quartiers , dans l'attention de mettre le feu aux brigantins & d'achever la défaite des Espagnols , qu'ils savoient être blessés pour la plus grande partie & tous fatigués : mais ils eurent l'imprudence de faire sonner cette terrible trompette qui inspiroit de la fureur aux soldats toutes les fois qu'ils l'entendoient. Son bruit avertit les Espagnols de ce qui alloit se passer : ils se tinrent si bien sur la défensive , qu'ils repoussèrent les Mexiquains en pointant sur eux les pièces des brigantins & celles de leurs logemens.

Le jour suivant l'Empereur employa une ruse , dont le plus grand homme de guerre auroit lieu de s'applaudir. Il fit courir le bruit que Cortez avoit été tué dans sa retraite ; ce qui releva le courage des Mexiquains , par l'espérance de se voir bientôt délivrés des Espagnols. Il fit en même-temps publier dans toutes les villes voisines que le Dieu de la guerre , adouci par

le sang des victimes Espagnoles , lui avoit annoncé d'une voix intelligible que la guerre finiroit dans huit jours , & que tous ceux qui mépriseroient cet avis périroient dans cet intervalle. Il y envoya en même temps les têtes des Espagnols qui avoient été sacrifiées , comme des témoignages sensibles d'une victoire qui devoit les ramener à l'obéissance. Il eut encore l'adresse d'introduire dans le camp des alliés de Cortez plusieurs émissaires qui y répandirent la même prophétie. Les oracles du Dieu de la guerre avoient une réputation si bien établie dans toutes les contrées , que les Indiens des différentes nations étoient accoutumés à les respecter. Un terme si court frappa leur imagination au point qu'il les détermina à quitter le camp Espagnol & tous les quartiers se trouverent abandonnés dans l'espace de deux ou trois nuits. Les Tlascalans mêmes les imiterent , à l'exception de quelques Nobles qui préférèrent l'honneur à la vie. Cortez , désolé de voir que son entreprise étoit sur le point d'échouer , regarda le remede comme impossible , parce qu'il ne connoissoit

Ruse que
l'Empereur
emploie
pour enga-
ger les Tlas-
calans et les
autres alliés
à abandon-
ner Cortez.

pas la cause du mal. Il parvint enfin à la connoître , & envoya promptement après les déserteurs, pour les engager à suspendre leur marche jusqu'à ce que les huit jours fussent écoulés, en leur faisant considérer que ce délai ne changeroit rien à leur sort , & les assurant d'ailleurs qu'on cherchoit à les tromper , & qu'ils se repentiroient d'avoir été si crédules. Ils consentirent à laisser passer les huit jours dans les lieux où ils s'étoient arrêtés. Voyant que le temps marqué par les prétendus oracles étoit passé, ils eurent honte eux-mêmes d'avoir été si crédules, revirent à l'armée avec une nouvelle hardiesse. Dom Fernand, Cacique de Tezcucó, avoit envoyé son frere aux troupes de sa nation : il les ramena le huitième jour avec de nouvelles levées. Les Tlascalans, honteux de leur désertion, n'osoient retourner à l'armée : mais lorsqu'ils virent un nouveau renfort que leur République envoyoit à Cortez , ils se joignirent à lui & rentrèrent dans leur quartier. Le Général feignit de les confondre avec les nouvelles recrues, & leur fit la même accueil.

Ces recrues , qui augmentoient considérablement les forces des Espagnols , & le bruit qui se répandit que la ville étoit réduite à la dernière extrémité , engagea plusieurs nations , qui jusqu'alors étoient restées neutres , à se déclarer en faveur des Espagnols. La plus considérable fut celle des Atomies , Montagnards féroces , qui conservoient leur liberté dans des retraites inaccessibleles , dont la stérilité & la misère avoient toujours empêché les Mexiquains d'en entreprendre la conquête. Ils avoient toujours haï les sujets de l'Empereur , sans autre motif que leur faste & leur mollesse. On ne dit point de combien d'hommes étoit composé le secours qu'ils amenèrent aux Espagnols ; mais on assure que Cortez se vit alors à la tête de deux cents mille hommes.

Les Mexiquains n'étoient pas demeurés dans l'inaction pendant que leurs ennemis avoient suspendu leurs hostilités : ils avoient fait de fréquentes sorties la nuit & le jour , sans cependant faire beaucoup de mal aux Espagnols que les brigantins avoient toujours mis à couvert. On apprit , des

derniers prisonniers, que la rareté des vivres commençoit à être si grande dans la ville, qu'on avoit peine à arrêter les murmures des soldats & du peuple; que les eaux du lac, dont on étoit obligé de faire usage, faisoient périr beaucoup de monde.

Cortez assembla ses Officiers pour délibérer sur le parti que l'on avoit à prendre dans cette conjoncture. Toutes les opinions se réunirent à recommencer les attaques des trois chaussées, & à se maintenir dans la ville, si l'on parvenoit à y prendre poste, comme on avoit lieu de l'espérer. Les trois corps des trois postes eurent ordre d'attaquer en même temps; & d'avancer chacun par son côté, jusqu'à la grande place du marché appelée *Tlaxeluco*, où ils devoient se joindre tous & agir suivant les occasions.

On fit une provision abondante de vivres, d'eau, & de tout ce qui parut nécessaire à la subsistance des troupes, dans une ville qui manquoit de tout. Les trois Commandans firent sortir leurs soldats du quartier dès la pointe du jour. Chacun étoit soutenu par ses brigantins & ses canots. Ils attaque-

rent les trois chauffées en même temps , & les trouverent toutes trois en état de défense : les ponts étoient levés , les fossés ouverts , & le nombre des ennemis étoit aussi grand que si la guerre n'eût commencé que de ce jour. Après quelque résistance , les trois corps arriverent presque en même temps à la ville : ils avancèrent jusqu'aux endroits où les maisons étoient ruinées , y firent des retranchemens , & y établirent leurs quartiers pour passer la nuit , avec toutes les précautions nécessaires. Cette conduite déconcertoit les projets des Mexiquains , qui espéroient encore les charger dans leur retraite. Les Nobles s'assemblerent , coururent au Palais Impérial , & supplierent l'Empereur de s'éloigner du péril. Les uns lui conseilloyent d'abandonner la ville ; les autres vouloyent qu'on fortifiât le Palais ; d'autres proposerent enfin de faire les derniers efforts pour déloger les Espagnols des postes dont ils s'étoient emparés. Guatimozin prit le parti le plus digne d'un empereur , ce fut de mourir au milieu de ses sujets. En conséquence , il donna ordre que tous les soldats fussent

fulssent prêts pour attaquer les ennemis en même temps. Si-tôt que le jour parut, ils s'avancèrent vers les trois quartiers des Espagnols : mais on y étoit instruit de leurs mouvemens, & on avoit disposé l'artillerie & les arquebuses sur toutes les avenues, & on tua un si grand nombre de Mexiquains, que tous ceux qui restoiént, perdant l'espoir de réussir, se retirèrent. Les Espagnols les poursuivirent l'épée à la main, & se procurèrent un espace beaucoup plus considérable pour la nuit suivante, que celui qu'ils avoient occupé pendant la précédente.

Cet heureux succès fut suivi par d'autres difficultés : le lendemain, ils ne purent avancer que pas à pas, en détruisant les maisons, & en comblant les tranchées que les Mexiquains avoient faites dans les rues ; mais l'ardeur du travail avança beaucoup l'ouvrage. En moins de trois jours, les trois Commandans se rencontrèrent dans la place qui avoit été indiquée. La division d'Alvarado s'y établit, après en avoir chassé plusieurs bataillons que les ennemis y avoient placés. Cet Officier vit, assez près de ce lieu, un Temple

fort spacieux , dont les tours & les degrés étoient occupés par une multitude de Mexiquains. Il sentit combien il étoit intéressant de ne pas laisser ce corps d'ennemis derriere lui , envoya quelques compagnies , qui l'attaquerent & le délogerent sans beaucoup de résistance. Il rangea ensuite son corps de troupes en ordre de bataille , afin de faire un logement. Il ordonna ensuite qu'on fit de la fumée au haut du Temple , pour avertir les autres Capitaines qu'il s'étoit emparé de ce poste. Bientôt la division que Cortez commandoit arriva au milieu de la place , & la foule de Mexiquains qui fuyoient devant elle , se jeta dans les bataillons d'Alvarado , qui les taillerent en pièces. Ceux qui fuyoient devant Sandoval eurent le même sort , & les trois Commandans se rejoignirent au lieu désigné.

Les Mexiquains , voyant les forces des Espagnols réunies , coururent avec empressement pour défendre la personne de l'Empereur , ce qui facilita au Général le moyen d'établir ses logemens sans obstacle. On employa quelques compagnies des alliés à dé-

barrasser la place des corps morts dont elle étoit remplie. On les jetta dans les canaux. On fut obligé d'employer des Officiers Espagnols, pour empêcher que ceux qui étoient occupés à cette fonction ne se dérobaient avec leur charge, pour en faire des festins qui étoient toujours la dernière fête de leur victoire. Malgré ces précautions, quelques-uns trouverent le moyen de contenter leur 5. *Solis, liv. chap. 24.* abominable avidité & de dévorer des cadavres; mais on feignit de ne pas s'en appercevoir: il auroit été dangereux d'employer la sévérité. Cortez étoit trop prudent pour laisser échapper aucun des moyens qui pouvoient le conduire à son but, il envoya ordre aux Officiers des brigantins & des canots, de courir sans relâche d'une digue à l'autre, & de lui donner sur-le-champ avis de tous les mouvemens des assiégés. Il distribua ensuite ses troupes de manière qu'elles pussent se livrer, pendant la nuit, au repos dont elles avoient besoin. Il ne fut en effet interrompu que par les supplications de plusieurs habitans de la ville, à demi morts de faim, qui s'approchoient, sans armes,

pour demander des vivres , en offrant de vendre leur liberté à ce prix. Quoiqu'il y eut beaucoup d'apparence qu'on les chassoit comme des bouches inutiles , ils excitèrent la pitié de Cortez , au point qu'il leur fit donner quelques rafraîchissemens , & les laissa passer dans la campagne , où ils pouvoient trouver leur subsistance.

Le jour , en paroissant , fit appercevoir une multitude de Mexiquains armés , dans les rues dont ils étoient encore en possession. Leur dessein étoit de couvrir seulement plusieurs ouvrages par lesquels ils vouloient fortifier leur dernière retraite. Cortez , voyant qu'ils n'étoient point disposés à l'attaquer , suspendit l'exécution du dessein qu'il avoit formé de donner un dernier assaut. Il se flatta même de leur faire accepter de nouvelles propositions dans la conjoncture où ils se trouvoient. Il chargea de cette commission trois ou quatre prisonniers des plus qualifiés. Voyant disparoître , vers le milieu du jour , les soldats qui gardoient les rues , il crut être arrivé au moment où les Mexiquains alloient se soumettre.

Le Palais dans lequel Guatimozin s'étoit retiré avec la Noblesse & une partie des soldats , formoit un angle très-spacieux , dont la plus grande partie étoit environnée des eaux du lac : l'autre , peu éloignée de Tlateluco , étoit fortifiée d'une circonvallation de grosses planches garnies de fascines , de pieux , & d'un fossé profond qui coupoit toutes les rues voisines. Le jour suivant , Cortez , à la tête de la plus grande partie des Espagnols , s'avança dans les rues que les Mexiquains avoient abandonnées , & rencontra leurs fortifications , dont toute la ligne étoit couronnée de soldats ; mais on jugea qu'ils n'avoient aucunement dessein de commettre des actes d'hostilité par le silence de leurs instrumens militaires & par la cessation de leurs cris. Il s'avança deux ou trois fois jusqu'à la portée des fleches , après avoir donné ordre aux Espagnols qu'il accompagnoient de ne former aucune attaque. Les Mexiquains baissèrent les armes , & ce repos , qui fut accompagné du même silence , fit croire aux Espagnols que les propositions de paix n'étoient pas désagréables aux Mexiquains. On re-

marqua en même temps qu'ils faisoient tous leurs efforts pour dérober aux Espagnols la connoissance de la misère qu'ils enduroient. Ils mangeoient en leur présence de petits pains de maïs, & en jettoient quelques-uns au peuple, qui tendoit les bras de l'autre côté, pour recevoir ce foible secours. Cette espece de trêve dura trois jours, pendant lesquels on vit sortir de l'enceinte plusieurs Officiers, qui défièrent au combat singulier les plus braves Espagnols. Leurs instances duroient cependant fort peu, & la plupart se retiroient avec précipitation, lorsqu'ils voyoient qu'on se dispoisoit à leur répondre; mais ils paroissoient aussi contents de leurs bravades qu'ils l'auroient été de la victoire. Un de ces braves s'approcha un jour du quartier-général : sa parure annonçoit que c'étoit un Noble. Il avoit pour armes une épée & un bouclier de quelqu'un des Espagnols qui avoient été sacrifiés. Il répéta plusieurs fois son défi avec un air de fierté, même d'arrogance. Cortez, indigné de son insolence, lui fit crier, par son interprète, que s'il vouloit amener avec lui dix

autres Mexiquains, il permettroit qu'un jeune Espagnol, qu'on lui montra, les combattit tous ensemble. Ce jeune homme avoit seize ou dix-sept ans au plus : il étoit page de Cortez, & se nommoit *Jean Nugnez de Mercado*. Le Mexiquain, irrité d'un langage si méprisant, recommença ses bravades avec plus d'insolence. Mercado, croyant que ce combat le regardoit, puisque le Général l'avoit désigné, se déroba si légèrement qu'on ne put le retenir. Il franchit, avec la même légèreté, le fossé qui bordoit le quartier, chargea le Mexiquain avec autant de force que de courage, & l'abbattit à ses piés. Cette action lui attira l'éloge de tous les Espagnols, & les applaudissemens même des ennemis qui étoient présens. Il revint mettre aux piés du général l'épée & le bouclier du vaincu. Cortez, charmé de sa valeur, l'embrassa plusieurs fois, lui ceignit lui-même l'épée qu'il venoit de gagner, & lui confirma le titre de Chevalier, qu'il avoit acquis par son courage.

Le Conseil de Guatimozin n'avoit pas cessé de délibérer sur les proposi-

tions de Cortez, pendant le temps que la suspension avoit duré. La plus grande partie des Nobles & des Ministres opinoient pour la paix, afin de faire cesser la misere extrême à laquelle le peuple étoit réduit ; mais les Sacrificateurs s'y opposoient de toutes leurs forces , parce qu'ils regardoient leur perte comme attachée à l'alliance des Espagnols avec les Mexiquains. Ils eurent le talent de mêler dans leurs représentations les promesses & les menaces de leurs Dieux : on résolut de continuer la guerre. L'Empereur ordonna , avant de rompre la trêve, qu'une partie de la Noblesse & tous les canots qui étoient autour de lui, se rendissent dans une espece de port que le lac formoit derriere son Palais: il vouloit se préparer une retraite, en cas que la fortune l'abandonnât encore lorsqu'il feroit ses derniers efforts. Cet ordre fut exécuté avec tant de bruit & de confusion , que les Officiers Espagnols , qui commandoient les brigantins, ne tarderent pas à s'apercevoir des mouvemens qui se faisoient dans cet endroit. Ils en informerent aussi-tôt Cortez , qui se douta

du dessein qu'avoit formé l'Empereur. Il envoya sur-le-champ San-Doval, qu'il nomma Capitaine Général des brigantins, pour assiéger le port avant la fin du jour, se mit à la tête de ses troupes de terre, les disposa au combat & s'approcha des fortifications, pour hâter la conclusion de la paix par les menaces d'une sanglante guerre. Les Mexiquains qui, de leur côté, avoient reçu l'ordre de se préparer au combat, annoncèrent la rupture de la paix par des cris horribles. Ils marquerent beaucoup de résolution ; mais les premiers coups de canon leur ayant fait connoître la foiblesse de leurs remparts, ils connurent le danger qui les menaçoit. Ils ne tarderent pas à faire paroître des drapeaux blancs, & à répéter plusieurs fois le mot de paix qu'ils avoient appris à prononcer. On leur fit annoncer, par les interprètes, qu'on écouterait leurs propositions. Quatre Ministres de l'Empereur se présentèrent sur le fossé, en habits qui annonçoient l'objet de leur mission. Ils saluèrent les Espagnols avec de profondes révérences, & s'adressèrent au Général, qui s'avança aussi sur le

bord du fossé, & lui dirent que le puissant Guatimozin, sensible aux miseres de son peuple, les avoit nommés pour traiter de bonne foi; qu'il souhaitoit la fin d'une guerre également funeste aux deux partis, & qu'il n'attendoit que les propositions du Général Espagnol, pour lui envoyer les siennes. Cortez répondit que la paix étoit l'unique but de ses armes, & que, malgré le pouvoir qu'il avoit d'employer la force contre ceux qui tar-
doient si long-temps à se rendre à la raison, il vouloit encore bien revenir au traité que l'on avoit rompu; mais que les affaires de cette importance s'arrangeoient difficilement par la voie d'un tiers, & que, pour éviter toutes les contestations, il étoit nécessaire que leur Empereur parût accompagné de tous ses Ministres; afin de pouvoir les consulter sur-le-champ, si l'occasion s'en présentoit; que les Espagnols accepteroient toutes les conciliations qui ne blesseroient point l'autorité de leur Monarque, & qu'ils engageoient leur parole, non-seulement de finir les hostilités, mais encore d'employer toutes leurs forces au service du Roi

du Mexique. Les envoyés se retirèrent avec les apparences d'une entière satisfaction, & Cortez se hâta d'envoyer ordre à San-Doval de suspendre l'attaque du port. Les envoyés reparurent un quart-d'heure après sur le bord du fossé, pour assurer que l'Empereur viendrait le lendemain avec ses Ministres, & qu'ayant la paix à cœur, il ne se retirerait point sans l'avoir conclue.

Leur dessein n'étoit que de traîner la négociation, afin de faire tous les préparatifs pour assurer la retraite de l'Empereur qui étoit résolue. Les Députés revinrent encore à l'heure qu'ils avoient marquée : mais ils dirent que Guatimozin ne pouvoit venir que le jour suivant, à cause d'un accident qui lui étoit arrivé. Ils ajouterent qu'il falloit encore remettre l'entrevue, pour en préparer les formalités. Enfin, les Mexiquains eurent l'adresse de tromper ainsi Cortez pendant quatre jours. Il étoit si persuadé qu'ils desiroient sincèrement la paix, qu'il avoit déjà pris des précautions pour recevoir l'Empereur avec éclat : mais, lorsqu'il apprit ce qui se passoit sur le lac, il eut honte de se voir la dupe de sa trop grande crédulité.

lité, & ne put s'empêcher de faire éclater sa colere.

Au point du jour marqué par Cortez pour l'entrevue, San-Doval s'aperçut qu'une multitude de Mexiquains s'embarquoient sur les canots qui étoient dans le port. Il en fit avertir aussi-tôt le Général, assemblea ses brigantins qui étoient dispersés en différens postes. Bientôt les canots Mexiquains se mirent à la rame : ils portoient la principale Noblesse & les principaux Officiers des troupes de l'Empire, qui étoient résolus de combattre les brigantins pour favoriser la fuite de l'Empereur. Leur dessein étoit de se disperser, sitôt que sa personne seroit en sûreté, pour la rejoindre par différentes routes. Ils allerent effectivement droit aux brigantins, & les attaquèrent avec tant de fureur, que, sans s'effrayer du premier fracas de l'artillerie, ils s'avancerent jusqu'à la portée des armes blanches. Pendant qu'on en étoit aux mains, San-Doval s'aperçut que six ou sept grandes barques s'éloignoient à force de rames, & cherchoient à s'échapper. Il donna ordre à *Garcie Holguin*, qui commandoit le brigantin le plus léger,

de les suivre à force de rames & de voiles, de les attaquer, & de tâcher de les prendre, s'il étoit possible. Holguin les poussa si vigoureusement, qu'en peu de temps il eut assez d'avance pour tourner la proue : il tomba sur la première qui paroissoit commander les autres. Toutes les barques s'arrêtèrent alors comme de concert, & les Matelots haussèrent leur rames lorsqu'ils se virent investis. Ceux qui étoient dans la première crièrent de toutes leurs forces qu'on ne tirât pas parce que la personne de l'Empereur y étoit. Ce langage fut entendu de quelques Espagnols qui savoient plusieurs mots de la langue du Mexique. Pour se faire encore mieux entendre, ils baissèrent les armes. Le brigantin aborda dans ce moment la barque, où Holguin se jeta l'épée à la main avec quelques Espagnols.

Guatimozin y étoit effectivement : L'Empereur
il s'avança le premier, & reconnaif- du Mexique
fant le Capitaine à la déférence qu'on est fait pri-
avoit pour lui, il lui dit d'un air assez sonnier.
assuré : « Je suis votre prisonnier, & j'irai
» où vous voudrez : je vous prie seu-
» lement de respecter l'Impératrice &
» les femmes de sa suite. » Il passa aussi.

Solis, liv.
5. chap. 24
et 25.

tôt dans le brigantin, & donna la main à l'Impératrice, pour lui aider à monter. Il conserva une si grande présence d'esprit dans ce terrible moment, que, s'apercevant que Holguin regardoit les autres barques avec une espece d'embarras, il lui dit : « Soyez » sans inquiétude, tous mes sujets vien- » dront mourir à mes piés ». En effet, au premier signe qu'il leur fit, ils laisserent tomber leurs armes, & suivirent tranquillement le brigantin.

San-Daval étoit alors occupé à combattre les barques ; & l'on s'apercevoit à leur résistance qu'elles étoient remplies de la Noblesse, qui avoit formé la résolution de périr pour conserver la liberté du Monarque. Elle cessa cependant aussi-tôt qu'elle fut instruite de sa captivité, et les cris de guerre se changerent en gémissemens. Les Mexiquains prirent le parti de se soumettre : la plupart passa même dans les brigantins, pour suivre la fortune de son Souverain.

Holguin, se hâta d'envoyer un canot porter cette heureuse nouvelle à Cortez, et l'avertir qu'il lui ameneroit lui-même cet illustre prisonnier. Il passa à

la vue de San-Doval ; mais, voulant avoir l'honneur de remettre lui-même Guatimozin entre les mains de Cortez , il évita de s'approcher des brigantins , dans la crainte d'être arrêté par un ordre auquel il n'auroit pu résister sans se rendre coupable. Pendant que tous les événemens se passaient sur le lac, Cortez , toujours à la tête des troupes de terre , continuoît d'attaquer les tranchées ; & les Mexiquains qui avoient été chargés de les défendre , combattoient avec une constance & une hardiesse qui n'avoit point encore eu d'exemple : mais le malheur qui venoit d'arriver à l'Empereur , leur ayant été annoncé par leurs sentinelles , ils se retirèrent avec un trouble dont on ne connut la cause qu'à l'arrivée du canot de Holguin. Cortez à cette nouvelle leva les yeux au Ciel , pour lui rendre grace d'un événement aussi heureux. Il donna aussi-tôt ordre à ses soldats de cesser l'attaque jusqu'à nouvel ordre : il envoya en même-temps deux Compagnies d'Espagnols sur les bords du lac , pour y recevoir Guatimozin à la descente du brigantin qui le portoit. Il marcha lui-même après eux pour le

recevoir, & pour lui donner toutes les marques de considération qu'il croyoit lui devoir. L'Empereur y répondit de la même manière : il sembloit qu'il vouloit couvrir son dépit des marques de la reconnoissance. Lorsqu'ils furent arrivés au quartier des Espagnols, tous les Officiers s'arrêtèrent à la porte, & le Monarque entra avec l'Impératrice : il affecta un air de tranquillité qui étonna même les Espagnols. Ce Prince s'assit un instant avec l'Impératrice, se leva aussitôt pour faire asseoir le Général. Reconnoissant les Interprètes aux postes qu'ils occupoient, il dit à Cortez :

Solis, liv. 5. chap. 25. « Qu'attendez-vous, généreux Capitaine, pour m'ôter la vie avec ce poignard que vous avez à votre côté ? des prisonniers comme moi ne servent que d'embarras aux vainqueurs : je veux mourir par vos mains, puisque je n'ai pas eu la satisfaction de perdre la vie pour ma patrie ». En cet endroit la constance lui manqua, & les larmes étouffèrent sa voix : mais elles en dirent plus qu'il n'avoit fait lui-même. L'Impératrice les laissa couler avec moins de réserve, & Cortez fut lui-même obligé de faire violence à

la pitié que ce spectacle lui inspiroit. Il garda le silence quelque temps, pour laisser à ces illustres malheureux celui de calmer les premiers mouvemens de leur douleur. Il prit enfin la parole & lui dit : « Seigneur, vous n'êtes point » tombé dans une disgrâce indigne de » vous : ce n'est point d'un simple » Officier dont vous êtes le prisonnier, » c'est d'un Monarque si puissant, qu'il » ne reconnoît point de supérieur sur » la terre, & si généreux en même- » temps, que Guatimozin peut espé- » rer non-seulement de recouvrer sa » liberté, mais encore l'Empire du » Mexique, & qu'en attendant ses or- » dres, je le ferai servir & respecter » par les Espagnols comme s'ils étoient » ses propres sujets ». Cortez voulut ensuite tenter de le consoler par quelques exemples de Souverains tombés dans de pareilles disgrâces : mais il s'aperçut que la douleur ne permettoit pas à Guatimozin de l'écouter.

Ce Prince avoit environ vingt-
 quatre ans. Sa valeur & ses exploits
 l'avoient fait monter au rang d'où l'on
 tiroit les Empereurs. Il avoit la taille
 haute & bien proportionnée : son

Portrait de
 Empereur
 Guatimozin.
*Solis, ubi
 supra.*

teint étoit si beau, qu'il paroïssoit comme étranger au milieu des Indiens. Ses traits, sans être réguliers, étoient assez agréables. Il avoit l'air naturellement fier : il le conserva même au milieu de son affliction, & s'attiroit plus de respect encore que de pitié.

Celui de
l'Impératri-
ce.

L'Impératrice étoit de même âge que l'Empereur, les graces & la vivacité de ses manieres attiroient les regards. Au premier aspect, elle avoit quelqu'éclat qu'on prenoit pour de la beauté : mais, en l'examinant, on lui trouvoit les traits moins délicats que les femmes ne les ont ordinairement. Elle étoit nièce de Montezuma : quelques auteurs assurent même qu'elle étoit sa fille. Cortez ne l'eut pas plutôt appris, qu'il lui renouvella ses offres de service, & lui déclara hautement que tous les Espagnols devoient respecter en elle la mémoire de son pere, dont ils avoient reçu tant de bienfaits. Il fut obligé de finir la conversation, pour aller achever de soumettre la partie de la ville qui tenoit encore. Il mit les deux prisonniers entre les mains de San-Doval avec une garde sûre. L'Empereur, pénétrant le

motif qui l'engageoit à se retirer, il le conjura d'épargner le sang de ses sujets, lui disant qu'il suffisoit, pour les engager à se rendre, de les avertir que leur Empereur étoit prisonnier: il se pria même de souffrir qu'un de ses Ministres l'accompagnât, pour déclarer aux soldats & au peuple que son intention étoit qu'ils obéissent au Général Espagnol, parce qu'ils ne doivent pas irriter un homme qui tenoit leur Souverain prisonnier, & qui étoit maître de sa vie.

- Les Mexiquains étoient toujours restés sous les armes: mais la surprise que leur avoit causé la captivité de l'Empereur les avoit empêchés de commettre aucune hostilité. Lorsque le Ministre de Guatimozin entra dans leurs quartiers, & leur annonça les ordres du Souverain, ils s'y soumirent sur le champ, en protestant cependant de leur obéissance. Cortez exigea qu'ils fortissent sans armes & sans bagages, ce qui fut exécuté très-promptement. Le nombre de soldats qui restoit aux Mexiquains, après les pertes qu'ils avoient faites, étonna les Espagnols. Cortez défendit, sous les plus rigou-

Les Mexi-
quains se
soumettent
aux Espa-
gnols.

reuses peines qu'on leur fit la moindre insulte dans leur marche ; & ses ordres furent si respectés , qu'on n'entendit aucune parole injurieuse échapper de la bouche des alliés , qui avoient cependant conçu une haine implacable pour les Mexiquains.

Horrible
état ou les
Espagnols
trouvent
Mexico.

L'armée Espagnole entra ensuite dans cette partie de la ville que les Mexiquains venoient d'évacuer : elle n'y trouva que des objets d'horreur & de compassion en même-temps : des vieillards , des enfans qui n'avoient pu suivre les autres , & dont les soupirs annonçoient la frayeur à l'aspect des Espagnols , qu'ils regardoient comme implacables ; des blessés qui demandoient la mort , & accusoient la pitié de leurs vainqueurs ; des maisons désertes & remplies de cadaves , dont on se proposoit de célébrer les funérailles dans un autre tems , il en sortoit une odeur si insupportable , que les Espagnols se refusoient même la respiration. Cortez se hâta d'abandonner ces horribles lieux. Il distribua les troupes d'Alvarado & de San-Doyal dans les quartiers de la ville où la contagion ne s'étoit pas répandue , les chargea du

soin de faire enterrer les cadavres & de nettoyer la ville. Il prit ensuite la route de Cuyoacan avec la division d'Olid & les prisonniers.

Ainsi la ville de Mexico fut soumise à la domination des Espagnols. Le reste de l'Empire du Mexique suivit bientôt l'exemple de la capitale. Cet événement, à jamais mémorable, arriva le 13 Août 1521, après un siège de trois mois. On ne pourroit se persuader qu'une armée si foible soumit un peuple si puissant & si nombreux, si l'on n'étoit convaincu que les Indiens, à l'aspect des Espagnols, furent saisis de frayeur, qu'elle fut encore augmentée par le bruit & les effets de l'artillerie & de la mousqueterie, & par les chevaux, qu'ils prenoient pour des monstres dévorans.

Les Espagnols & les Indiens auxiliaires, qui étoient restés dans Mexico, travaillèrent avec tant d'ardeur qu'ils nettoyerent en peu de temps cette malheureuse ville. Cortez fit allumer de grands feux dans toutes les rues, pour purifier l'air. Lorsqu'il crut pouvoir y demeurer sans danger, il y entra avec les troupes qu'il avoit emmenées à Cuyoacan. Solis prétend qu'on traita

les Mexiquains avec beaucoup de douleur ; mais Díaz & Herrera affirment que la ville fut abandonnée au pillage, & que les alliés de Cortez furent chargés de richesses. Il fit publier une ordonnance, par laquelle il permettoit non-seulement à ceux de ces alliés qui voudroient rester sous sa protection, de s'établir à Mexico ; mais encore aux Mexiquains qui consentiroient à prêter serment de fidélité au Roi d'Espagne. Il y ajouta la promesse de donner à chacun d'eux un fonds pour bâtir, dont leurs enfans hériteroient après eux. En peu de temps il se présenta une plus grande quantité d'Indiens qu'il n'auroit osé l'espérer. Il céda aux principaux Seigneurs des rues entières, & les déclara Chefs des quartiers qu'ils peupleroient. Don Pierre Montezuma, fils de l'Empereur Montezuma II, & Xicivao, Général des troupes de l'Empire, obtinrent chacun un quartier considérable. Pour éviter toute surprise, il fit séparer la demetire des Espagnols d'avec celle des Indiens, par un large canal, donna le commandement de ses brigantins à Villa-Fuerte, avec ordre de rester à la vue du rivage, &

fit placer la meilleure partie de son canon dans un poste qui commandoit la ville.

Ayant formé la résolution de réparer Herrera , Mexico , il destina une grande partie décad. 3. liv. du peuple à servir de Manœuvres , & , 7. chap. 15 pour les reconnoître, les fit marquer et 16. d'un fer chaud.

Cortez se voyant entièrement maître du Mexique, envoya une troisième fois des Députés à la Cour d'Espagne , pour y rendre compte de sa conduite, & pour porter à l'Empereur la principale partie des dépouilles des Mexiquains. Outre les étoffes qui annonçoient l'art & l'industrie de ces peuples, il y avoit une quantité prodigieuse de plaques d'or. On assure que Cortez y avoit joint une coulevrine d'un mélange d'or & d'argent, & qui portoit cette inscription : *Ave Nacio fin par yo en serviros fin segundo y vos fin ygal en mundo.* C'est-à-dire : comme le phénix est un oiseau sans pareil , de même personne ne vous sert comme moi , & vous n'avez point d'égal au monde.

On prétend qu'un de ces Députés , qui Undesdép- s'étoit écarté des autres, fut arrêté aux tés de Cor- Terceres par un corsaire François, qui tez à Char- les-Quint est

arrêté et
conduit en
France.

le conduisit en France, & que le Roi François I, étonné de la quantité de richesses qu'il portoit à l'Empereur, lui dit : « Votre Maître & le Roi de » Portugal ont partagé entre eux le » Nouveau Monde sans penser à moi : » je voudrois qu'ils me fissent voir le » testament d'Adam, d'où ils tirent ap- » paremment leur droit ». Ce Prince, qui avoit l'ame naturellement élevée ; fit rendre au Député tout ce qu'il portoit à l'Empereur.

Charles-Quint fut si flatté de la conquête du Mexique, qu'il se reprocha à lui-même de n'avoir pas envoyé de plus prompts secours à Cortez & donna des ordres pour qu'on se hâtât de lui envoyer tout ce qu'il demandoit.

Pendant ce temps, Cortez s'occupoit à réparer la ville de Mexico, & à y établir une police qui y étoit nécessaire. Il fut encore inquieté par Diego Velasquez, Gouverneur de Cuba. La jalousie de ce Gouverneur s'irrita au récit des exploits de Cortez : il voulut tenter une seconde fois de lui enlever le fruit de ses travaux ; équipa une flotte considérable, en confia le commandement à Christophe Lapia : mais elle trouva

trouva le Général si bien préparé à la défense, qu'elle n'osa rien entreprendre. Garay, animé de la même jalousie, fit aussi des préparatifs pour attaquer Cortez du côté de Panuco : mais il fut battu & forcé de se retirer. Peu de temps après, Cortez reçut des nouvelles de la Cour d'Espagne : on lui annonçoit le jugement qui avoit été prononcé en sa faveur contre Velasquez & Garay, avec promesse de lui envoyer de prompts secours. Le premier fut si touché, lorsqu'il apprit que le Conseil avoit porté un jugement si contraire à son ambition, qu'il en mourut de chagrin peu de temps après.

Les Officiers & les soldats qui avoient essuyé tant de peines & de fatigues pour conquérir le Mexique, ne vouloient pas que leur récompense se bornât à des éloges & à de vains titres : ils demandoient qu'on fît la recherche de ces immenses richesses, que l'on croyoit renfermées dans les trésors de Montezuma & de Guatimozin son successeur, afin de recevoir la portion qu'ils avoient droit d'en attendre. Le délai que Cortez apportoit avoit déjà occasionné des murmures : on le soup-

Idem. ibid.

connoit de s'entendre avec les principaux Officiers, pour détourner l'or & l'argent, & on le menaçoit ouvertement d'en écrire à la Cœur. Alderete, qui avoit été nommé Trésorier Général par l'Audience de Saint-Domingue, fut un des premiers à porter la parole au Général. Cortez se crut enfin obligé de se disculper : il fit faire des recherches & des perquisitions ; mais elles furent inutiles. Les Espagnols, ne pouvant abandonner l'espérance qu'ils avoient conçue de s'enrichir au Mexique, se livrerent aux plus grands excès de cruauté contre les Indiens, pour les forcer à découvrir les endroits où leurs richesses étoient cachées. Après en avoir mis plusieurs à la question, ils décidèrent qu'il falloit y mettre l'Empereur même, qui ne pouvoit ignorer où étoit l'objet de leurs recherches. On employa d'abord les prières ; on passa ensuite aux menaces, bientôt aux effets : on le mit sur des charbons ardents, avec un des principaux Seigneurs de l'Empire, & on leur dit qu'on les laisseroit périr dans cet état, s'ils ne vouloient pas découvrir où étoient les trésors

L'avarice
pousse les
Espagnols
jusqu'à met-
tre l'Empe-
reur du Me-
xique à la
question
pour savoir
où sont ses
richesses.

de l'Empire. Le Seigneur Mexiquain, pressé par la douleur, jettoit des regards languissans sur Guatimozin, comme pour lui demander la permission de parler : mais l'on jugea, par ceux de l'Empereur & par quelques mots qui les accompagnèrent, qu'il lui reprochoit sa foiblesse. Quelques - uns prétendent qu'il lui dit : « Il paroît » que la douleur vient à bout de ta » fermeté : mais je ne suis pas sur un » lit de roses ». Le Seigneur Mexiquain périt dans cet affreux tourment. Cortez, qui étoit naturellement doux & humain, ne put supporter plus longtemps cet horrible spectacle : il se reprocha à lui-même d'avoir toléré cette cruauté, & fit cesser les tourmens de l'Empereur, qui, plus jeune & plus vigoureux que le Courtisan, les supportoit avec une constance invincible. La plupart des Espagnols applaudirent à sa commisération : mais on le blâma par la suite d'avoir même permis le supplice. Il s'excusa, en disant qu'il n'avoit pu résister aux importunités d'Allderete, qui les avoit poussées jusqu'à le menacer de porter ses plaintes à la Cour d'Espagne.

Cortez espéroit jouir paisiblement du fruit de ses travaux : les Officiers & les soldats , voyant qu'ils ne reti-roient pas de la conquête du Mexique des avantages conformes à l'espérance qu'ils en avoient conçue , formèrent la résolution de faire retomber leur mé-

Idem. ibid. contentement sur le Général, & de le

Conspira-
tions for-
mées contre
Cortez. mettre à mort. Le Trésorier Alderete se proposa de l'assassiner pendant qu'il feroit à genoux à entendre la Messe :

mais il eut horreur lui-même de son crime, n'osa le commettre, le confessa & obtint sa grace. Un Prêtre résolu de faire sauter , avec un baril de poudre, la chambre où étoit Cortez ; mais il fut dénoncé & puni. Enfin , l'Empereur Guatimozin , qui passoit ses jours dans l'humiliation , fut accusé, par un Sei-gneur du pays, d'avoir conspiré contre les Espagnols : on fit son procès, & on le condamna à être pendu.

L'Empereur
Guatimozin
est pendu.

Les Espagnols firent tous leurs ef-forts pour découvrir les trésors des Empereurs du Mexique : ils renver-sèrent les Palais , firent même fouil-ler dans le lac , où ils croyoient qu'on avoit pu les précipiter : ce fut en vain ; on trouva cependant quelques pièces

d'or dans les tombeaux. Ces perquisitions inutiles porteroient à croire que les richesses du Mexique n'étoient pas, à beaucoup près, si considérables que les Ecrivains Espagnols ont voulu le persuader. Un d'entr'eux, qui existoit à-peu-près dans le temps de la conquête, dit qu'en 1541, Cortez suivit l'Empereur Charles - Quint dans son expédition contre Alger, & qu'étant dans la galere de Dom Henri *Henriquez*, il eut peur du naufrage, & se prépara à se jeter à la mer. Il mit autour de lui un mouchoir dans lequel étoient enveloppées cinq émeraudes, qu'on disoit valoir un million; mais les ayant enveloppées avec trop de précipitation, elles tomberent dans la mer. Elles étoient les plus riches & les plus fines de toutes celles qu'il avoit apportées des Indes occidentales. L'une étoit taillée comme une rose; une autre étoit en forme de couronne; la troisieme représentoit un poisson, ayant pour yeux des grains d'or; la quatrieme étoit taillée en forme de sonnette, & avoit pour battant une grosse perle fine; elle étoit garnie autour d'un cercle d'or; la cinquieme étoit

en forme de coupe ; elle avoit un pié d'or , & pour la tenir quatre petites chaînes du même métal , qui étoient arrêtées par une grosse perle. On assure que des Marchands Génois lui avoient offert de la dernière quarante mille ducats, espérant la revendre au Sultan Soliman , & faire un profit considérable.

Cortez reçut de la Cour d'Espagne tous les secours qu'il pouvoit désirer en hommes de guerre, en ouvriers & en munitions , avec la qualité de Gouverneur & de Vice-Roi de la Nouvelle Espagne. Ces lettres sont datées du 22 Octobre 1522. Alors , il établit, au nom de l'Empereur, un Gouvernement régulier à Mexico , & fit rebâtir la ville sur un nouveau plan. On y travailla avec tant d'ardeur , que dans peu de mois , on vit s'élever près de cent mille maisons beaucoup plus belles que les anciennes. Les Espagnols bâtirent à la manière d'Espagne , & Cortez se fit élever un Palais si beau , qu'il sert encore de logement aux Vice-Rois , qui le louent quatre mille ducats au profit de ses descendants, Pour faire prendre une forme

solide à son établissement , il engagea tous les Espagnols qui étoient mariés à faire venir leurs femmes , & quantité d'autres familles Castellanes y vinrent à sa sollicitation. On fit apporter , des îles conquises , un grand nombre de vaches , de truies , de brebis , de chevres , de jumens & des cannes de sucre. Plusieurs flottes , arrivées successivement de l'Europe , répandirent dans la Colonie une grande abondance des plus utiles provisions. On y forma des Manufactures : l'Imprimerie même y fut introduite. Cortez fit travailler aux mines , en tira beaucoup d'or & d'argent , & y frappa monnoie. Il découvrit des mines de fer & de cuivre , qui le mirent en état de faire fondre de l'artillerie , & , dès la seconde année , il s'en trouva trente - cinq pièces de bronze & soixante de fer. Mexico devint une des plus belles villes de l'Amérique , & successivement une des plus belles du Monde.

Le Conquérant du Mexique crut que sa gloire ne seroit pas complète , s'il ne détruisoit l'Idolâtrie parmi les Mexiquains. Pour remplir son projet , il se fit accompagner par plusieurs Mission-

naires qu'on avoit envoyés d'Efpagne, fit la vifite des Provinces de l'Empire, & y établit la Religion Chrétienne, employant tour-à-tour la perfuafion & la violence : on baptifa à la fois plufieurs milliers de Mexiquains. Les Idoles furent brûlées ; plufieurs Temples furent changés en Eglifes ; d'autres furent détruits : on porta des loix féveres contre les feftins de chair humaine ; on eut même la cruauté de fuivre quelquefois les maximes barbares de l'inquifition, fi contraires à l'efprit de l'Evangile. Entre plufieurs cruautés qu'on lui reproche, on peut mettre celle qu'il exerça contre un malheureux qui périt dans les flammes, pour avoir, fuivant l'ufage établi dans fa Patrie, mangé quelques morceaux du cadavre d'un homme qui avoit été tué. On affure que Cortez arrêtoit cependant quelquefois le zele outré des Miffionnaires.

Cet homme célèbre, après avoir joui pendant quelques années de fa gloire & de fa fortune, fe vit obligé de paffer en Efpagne, pour y rendre compte de fa conduite. Pamphile de Narvaez, qui, comme nous l'avons dit plus

haut, avoit conduit des troupes contre Cortez, & avoit été défait, repassa en Europe, après avoir recouvré sa liberté. Il se joignit à Diego Colomb, fils du célèbre Christophe, & qui désiroit ardemment d'obtenir le Gouvernement des pays nouvellement conquis. Ils firent tous leurs efforts pour détruire l'impression favorable que l'Empereur avoit prise de Cortez. Plusieurs Seigneurs de marque se joignirent à eux contre le Conquérant du Mexique, & la Cour nomma un Juge Souverain de ce pays, pour partager l'autorité du Vice-Roi. Ce fut l'origine de l'audience du Mexique, indépendante de toute autre Jurisdiction du Nouveau-Monde.

Plusieurs Juges se succéderent, & furent tous opposés à Cortez : envain il en fit porter ses plaintes à la Cour, il n'en put tirer satisfaction. Le Cardinal Loaisa, Président du Conseil des Indes, & Confesseur de Charles-Quint, lui conseilla de venir lui-même à la Cour renverser, par sa présence, toutes les intrigues de ses ennemis.

L'Empereur le reçut avec des honneurs au-dessus de ceux qu'on accorde

à un sujet, lui donna en propriété la vallée de *Haaxal*, qu'il érigea en Marquisat, d'où Cortez prit le nom de Marquis *del Valle*, & qui formoit une terre d'un revenu considérable. Il lui accorda en outre le titre de Capitaine Général de la Nouvelle Espagne, des Provinces & Côtes de la Mer du Sud, avec le pouvoir d'y faire des conquêtes & d'y établir de nouvelles Colonies, & lui attribua, ainsi qu'à ses descendans, en toute propriété, le vingtième du produit qu'on en retireroit. Charles-Quint poussa la considération pour lui, jusqu'à lui rendre visite dans une maladie qu'il effuya. Tous ces honneurs ne furent pas capables d'adoucir les chagrins que lui causa le refus d'être continué dans le Gouvernement du Mexique. L'Espagne a toujours eu la politique de ne pas laisser trop de puissance à ses Conquistadors dans les pays qu'ils avoient soumis. On donna alors une forme plus juridique à l'audience Royale du Mexique : on la composa de quatre Auditeurs & d'un Président. Le premier qui fut pourvu de ce titre étoit Nunno de Guzman, homme vif & peu capable de réflexion.

Il écouta trop facilement ceux qui portoient envie à la gloire de Cortez, le fit citer en son absence & saisit tous ses biens. Charles-Quint, indigné de cette injustice, déposa Guzman, envoya à sa place Antoine de Mendoza, qui leva la saisie, & envoya Guzman prisonnier en Espagne.

Cortez retourna au Mexique vers l'an 1528 ; mais il y effuya de nouveaux chagrins : on lui refusa l'entrée de la Capitale, dans la crainte qu'il n'y devînt trop puissant, & qu'il ne fût tenté de profiter de l'amour que lui marquoient les Indiens & les Espagnols qui avoient fait la conquête sous ses ordres.

Les Mexiquains voulurent profiter de la division qui régnoit parmi leurs vainqueurs : ils reprirent les armes, & tuerent plus de deux cents Espagnols. On étoit menacé d'une révolte générale, lorsque l'Archevêque engagea l'audience Royale à prier Cortez de se rendre à Mexico. A son arrivée, tout changea de face ; on châtia les Chefs des rebelles, & les Indiens se soumirent. Il voulut faire de nouvelles découvertes, tenter de nouvelles con-

quêtes , équipa une flotte , découvrit la Californie ; mais il n'y put faire aucun établissement considérable , quoiqu'il eût dépensé , dans cette expédition , la plus grande partie de son bien. Il retourna à Mexico , y trouva un Vice - Roi , avec lequel il eut des démêlés assez vifs , & la Cour ferma l'oreille à ses plaintes. Cortez , rebuté par tous les désagrémens qu'il essuyoit dans un pays où il avoit lieu d'attendre toutes sortes de satisfactions , quitta l'Amérique en 1540 pour n'y revenir jamais. Il suivit , comme nous l'avons dit , Charles - Quint au siège d'Alger , en 1541 ; mais cet Empereur , qui ne mettoit pas la reconnoissance au nombre des vertus politiques , le regardoit avec beaucoup d'indifférence : il lui en donna un jour une preuve bien convaincante. Cortez lui ayant demandé une grace , Charles - Quint lui répondit : « Qui êtes - vous » ? Cortez , cédant à l'indignation que le mépris inspire à toutes les ames élevées , reprit : « Je suis un homme qui vous a » donné plus de Provinces que vos » peres ne vous ont laissé de Villes ». Le Conquérant du Mexique essuya

encore de nouveaux désagrémens à la Cour d'Espagne, & forma la résolution d'aller passer le reste de ses jours au Mexique. Lorsqu'il faisoit ses préparatifs pour remplir ce projet, il fut attaqué à Castilleja de la Cuesta d'une maladie qui le mit au tombeau le 2 Décembre 1552. Il avoit alors près de soixante-sept ans. On lui fit des funérailles qui égalerent en magnificence celles d'une tête couronnée. Il laissa un fils nommé Dom Martin Cortez qui hérita du Marquisat Del Valle, & trois filles qui firent des alliances dans les maisons les plus illustres d'Espagne.

Mort de
Fernand
Cortez, Con-
quérant du
Mexique.

Les actions de Fernand Cortez embellissent l'Histoire Moderne, & nous regardons comme un devoir de nous arrêter ici pour rendre à sa mémoire le tribut d'éloges qui lui est dû. Nous avons dit dans le volume précédent, que la nature l'avoit orné de toutes les graces qui rendent un homme agréable : mais si elle s'étoit bornée à lui donner ces foibles avantages, il seroit tombé dans l'oubli avec cette multitude de personnages qui ne font que passer & dont le nom ne mérite même

pas d'être cité à la postérité. Son ame étoit trop élevée pour s'accoutumer à une éducation vulgaire : dès sa plus tendre jeunesse , il se déroba aux ennuyeuses & presque toujours inutiles leçons des pédans. Déjà l'amour de la gloire le conduisoit : il vola , pour la chercher , dans des climats étrangers. Là , tout sembloit contraire à ses desirs & former un obstacle insurmontable à ses projets. Il falloit se soumettre à un de ces hommes qui n'arrivent aux grandeurs & ne s'y conservent qu'à force de bassesses. Cortez se révolta d'abord contre les injustices & les imprudences de Velasquez , Gouverneur de Cuba ; mais il apprit bientôt que le chemin de la fortune est fermé à tous ceux qui ne se contentent pas de penser & se permettent de parler , & devint assez politique pour savoir feindre & dissimuler. En peu de temps il fut l'ami & le confident de celui qu'il méprisoit en secret. Une soumission concertée , un désintéressement affecté lui obtinrent le commandement d'une armée : alors son ambition & sa prudence éclatent à la fois : son autorité lui paroît trop bornée si elle est sou-

mise à un autre : mais il est dangereux pour lui de paroître un rebelle aux yeux de ses soldats. Il veut se les attacher en les rendant complices de sa révolte ; les assemble autour de lui , leur fait l'énumération des défauts de Velasquez , n'omet aucun des inconvéniens qu'il y auroit à dépendre de lui ; leur dit enfin que c'est d'eux seuls qu'il veut tenir le droit de les commander & de les conduire dans un pays où la fortune les attend. Ils le proclament d'une voix unanime leur Général , & lui prêtent serment d'obéissance. Sa prudence , sa fermeté , son courage & sa douceur lui attirent plus leur soumission que ce serment même. L'envie veut en vain s'élever contre lui & former des conjurations ; l'estime & l'amitié veillent sans cesse autour de sa personne & la conservent. Voilà les moyens que Cortez employa pour se trouver à la tête d'une armée ; voici ceux qu'il mit en usage pour conquérir une partie du Nouveau Monde. A la férocité des premiers peuples qu'il rencontre , il oppose une fermeté inébranlable , un courage que rien ne peut abattre , & les force à l'ad-

mirer. Si-tôt qu'il les a vaincus, il les traite avec cette douceur qui triomphe toujours de la barbarie même; & s'en fait des amis sinceres qui sont tout prêts à sacrifier leur vie pour lui. Il profite du mécontentement des autres, & les armes contre leur Monarque. Il avance du côté du Mexique & ses forces augmentent. On veut arrêter sa marche par des embûches; mais son activité & sa vigilance les découvrent toutes. Il arrive enfin à la Capitale, y inspire la crainte & la terreur. L'imprudent Velasquez envain tente de l'interrompre dans le cours de ses exploits; les efforts qu'il fait ne servent qu'à augmenter les triomphes de Cortez & à le rendre plus redoutable aux yeux des Mexiquains. Le Monarque du Mexique, auquel il a su inspirer une estime mêlée de crainte, périt dans une émotion populaire: tous les Mexiquains prennent les armes à la fois: Cortez craint d'être accablé par la multitude & de manquer en même-temps des besoins de la vie; il franchit tous les obstacles qu'on oppose à sa retraite, & déploie les plus grands talens pour la guerre. Il arme en sa faveur tous

les voisins du Mexique, une partie des Mexiquains même : retourne à la Capitale, en forme le siège : sa prudence guide ses soldats & son exemple les excite. Dans son génie seul il trouve les ressources nécessaires, est Officier de terre & de marine en même-temps : il est par-tout, conduit tout, & triomphe. Ce grand homme, secondé seulement par une poignée d'hommes, & manquant toujours des secours les plus nécessaires, soumit un des plus grands Empire du monde. Sa mémoire seroit sans taches & l'envie s'efforceroit en vain de la ternir, s'il avoit eu assez de fermeté & d'humanité en même-temps pour arrêter la cupidité & la barbarie des Espagnols, à l'égard du dernier Empereur du Mexique : mais la nature semble s'être fait une loi de ne pas produire d'homme parfait. Les contemporains de Cortez l'admirerent : cependant il n'eut pas d'eux la juste récompense due à ses talens, à ses exploits : il mourut dans l'humiliation. La postérité, juge équitable des grands hommes, l'a placé dans le temple de l'immortalité, où il tient un des premiers rangs parmi les héros.

ARTICLE VIII.

*Gouvernement des Espagnols au
Mexique.*

LORSQUE la puissance des Espagnols fut affermie dans le Mexique, on y établit, comme nous l'avons dit, un Vice-Roi, & un Conseil Souverain : mais la justice y est comme anéantie par l'insatiable avidité de ceux qui sont établis pour la soutenir. L'éloignement où les Officiers Royaux sont du Prince les met à l'abri de la crainte : ils ne consultent que leur intérêt pour l'interprétation des loix. Les Vice-Rois sont même d'intelligence avec les Officiers subalternes : ils désolent les Indiens par leurs exactions, vendent même la justice : on voit par-tout une infinité de misérables que l'indigence réduit au désespoir, & dont personne n'écoute les plaintes & les gémissemens. Dans ce pays, l'ignorance est émule de l'injustice & de la cruauté. Correal assure avoir vu porter dans le

Correal, les Officiers subalternes : ils désolent
part. I. chap. 10. les Indiens par leurs exactions, vendent même la justice : on voit par-tout une infinité de misérables que l'indigence réduit au désespoir, & dont personne n'écoute les plaintes & les gémissemens. Dans ce pays, l'ignorance est émule de l'injustice & de la cruauté. Correal assure avoir vu porter dans le

même tribunal & presqu'à la même heure, une sentence sur deux cas directement opposés : en vain on s'efforça d'en faire comprendre la différence aux juges. Celui qui tenoit le premier rang se leva sur son siège, retroussa sa moustache & jura par la Sainte Vierge & par tous les Saints que les *Luthériens Anglois* lui avoient enlevé parmi ses livres ceux du *Pape Justinien*, dont il se servoit pour juger les causes équivoques ; mais que si ces Chiens reparoissoient dans la Nouvelle Espagne, il les feroit brûler tous.

La discipline militaire, dit le même Auteur, est, pour le moins, aussi négligée. Les places importantes n'ont ni garnison, ni armes, ni munitions, ni magasins. Les troupes n'ont point de paye réglée, & leur unique ressource est de piller les Indiens : jamais on ne les forme à l'exercice des armes, à peine même a-t-on soin de les habiller. On les prendroit plutôt pour des mendiants que pour des soldats. Les fortifications tombent en ruines. parce qu'il n'y a personne qui se donne la peine d'étudier le génie. On n'y trouve même pas des ouvriers pour les

besoins les plus communs : il n'y en a pas un qui sache faire un bon instrument de chirurgie. Ce qui regarde les mathématiques & navigation n'y est pas moins ignoré. Le commerce même ne consiste que dans l'art de tromper, parce qu'il n'y a point de regles établies, ou s'il en reste d'anciennes, elles sont méprisées. Le quint de l'or & de l'argent qui doit entrer dans les coffres du Roi est continuellement diminué par la fraude. Les Gouverneurs, leurs Officiers & les Négocians, se prêtent la main pour faire tomber les ordonnances royales dans l'oubli. De-là viennent les avantages que les étrangers tirent des Colonies Espagnoles.

Les Curés & les Religieux se mêlent du commerce avec d'autant plus de hardiesse que la sainteté de leur état les met à l'abri de toutes sortes de recherches. Ils amassent des richesses immenses & se livrent à un luxe qui ne leur seroit permis dans aucun autre pays. Gage, qui étoit lui-même Religieux, ne parle jamais des Couvents de la Nouvelle Espagne, sans gémir de la vie prophane qu'il y vit mener & des excès dont il fut témoin. En

arrivant à la Vera-Cruz , il se rendit au Couvent de son Ordre , qui étoit gouverné par un jeune homme auquel on avoit accordé cet emploi pour la somme de mille ducats. Pour bibliothèque il y trouva une donzaine de vieux livres relégués dans un coin & couverts de toiles d'araignées. La chambre du Supérieur étoit ornée d'une riche tapisserie de coton , d'ouvrages de plumes de Mechoacan & de plusieurs beaux tableaux. Les tables étoient couvertes de tapis de soie & les buffets garnis de vases de porcelaine , tous remplis de diverses sortes de confitures & de conserves. Ses discours , ajoute le même Historien , roulerent sur sa naissance & ses bonnes qualités ; sur la faveur qu'il avoit auprès des grands ; sur l'amour que les Dames lui portoient ; sur sa belle voix & sur ses talens dans la musique. Il en donna aussi-tôt des preuves en chantant & jouant sur sa guitarre quelques vers qu'il avoit fait pour une Amarillis. Nos oreilles ne furent pas plutôt satisfaites du côté de la musique , dit encore Gage , & nos yeux par la magnificence des meubles , qu'il nous fit

fervir les mêts les plus délicats , de maniere qu'étant passés d'Europe en Amérique, le monde nous paroissoit changé. Nous entendions une voix douce & nette avec un instrument bien accordé. Nous voyions des trésors & des richesses ; nous mangions des choses délicates, & parmi ces délicatesses nous sentions le musc & l'ambre.

Trois jours après Gage logea dans un Couvent de Cordeliers où il trouva les mêmes sujets de scandale. Presque tous les voyageurs qui ont été dans ce pays , rendent le même témoignage. Les Indiens qu'ils paroissent convertir n'en demeurent pas moins Idolâtres. Les Créoles sont même si mal instruits , qu'ils n'ont aucune idée de la Religion. Ils vivent enfin dans l'ignorance parfaite. Correal raconte que le hasard fit tomber les Métamorphoses d'Ovide entre les mains d'un Créole. Il remit ce livre à un religieux qui ne l'entendoit nullement , & qui persuada aux habitans de la ville que c'étoit une Bible Angloise. Il leur montrait chaque figure de métamorphose , & disoit : « C'est ainsi que ces chiens » adore le Diable qui les change en

» bêtes ». Il fit ensuite allumer du feu exprès pour brûler la prétendue Bible , & finit par exhorter son auditoire à remercier Saint François de cette heureuse découverte.

Un Créole croit son ame en sûreté, lorsqu'il a laissé de grosses sommes à l'Eglise. Il oublie souvent ses créanciers & ses parens pour enrichir les Couvens. Les Voyageurs Espagnols assurent eux-mêmes que si l'on n'y apporte un prompt remede , les affaires de leur nation sont menacées d'une ruine totale dans ce pays.

A tous ces inconvéniens dont on vient de parler , il s'en joint encore un autre , c'est que les Créoles haïssent généralement tous les Espagnols venus de l'Europe , parce que c'est à eux seuls qu'on donne toutes les dignités. Il se trouve cependant parmi les Créoles des descendans des premiers Conquérans du Mexique ; mais on les regarde comme des demi-Indiens , & par conséquent comme incapables du soin du Gouvernement.

Ce mépris sur tout ce qui n'est pas venu d'Espagne , se répand jusque sur les Prêtres. Rarement un Créole est

pourvu d'un Canoniat & jamais d'un Evêché; dans les Couvens mêmes on abaisse les Créoles qu'on y reçoit. Il y en a cependant quelques-uns où ils se sont tellement multipliés, qu'ils ont pris l'ascendant sur ceux qui sont venus d'Espagne, & ont, par la suite, refusé d'en recevoir aucun. On les laisse aujourd'hui dans la possession de cette liberté, parce qu'ils ont soin d'envoyer à Rome des présens aussi considérables que les Espagnols; mais on assure que la Religion en souffre beaucoup..

On compte plus de cinquante Eglises dans la Capitale du Mexique. La Cathédrale est très-belle. L'Archevêque prend la qualité de Primat des Indes Occidentales, & jouit d'un revenu considérable: le Chapitre est nombreux & fort riche; il est composé de cinq Dignitaires; de neuf Chanoines & de quarante autres Bénéficiers. La plupart des autres Eglises appartiennent aux Séculiers de l'un & de l'autre sexe.

Outre l'Archevêque de Mexico, on compte quatorze Prélat dans la Nouvelle Espagne: savoir, l'Evêque de Los
Angelos

Angelos de Tlascala, d'Antequara de Guaxaca, de Valladolid de Méchoacan, de Merida de Yucatan, de Chiapa, de San - Yago de Guatemala, de Leon de Nicaragua, de Guadalajara de Xalisco, de Durango, de Santa-fé au Nouveau Mexique; l'Archevêque de Santa-fé de Bozeta, l'Evêque de Popayan, celui de Carthagene & celui de Sainte-Marthe.

L'ancien & le nouveau Mexique sont gouvernés par un Vice-Roi, dont l'administration dure ordinairement cinq ans. Comme elle est très - lucrative, il ne manque jamais de la faire renouveler. Il fait sa résidence à Mexico, où il a une Cour véritablement Royale. Il est le Chef de l'Audience Royale qui est établie dans cette ville. C'est un tribunal souverain pour le civil & pour le criminel. Il est composé de six Présidens, de six autres Juges, d'un Fiscal & d'un Procureur du Roi, qui ont chacun douze mille ducats d'appointemens par an. Ces Officiers ont le pouvoir de contredire le Vice-Roi, & de s'opposer à ses entreprises, lorsqu'elles sont contraires aux loix.

Outre ce tribunal, il y a encore deux souverains dans l'ancien Mexique, qui sont celui de la Nouvelle Galice ou de Guadalajara, & celui de Guatimala. C'est de là qu'on partage ce pays en trois Audiencias Royales.

Le Mexique, qui étoit très-peuplé lorsque les Espagnols y arrivèrent, est à présent presque désert. Leur cruauté a fait périr un nombre incroyable d'Américains. Outre les Espagnols naturels qui y passent leur vie, on y voit beaucoup de Créoles qui sont les descendants de ceux qui en firent la conquête, ou qui s'y sont établis depuis; beaucoup de Nègres qu'on y transporte tous les ans de l'Afrique, pour les faire travailler aux mines, & un grand nombre de Métifs qui viennent des mariages qui se font entre les Espagnols, les Nègres & les Américains. Les Espagnols, les Créoles & les Métifs sont Chrétiens de bonne foi; mais les Nègres & la plupart des Naturels ne le sont qu'en apparence & par la crainte de l'Inquisition.

Les Mexiquains Naturels sont tous Esclaves des Espagnols qui les tiennent dans une continuelle servitude, & ne

leur permettent pas d'avoir aucune sorte d'armes. Leur nombre diminue tous les jours , quoique leurs femmes soient très-fécondes , même dès l'âge de douze ans. On vante beaucoup leur douceur & leur fidélité. Ils sont fort ingénieux, réussissent très-bien dans les arts & les manufactures.

CHAPITRE V.

Terres nouvellement découvertes au Nord-Ouest de l'Amérique Septentrionale.

LA question si l'Asie touche vers le Nord Est à l'Amérique est fort importante pour la Géographie. Nous avons parlé , dans le quatorzième volume de cet Ouvrage , des efforts que les Russes ont faits pour la décider. Nous ajouterons ici que, suivant leurs découvertes, il se trouve un bras de mer fort étroit entre cette partie de la Sibérie , qui est au Nord du Kamtschatka & l'Amérique ; qu'en face du Kamtschatka l'Amérique forme une pointe assez étendue , & que les habitans du Kamts-

Nouvelle
carte des dé-
couvertes
faites par des
vaisseaux
Russes aux
côtes incon-
nues de l'A-
mérique, pu-

blée à Saint
Pétersbourg.

chatka prétendent qu'on l'apperçoit de l'île Bering, qui est peu éloignée de leur continent.

On a vu, dans les papiers publics, que les Anglais, ayant abordé depuis peu sur les côtes occidentales de l'Amérique, du côté du Nord, avoient trouvé un peuple dont les mœurs approchoient beaucoup de celles des Tartares. Ceux qui en veulent savoir davantage, peuvent consulter l'ouvrage que Monsieur Muller a fait à ce sujet. Nous ne nous arrêterons pas ici, pour ne présenter au lecteur que des conjectures.



CHAPITRE VI.

Isles de l'Amérique Septentrionale.

ARTICLE I.

Les Açores.

LA plupart des Géographes mettent les Açores au nombre des îles de l'Amérique, & nous suivons leur sentiment.

Ces îles sont situées dans l'Océan Septentrional, entre l'Afrique & l'Amérique. Elles s'étendent au Nord-Ouest de l'île de Madère & des Canaries, depuis le 37°. degré de latitude Septentrionale, jusqu'au 40°. & entre le 346°. & le 353°. de longitude prise depuis l'île de Fer.

Les Flamands les découvrirent vers le milieu du quinzième siècle. Elles étoient alors inhabitées. Les Portugais s'y établirent quelque temps après, & les nommerent *Açores*, à cause de la grande quantité d'autours qui s'y trou-

M^{aj}ij

vent, & que l'on nomme en Portugais *Azors*. L'air y est pur & sain : elles sont fertiles en fruits & en vin ; on y recueille assez de blé pour la subsistance des habitans ; le bétail y est très - commun ; mais les habitans de ces îles ne sont pas riches, à cause de leur peu de commerce. Elles sont sujettes à des feux souterrains qui y causent de temps en temps des tremblemens de terre. Il s'ouvrit dans la mer , aux environs de ces îles, le trente - un Décembre 1710, un Volcan qui disparut le dix-sept Novembre 1723.

On compte onze îles des Açores. 1. *Tercere* est regardée comme la principale : elle a quinze ou seize lieues de tour , est bordée de rochers escarpés , & l'on n'y peut aborder que par la rade d'Angra , qui en est la Capitale, aussi bien que de toutes ces îles. *Tercere* est une des plus fertiles ; mais elle manque d'huile , de sel , & , pour ainsi-dire , de gibier. Il y a beaucoup de rochers & de forêts. Les bœufs qu'on y nourrit sont plus grands & plus beaux que ceux de l'Europe. On y trouve plusieurs fontaines d'eau chaude.

Cette île est assez bien peuplée : on y trouve plusieurs gros villages , quelques châteaux ou forteresses. On assure qu'il peut y avoir six mille hommes capables de porter les armes. Le principal commerce des habitans consiste en pastel.

Angra , Capitale de cette île , même la seule ville qu'on y trouve , est située sur la côte méridionale , au trente-huitième degré de latitude , & au trois cent cinquante & unième de longitude. Elle est petite , mais agréable , & assez peuplée pour son étendue. Son port est fait en forme de croissant & assez mauvais. Il est défendu par une triple batterie presque à fleur d'eau , par un fort bâti sur un rocher & par plusieurs fortifications. Le Gouverneur des Açores , pour le roi de Portugal , fait son séjour dans cette ville. Il y a un siège Episcopal sous la Métropole de Lisbonne. Toutes ces îles sont sous sa juridiction.

Les maisons d'Angra sont assez bien bâties , mais mal meublées , & n'ont qu'un étage. Les Eglises sont assez belles & assez bien décorées. On y compte sept Paroisses , un Collège , qui étoit

autrefois occupé par les Jésuites ; un Couvent d'Augustins qui enseignent la Philosophie & la Théologie , deux de Franciscains & quatre Maisons de Filles. Il y a en outre un tribunal de l'Inquisition. Les François, les Hollandois & les Anglois y ont des Consuls. Le principal lieu de l'île après Angra est le bourg de *Praga*.

2 & 3. Les Isles *Corvo* & *Flores*, situées à une lieue l'une de l'autre, sont les plus occidentales. La dernière a sept lieues de tour & est assez fertile : il y a beaucoup de pastel. Elle est à soixantedix lieues de l'île Tercere, vers le Nord-Ouest.

4. *Fayal* peut avoir dix-huit milles d'étendue ; elle est remplie de gros bétail , & l'on y trouve beaucoup de pastel. Le plus grand nombre des habitans descendent des Flamands, qui la découvrirent & la peuplerent. Il n'y a qu'une seule ville qu'on nomme *Vita d'Orta*. Il y a une mauvaise Citadelle. Les Jésuites en étoient Seigneurs temporels & y avoient un College. Il y a trois Paroisses & quatre Maisons Religieuses, deux d'hommes & deux de filles. Le nombre des habitans peut monter à cinq

mille. Cette île est située au couchant de Tercere.

5. L'île de *Pico* peut avoir quinze lieues de circuit. Elle prend son nom d'une haute montagne qui jette quelquefois des flammes. Quelques-uns prétendent qu'elle surpasse le Pic de Ténériffe en hauteur. *Pico* est très-fertile : on y trouve le meilleur vin des Açores. Il y a plusieurs gros villages assez peuplés. Elle est située à trois lieues au Sud - Est de Fayal.

6. *S. George* est située à quatre lieues au Nord-Est de *Pico*.

7. *Graciosa* est à sept lieues de Tercere, vers le Nord-Est. Elle tire son nom de la beauté de ses paturages & de la bonté des fruits qu'elle produit. Elle a cinq ou six lieues de tour. Ses côtes sont défendues par quelques châteaux.

8. *S. Michel*, que les Portugais appellent *San Miguel* ; a près de vingt lieues de long : on y compte sept à huit mille communians. Le terrain en est assez bon ; mais elle est fort sujette aux tremblemens de terre, & il n'y a ni havres ni rivières. *Puncta del Gado* en est le chef-lieu : on y trouve plusieurs autres

bourgs & des villages assez peuplés. Le pastel y est fort commun.

9. *Sainte - Marie* est située à douze lieues au Sud de la précédente. Elle peut avoir dix ou douze lieues de circuit. Ses côtes sont environnées de rochers fort escarpés : elle est assez peuplée, & ses habitans sont assez bien pourvus des choses nécessaires à la vie. Les deux autres sont si peu considérables, qu'elles ne méritent pas qu'on y fasse attention.

Le Pere Kircher dit qu'elles pourroient bien être un reste de l'île Atlantide, aussi bien que les Canaries, qui n'a encore pu être détruit par les flots & les tremblemens de terre.

ARTICLE II.

§. I.

Isle de Terre-Neuve.

CETTE Isle est une des plus grandes de l'Amérique. Sa figure est un triangle qui a sa base vers le Midi. Elle est située sur la côte de l'Amérique Septen-

trionale , vers l'embouchure du fleuve Saint - Laurent & vis - à - vis le golfe de ce nom. Elle s'étend depuis le quarante-sixieme degré vingt-cinq minutes de latitude Septentrionale , jusqu'au cinquante - unieme vingt minutes. Ainsi , elle a près de cent lieues communes de France du Midi au Nord. Sa partie méridionale , qui est plus étendue , est entre le trente-six & le quarante - un degrés de longitude occidentale , & à quatre-vingt lieues du Levant au Couchant. On prétend qu'elle fut découverte par des Pêcheurs Biscayens dans le quinzieme siecle : les Espagnols y aborderent vers le milieu du seizieme.

Le terrain est montagneux & couvert d'épaisses forêts de pins & de chènes ; mais la plus grande partie est en friche. On y recueille beaucoup de fraises & de framboises. Les Côtes du Sud & de l'Est ne jouissent pas ordinairement d'un ciel très-pur , ce qui vient du voisinage du Grand Banc , où il regne un brouillard continuel ; mais du côté du Nord & de l'Ouest , l'air est très - pur en été & en hiver. Comme il est presque impossible de pe-

Le P. Char-
levoix.

nétrer dans l'intérieur de l'île , on n'en parle que par conjecture. Ceux qui y ont avancé le plus , prétendent qu'on n'y trouve que des montagnes & des vallées qui forment des précipices affreux. Aux environs du port & de la baie de Plaisance , on rencontre des étangs & des ruisseaux qui attirent une quantité prodigieuse de gibier. On croit qu'il y a beaucoup de bêtes fauves dans les parties montagneuses ; mais il est impossible d'y chasser. Les vents de Nord, qui y règnent souvent , y causent un froid excessif.

Les relations des voyageurs sont peu d'accord sur ce qui regarde les habitans naturels de Terre-Neuve : les uns prétendent qu'elle n'en a jamais eu de sédentaires ; que les Esquimaux y passoient seulement de la grande terre de Labrador pour chasser ; d'autres assurent que les Sauvages qui l'habitoient autrefois , se sont retirés dans la Terre-Ferme à l'arrivée des Européens , & qu'ils y reviennent seulement en été , à cause de la chasse & de la pêche.

Les Anglois s'y établirent les premiers ; les François y aborderent ensuite & occupèrent pendant long - temps la

côte méridionale de cette île : ils y avoient bâti le bourg de Plaisance & le fort Saint-Louis, où l'on trouve un port situé au fond d'un golfe qui a dix-huit lieues de profondeur. Ils avoient encore quelques autres établissemens sur cette côte ; mais ils les céderent aux Anglois par le traité d'Utrecht de l'an 1713, en se réservant cependant le droit de la pêche de la morue pendant un certain temps de l'année, dans un district limité sur la côte occidentale :

Les Anglois n'y avoient jamais eu de Gouverneur fixe. Le premier patron qui y arrivoit, dans la saison de la pêche, ne commandoit qu'une barque de trente ou quarante tonneaux, & étoit regardé comme Gouverneur pour cette saison, sous le titre de Seigneur du port. S'il arrivoit trois ou quatre vaisseaux de guerre, le plus ancien Capitaine commandoit à terre comme sur mer. Dans les autres temps, le Gouverneur militaire du fort Saint-Jean faisoit les fonctions de Gouverneur des établissemens des Anglois dans l'île de Terre-Neuve, quoiqu'il n'eût aucune commission. Il prononçoit sur tous les différends qui pouvoient arriver :

mais il envoyoit les meurtriers en Angleterre.

Les Anglois font deux fortes de commerce dans cette île ; l'une qui passe pour la plus avantageuse , parce qu'elle est exposée à moins de risques , est celle des pêcheurs mêmes qui s'approvisionnent à *Biddifort* , à *Pool* , à *Darmouth* , & dans les autres ports occidentaux de l'Angleterre , partant de bonne heure pour la pêche ; l'autre , qu'on nomme *commerce de Maître* , est celle qui se fait par les Capitaines ou les Patrons des navires. Ils se rendent droit à Terre-Neuve , pour acheter sur la greve leur cargaison de morue , qu'ils portent ensuite en Angleterre , en Irlande , en Portugal , en Espagne , en Italie , &c. Quelques-uns en fournissent les Colonies des Isles. On assure qu'outre l'avantage qui en revient aux particuliers , les fonds publics en sont augmentés de trois ou quatre cents mille livres sterlings. La charge d'un navire , qui n'a d'autres frais que ceux des vivres & des instrumens de pêche pour vingt hommes , rapporte , au propriétaire , deux mille livres sterling de profit clair , & fait , par conséquent , entrer cette

somme dans le fond national. Les Espagnols ont fait l'impossible pour acquérir le droit d'aller à la pêche à l'île de Terre-Neuve : mais les Anglois s'y sont toujours opposés.

Nous croyons devoir donner ici la description du grand Banc de Terre-Neuve : il est comme une dépendance naturelle de l'île de ce même nom. C'est une montagne cachée sous les eaux. Quelques Géographes lui donnent cent cinquante lieues d'étendue du Nord au Sud ; mais, suivant les cartes marines les plus exactes, il commence au Sud par les quarante-un degrés de latitude Nord, & son extrémité Septentrionale, est par les quarante-neuf degrés vingt-cinq minutes. Selon le P. Charlevoix ses deux extrémités se terminent en pointe. Sa plus grande largeur d'Orient en Occident est d'environ quatre-vingt-dix lieues marines de France & d'Angleterre, entre les quarante & les quarante-neuf degrés de longitude. Quelques Matelots y ont mouillé à cinq brasses. Vers le milieu de sa longueur, du côté de l'Europe, il forme une espèce de baie qu'on nomme *la fosse*, ce qui est cause que de

Le Grand
Banc de Terre-Neuve.

deux navires qui font sur la même ligne & près l'un de l'autre , l'un trouvera fond , tandis que l'autre ne le trouvera pas.

Le grand Banc est précédé , par le travers du milieu de sa longueur , d'un moindre banc qu'on nomme le *Banc Jacques*. Quelques-uns en ajoutent même un troisième qu'ils prétendent avoir la figure d'un cône : mais plusieurs Pilotes n'en font qu'un des trois , & disent qu'il a des cavités , dont la profondeur trompe ceux qui ne filent point assez de cable & croient en trouver trois.

Quelle que soit la grandeur & la figure de cette montagne , on y trouve une prodigieuse quantité de coquillages & plusieurs espèces de poissons de toutes grandeurs. La plupart servent de nourriture aux Morues. Elles y font en si grande quantité , qu'on en compare le nombre à celui des grains de sable qui couvrent le banc. Depuis près de trois siècles , on en charge tous les ans deux ou trois cents navires , sans qu'on y remarque aucune diminution.

Ce parage a d'ailleurs beaucoup de désagrémens pour la navigation. Le

soleil ne s'y montre presque jamais , & l'air y est ordinairement couvert d'une brume froide & épaisse , qui fait connoître le banc , lorsqu'on en approche. Au-dessus du grand Banc, on en rencontre plusieurs autres petits qui sont tous presque également poissonneux.

Aux environs de l'île de Terre-Neuve, on en trouve quelques autres qui, pour cette raison, sont appelées *Isle de Terre-Neuve*. La plus considérable est l'*Isle Royale* ou du *Cap-Breton*. Elle est située à l'entrée du golfe de Saint-Laurent, à vingt lieues au Sud-Ouest de celle de Terre-Neuve & séparée de l'Acadie par un canal d'une lieue de large & de quatre à cinq de longueur. Elle peut avoir quatre-vingt lieues de circuit, & est partagée en deux presque îles, par le lac qu'on appelle de *Labrador*, qui est navigable par-tout, & fort poissonneux. Ce lac ne laisse qu'un isthme de huit cents pas de large & est situé vers le Couchant.

Cette île est montagneuse ; le blé vient cependant assez bien dans certains endroits. On y trouve des forêts de pins & quelques arbres assez bons

Isles qui
sont aux en-
virons de cel-
le de Terre-
Neuve.

Isle Royale.

pour la marine. Le gibier & les oiseaux aquatiques y sont très-communs. La pêche de la Morue qu'on fait sur ses côtes y est fort abondante. Les François l'ont possédée long-temps : mais ils l'ont cédée aux Anglois par le traité de Paris du 10 Février 1763.

La principale ville de l'île est Louifbourg. Elle a un bon port qui est défendu par divers forts. Sa situation est au Sud de l'île, vers le quarante-cinquième degré cinquante minutes de latitude, & le quarante-unième & quelques minutes de longitude occidentale, auprès du Cap-Breton. Cette ville est médiocre & entourée d'un rempart fortifié à la moderne. Elle est bâtie sur une langue de terre qui forme le port d'un côté, & vis-à-vis d'une autre langue de terre qui l'acheve. Il n'y a qu'une Paroisse, un Hôpital qui étoit occupé par des Religieux de la Charité, pendant que l'île appartenoit aux François. Le Gouverneur est soumis à celui du Canada : il y a un Conseil avec un Etat-Major. Il y a en outre deux autres établissemens dans cette île, l'un au port Dauphin & l'autre au port de Toulouse, sur la côte occidentale, au

voisinage de l'Acadie. Le climat de cette île est le même que celui de Québec.

On trouve dans cette île & dans celles des environs, des Indiens qui vivent sous la protection de l'Angleterre & qui ressemblent aux Péruviens pour la figure, la couleur, & qui ont à-peu-près les mêmes mœurs; mais ils sont plus grands & mieux faits. Ils vivent de la chasse & transportent leurs habitations dans les lieux où elle est plus abondante.

L'île de *Saint-Jean* est située dans le ^{Isle de Saint-Jean.} golfe de Saint-Laurent, au Nord de l'Acadie & au Couchant de l'île Royale, dont elle est séparée par un canal de dix à douze lieues de large. Elle a vingt-cinq à trente lieues de long du Levant au Couchant, sur dix de large. Sa figure est, à-peu-près, celle d'un croissant. On y trouve de grandes prairies & plusieurs étangs. Elle est couverte de sapins, de hêtres & de bouleaux. La marée inonde une partie de l'île & forme une quantité d'étangs. Les oiseaux y sont fort communs. On y trouve entre autres une prodigieuse quantité de grues & d'oies. La côte

qui fait face au golfe seroit très-bonne pour la pêche si elle étoit d'un facile accès ; mais l'entrée en est fort platte.

Isle de Saint Paul.

L'île de *Saint-Paul* est à cinq lieues du Cap-Nord & à dix-huit du Cap de Rez ou Raz.

Isles aux Oiseaux, etc.

Vingt lieues plus loin dans le golfe, on rencontre les *Isles aux Oiseaux*, où l'on trouve en effet tant d'oiseaux qu'une chaloupe qu'on détache en passant, revient aussi-tôt chargée d'œufs & de petits. On découvre ensuite les *Isles Ramées* qui sont au nombre de sept, & toutes rangées autour de l'île Royale, à sept ou huit lieues au large. Elles sont suivies d'une qui est beaucoup plus grande & qui se nomme *l'Isle de la Magdelaine*. Elle reçoit dans son hâvre des vaisseaux de quatre-vingt ou cent tonneaux. Celle de *Brion* est à-peu-près de la même grandeur : mais ces deux îles ne sont qu'un amas de rochers, couverts cependant de sapins & de bouleaux. *L'Isle de Sable* est à vingt-cinq lieues au Midi de l'île Royale ; elle peut avoir dix lieues de circuit : sa forme est un arc. On trouve au milieu un étang d'eau douce qui a cinq lieues de circuit. Elle est très-

DES AMÉRICAINS. 285
fabloneuse & ne produit que peu d'herbes. Elle est inhabitée.

ARTICLE III.

Les Isles Bermudes.

LES Isles Bermudes ou de Summer, sont situées dans la mer du Nord, à l'Est de la côte de la Caroline, dont elles sont cependant éloignées de plus de deux cent cinquante lieues, sous le trente-deuxième degré de latitude Septentrionale & le quarante-sept de longitude Occidentale. Leur nombre est si considérable, que la plupart n'ont point encore de nom ; mais elles sont en même-temps si petites qu'elles ne méritent pas d'en avoir. Quelques Voyageurs les font monter à trois cens, d'autres à quatre & d'autres à cinq cens. Elles sont fort éloignées de toutes terres. Il ny a pas long-temps qu'on n'en cultivoit pas un huitième. Toutes n'ont qu'un petit nombre d'habitans dispersés, à l'exception de celles de Saint-Georges, de Saint-David &

de Cooper. Elles forment toutes ensemble la figure d'un croissant, dans un circuit de six ou sept lieues. Toutes sont fort petites : mais quelques-unes le sont moins que les autres, à proportion qu'elles sont plus ou moins exposées au battement des flots qui les minent continuellement.

Isle Saint
Georges.

Celle de *Saint-Georges* est la plus grande ; elle a seize mille de longueur de l'Est-Nord-Est à l'Ouest-Sud-Ouest. Elle est fortifiée par une chaîne de rochers qui l'environnent & qui s'avancent fort loin dans la mer. Les habitans y ont ajouté, principalement du côté de l'Est, où cette fortification est plus foible, des forts, des batteries, des parapets & des lignes. Le canon des forts & des batteries est si bien disposé, qu'il commande les canaux & la plûpart des autres passages.

Cette île n'a que deux endroits par où les vaisseaux puissent en approcher, & ces deux ouvertures sont mêmes si couvertes, qu'il n'est pas possible de les découvrir. Les rochers semblent se toucher par-tout, à l'exception de ceux qui sont à fleur d'eau : mais ils sont d'autant plus dangereux qu'on ne

les apperçoit pas ; & , sans un Pilote de l'île même, il seroit impossible au moindre vaisseau d'aborder à l'un ou à l'autre de ces ports, & ceux qui connoissent bien les passages y peuvent conduire en sûreté les plus grands navires. En basse marée, presque tous les rochers se découvrent. Sa hauteur commune n'est que de cinq piés ; mais son rivage n'est presque par-tout composé que de rocs, & l'on ne connoît point d'île qui en soit si bien munie : ils semblent annoncer une ruine inévitable à tous les vaisseaux qui s'en approchent. Les Espagnols ont donné le nom de *los Diabolos*, les Diables, aux Bermudes, parce qu'elles ont été fatales à toutes les Nations.

La ville de Saint-Georges est située au fond du port de même nom. Ce port est environné de sept forts montés de soixante-dix pieces d'artillerie. On compte mille maisons dans la ville, toutes assez belles. L'Hôtel de ville est un assez grand édifice où les séances du Conseil & les assemblées générales se tiennent. La ville de Saint-Georges a une très-belle Bibliothèque qui lui fut donnée par le Docteur

Bray, qu'on honnore du titre de Protecteur du savoir dans les Colonies Angloises de l'Amérique.

Cette île est en outre divisée en huit tribus qu'on appelle *d'Hamilton*, *de Smith*, *de Devonshire*, *de Pembroke*, *de Pagel*, *de Warwick*, *de Southampton* & *de Sandy*. Celles de Devonshire & de Southampton forment deux Paroisses, la premiere au Nord & l'autre au Sud. Chacune a une Eglise & une Bibliothèque publique.

Cette île est remplie d'orangers, de mûriers, &c. Les petites îles n'ont point d'habitations qui soient distinguées par le nom de Paroisses : tous leurs habitants appartiennent à quelque tribu de l'île Saint-Georges.

Le terroir est varié dans sa couleur & dans ses propriétés : le brun, le blanchâtre & le rouge. Le brun est le meilleur ; le blanchâtre commence à dégénérer, le rouge ressemble à l'argile & ne vaut rien. Deux ou trois piés au-dessous de la premiere couche de terre, on rencontre une substance blanche, aussi molle que la marne, & poreuse comme la pierre de ponce. Ces pores contiennent beaucoup d'eau, qui

qui sert à nourrir les racines des arbres. Souvent on trouve de la terre-glaïse au - dessous. Cette marne est beaucoup plus dure sous la terre rouge que sous les autres : elle contient fort peu d'eau, & forme des carrieres feuilletées comme l'ardoise.

L'île Saint-Georges est, en général, très-fertile : elle donne chaque année deux moissons. On sème en Mars & on recueille avant la fin de Juillet ; on sème encore dans le cours d'Août pour recueillir en Décembre. La principale production est le maïs, qui fait la nourriture du commun des habitans. On y plante aussi beaucoup de tabac, qui, sans être d'une très-bonne qualité, sert aux besoins de la Colonie. La plupart des plantes qui sont propres à l'Amérique, & de celles qu'on apporte d'Europe, y viennent très-bien & avec peu de culture. On y trouve un arbrisseau dont la graine ressemble à celle du lierre d'Europe : elle est si venimeuse, qu'elle cause aux parties qu'elle touche une enflure subite, accompagnée de quelques douleurs, mais qui se dissipent d'elles-mêmes. Sa racine est un puissant vomitif ; c'est le

sons de l'année. Les orages y sont cependant fréquens : ils suivent ordinairement les nouvelles lunes. Les vents du Nord & du Nord-Ouest altèrent quelquefois la douceur naturelle de l'air , & c'est le seul hiver des Bermudes. Les pluies n'y sont cependant pas fréquentes , & la neige y est très-rare.

Comment
les Bermu-
des ont été
découvertes.

Ces îles furent découvertes , au commencement du seizième siècle , par le Capitaine Jean Bermude , Espagnol , qui alloit aux Indes Occidentales , & qui leur donna son nom. Il ne paroît pas qu'il s'y soit arrêté. En 1572 , Philippe II , Roi d'Espagne , les donna à don Ferdinand *Camelo* , qui n'en prit jamais possession.

Le Capitaine Lancaster , allant aux Indes Orientales , fut conduit , par diverses aventures , à l'île Espagnole , obtint le passage sur un vaisseau François , pour Henri May , un de ses Officiers qu'il renvoyoit en Europe. Ce vaisseau fut jeté sur les Bermudes , & May les visita. Le récit qu'il en fit , en Angleterre , donna l'idée d'y former quelque établissement ; mais on laissa passer six ans sans former aucune entreprise de ce côté. *Georges Sommers*

& Thomas *Gate*, ayant été jettés aux îles Bermudes par un naufrage, deux femmes de leur troupe y mirent au monde chacune un enfant, l'une un fils, qui fut nommé *Bermude*, l'autre une fille, qui fut nommée *Bermuda*. Ils se rendirent ensuite à la Virginie. Milord de Laware, qui manquoit de vivres dans cette Province, informé par Sommers que l'on trouvoit aux Bermudes des tourterelles & d'autres oiseaux en abondance, le chargea lui-même d'y aller prendre tous ceux qu'il pourroit attrapper : mais il étoit fort âgé; la fatigue qu'il essuya dans sa route épuisa ses forces, au point qu'il mourut en arrivant aux Bermudes. C'est de lui que les Anglois ont donné à ces îles le nom de *Sommers Islands*. Sommers, en mourant, recommanda à ses compagnons de retourner à la Virginie avec les provisions qu'on y attendoit; mais ils n'en chargerent leur vaisseau que pour se mettre en état de passer en Angleterre. Ils y firent connoître les avantages que la compagnie de Virginie pourroit retirer d'un établissement dans ces îles. Elle achetta d'eux, à bas prix, le droit qu'ils s'attribuoient à la propriété, & se le fit

confirmer par Jacques I. Elle envoya promptement un vaisseau sous la conduite de Richard Moor, pour en prendre possession.

Aventure
de trois An-
glois.

Nous nous arrêterons ici, pour annoncer au lecteur que, dans le premier voyage que Sommers fit aux Bermudes, deux de ses gens, qui avoient mérité la mort, s'étoient sauvés dans les bois pour l'éviter. Ils étoient encore dans l'île Saint-Georges, lorsque Sommers y retourna de la Virginie, s'y étoient nourris des seules productions de la terre, & s'étoient fait une habitation avec des troncs d'arbres. Ils rencontrèrent un des compagnons de Sommers, nommé *Chard*, & lui persuaderent de demeurer avec eux. Celui-ci prit querelle avec l'un des deux autres, nommé *Waters*, pour les droits de possession : après bien des disputes, ils résolurent de finir leur querelle par un combat. Le troisième, qui se nommoit *Carter*, les haïssoit l'un & l'autre ; mais, craignant de rester seul, il les avertit qu'il se déclareroit contre celui qui porteroit le premier coup. La nécessité fit renaitre entr'eux l'union, & leur vie devint assez douce & assez tranquille.

Ils trouverent, le long des rochers dont l'île est environnée, la plus grosse masse d'ambre gris qu'on eût jamais vue ; elle pesoit environ quatre - vingt livres. Cette découverte leur causa une joie inexprimable. Dans leurs premiers transports, ils résolurent de tout tenter pour jouir de leur fortune, résolurent de fabriquer une barque pour gagner la Virginie ou l'île de Terre-Neuve ; mais avant la fin de leur travail, ils virent arriver le vaisseau de Moor.

Il amenoit avec lui soixante hommes, que la Compagnie destinoit à jeter les fondemens d'une Colonie. Moor choisit un terrain commode dans l'île Saint-Georges. Pour donner l'exemple, il bâtit lui-même, de ses propres mains, une cabane avec des branches & des feuillages, & assez grande pour y loger sa famille. Il construisit ensuite une maison, & prouva qu'il étoit Architecte, Ingénieur & Charpentier. Ses compagnons, animés par son exemple & conduits par ses lumieres, formerent en peu de temps une petite ville, qui, par la suite, est devenue une des plus belles & des plus florissantes de l'Amérique Angloise. Toutes les maisons sont de

cédres, & les forts de pierres. On n'a rien changé au plan du Fondateur : il y bâtit une Eglise & dix forts.

Il ne tarda pas à découvrir les trois Anglais qui y étoient déjà établis, se saisit de leur masse d'ambre gris, & l'envoya à la Compagnie, qui conçut de si grandes espérances sur le nouvel établissement, qu'on s'empressa de lui fournir des secours.

Fléau des
Rats aux Is-
les Bermu-
des.

Pendant l'administration de ce Gouverneur, les Isles Bermudes furent affligées de ce qu'on appelle encore *le fléau des Rats*. Il dura cinq ans entiers. On croit que cette vermine y avoit été apportée par des vaisseaux. Qu'on l'attribue à quelque cause que ce soit, elle multiplia si prodigieusement, que l'histoire du monde entier n'offre rien de semblable. La terre étoit couverte de rats, & les arbres de leurs nids. Ils dévoroient tous les fruits & les plantes même qui les portoient. Les légumes & les grains furent dévorés dans les greniers comme dans les champs. En vain on employa les chiens, les chats, les trapes, le poison. Après avoir ravagé l'île Saint-Georges, ces animaux passèrent à la nage dans les autres îles Ber-

mutés , & y firent le même dégât. Ils disparurent tout d'un coup , sans qu'on ait mieux connu la cause de leur départ ou de leur destruction , que celle de leur arrivée. On remarqua cependant qu'il s'étoit rassemblé dans les îles , pendant les deux dernières années , une prodigieuse quantité de corbeaux , qu'on n'avoit jamais vus auparavant , & qui n'ont pas reparu depuis.

Moor eut pour successeur , dans le Gouvernement des Bermudes , le Capitaine Tucker , qui marcha sur les traces de son prédécesseur ; mais la sévérité qu'il employa à faire observer les lois , révolta quelques esprits. Cinq habitans prirent le parti de se dérober au joug. Tucker aimoit la pêche ; mais il étoit souvent retenu par les dangers & par l'exemple des barques qui se brisoient contre les rochers. Ils lui proposèrent d'en construire une de deux ou trois tonneaux , avec un pont & d'autres commodités à l'épreuve du mauvais temps. Ayant obtenu son consentement , ils lui firent agréer qu'on la construisît dans un endroit écarté , sous prétexte qu'il y avoit plus de bois , & qu'ils auroient plus de facilité à lancer la barque

à l'eau. L'ouvrage avançoit avec plus de promptitude qu'on ne s'y étoit attendu. Tucker en étant instruit, leur envoya demander un jour s'il pourroit se servir de leur barque, pour aller à bord d'un vaisseau qu'il comptoit bientôt envoyer en Europe. On ne trouva ni barque ni ouvriers : ils étoient partis la nuit précédente, en disant à ceux qui étoient témoins de leur départ, qu'ils alloient faire l'essai de leur barque, pour voir si le Gouverneur pourroit s'en servir avec sûreté : mais ils laissèrent un billet qui fit connoître qu'ils étoient partis pour l'Angleterre. Ils avoient eu la précaution d'emprunter, du vaisseau qui étoit près de partir pour l'Europe, une bouffole & quelques agrets qu'on n'avoit pu refuser au prétexte qu'ils apportoitent : ils avoient eu soin d'embarquer la plus grande partie des provisions qu'on leur fournissoit pendant le travail. Leur navigation fut assez heureuse pendant vingt-deux jours ; mais une tempête les exposa, l'espace de quarante-huit heures, au dernier danger, & les jetta fort loin de leur route. Le calme survint, & ils avancèrent tranquillement pendant neuf jours, au bout

desquels un corsaire les attaqua, leur enleva toutes leurs provisions, & jusqu'aux instrumens de leur navigation. Ils se trouverent alors dans le plus misérable état que l'on puisse imaginer. N'ayant point de boussole, ils firent voile au hasard. Leurs forces diminuoient de jour en jour; ils s'attendoient à périr à chaque instant. Ils découvrirent enfin la terre : c'étoit la côte d'Irlande, où ils aborderent dans le Comté de Corz. Le Comte de Thomond, qui en étoit Gouverneur, les reçut assez mal; mais à la fin ils obtinrent leur grace.

Le Capitaine Butler succéda à Tucker dans le Gouvernement des îles Bermudes; & cette Colonie devint une des plus considérables que les Anglois eussent en Amérique. Le nouveau Gouverneur éleva un assez beau monument dans l'Eglise Saint-Georges, sur la cendre du Chevalier Sommers, qu'on avoit laissée dans l'Isle. Il divisa les Bermudes en plusieurs districts, ajouta au Conseil, qui avoit été jusqu'alors le seul Tribunal de la Colonie, une chambre d'assemblée générale, & différentes Cours de Justice. Il fit un recueil de loix

conformes à celles d'Angleterre. En un mot, il suivit les principes auxquels les Anglois s'attachoient dans leurs Colonies. En 1623, on comptoit trois mille habitans aux Bermudes, & dix forts montés de cinquante pièces de canon. Sous le règne de Charles II, le nombre des habitans étoit augmenté jusqu'à dix mille, tous Anglois d'extraction. Quoique le commerce n'y soit pas considérable, ce nombre a toujours augmenté depuis, parce que l'air y est si pur & si sain, comme nous l'avons dit, que le seul motif de la santé a fait abandonner d'autres établissemens à une multitude d'Anglois, pour aller vivre dans ces Isles.



ARTICLE IV.

Isles Lucaies.

CES isles sont à l'Est & au Sud-Est de la Floride Espagnole, dont elles ne sont séparées que par le canal de Bahama. Elles ont au Sud l'isle de Cuba & l'isle Espagnole. Elles tirent leur nom de la plus grande & la plus éloignée au Nord. On les divise en trois classes, dont la premiere contient celles qui s'étendent à l'Est de l'isle de Bahama & de son canal ; la seconde, celles qu'on nomme ordinairement les *Orgues*, les *Martyrs*, les *Cayes* ou les *Cayques*, aùtant d'écueils qui rendent la navigation fort dangereuse ; la troisieme, celles qu'on nomme les *Tortues*. Pour endonner une idée, nous suivrons l'ordre alphabétique.

Abacoa est située au milieu des fables & des rocs de Bimini. Elle a douze lieues de long sur six de large.

Achecambey, proche d'Abacoa, vers l'Est : sa grandeur est incertaine.

Amaguayo est située vis-à-vis d'Ya-

Herrera , guna : elle fut vifitée par Jean Ponce
 décad. 1^{ere}. de Léon.

Amana ou *Amaguana* eft prefque au Nord des Cayques.

Bahama peut avoir treize lieues de longueur & huit de largeur. Elle donne fon nom au canal , dont elle forme l'entrée du côté du Nord. Ce canal peut avoir feize lieues de large & quarante-cinq de long , jufqu'au Cap de la Floride.

Bimini eft fituée entre les rochers & les fables qui en tirent leur nom. Elle peut avoir cinq lieues de longueur. C'eft l'ifle que Jean Ponce de Léon chercha fi long-temps , dans l'opinion qu'il avoit , d'après une tradition fabuleufe des Indiens, qu'elle contenoit la *fontaine de Jouvence*, c'eft-à-dire, une fource dont les eaux rendoient aux vieillards toute la force & toutes les graces de la jeunefle.

Les *Cayques* font plusieurs isles qui forment un cercle coupé par une multitude de canaux , & bordé à l'Est de fables fort étendus. On en diftingue une qui furpaffe toutes les autres en grandeur. Le mouillage y eft affez bon , fur dix ou douze brasses d'eau. La

plus orientale de ces isles est à vingt degrés vingt minutes de l'équateur, & la plus occidentale à vingt degrés quarante minutes.

Ciquateo est située à l'Est de *Lucayoneque*, vers les vingt-sept degrés. Elle n'a pas moins de vingt lieues de tour.

Conciva est une petite isle peu éloignée des Cayques, au nombre desquelles on peut même la ranger. Elle est située à l'Est d'*Amana*.

Curateo n'est pas beaucoup plus grande que la précédente, Elle est au Sud de *Ciquateo*. Les Géographes la placent au vingt-sixième degré. Les Hollandois prétendent qu'elle est à dix minutes au-dessus. On y trouve plusieurs sources d'eau douce.

Guanahani est la première isle du Nouveau Monde, qui fut découverte par Christophe Colomb, & qui reçut de lui le nom de *Saint-Sauveur*. Elle est située à vingt-cinq degrés quarante minutes. Elle ne manque ni d'eau ni de bois, & le coton y croît en abondance comme dans plusieurs autres isles *Lucayes*. Elle a un très-bon port sur la côte Septentrionale, dans l'endroit où

elle tourne à l'Ouest. Quelques Hollandois, qui l'ont visitée soigneusement, la placent à vingt-quatre degrés cinquante minutes, environ à seize milles Nord-Est de *Triangulo*, & assurent qu'elle ne contient aujourd'hui que des palmiers & quelques autres arbres.

Guanima est à sept lieues de Guanahani, au Nord-Est. Colomb lui donna le nom de *Sainte-Marie de la Conception*. Elle peut avoir douze milles en longueur, entre le Sud-Ouest & le Nord-Est. Les rochers & les sables qui l'entourent en rendent l'accès fort dangereux. Il y a des sources d'eau vive, & son terroir est agréable & fertile. Les Hollandois la placent à vingt-cinq degrés quarante minutes.

Guatuo est à dix milles au Nord de Curateo. Elle s'étend entre l'Est & le Couchant. Sa pointe orientale est à vingt-six degrés quarante-cinq minutes. Elle est entourée de sables & de rochers.

Lucayoneque ou *Yucanoyeque* est la plus grande & la dernière de ces îles, qu'on trouve vers le Nord. Laet la place entre les vingt-sept & les vingt-huit degrés, sans marquer autrement

son étendue qui n'étoit pas mieux connue de son temps.

Macarey est presque inaccessible par les écueils dont elle est environnée. Le même Géographe assure que Herrera s'est trompé en la plaçant à vingt degrés : cependant il ne corrige pas son erreur.

Manegua est située à vingt-quatre degrés trente minutes, vis-à-vis d'Amaguayo. Les Hollandois ont observé qu'elle est éloignée d'environ dix-huit lieues au Nord de l'Isle de la Tortue, qui est voisine de l'Espagnole. Sainte-Marthe n'est éloignée que d'une lieue du continent de la Floride Espagnole. On vante l'abondance & la douceur de ses eaux.

Les *Martyrs*. C'est moins un amas d'Isles que de rochers qui s'étendent entre l'Est & l'Ouest, devant la pointe méridionale de la Floride, à vingt-cinq degrés. Ils tirent leur nom du spectacle qu'ils présentent vers la mer, d'où l'on assure qu'au premier coup-d'œil, on les prendroit pour autant d'hommes empalés à des poteaux. Les Voyageurs observent que l'événement a toujours répondu au présage du nom,

& qu'ils sont devenus célèbres par une infinité de naufrages. Les Espagnols nomment *Cap. des Martyrs* ceux qui sont le plus avancés à l'Est, & jugent de la route que doit faire un vaisseau par leur position. Ils croient avoir pris la bonne entrée du canal de Bahama, lorsqu'ils ont laissé ce Cap à gauche, vers le Sud-Ouest. Ils sont annoncés par trois montceaux de sable blanchâtre & couverts d'arbustes, dont celui du milieu surpasse les autres en grosseur.

Mayaguana est située à vingt-deux degrés vingt-cinq minutes, éloignée de douze milles au Nord-Est de la plus occidentale des Cayques, & s'étend entre le Nord-Est & l'Est. Les Hollandois qui l'ont soigneusement observée, lui donnent huit ou neuf lieues de longueur.

Mimbres est une petite île, ou plutôt un vrai rocher, situé à l'extrémité des écueils de Bimini, & fort dangereux pour ceux qui passent le détroit de Bahama.

Mira-por-vos. Ce nom, qui signifie, prends garde à toi, fait assez connoître combien ce lieu est dangereux. Ce sont trois îles disposées en trian-

gle , entre des sables & des rochers , à peu de distance d'Yumeto.

Pola est à vingt-six degrés trente minutes , devant la côte orientale de la Floride.

La Providence dont nous parlerons plus amplement.

Samana est située au Nord-Est de Guanahani , à vingt-quatre degrés. Elle est de forme triangulaire , a quatre milles de long sur un de large.

Saomoto est la quatrième île qui fut découverte par Colomb. Il la nomma *Isabelle*. Elle est inconnue à présent.

Les Tortues sont au nombre de sept ou huit, disposées comme en cercle , à l'Ouest de la dernière pointe de la Floride , vers les vingt-cinq degrés. Elles sont à vingt-six lieues du port de la Havane en droite ligne.

Triangulo est éloignée de Samana , d'environ dix-huit milles au Nord-Est , un peu au-delà des vingt-quatre degrés. C'est une île haute qui n'a point de mouillages sûrs , & dont l'accès est très-difficile.

Veia est un assemblage de plusieurs petites îles situées entre des sables & des rochers que les Espagnols nomment

los Baixos de Babuera, à vingt-huit degrés vers le Nord.

Yabaque est à vingt - deux degrés trente minutes Nord & fort près de *Maguana*.

Yamagua est à vingt - un degrés & quelques minutes. Elle peut avoir dix lieues de longueur. Elle est dangereuse pour ceux qui font route de Saint-Jean de Portoric à la Havane, le long des côtes septentrionales de Cuba, par l'ancien canal, aujourd'hui peu fréquenté.

Yuma est située par les vingt degrés trente minutes, assez proche de *Guanima* au Sud-Ouest. Elle peut avoir vingt lieues de longueur, sur huit de largeur.

Yumeto est située sous le tropique même; au Sud d'*Yuma*. Elle a environ quinze lieues de longueur.

Outre celles que nous venons de citer, il y en a encore un nombre considérable: mais on ne le connoît pas au juste. Les Anglois même qui ont eu plus de facilité qu'aucune autre Nation pour le vérifier depuis qu'ils se sont établis dans celle de la Providence, n'en ont fait qu'un compte vague,

& disent que le nombre peut monter à quatre ou cinq cents. Ils ajoutent que la plupart n'étant que de petits rochers qui s'élevent au-dessus de l'eau méritent à peine le nom d'îles.

On assure que les plus grandes étoient autrefois habitées par des Indiens que les Espagnols ont détruits, ou transportés dans leurs établissemens pour travailler aux mines. Elles restèrent long-temps désertes, & ne se trouvant pas dans le cours ordinaire des navigations, elles excitoient d'autant moins la curiosité des Voyageurs qu'on ne peut en approcher sans péril. Un vaisseau Anglois, qui faisoit voile à la Caroline fut jetté par la tempête dans la principale de ces îles qui bordent le canal de Bahama. D'après le récit que le Capitaine du vaisseau en fit, lorsqu'il fut de retour en Angleterre, la Colonie de la Caroline obtint la concession de toutes les îles qui sont comprises sous le nom d'Isles de Bahama, depuis le vingt-deuxieme degré, jusqu'au vingt-septieme. Le premier vaisseau que les habitans de la Caroline y envoyèrent partit en 1672 : mais elle étoit déjà peuplée d'avant-

riers qui s'y étoient rendus d'Angleterre & des Colonies Angloises, pour y vivre avec plus de liberté qu'ils n'en trouvoient sous un Gouvernement régulier. Le Gouverneur que la compagnie envoyoit dans cette île fut mal reçu par ces brigands. Ils se saisirent de lui, l'embarquerent pour la Jamaïque & continuerent d'habiter l'île, sans loix que celles de l'intérêt ou du plaisir. Ils y passerent sept ou huit ans dans cet état, au bout desquels un Officier nommé *Clarke*, s'y rendit & y fit respecter son autorité pendant quelques années; mais il éprouva à la fin un sort plus triste que son prédécesseur. Les Espagnols qui ne pouvoient voir sans envie les établissemens des Anglois vers le Sud, firent une invasion dans l'Île de la Providence, détruisirent les provisions qu'ils ne purent emporter, brûlèrent les édifices, se saisirent du Gouverneur & l'emmenèrent chargé de chaînes. Les habitans dispersés se réfugièrent dans les autres Colonies Angloises.

L'île demeura déserte jusqu'à la révolution qui arriva en Angleterre & qui porta plusieurs mécontents à s'y

retirer. De ce nombre, étoit Thomas Bulkley : mais en 1690, la Compagnie y envoya un nouveau Gouverneur, qui maltraita beaucoup les habitans. Yones qui y alla ensuite, s'arrogea un pouvoir absolu. Il éleva aux dignités des pauvres & des scélérats qui n'avoient d'autre mérite que celui de lui être attachés. Il se lia fort étroitement avec des Pirates qui se retirèrent dans son port, se mit en part dans tous leurs profits, sans examiner à qui appartenoient les vaisseaux qu'ils pilloient, sans même en excepter ceux de sa nation. Il se servit de leurs forces pour chasser de l'île ceux qui s'élevoient contre sa tyrannie. Il imposoit aux habitans des amendes arbitraires, &, sur le moindre soupçon, les faisoit mettre en prison. Il se nomma lui-même Trésorier, grand Prévôt & secrétaire de la Colonie. Lorsqu'on tenoit une assemblée générale, il faisoit avancer les Pirates jusqu'au rivage avec tous les canons braqués vers le lieu où l'on étoit. Il interrompoit les délibérations, si l'on ouvroit un avis contraire au sien. L'oppression dans laquelle il tenoit les habitans de l'île

fut accompagnée de tant d'injustices & de violences qu'on l'enleva un jour & on le jetta dans une étroite prison : le Conseil s'assembla aussi-tôt, choisit un Président & fit reconnoître son autorité dans l'Isle. aucun des partisans de Yones n'osa d'abord remuer en sa faveur : mais le bruit s'étant répandu qu'on songeoit à lui faire son procès, les pirates & d'autres brigands qu'il avoit protégés entrèrent dans l'Isle les armes à la main, le remirent en liberté & le rétablirent dans son pouvoir. Les premiers effets de sa colere tomberent sur le Conseil auquel il fit essuyer les plus indignes traitemens. Bulkley, ancien Secrétaire de la Colonie, fut arrêté sur le simple soupçon d'avoir voulu l'accuser, & reçut mille outrages dans sa prison : sa femme fut si maltraitée, qu'elle en mourut le jour même.

Peu de temps après on vit arriver d'Angleterre un nouveau Gouverneur à la Providence, avec des forces suffisantes pour faire reconnoître son autorité. Son nom étoit *Trott* ; les relations vantent son mérite, & l'on en trouva plus étrange que le premier exercice

exercice de son pouvoir fut d'accorder la grace à Yones & la liberté de quitter l'Isle.

Cette mauvaise administration n'empêcha pas que la principale bourgade de l'Isle ne fit des progrès & ne prit le titre de ville, avec le nom de *Nassau*. Son port est bouché par une barre sur laquelle un vaisseau de cinq cents tonneaux ne passeroit pas sans un extrême danger : mais il contiendrait toutes les forces navales de l'Angleterre. Trott fit élever au milieu de la ville, un fort monté de vingt-huit pièces de canon.

Vers le commencement de ce siècle, *Avery*, fameux Flibustier, pilla l'Isle. Il paroît que les habitans des Lucaies n'ont guere de commerce qu'avec les Pirates, & qu'ils ne s'enrichissent que par les fréquens naufrages qui se font dans le canal de Bahama, & dont les débris sont jettés sur leurs côtes. Le trajet à la Caroline n'est que de sept ou huit jours ; mais le retour est de dix ou douze, par la difficulté de surmonter les courans.

On assure que ces Isles sont si fertiles, que les pois y viennent en six semaines

& le blé d'Inde en trois mois. Les cannes de sucre y viennent fort heureusement. On trouve quelquefois de l'ambre gris sur les côtes : on y a pris des baleines. On croit que si les habitants de la Providence étoient encouragés, on y trouveroit une infinité de raretés ; qu'il y a plusieurs sortes d'arbres & de plantes dont les qualités ne sont point encore connues. Il y a beaucoup de poissons : mais ils sont presque tous venimeux. Lorsqu'on en mange sans distinction ; on sent bientôt aux jointures des douleurs qui durent deux ou trois jours & qui finissent par une démangeaison fort vive. Entre les poissons de même couleur, de même goût, les uns ont cette dangereuse propriété, d'autres ne l'ont point, & ceux qui l'ont ne causent pas le même effet à toutes les personnes qui en mangent. Ils ne sont jamais mortels pour les hommes ; mais ils le sont souvent pour les chiens & pour les chats. Ceux qui ont une fois éprouvé les effets du poisson venimeux, n'en peuvent jamais manger d'autres, sans ressentir la même douleur : le mal est même plus vif.

ARTICLE V.

Isles Antilles.

LES Antilles sont divisées en grandes & petites, & les dernières le sont encore en *Isles sur le vent* & *Isles sous le vent*. Les grandes sont au nombre de quatre, qu'on connoît sous les noms de *Cuba*, de *Saint-Domingue*, de *Porto-Ricco*, ou *Portoric*, & la *Jamaïque*.

§. I.

L'Isle de Cuba.

C'EST la plus occidentale des grandes Antilles. Elle est située entre le vingtième degré de latitude & le Tropique du Cancer, & entre le cinquante-sixième & le soixante-septième de longitude occidentale. Elle a environ deux cents cinquante lieues d'étendue du Levant au Couchant, & quarante dans sa plus grande largeur du Midi au Nord. Elle est à l'entrée du golfe du Mexique,

& est séparée de la terre ferme par un détroit d'environ soixante-cinq lieues. Un autre canal, à-peu-près de la même étendue, la sépare de la presque Isle de la Floride au Nord, & un autre d'environ quinze lieues la sépare au Levant de l'Isle Espagnole ou de Saint-Domingue. Elle a au Sud la Jamaïque, dont elle est aussi séparée par un canal de quarante lieues.

Herrera
chap. 14. Christophe Colomb la découvrit le 27 Octobre 1492, dans le premier voyage qu'il fit à l'Amérique. Il lui donna le nom de *Juana*, elle reçut ensuite celui de *Fernandine*, en l'honneur de Ferdinand V, Roi d'Espagne & mari d'Isabelle : mais ces deux noms n'ont pu prévaloir sur celui de Cuba que ses premiers habitans lui avoient donné. Colomb la trouva assez peuplée, & ses habitans étoient d'un caractère fort doux : les hommes & les femmes étoient tout nus : ils cultivoient la terre & se nourrissoient de maïs. Il y retourna le 7 Juin 1494. Pendant que les Espagnols assistoient aux Saints Mystères qu'on célébroit sur le rivage, ils virent arriver un vieux Cacique de l'Isle, qui s'arrêta long-temps pour

contempler les cérémonies de la Religion Chrétienne. Reconnoissant la supériorité de Christophe Colomb à la paix que le Prêtre lui fit baiser, il s'approcha de lui, présenta quelques fruits de l'Isle, s'assit à terre; les genoux pliés jusqu'au menton, lui tint ce discours, d'un ton si ferme & si honnête en même-temps, que Colomb se le fit interpréter sur le champ, par quelques Indiens des autres Isles & qui avoient appris assez de Castillan pour être entendus dans cette langue.

» Tu es venu dans ces terres que tu
 » n'avois jamais vues, avec des armes
 » qui répandent l'effroi parmi nous.
 » Apprends, cependant, que nous
 » sommes des hommes comme toi,
 » que nous reconnoissons une autre
 » vie, & qu'il y a deux différens lieux
 » où doivent aller les ames : l'un re-
 » doutable & rempli de ténèbres; les
 » méchans y sont attendus : l'autre,
 » agréable & rempli même de délices;
 » ceux qui aiment la paix & le bon-
 » heur des humains y vont jouir d'un
 » bonheur éternel. Si tu crois mourir,
 » si tu crois aussi qu'après ta mort tu
 » seras puni, ou récompensé, tu ne

» dois pas faire de mal à ceux qui
» ne t'en font point. Tes actions sont
» jusqu'à présent sans reproche : il me
» paroît même que tes desseins ne ten-
» dent qu'à rendre graces à l'Eternel ».

L'étonnement de Colomb fut épuisé
d'entendre sortir un discours si raison-
nable de la bouche d'un barbare. Il
lui répondit : « Je rends graces au
» Ciel de ce que l'immortalité de l'ame
» est au nombre de tes connoissances.
» Je te déclare que les Souverains de
» Castille m'ont envoyé dans ton pays,
» pour savoir s'il y a des hommes qui
» fassent du mal aux autres : on en
» accuse les Caraïbes ; mais j'ai ordre
» de les corriger de leurs usages in-
» humains , & de faire régner la paix
» parmi tous les habitans de ces Isles ».

On expliqua cette réponse au Cacique
qui versa des larmes de joie. Il fit dire
à Colomb que si son affection pour
ses femmes & ses enfans ne le rete-
noient , il iroit avec lui en Castille,
vivre parmi des hommes qui lui pa-
roissoient si amis de l'humanité. On
lui fit quelques présens qu'il reçut avec
admiration , & , mettant un genou
en terre , il demanda plusieurs fois si

c'étoit du Ciel que ces hommes étoient descendus. Colomb mit ensuite à la voile & quitta l'Isle de Cuba.

Les Espagnols qui étoient établis à l'Isle Saint-Domingue, firent encore plusieurs voyages à celle de Cuba, sans s'y arrêter. En 1508 le Roi d'Espagne se plaignit de la négligence qu'ils avoient eue de s'assurer si Cuba étoit une Isle ou quelque partie du continent. En conséquence d'Ocampo, un des premiers compagnons de Christophe Colomb eut ordre de visiter tous les ports de Cuba ; il s'arrêta quelque temps à *Puerto de Carenas* qui a été nommé depuis la *Havane*, y radouba ses vaisseaux, continua sa route & retourna au bout de huit mois à Saint-Domingue, où il certifia que Cuba étoit une Isle.

Il se passa encore quelques années, sans qu'on songea à y faire des établissemens. En 1511, Dom Diegue Colomb, fils aîné du célèbre Christophe, & qui avoit reçu du Roi d'Espagne la qualité de Gouverneur Général des Indes, craignit que la Cour ne fit peupler cette Isle & ne la séparât de son Gouvernement. Il confia à

Conquête
de l'Isle de
Cuba.

Diego Velasquez le soin de la conquérir & d'y bâtir une ville. Velasquez étoit un des premiers habitans de l'Espagne où il avoit un bien assez considérable : il eut bientôt fait les préparatifs nécessaires pour l'exécution dont il étoit chargé. Il mit à la voile avec quatre vaisseaux, & la distance n'étant que d'environ quinze lieues de l'Espagne à Cuba, il arriva en peu de temps à la dernière, & fit son débarquement à l'extrémité orientale, vers la pointe de *Meyci*.

Ce canton appartenoit à un Cacique nommé *Hatuey* qui étoit né dans l'Isle Espagnole, & en étoit sorti avec un grand nombre de ses sujets, pour éviter la tyrannie des Européens. Il s'étoit formé un petit état dans l'Isle de Cuba & y régnoit paisiblement. Comme il craignoit toujours que ces redoutables ennemis ne le suivissent dans sa retraite, il avoit sans cesse des espions qui l'avertissoient de tous leurs mouvemens. Si-tôt qu'il fut informé de leur projet, il assembla tous les plus braves de ses sujets & de ses alliés, pour les exciter à défendre leur liberté, & leur représenta en même-

temps que tous leurs efforts seroient inutiles, s'ils ne se ménageoient la faveur du Dieu des Européens, qui étoit fort puissant, & pour lequel ces cruels tyrans étoient capables de tout entreprendre. Le voilà, ajouta-t-il, en leur montrant de l'or dans un petit panier; voilà ce Dieu qu'ils ne se lassent point de chercher: ils ne songent à venir ici que dans l'espérance de l'y trouver. Célébrons une fête en son honneur, pour obtenir sa protection. Aussi-tôt ils se mirent tous à chanter & à danser autour du panier. Cette fête dura une nuit toute entière. Lorsqu'elle fut finie, Hatuey les rassembla encore, & leur dit qu'ayant réfléchi sur le sujet de leur crainte, il ne voyoit aucune sûreté pour eux tant que le Dieu des Espagnols seroit dans leur Isle. Nous le cacherions envain, continua-t-il, si nous l'avalions, ils nous ouvreroient le ventre pour le chercher au fond de nos entrailles. Je ne connois qu'un lieu où nous puissions le mettre pour nous en défaire, c'est le fond de la mer, peut être nous laissera-t-on tranquilles lorsque ce Dieu ne sera plus parmi nous. Cet

avis fut goûté, & l'on jetta dans la mer tout l'or qui étoit dans l'Isle.

Les Espagnols n'en poursuivirent pas moins leur projet : Hatuey voulut s'opposer à leur descente ; mais aux premières décharges des arquebuses, tous les Indiens prirent la fuite, & se retirèrent dans les bois. Velasquez fit chercher le Cacique : on l'attrapa, & pour effrayer les autres Indiens, il eut la cruauté de le faire brûler. On assure que pendant qu'il étoit attaché au poteau, un Religieux Franciscain entreprit de le convertir, & lui parla beaucoup du Paradis et de l'enfer. Dans le lieu de délices dont vous parlez, lui répondit le Cacique, y a-t-il des Espagnols ? Il y en a, reprit le Missionnaire, mais il n'y en a que de bons. Le meilleur n'en vaut rien, répliqua Hatuey, & je ne veux pas aller dans un lieu où je puisse craindre d'en rencontrer un seul.

Après cette affreuse expédition, tous les Caciques de l'Isle, intimidés, allèrent successivement rendre hommage à Velasquez. Voyant que tout étoit tranquille, il songea à former des établissemens, fit bâtir la ville de *San-Jago*,

& fonda plusieurs bourgades. Il mit en peu de temps cette Isle dans un état si florissant, que la plus grande partie de la Noblesse Espagnole des Indes s'y rendit. Voulant augmenter son Gouvernement, il forma le projet de faire des conquêtes dans le Continent, fit un armement, dont il confia le commandement à Fernand Cortez, qui réussit de la maniere qu'on vient de voir.

Les Espagnols partagèrent l'Isle de Cuba en sept Provinces ou Districts. Elle dépend pour le civil de l'Audience de Saint-Domingue. Le Pape Adrien VI y érigea un Evêché en 1522, sous la Métropole de Saint-Domingue. La *Havane*, qui est aujourd'hui la capitale de l'Isle, est située dans sa partie Septentrionale, un peu au-delà du tropique du Cancer, vers le soixante-quatrième degré de longitude occidentale. Le port est un des meilleurs & des plus sûrs, à cause des montagnes qui l'environnent. Son entrée est défendue par deux châteaux. Il y a un arsenal pour la construction des vaisseaux. La ville est défendue par un troisième château. Elle est de figure ronde, &

peut avoir une lieue de circuit. On y compte trois cents familles Espagnoles, plusieurs Portugaises, un grand nombre d'esclaves; le total peut monter à quatre mille habitans. Il y a trois Paroisses & neuf maisons Religieuses, six d'hommes & trois de filles. Le Gouverneur de l'Isle y fait sa résidence ordinaire.

San-Jago étoit autrefois, comme nous l'avons dit, l'ancienne capitale de l'Isle de Cuba. Elle est située sur la côte méridionale de la partie orientale, au vingtième degré, vingt minutes de latitude septentrionale, & au cinquante-septième trente-cinq minutes de longitude occidentale. Le siège Episcopal qui y fut d'abord établi, a été transféré à la Havane. Le port de cette ville est assez bon.

Baracoa est une autre ville située sur la côte septentrionale, dans la partie orientale. On y trouve encore plusieurs autres villes, des bourgs, quelques ports; mais ils n'ont rien de remarquable.

Cette Isle est montagneuse, & son terrain n'est pas fertile. Elle est remplie de forêts qui abondent en gibier. L'é-

DES AMÉRICAINS. 325

bene y est commun. Les pâturages y sont assez bons : les habitans y font commerce de bestiaux qu'ils engraisfent. On y trouve quelques mines d'or & de cuivre. Il y a une montagne d'où il sort beaucoup de bitume. Ce qui la rend célèbre, c'est le tabac qu'elle produit , qu'on réduit en poussiere , & qu'on connoît en Europe sous le nom de *Havane*. Aux environs du Port-au-Prince, qui passe pour un des meilleurs de l'isle , on trouve des fontaines de bitume.

§. I I.

L'Isle Espganole, ou Saint-Domingue.

CETTE isle passe pour la plus riche & la plus importante des Antilles. Quoiqu'on la fréquente depuis près de deux cent cinquante ans , on n'est point d'accord sur sa véritable position. Elle peut être située entre le dix - septieme degré quarante minutes & le vingtieme de latitude septentrionale , & entre le trois cent trois , vingt

minutes, & le trois cent dix de longitude; elle a près de cent soixante lieues de longueur du Levant au Couchant, & trente dans sa largeur commune du Nord au Sud. Son circuit est d'environ trois cent cinquante lieues. Sa situation est fort avantageuse, au milieu de quantité d'autres isles qui forment un grand Archipel, où elle semble être placée pour leur donner la loi. Elle a trois pointes avancées vers les trois plus grandes de ces isles. Le Cap Tiburon, qui la termine au Sud-Ouest, n'est qu'à trente lieues de la Jamaïque. Entre celui de l'Espade, qui est sa pointe orientale, & Portoric, on n'en compte que dix-huit, & douze du Cap Saint-Nicolas, qui regarde le Nord-Ouest, à l'isle de Cuba.

Saint-Domingue est encore entourée de plusieurs petites isles qui en sont comme les annexes, & dont elle peut tirer de fort grands avantages. Les plus considérables sont la *Saona*, la *Beata*, *Sainte-Catherine*, *Altavela*, *Avache*, la *Gonave* & la *Tortue*. Une multitude de rochers qui l'environnent, en rendent encore l'abord dangereux.

Le côté du Nord est bordé d'écueils & de petites isles fort basses.

Christophe Colomb la découvrit le 6 Décembre de l'an 1491. Les habitants l'appelloient *Quisqueia* & *Hayti*. Le premier, dans leur langue, signifioit une grande terre, & le second une terre montagneuse. Il lui donna, comme nous l'avons déjà dit, le nom d'*Hispaniola* ou *Espagnole*. Elle étoit divisée en cinq Royaumes indépendans les uns des autres, & en quelques Souverainetés moins puissantes, dont les Seigneurs portoient le nom de *Caciques*. Le premier des cinq Royaumes se nommoit *Magua*, qui signifie Royaume de la plaine. Il comprenoit ce qu'on a depuis nommé la *Vega Real*. C'est une plaine de quatre-vingts lieues de long, & qui en a dix dans sa plus grande largeur. On assure qu'il y coule un nombre extraordinaire de rivières, parmi lesquelles il s'en trouve douze aussi larges que l'Ebre & le Guadalquivir : les autres ne sont que des torrens ou des ruisseaux, qui sortent d'une chaîne de montagnes qui la bornent à l'Occident. La plupart rouloient de l'or avec leur sable. Ce canton est

Division de
l'île Saint-
Domingue.

voisin des fameuses mines de Cibao ; dont nous avons parlé. Le Roi de Mangua se nommoit *Guarinoex* , & avoit sa capitale dans lieu où les Espagnols ont bâti la ville de la *Conception de la Vega*.

Le second Royaume se nommoit *Marien*. Les Voyageurs prétendent qu'il est aussi grand & plus fertile que celui de Portugal. Il comprenoit toute cette partie de la côte du Nord , qui s'étend depuis l'extrémité occidentale de l'isle où est le Cap Saint-Nicolas , jusqu'à la riviere *Yaqué* ou *Yaqui* , que Christophe Colomb nomma *Monte Christo* , & comprenoit toute la partie septentrionale de la *Vega-Real* , qu'on nomme aujourd'hui la plaine du Cap-François. C'étoit au Cap même que *Guacanagari* , Roi de *Marien* , faisoit sa résidence , & c'est de son nom que ce port a tiré celui d'*el Guaric*.

Le troisieme Royaume, nommé *Manguana* , renfermoit la Province de *Cibao* , & presque tout le cours de la riviere *Hattibonito* ou l'*Artibonite* , qui est la plus grande de l'isle. Le Roi se nommoit *Caonabo* ; il étoit Caraïbe ; arriva dans l'isle en aventurier. Son

courage & son esprit le rendirent redoutable aux Insulaires, & il n'eut pas beaucoup de peine à se former parmi eux un état considérable. Sa demeure ordinaire étoit le bourg de Maguana, d'où le Royaume avoit tiré son nom. Il fit beaucoup de mal aux Espagnols, qui le firent enfin périr, comme nous l'avons vu. Ils bâtirent par la suite la ville de San-Jouan de Maguana dans le lieu où il faisoit sa résidence; mais elle ne subsiste plus. C'est le quartier où elle étoit située, que les François appellent aujourd'hui la Savane de San-Ovan.

Le Royaume de *Xaragua* étoit le quatrième. Il tiroit son nom d'un assez grand lac, dont on donnera la description. C'étoit le plus peuplé & le plus étendu de toute l'isle. Il comprenoit toute la côte occidentale, & une bonne partie de la méridionale. Sa capitale, qui se nommoit aussi *Xaragua*, étoit dans le lieu où est aujourd'hui situé le bourg du *Cul-de-sac*. Les habitants de ce Royaume l'emportoient sur tous les autres par la taille, par la figure, la douceur & l'élégance du langage. On y trouvoit plus de No-

bleffe. Le Roi se nommoit Boechio, étoit frere d'*Anacoana*, Princesse d'un mérite distingué, & dont la fin honteuse deshonne les Espagnols. Nous en parlerons dans la suite.

Le cinquieme Royaume étoit *Higüey* : il occupoit toute la partie orientale de l'isle avec le fleuve Yaqui, lequel lui servoit de borne au Nord, & le fleuve Ozamo, qui lui en servoit au Sud. Ses habitans étoient plus aguerris que tous les autres peuples de l'isle, parce qu'ils étoient souvent obligés de se défendre contre les Caräibes, qui faisoient de continuelles incursions sur leurs côtes. Ils avoient cependant du dessous assez souvent, parce qu'ils n'entendoient pas bien l'art de se servir de leurs flêches. Leur Souverain se nommoit *Cayacoa*. Il mourut peu de temps après l'arrivée des Espagnols : sa veuve embrassa le Christianisme, & reçut le nom d'Agnès Cayacoa. Elle ne survécut pas long-temps à son mari, & leurs Etats passerent à Cotubanama, puissant Cacique, qui fit, jusqu'à sa destruction, son séjour ordinaire vers la presqu'île de Samana.

Figure,
mœurs, usages

Les habitans de cette isle, comme

ceux des autres , étoient venus du Continent. Elle étoit très-peuplée lorsque les Espagnols y arriverent. Le commun de ces Insulaires étoit d'une taille médiocre, mais bien proportionnée. Ils avoient le teint bazané, la peau rougeâtre, les traits du visage hideux, les narines fort ouvertes, les cheveux longs, nulle espèce de poil sur le reste du corps, presque point de front, les dents sales, & quelque chose de féroce dans les yeux. On reconnut par la suite que cette figure ne leur étoit pas naturelle. La couleur de leur peau venoit du rocou, dont ils se frottoient souvent, & des ardeurs du soleil, auquel leur nudité les exposoit. C'étoit par le secours de l'art, que leur tête prenoit une forme différente de celle du reste des autres hommes. A peine les enfans étoient-ils nés, que les meres leur ferroient le haut de la tête avec les mains ou avec deux petites planches, pour l'applatir par degrés, & leur rendre le front très-petit, ce qu'on regardoit dans ce pays comme une beauté. Cette méthode reploït le crâne, & le rendoit si dur, que les Espagnols cassoient quelquefois leurs épées en

ges, etc. des
anciens ha-
bitans de l'i-
le Saint Do-
mingue.

frappant ces malheureux sur la tête. On peut concevoir que cette opération leur changeoit la figure, & leur donnoit cet air farouche qui révoltoit les Européens. Les hommes étoient tout nus, & n'avoient pas même soin de couvrir ce que la pudeur ne permet pas de laisser voir. Les femmes portoient une espèce de juppe qui ne descendoit pas au-dessous des genoux. Les filles avoient le corps entierement découvert. Tous les Insulaires en général étoient d'une complexion foible, d'un tempéramment flegmatique & tourné à la mélancolie. Ils mangeoient fort peu; leur nourriture étoit des coquillages & des racines. Ils étoient naturellement paresseux, ne travailloient presque jamais, & ne s'inquiétoient de rien. Après avoir passé une partie du jour à danser, ils alloient dormir. Ils étoient d'ailleurs simples, doux, humains, sans apparence d'esprit & de mémoire, & sans passions. Ils ne savoient rien, & n'avoient nulle envie d'apprendre. Quelques chansons contenoient toutes leurs connoissances historiques; mais elles changeoient à la mort de chaque Prince

& ne contenoient jamais de traditions anciennes.

Ils faisoient sortir les premiers hommes de deux cavernes de leur isle. Le soleil irrité, disoient-ils, de les voir paroître, avoit changé les Gardiens de ces cavernes en pierres, & métamorphosé les fugitifs en arbres, en grenouilles, & en d'autres choses de cette espece, ce qui n'avoit point empêché que l'univers ne se fût peuplé. Une autre tradition portoit que le soleil & la lune étoient aussi sortis d'une caverne de leur isle, pour éclairer le monde. On alloit en pèlerinage à cette grotte, qui étoit ornée de peintures, & dont l'entrée étoit gardée par deux démons, auxquels on rendoit d'abord une sorte de culte. On voit de-là qu'ils imaginoient que c'étoit par leur isle que la terre avoit commencé à se peupler. C'étoit la seule nation de l'Amérique qui eût cette prévention en faveur de son pays.

Leur opinion sur la création des hommes.

Les chansons qui leur servoient d'annales, étoient toujours accompagnées de danses. Un des acteurs régloit le chant & les pas : il commençoit d'abord seul, & tous les autres répé-

Leurs divers-
thémes.

toient après lui, & observoient la mesure & la cadence. Tantôt les hommes dansoient d'un côté & les femmes de l'autre; tantôt les deux sexes étoient mêlés. Dans les fêtes publiques, ces exercices de joie se faisoient au son du tambour, lequel étoit composé d'un tronc d'arbre. C'étoit un des principaux chefs de la bourgade, ou le Cacique même qui frappoit ce tambour. Le titre de Cacique, qui étoit en usage lorsque les Espagnols arrivèrent dans cette île, signifioit Prince ou Seigneur. Les Européens ont continué de l'employer dans le même sens, pour tous les Princes ou Seigneurs de leurs conquêtes, à la réserve des Souverains du Mexique & du Pérou.

Les Insulaires avoient une autre espèce de divertissement, qui se nommoit *Batos*. C'étoit une espèce de ballon, composé de racines & d'herbes bouillies ensemble, dont ils formoient une sorte de poix qui ne s'attachoit point aux mains. Elle étoit solide, mais si poreuse & si légère, qu'il suffisoit de la laisser tomber, pour qu'elle bondît plus haut que l'endroit

Oviedo,
liv. 6.

avoit une place destinée pour cet exercice. Souvent on se défioit d'une bourgade à l'autre ; & la victoire étoit célébrée par une danse générale , après laquelle on ne manquoit jamais de s'enivrer de fumée de tabac. Cette débauche ne consistoit qu'à en tirer la fumée par le nez , avec un tuyau en forme d'Y , dont on se mettoit les deux branches dans les narines. Pour que le tabac rendît plus de fumée , on avoit soin de le mouiller , & on l'étendoit sur un brasier à demi-allumé. L'ivresse arrivant bientôt , chacun restoit dans l'endroit où il étoit tombé , à l'exception du Cacique : ses femmes prenoient soin de le porter sur son lit. Les songes qui arrivoient dans cet état passaient pour autant d'avis du Ciel.

Le Tabac venant naturellement dans l'isle Saint - Domingue , & les Espagnols entendant les Indiens de cette isle appeller *Tabaco* l'instrument dont ils se servoient pour en respirer la fumée , ils l'attribuerent à la plante , en apportèrent en Europe , la désignerent sous le nom de *Tabac* , qu'elle a toujours conservé depuis.

Origine du
mot Tabac

Vices qu'on
reproche
aux pre-
miers habi-
tans de Saint
Domingue.

Oviedo assure que ces Insulaires étoient sujets à plusieurs vices affreux : ils ne connoissoient aucunes bornes dans la sensualité. La masse de leur sang en étoit tellement corrompue, qu'ils étoient presque tous atteints de cette horrible maladie, dont la communication a causé, aux habitans de l'ancien Monde, un tort que toutes les richesses du nouveau ne peuvent réparer. A peine les Espagnols parurent sur les côtes de l'île Saint-Domingue, qu'ils en furent empestés. Ceux qui l'apportèrent en Europe ont trouvé le secret de dérober leur nom à la postérité.

Plusieurs des Espagnols qui avoient été à Saint-Domingue, s'engagerent à leur retour pour la guerre de Naples, communiquèrent le mal qu'ils avoient gagné aux femmes Napolitaines, qui le portèrent au camp des François, où il fit beaucoup de ravages. Les Italiens, étonnés de voir ce mal parmi eux, en attribuèrent la cause aux François, parce qu'ils les voyoient plus ardens à rechercher leurs femmes, ou parce qu'ils les haïssoient le plus, & le désignèrent sous le nom de *Mal François*. Les François, qui l'avoient reçu des femmes

femmes de Naples, l'appellerent le *Mal de Naples*. Les Espagnols gardèrent le silence dans cette querelle : mais on fut enfin par qui ce mal avoit été apporté. Cependant on a continué long-temps d'appeller en Italie ce mal le mal François, & en France le mal de Naples.

Histoire de
S. Domin-
gue, liv. 1.

Revenons à notre sujet. Il n'y avoit point de loi parmi les premiers habitants de Saint-Domingue qui modérât l'incontinence. Chaque particulier pouvoit prendre autant de femmes que ses facultés le lui permettoient : le premier degré du sang étoit le seul qu'ils respectoient. Entre les femmes du même homme, il n'y en avoit qu'une seule qui jouissoit de quelque distinction ; mais elle n'avoit aucune supériorité sur ses compagnes. Quelques-unes poufoient leur amour, à l'égard de leur mari, jusqu'à se laisser ensevelir toutes vives avec lui lorsqu'il mouroit ; mais cet exemple de tendresse conjugale étoit rare, parce qu'il étoit volontaire.

Mariages.

Les femmes étoient toujours chargées des obseques de leurs maris : elles enveloppoient le cadavre de larges bandes de coton & le mettoient

Funérailles.

dans une large fosse, avec tout ce que le mort avoit possédé de plus précieux. On y placoit le corps sur une espece de banc, & l'on environnoit de bois le dedans de la fosse, pour que la terre ne s'écroula pas dessus. Ces funérailles étoient accompagnées de beaucoup de chant & d'autres cérémonies dont on ignore les détails. Avant d'enterrer le corps des Caciques, on avoit soin de les vuider & de les sécher au feu. On composoit alors des chansons en son honneur, & l'on y rappelloit ce qui s'étoit passé sous son règne. On ne manquoit jamais de les chanter dans toutes les fêtes publiques pendant le règne de son successeur. Les funérailles d'un cacique duroient quinze ou vingt jours, & tout ce qui restoit de ses meubles étoit partagé entre les assistans.

Ces barbares s'occupotent quelquefois à la chasse & la pêche. Ils employoient dans le premier de ces exercices une espece de petits chiens muets : mais ils se contentoient souvent de mettre le feu aux quatre coins d'une savane, & dans un instant ils la trouvoient pleine de gibier à moi-

tié rôti. Ils manioient si mal l'arc & les flèches, qu'ils ne pouvoient chasser aux oiseaux. Ils avoient cependant quelquefois recours à l'industrie & en attrapotent très-souvent des quantités prodigieuses.

Quoiqu'ils n'attachassent pas autant de prix à l'or que les Européens, ils le recherchoient cependant avec beaucoup de soin : mais ils se bornoient à recueillir les grains, les applatissoient & en faisoient des pendans d'oreille. Il paroît même qu'ils regardoient ces grains comme sacrés ; ils n'alloient en faire la recherche, qu'après s'y être préparés par plusieurs jours de jeûne & de continence.

Ces Insulaires connoissoient si peu Agriculture : l'Agriculture, qu'ils n'avoient aucune espèce d'outils dans ce genre. Ils brûloient l'herbe des savanes lorsqu'elle étoit sèche, remuoient légèrement la terre avec un bâton & y semoient leur maïs. Pour faire du feu, ils prenoient deux morceaux de bois, l'un poreux & léger, l'autre plus compacte & plus dur, piquoient le dernier dans l'autre, & le remuoient avec tant de vitesse que le feu prenoit facilement

au bois poreux. Le feu leur servoit encore à faire leurs canots & leurs briques. Ils en allumoient autour d'un arbre , le faisoient mourir , le laissoient sécher sur pié & l'abbatoient. Ils le creusoiient avec le feu , lévoient le charbon avec une espece de hache composée d'une pierre verte , très-dure.

Gouvernement.

Ces Insulaires avoient peu de loix : la plus sévere étoit contre le larcin : le coupable étoit empalé , sans qu'il fût permis à personne d'intercéder pour lui. Cette rigueur avoit produit parmi eux une grande confiance dans le commerce de la vie. Le droit d'hospitalité s'observoit chez eux avec tant d'exactitude, que l'on trouvoit dans toutes les maisons , sans exception, tous les secours de l'amitié. Les querelles étoient fort rares parmi eux. S'il survenoit quelque différend entre leurs Caciques , au sujet de leurs droits , il se terminoit toujours sans effusion de sang. La forme du Gouvernement étoit despotique : mais les Souverains n'abusoient pas de leur pouvoir.

Guerres.

Dans les Provinces Orientales, on faisoit usage de l'arc & des flèches :

mais ailleurs on ne connoissoit que le javelot qui étoit d'un bois fort dur, & les massues qu'on appelloit *Macanas*. La succession aux Principautés ne faisoit jamais naître de guerres : les enfans succédoient à leurs peres, & l'ordre du sang étant certain par les femmes, les états d'un Cacique qui mourroit sans enfans, passaient à ceux de ses sœurs.

Pour construire une maison, les ^{Leurs mai-} pauvres plantoient des pieux en rond, ^{sons.} à quatre ou cinq piés de distance les uns des autres. Ils étendoient dessus des pieces de bois plates, mais fort épaisses, y plaçoient de longues perches, qui, se joignant toutes par la pointe, formoient un toit de figure conique. Ils attachoient à ces perches des cannes, qui tenoient lieu de lattes, couvroient le tout d'une paille fort déliée, ou de feuilles de palmier. Pour former les murs, ils garnissoient les intervalles des pieux de cannes fichées en terre, & attachées avec une sorte de filasse qui croît sur des arbres, pend sur les branches, & est à l'abri de la corruption. Les cannes étoient si bien affermies par ces liens, qu'elles

Piiij

étoient capables de résister aux vents les plus impétueux, & si ferrées, qu'il n'y passoit pas le moindre soufle. Pour donner encore plus de solidité à l'édifice; on plantoit un poteau au centre, & toutes les extrémités des perches étoient posées dessus. Les maisons des riches étoient construites des mêmes matériaux; mais la forme en étoit différente; elle ressembloit beaucoup à celle de nos granges. Le toit étoit soutenu par une longue pièce de traverse qui l'étoit elle-même par des fourches plantées au milieu de l'espace, qu'elles séparoient en deux parties. Ces sortes de bâtimens étoient & plus étendus & plus ornés que les autres. Plusieurs avoient des vestibules en maniere de portiques, qui servoient à recevoir les visites.

Langues de
l'île.

Le langage n'étoit pas uniforme dans toutes les parties de l'Isle: mais on s'y entendoit facilement, & la langue de Xaragua, qui étoit la plus estimée, s'apprenoit dans les autres Provinces.

Religion des
Insulaires.

La Religion de l'Isle Saint-Dominque n'étoit qu'un assemblage de plusieurs superstitions. Ils donnoient à

leurs divinités des figures fort hideuses : les plus supportables étoient celles de quelques animaux , tels que des crapauds, des tortues, des couleuvres, des caymans. C'étoit le plus souvent des figures humaines, horribles & monstreuses, qui avoient tout à la fois quelque chose de bizarre & d'affreux. Ils les nommoient *Chemis* ou *Zemez*, les faisoient de craie, de pierres ou de terre cuite. Comme ils n'avoient point de temples, leur usage étoit de les placer dans tous les coins de leur maison, d'en orner leurs meubles, & d'en imprimer l'image à toutes les parties de leurs corps. Il n'est pas surprenant qu'ayant sans cesse ces figures hideuses devant les yeux, ils les vissent souvent dans leurs songes. C'est de-là que les premiers Historiens du Nouveau-Monde ont assuré que le démon se montrait souvent à ces Insulaires, & qu'il rendoit des oracles pour lesquels ils avoient une aveugle soumission.

Ils n'attribuoient pas à leurs Idoles le même pouvoir : les unes présidoient aux saisons, les autres à la santé, à la chasse, à la pêche, &c. Quelques

Ecrivains assurent que les Zemez ne passioient que pour des divinités subalternes, & pour les Ministres d'un Etre souverain, unique, invisible, tout-puissant. Ces barbares lui donnoient une mere qui avoit cinq noms différens ; mais on ne rendoit aucun culte à ce Dieu ni à sa mere. L'Historien de Christophe Colomb assure que les Zemez étoient regardés comme les esprits tutélaires des hommes, que chaque Insulaire s'en attribuoit un, qu'il mettoit au-dessus de tous les autres ; qu'on les plaçoit dans des lieux secrets, où les Chrétiens n'avoient pas la liberté d'entrer : qu'un jour des Européens s'étant introduits dans la maison d'un Cacique, y apperçurent un Zemez qui faisoit beaucoup de bruit, & sembloit dire quantité de choses qu'ils n'entendoient pas. Se doutant qu'il y avoit de l'imposture, ils briserent la statue à coups de piés, & trouverent un long tuyau, dont une extrémité donnoit dans la tête, & l'autre dans un petit coin couvert de feuillages, sous lesquels ils découvrirent un homme qui faisoit dire au dieu tout ce qu'il avoit envie de faire

Histoire de
Saint-Domingue, liv.
1. pag. 72.

entendre aux crédules adorateurs. Le Cacique les pria de ne pas révéler ce qu'ils avoient vu, & leur avoua qu'il employoit cet artifice pour contenir ses sujets dans la soumission. Il ajouta que les Caciques avoient trois pierres qu'ils conservoient soigneusement, parce que chacune étoit revêtue d'une propriété particuliere; l'une étoit de faire croître les grains, l'autre de procurer aux femmes une heureuse délivrance, & la troisieme, de procurer du beau temps & de la pluie.

Nous n'avons la description que d'une seule fête de ces Insulaires; mais on jugera des autres par elle : le Cacique marquoit le jour auquel on devoit la célébrer, & le faisoit annoncer par un Crieur public. Elle commençoit par une procession, où les hommes & les femmes mariés portoient ce qu'ils avoient de plus précieux. Les filles y paroissoient dans leur nudité ordinaire. Le Cacique, ou un des principaux habitans, marchoit à la tête avec un tambour qu'il frappoit sans cesse : la troupe se rendoit dans un lieu rempli d'Idoles. Les Prêtres y étoient occupés à les servir, & prêts à recevoir

Fêtes.

les offrandes, qui ne consistoient gueres qu'en gâteaux présentés par les femmes dans des corbeilles ornées de fleurs. Après cette cérémonie, les mêmes femmes attendoient le signal des Prêtres pour chanter, en dansant, les louanges des Zemez : elles y ajoutoient celles des anciens Caciques, qu'elles finissoient par des prières pour la prospérité de la nation. Les Prêtres rompoient ensuite les gâteaux consacrés, & distribuoient les morceaux aux chefs des familles. Ces fragmens, qui étoient regardés comme des préservatifs contre toutes sortes d'accidens, se conservoient toute l'année. Le Cacique n'entroît point dans le lieu où étoient les Prêtres, il se tenoit à quelque distance, où, frappant sans cesse son tambour, il faisoit passer devant lui toute la procession. Chacun couroit en chantant, pour se présenter à la principale Idole. Il cessoit de chanter devant elle, & se fourtoit dans la gorge un morceau de bois pour

Ibid. pag. 73. se faire vomir. L'esprit de cette cérémonie bizarre étoit de faire connoître que, pour se présenter devant les Dieux, il faut avoir le cœur pur & comme sur les levres.

Les Zemez se communiquoient particulièrement aux Prêtres, qu'on nommoit *Butios*, qui exerçoient en même-temps la fonction de Médecins, de Chirurgiens & de Droguistes. Il y entroit, comme on peut le croire, beaucoup de fourberies. Lorsque ces Impositeurs consultoient les Zemez en public, jamais on n'entendoit la réponse du dieu, & l'on n'en jugeoit que par la contenance du Prêtre.

Les *Butios* s'appliquoient à la connoissance des simples : mais leur manière de traiter les malades étoit fort singulière : après plusieurs cérémonies, ils suçoient la partie malade, & , feignant d'en tirer une épine, ou quelque chose de semblables, qu'ils avoient soin de mettre dans leur bouche, ils déclaroient que c'étoit la cause du mal, avec la malignité de l'attribuer à quelqu'un, qu'ils mettoient, par cette calomnie, dans la nécessité d'avoir recours à leur protection.

Depuis plus de deux siècles, on ne cesse de rencontrer dans l'Isle des figures de Zemez, qui annoncent les lieux où les anciennes bourgades étoient situées. On porte le même jugement

sur divers amas de coquilles qui se trouvent sous terre, parce que ces Insulaires mangeoient beaucoup de ce poisson. Il est assez rare qu'on creuse la terre sans y faire de curieuses découvertes. On y rencontre des pots de terre : des platines sur lesquelles ils faisoient cuire la cassave, des haches, de ces petites lames d'or qui pendoient à leur narines & à leurs oreilles ; & tout ce qui étoit à leur usage. On ignore quelle étoit leur opinion sur l'immortalité de l'ame. Les Historiens disent seulement qu'ils admettoient un lieu où les ames vertueuses étoient récompensées ; mais sans aucune notion de la durée de cet état, & qu'ils ne parloient d'aucun supplice pour les méchants. Chacun plaçoit cette espece de Paradis dans une partie invisible de sa Province. Quelques-uns le plaçoient cependant vers le lac *Liburon*, où il y a beaucoup de ce fruit que nous appelons *Abricot de Saint-Domingue*, & se persuadoient que les ames en faisoient leur nourriture, qu'elles en faisoient leur provision pendant la nuit, & qu'elles se retiroient le jour dans des lieux inaccessibles. D'après cette opi-

nion , les Insulaires avoient une sorte de vénération pour ce fruit , & s'abstenoient d'en manger , pour ne pas exposer les morts à manquer de nourriture.

On juge que la caverne , d'où ils faisoient sortir les premiers hommes , est encore dans le quartier de *Dondon* , à six ou sept lieues du Cap - François. Elle a 150 piés de profondeur , & presque autant de hauteur ; mais elle est fort étroite : son-entrée est plus haute & plus large que nos plus grandes portes-cocheres. La grotte ne reçoit de jour que par cette ouverture , & par un conduit pratiqué dans la voûte en forme de clocher. On suppose que , suivant l'opinion des Insulaires , le soleil & la lune s'étoient fait un passage par cette voie pour s'élever au Ciel. La voûte est si belle & si régulièrement faite , qu'on a peine à la prendre pour le seul ouvrage de la nature. Il n'y paroît aucun reste de statue ; mais on y apperçoit une multitude de Zemez gravés dans le roc , & toute la caverne est partagée en quantité de niches assez profondes. Les premiers Historiens rapportent tous

Prédiction
qui annon-
çoit aux In-

Insulaires la
conquête de
l'île.

que peu de temps avant l'arrivée de Christophe Colomb, les Insulaires avoient été avertis qu'il arriveroit un événement qui entraîneroit la ruine de leur repos & de leur liberté. Voici comment on raconta cette prédiction à Colomb : Un jour le pere du Cacique Guarinoex, ayant eu la curiosité de consulter les Zemez sur ce qui arriveroit dans l'île après sa mort ; leur réponse fut qu'il viendroît bientôt des hommes qui auroient du poil au menton, & qui seroient vêtus de la tête aux piés ; que ces étrangers mettroient en piéces les divinités des îles, & qu'ils aboliroient le culte ; qu'ils porteroient à leur ceinture de longs instrumens de fer, avec lesquels ils fendroient un homme en deux ; enfin, qu'ils dépeupleroient l'île de ses anciens habitans. Cette terrible prédiction s'étoit divulguée, & avoit jetté la consternation dans tous les esprits. On avoit composé à ce sujet une chanson lugubre, qui se chantoit à certains jours. Le lecteur fera de cette prédiction le cas qu'il jugera à propos d'en faire.

Animaux de
l'île Saint-
Domingue.

Entre les animaux qu'on trouva dans cette île, les *Utias*, les *Chemis*, les

Mohùis, les *Coris* & les *Goschis* étoient les plus remarquables. Il paroît que les plus grands ne l'étoient pas plus que nos lapins ordinaires, dont les trois premières especes approchoient beaucoup : tous avoient la chair assez bonne ; l'*utias* n'étoit que de la grosseur d'une souris, & le *coris* de celle d'un petit lapin. Il y avoit des *utias* tout blancs ; mais dans le plus grand nombre, les couleurs étoient mêlées. Le *coris* étoit blanc & noir ; il n'avoit point de queue, & sa gueule ressembloit à celle d'une taupe. Les *goschis* étoient de petits chiens muets qui servoient d'amusement aux femmes, & qu'elles portoient entre leurs bras. On les employoit aussi à la chasse pour éventer les autres animaux. Comme ils étoient assez bons à manger, ils furent d'une grande ressource pour les Espagnols dans les premières famines auxquelles ils furent réduits. On en distinguoit plusieurs sortes : les uns avoient la peau tout-à-fait lisse ; d'autres étoient couverts d'une laine fort douce, & le plus grand nombre n'avoit qu'une especé de duvet fort tendre & fort rare : leurs couleurs étoient aussi

variées que celles de nos chiens, & beaucoup plus vives. Comme tous ces animaux étoient sans défense, les chiens & les chats Espagnols ne tarderent pas à les détruire.

Volaille et
autres oi-
seaux.

Les anciens habitans de Saint-Dominique n'avoient aucune espece de volaille domestique, & le nombre des oiseaux y est beaucoup plus rare qu'en Europe; mais il s'y en trouve d'une beauté dont les nôtres n'approchent point. Les hirondelles, les corneilles, les tourterelles, les ramiers, les oies & les canards sauvages y sont à-peu-près les mêmes. On y voit des canards dont le plumage est tout blanc, à l'exception de la tête, qui est d'un très-beau rouge. Les Espagnols y en ont porté de musqués, & c'est la seule espece qu'on y élève, autant pour leur grosseur, que pour la beauté de leur plumage. Ils font plusieurs pontes par an; & l'on observe que les cannetons qui viennent de l'accouplement de ces canards étrangers avec ceux de l'isle, n'en font point d'autres. Les oies n'ont des petits qu'une fois l'année; mais toutes les autres especes de volailles qu'on a trouvées dans les bois de l'isle, ou qu'on

y a portées , produisent dans toutes les saisons. On a beaucoup de peine à les élever , parce qu'elles sont sujettes à une maladie qu'on appelle les *Pians* , & qui en fait mourir beaucoup. Celles qu'on voit le plus communément dans les basses - cours , ce sont les pintades , qu'on a transportées de Guinée dans cette isle , des paons qu'on a trouvés sur la riviere de Neyva , & des faisans , qui sont aussi originaires de l'isle. Il y a encore des pintades naturelles du pays ; mais on n'a jamais pu les apprivoiser. Les tourterelles sont fort communes à Saint - Domingue : outre celles qu'on y a trouvées , on y en a transporté une très-grande quantité. Le pic-vert a toutes les propriétés de celui de France ; mais il l'emporte beaucoup pour la beauté de son plumage , qui est rouge & noir sur un fond jaune. Les François lui ont donné le nom de *Charpentier* , parce qu'en piquant le bois avec son bec , il fait beaucoup de bruit. Le nombre en est si grand , qu'ils criblent toutes les poutres des édifices. On y trouve une espece de rossignol qui chante fort agréablement ; mais il ne ressemble pas au nôtre. Le

ramage de la linotte est très-agréable. On remarque cependant que les oiseaux en général de l'isle Saint-Domingue ne plaisent pas tant à l'oreille que les nôtres, mais qu'ils ont le plumage plus beau.

Oiseaux de proie.

Les oiseaux de proie y sont en grand nombre, & leurs especes sont fort variées. On y voit une quantité prodigieuse de *grands Gofiers*, que plusieurs Ecrivains confondent, mal-à-propos, avec le pélican : il est vrai qu'il tient un peu de sa nature & de celle du cormoran. La couleur de cet oiseau est un cendré obscur. De la partie inférieure de son bec, qui est fort long & fort large, pend une espece de bourse qui lui sert de magasin. C'est de-là qu'il tire son nom. Il ne cesse point de pêcher, jusqu'à ce qu'il l'ait rempli. Il digere ensuite à son aise. On trouve, dans la même isle, un autre oiseau de proie qui se nomme le *Malsenis*, qui approche du faucon & de l'aigle. Il y en a quantité d'autres, auxquels on donne le nom de Pêcheurs ou d'Aigrettes : ce sont de véritables hérons qui diffèrent peu des nôtres.

Perroquets. Cette isle produit beaucoup de Per-

roquets. On y en trouve de toutes les especes & de toutes les couleurs. Les *Flamingots* ou les *Flamands* fréquentent les marais. Cette espece a les piés fort hauts, & est de la grosseur d'une poule d'Inde : la chair n'est pas bonne ; mais la langue passe pour un morceau délicieux. Le colibry de l'isle Saint-Domingue est un peu plus gros que celui du Canada ; son plumage est rouge, noir, verd & blanc, avec des nuances d'or sur le verd & le rouge. Il a sur la tête une petite aigrette noire. Sa gorge est d'un rouge très-vif, son ventre est d'un beau blanc, & tout le reste d'un verd très-vif. Il a le bec un peu crochu. La femelle n'a, de toutes les couleurs du mâle, que le beau blanc sous le ventre. Tout le reste de son plumage est un cendré clair. Le bec & les pattes de ce bel oiseau sont fort longs. Quelques Voyageurs assurent que son chant est très-mélodieux ; d'autres prétendent qu'il ne fait pas d'autre bruit que celui que causent ses aîles, & qui est assez fort, parce qu'il a le vol très-rapide.

Colibry.

La mouche luisante, que les anciens Insulaires nommoient *Lanyo*, Mouches
extraordi-
naires.

est une espece d'escarbot , moins gros de la moitié qu'un moineau. Il a quatre yeux , deux à la tête & deux sous les aîles , d'où il sort un feu qui jette une très-grande lumiere : elle peut servir à voyager , même à lire. Les Insulaires n'avoient pas d'autres flambeaux pour s'éclairer pendant les ténèbres : ils prenoient ces animaux , pendant la nuit , avec des tisons embrasés , dont la vue les faisoit approcher & tomber ; lorsqu'ils étoient une fois à terre , ils ne pouvoient plus se relever. On prétend que ce qui les fait briller est une humeur , qui produit le même effet sur les mains & sur le visage , lorsqu'on s'en est frotté. Ces animaux ne donnent de clarté que pendant les grandes chaleurs , & on a beaucoup de peine à les garder plus de huit jours. Nos mouches communes qui y ont passé sur les vaisseaux de l'Europe y ont tellement multiplié , qu'il est impossible de garder de la viande quelques jours dans cette Isle.

Insectes.

Les rats & les fouris , que ce pays a reçus de nous , y font un ravage extraordinaire. Il y a beaucoup de scorpions , diverses sortes de petits lézards ,

d'araignées & de fourmis ; des couleuvres , dont quelques - unes sont assez grosses pour avaler des poules entières : mais de tous ces animaux , il n'y a de venimeux que certains scorpions qui naissent dans la presqu'île de Samana , & une araignée à cul rouge , la plus grande & la plus monstrueuse qu'on connoisse au monde.

L'*Escarbot Rinoceros* est un animal très-curieux : il produit quantité de vers cornus dans le tronc d'un palmier nouvellement coupé. Les habitans les recherchent avec soin , & les regardent comme un mets fort délicat. Ce n'est qu'une graisse douce & agréable, enveloppée d'une pellicule ondulée en volute. Sa figure est hideuse , & cause une sorte d'horreur qu'on a peine à vaincre : mais lorsqu'on y est accoutumé , on les recherche & on les mange avec avidité. L'escarbot qui les produit est une sorte de mouche volante , qui a le nez fort allongé , en forme de corne un peu cintrée , d'où lui est venu le nom de *Rinoceros*. Cette corne est ornée d'une double épouflette , l'une en dessus , l'autre en dessous. Il sort de ses narines deux barbillons mobiles ,

qui ont plusieurs articles terminés par des ombelles veloutées, & qui lui servent d'oculaires. Il a la tête couverte d'un casque tout d'une piece, un peu en bosse, d'un noir luisant, très-poli, d'une consistance ferme & cassante. Sa gueule, fendue horizontalement, renferme deux machoires armées de bonnes dents. Son thorax est osseux, accompagné de deux bras, qui ont chacun trois nœuds ou trois articulations. Ces bras sont recoudés, & terminés par une patte fourchue, arpillonnée & velue. Un peu au-dessous, ils s'emboîtent dans une échancrure qui se trouve dans la partie supérieure du ventre. De chaque côté, il y a un pié tout semblable au bras qu'on vient de décrire, encaissé dans un corcelet de plusieurs pieces qui s'unissent avec le plastron. Du bas-ventre, il sort pareillement deux pattes semblables aux autres. Plusieurs tuniques, rangées les unes sur les autres, terminent cet insecte par le bas. Il est porté sur quatre aîles; deux qui sont intérieures & tissues comme de la gaze, & deux extérieures, qui sont rayées, noires, ovales, seches & rayonnantes.

On trouve dans cette île une espèce d'amphibie, que les anciens habitans nommoient *Ivana* ou *Iguana*. On le voit aussi souvent dans l'eau que sur le haut des arbres, Il tient du lézard & du crocodile ; mais, ce qu'il n'a pas de commun avec eux, c'est que sa chair est un aliment délicieux. On assure cependant qu'elle est nuisible à ceux qui sont atteints du mal que les Européens ont trouvé dans cette île. Quelques-uns le mettent au nombre des serpens, parce que sa peau a les mêmes couleurs. Sa figure est horrible ; mais il n'y a point d'animal plus doux & moins mal-faisant que lui. Les plus grands ont deux palmes & demie de long, & un peu plus d'une de large. Ses pattes ressemblent à celles du lézard ; sa tête est plus grosse, & sa queue est deux fois longue comme son corps. Ses dents sont fort aiguës ; il a un long & large jabot qui lui pend jusque sur la poitrine. Ses pattes de devant sont plus longues que celles de derrière, & ressemblent aux serres des oiseaux de proie, quoiqu'incapables de rien ferrer fortement. Il a le long du dos une nageoire crêtée & en forme de scie. On

en voit de plus petits , qui sont peut-être d'une espece particuliere. Cet animal est absolument muet , & n'a aucune espece de cri ; il est d'une douceur & d'une patience extraordinaires. On peut le tenir trois semaines à l'attache , sans aucune nourriture , & sans qu'il fasse aucun effort pour se dégager. Les alimens qu'on lui donne sont de la cassave & de l'herbe. Il ne nage que lorsqu'il est petit : dès qu'il a toute sa taille , il ne peut plus faire avec ses pattes les mouvemens nécessaires pour se soutenir sur l'eau. Il fait ses œufs sur le sable , le long des rivières & des ruisseaux : leur nombre est ordinairement de quarante ; il va quelquefois jusqu'à cinquante. Ils sont de la grosseur d'une noix , & leur enveloppe est une petite peau fort déliée. On prend cet animal fort aisément , parce qu'il se laisse approcher.

Crocodiles
de l'île Saint
Domingue.

Nous avons parlé ailleurs des crocodiles & des lamentins , nous croyons pouvoir en dire un mot ici , pour faire remarquer leur différence. Ceux de l'île Saint - Domingue ont un instinct admirable pour aller chercher leur proie jusque dans les forêts , où ils dressent

dressent des embûches aux différens animaux, qu'ils surprennent presque toujours. Les Chasseurs mêmes ont quelquefois le malheur d'y être attrapés. Ils sont si légers, principalement dans l'Isle de Cuba, qu'ils prennent les hommes à la course. Ils piquent leur queue en terre, & s'élancent avec une rapidité incroyable : mais, comme ils s'élancent toujours en ligne droite, il est facile de les éviter, lorsqu'on court en serpentant. Ceux de Saint-Domingue quittent plus rarement les rivières où ils se tiennent en embuscade aux passages & aux abreuvoirs. Il n'attaquent ordinairement les hommes que quand ils en reçoivent du mal ; mais ils font la guerre à tous les autres animaux ; ils les saisissent par le museau, pour leur ôter la respiration ; ils les entraînent au fond de l'eau, les y laissent pourrir avant de les manger. Les corneilles du pays sont fort avides de leurs œufs. On assure qu'il se trouve des crocodiles à Saint-Domingue, qui ont vingt-cinq pès de long, & la grosseur d'un bœuf.

Suivant plusieurs Auteurs, on trouve Le Lamen-
ve dans le lamantin la plupart des fois,

singularités qu'on attribue à la fyrene
 & au dauphin ; mais ils ne les a pas
 toutes, Jamais le lamentein n'a chanté.
 Il jette des larmes & se plaint , lors-
 qu'on le jette à terre ; c'est de-là qu'il
 a reçu son nom. Sa figure n'approche
 pas de celle qu'on suppose au dau-
 phin : le seul rapport qu'il a avec lui ,
 c'est qu'il est assez ami de l'espece hu-
 maine. Deux nageoires qu'il a sous les
 deux épaules , ont à peu près la figu-
 re de deux mains : elles lui servent
 à nager & à porter ses petits ; elles
 lui ont fait donner le nom de *Manati*
 par les Espagnols. Le premier Voya-
 geur qui ait prit cet animal pour la
 fyrene est Christophe Colomb ; mais
 cette idée n'a pas fait de fortune après
 lui. La femelle du lamentein met bas
 & allaite ses petits , à la maniere des
 vaches, ce qui lui a fait donner aussi
 le nom de *Vache marine*. Sa tête ,
 d'ailleurs , ressemble à celle d'un bœuf ;
 mais il a le museau plus enfoncé , le
 menton plus charnu & les yeux plus
 petits. Sa couleur est d'un brun foncé.
 Il s'en trouve de vingt piés de long ,
 & d'environ dix de large , du moins
 vers les épaules , mais cette largeur

va toujours en diminuant vers la queue. Lorsque la chair du lamentin est salée, elle a le goût du veau ; mais elle est plus agréable & se conserve plus long-temps. La graisse qu'on en tire est aussi très-bonne & ne rancit point. Sa peau est un excellent cuir. Il se forme dans sa tête une espèce de bezoard auquel on attribue d'admirables propriétés pour la colique & la pierre. On ne trouve gueres les grands lamentins que sur le bord de la mer ou des rivières, où ils vont paître : c'est-là qu'on les tue : les petits se prennent dans des filets. On fait des récits singuliers de leur facilité à s'appriivoiser. Gomera dit qu'un Cacique de l'Isle Saint-Domingue nour-

Gomera ;
liv. 11. chap.
13.

rissoit un lamentin dans un petit lac ; il l'avoit rendu si familier qu'en l'appellant, cet animal venoit à lui. Il lui mettoit tout ce qu'il vouloit sur le dos, & le lamentin portoit paisiblement son fardeau jusqu'à l'autre bord. Un Espagnol s'avisa de l'appeller un jour & le blessa d'un coup de fusil. Cet accident le rendit si craintif, qu'il n'approchoit plus de la rive, sans avoir examiné si celui qui l'appelloit étoit

Indien ou non, ce qu'il reconnoissoit à la barbe. Enfin, il disparut dans une crue d'eau qui l'entraîna à la mer avec laquelle ce lac communique. Harrera assure avoir vu dans l'Isle Saint-Domingue un lamentein qui venoit à terre lorsqu'on l'appelloit, mangeoit ce qu'on lui présentoit, & suivoit jusque dans les maisons ceux qui le nourrissoient. Il y jouoit avec les enfans & paroissoit prendre beaucoup de plaisir à la musique. Il souffroit qu'on montât sur son dos, & passoit jusqu'à dix hommes à la fois, d'un bord du lac à l'autre.

Coquillages
et poissons.

Après les tempêtes, les rivages de cette Isle se trouvent couverts de coquillages d'un lustre & d'une beauté extraordinaires. Les plus curieux sont le *Lambis*, le *Butor*, le *Pourpre*, la *Portelaine*, les *Cornets* & les *Pommes de mer*. Il ne faut pas s'écarter bien loin des côtes, pour y pêcher une grande abondance d'excellents poissons. Les plus communs sont la Raie, le Congre, l'Ange, le Mulet, le Marsouin, la Bonite, la Dorade & le Pilote. Les Limaçons & les Escrevisses de mer, les Moules, & les Cancres y sont aussi très-communs. On y a trouvé

beaucoup de perles. l'Ambre gris y est rare ; mais les tempêtes y en amènent quelquefois. On n'y a jamais vu de corail , à moins qu'on ne veuille donner ce nom à diverses sortes de Madreporés ou Panaches de Mer.

On pêche dans ces parages deux espèces de Cancres ; la première se nomme *Agama* & se prend dans les filets. Ce Cancre peut avoir sept pouces de long sur quatre de large : la coque est de figure quarrée, velue, chagrinée, un peu enflée, marquée de plusieurs couleurs, terminée en bas par des pointes dentelées & armées de poils. Ses yeux sont éloignés les uns des autres de deux pouces environ & de la grosseur d'un pois, d'un noir luisant, enchassés dans deux orbicules arrondis sur son front qui est plat. On voit à droite & à gauche deux larges plaques, crénelées, remplies de poil, surmontées de deux autres. Les quatre sont mobiles en divers sens par le moyen de deux jointures. Du milieu de ces plaques sortent deux cornes & quatre pointes, dont le bout est fendu en pincettes. La gueule est au - dessous dans une fossette ovale.

Espèce de
Cancre.

couverte de plusieurs barbillons.

La seconde espece est le *Pagurus* des anciens. Il s'en trouve beaucoup sur les rochers escarpés. Ils fréquentent aussi les plus hauts fonds & les endroits les plus féconds en Madrepores, en Panaches & en Litophytes. L'écaille de ce Cancre est presque ronde, le fond en est rouffâtre, & tout le dehors est parsemé de piquans. Son museau est armé de cornes peu failantes : les yeux sont enfoncés, couchés de travers & défendus par plusieurs pointes qui leur servent de paupieres. Il sort de ses narines quantité de longs filets plians & mobiles. Sa gueule n'est pas différente de celle des Crabes, auxquels il ressemble aussi par le plastron. Ses deux bras sont aussi fort grêles & ses mordans médiocres, en comparaison du reste du corps. Les quatre piés qu'il a de chaque côté sous le ventre sont grossiers ; mais ils ont chacun leur articulation, avec un arillon noirâtre à leur extrémité. La chair est coriace & d'un goût sauvage.

Crabes.

Toutes les côtes de cette Isle sont couvertes de Crabes. On en distingue trois especes : ceux de mer, ceux

des montagnes & ceux des rivières. On trouve les premiers sur les bords de la mer, & ils sont d'une très-grande ressource pour la nourriture du commun des habitans. Les seconds sont rouges & s'arrêtent dans les lieux secs : ils sont plus estimés que les premiers. Ceux des rivières passent pour les meilleurs de tous.

Le Soldat est une espèce de Crabe ou d'Ecrevisse de mer. Il se trouve sur les côtes. C'est un assez bon aliment. Son nom lui vient de ce qu'il est armé par tout le corps, excepté vers le bras où il est nu & si sensible, que dès qu'il est né, il se jette dans la première coquille qu'il rencontre : mais il suffit d'approcher la coquille du feu pour l'en faire sortir.

Le Soldat

Dans ces grandes herbes qu'on nomme *Sargasses* qui couvrent les côtes de l'Isle, on trouve quantité d'animaux Marins, entr'autres beaucoup de Tortues. On n'en distingue que deux espèces ; les *Tortues franches* & le *Caret*. Les Tortues franches recherchent les pâturages gras : le Caret se plaît dans les lieux pierreux, couverts seulement d'un peu de mousse : son

Tortues.

écaille fait un riche commerce.

Le Pilote. Le Pilote se trouve ordinairement dans ces parages. Il tire son nom de la fidélité avec laquelle il suit les Navires qu'il rencontre. Il ne cesse point de nager devant eux qu'ils ne soient arrivés dans un port.

**La Galere,
le Perro-
quet, etc.**

La Galere est un espece de petit poisson, ou plutôt un insecte. Il est couvert d'une peau remplie de vents : lorsqu'il la pousse hors de l'eau, elle paroît ornée de toutes les couleurs & lui sert comme de voiles. Elle est couverte d'une glu mordicante qui cause les plus vives douleurs lorsqu'on met la main dessus : on prétend même que le mal augmente, à mesure que le soleil monte sur l'horison. Le Perroquet de mer, les Poissons qu'on nomme *de Roche*, dont les couleurs font un mélange éclatant d'or & d'azur, le Hériflon, le Crapaud de mer, & une espece de petit Cochon marin, font d'autres productions de ces mêmes parages.

**Arbres et
Plantes.**

Les différens Arbres qu'on a apportés de différens endroits ont très-bien réussi à l'Isle Saint-Domingue. Parmi ces Arbres on compte les Orangers,

Oviedo, liv.
& chap. 1.

DES AMÉRICAINS. 369

les Limonniers , les Citronniers , des Figuiers , des Grenadiers , des Coings , des Cassiers , des Vignes , des Oliviers , des Pêchers , des Pruniers , des Cerisiers , des Plantins , des Cannes de sucre.

Les productions naturelles de l'Isle Le Hobo. sont le *Hobo* qui est un grand & bel arbre qui donne un ombrage fort sain. Son fruit ressemble à de petites prunes ; il est jaune , a le goût & l'odeur fort agréables ; mais il gâte les dents. Son noyau est fort gros. Les bourgeons & l'écorce bouillis dans l'eau la rendent fort bonne à laver la barbe. C'est un fort bon bain pour les Voyageurs fatigués. L'ombre de cet arbre est si saine , qu'on y suspend volontiers les hamacs , pour dormir sous ses branches. Ses racines fournissent assez d'eau pour soulager ceux qui y ont recours dans les temps de sécheresse.

Le *Caymito* est un arbre commun Le Caymito. aux Isles de l'Amérique : il a les feuilles presque rondes , vertes d'un côté & si rousses de l'autre , qu'elles paroissent avoir passé sous le feu. Son fruit dans le Continent est rond & de la grosseur d'une balle de paume : mais

dans l'Isle Saint-Domingue il est longuet & n'a pas la grosseur du doigt. Sa poulpe est blanche, moëleuse & pleine de sève. On la compare au lait épais qui tourne en fromage. Elle est saine & digere facilement. Le bois est dur & propre à toutes sortes de construction : mais il faut le laisser sécher avant de le mettre en œuvre.

Le Higuero. Le *Higuero* est un arbre de la hauteur du mûrier. Il produit des courges, les unes rondes, les autres longues. Les Insulaires en font de très-beaux vases. Son bois qui est fort dur, sert à faire des meubles. La feuille est longue & étroite, mais plus large vers la pointe, d'où elle va toujours en diminuant. Les Indiens mangent la poulpe du fruit, dans sa fraîcheur. Il est grand & gros ; mais il va, comme les feuilles, en diminuant.

Le Xagua. Le *Xagua* est de la hauteur du frêne. Son bois est pesant, dur & d'un fort beau lustre en gris & en fauve. Il produit dans l'île un fruit de la grosseur du pavot, auquel il ressembleroit tout-à-fait, s'il avoit une petite couronne. On le mange dans sa maturité, & l'on en tire une eau fort claire, dont on

se lave les jambes pour se délasser. Les Insulaires en font aussi une peinture qui noircit beaucoup. Ils le mêlent avec la *Bixa*, autre peinture d'un rouge très-fin, & s'en colorent toutes les parties du corps. L'eau seule du *Xagua*, si l'on n'a pas soin de l'essuyer promptement après qu'on s'en est lavé, laisse sur la peau des taches noires que tous les soins possibles ne peuvent faire disparaître qu'au bout de vingt jours.

La *Bixa* n'est qu'un arbrisseau de trois ou quatre piés de hauteur, dont les feuilles ressemblent à celles du coton. Son fruit se forme aussi en coques qui approchent encore de celles du coton, excepté qu'elles ont en dehors des poils assez gros, rangés comme par veines, qui répondent aux parties intérieures, dont les divisions renferment quelques grains rouges, plus visqueux que la cire. Les Insulaires en font une espece de savonnettes, pour se peindre & se farder, en les mêlant avec quelques gommés qui rendent cette peinture aussi fine que le vermillon.

La *Bixa*,

Le *Guacuma* est un arbre assez haut.

Le *Guacuma*,

Qvj

Sa feuille ressemble à celle du mûrier : il donne aussi une espèce de mûre. Les Insulaires font de ce fruit un breuvage qui les engraisse beaucoup : ils le pilent & le laissent tremper dans l'eau. Le bois de l'arbre est fort léger.

Le Guama. Le *Guama* est un grand arbre fort commun dans l'Isle Saint-Domingue. Son bois est très-propre à brûler : la fumée qu'il produit n'a rien de nuisible. C'est pour cette raison qu'on en emploie beaucoup pour les fournaies des chaudières à sucre. Son fruit est une espèce d'*Algarronas*, plus larges & plus grosses que celles de Castille ; mais elles ont presque le même goût.

Le Hicaco. Le *Hicaco* ressemble beaucoup au framboisier par sa feuille & par sa hauteur : mais ses fruits sont de petites pommes, dont les unes sont blanches, d'autres rouges & d'autres noirâtres. Ils sont d'une bonté médiocre. Leur noyau est si gros & leur poulpe si mince, qu'il faut les ronger avec les dents. On prétend cependant qu'il ont beaucoup de vertu pour le flux de ventre. Ils ont le goût plus agréable lorsqu'on apporte quelque soin à cultiver l'arbre. Cet arbre vient naturel-

lement proche les côtes de la mer.

Le *Yurama* de l'île Saint-Domingue Le Yaruma
est une espèce de figuier sauvage, dont
les feuilles sont découpées & plus
grandes que celles des figuiers sauvages,
avec lesquelles elles ont cependant
quelque ressemblance. Il produit
un fruit doux, de la longueur du doigt,
& semblable à un gros ver. La hauteur
ordinaire de l'arbre est celle du
noyer moyen : il s'en trouve cependant
qui sont beaucoup plus hauts.
Le bois est léger, creux & cassant.
Le germe du bout des branches a la
vertu des meilleurs caustiques : on le
pile pour l'appliquer sur les plaies.
Il mange les mauvaises chairs, dissipe
l'enflure, &c, par degrés, guérit parfaitement.

Le *Macagua* est un grand arbre, Le Macagua
dont le fruit ressemble, par la forme,
aux petites olives, & par le goût aux
cerises. Le bois en est bon, la feuille
verte, fraîche & semblable à celle du
noyer.

L'*Acuba* est un arbre fort haut : son L'Acuba
fruit est très-bon. C'est une espèce de
figues qui ont le goût des poires muscades ;
mais il en sort une si grande

quantité de lait gluant , que pour les manger , il faut les mettre dans l'eau , & les frotter entre les doigts , pour qu'elles ne s'attachent point aux lèvres. Ce lait ressemble à celui que les figues vertes rendent par la queue , lorsqu'on les cueille ; mais il reste dans l'eau , pour peu qu'on y frotte le fruit. Il n'y a point de bois dans l'isle qui soit plus dur que celui de l'acuba.

Le Guia-
bara.

Le *Guiabara* , que les Espagnols ont nommé *Wero* , parce que son fruit est une espece de raisin en grappe, couleur de rose ou de mûre, & d'un fort bon goût. Le bois de cet arbre fait d'excellent charbon. Ses branches sont étendues, rondes & serrées. Son tronc est fort gros , & le bois sous l'écorce est rouge. Ses feuilles sont de la longueur de la paume , & ont une largeur proportionnée : elles sont fort vertes , & d'une épaisseur extraordinaire. Les Espagnols , dans le commencement de leur arrivée , n'ayant ni encre ni papier , se servoient des feuilles de cet arbre pour écrire. Ils formoient dessus des lettres très-distinctes avec une épingle. Chaque grain du fruit a son noyau , plus ou moins gros , suivant la gros-

feur du grain , qui est ordinairement celle d'une balle d'arquebuse , ou d'une aveline.

Le *Copey* a la feuille du guiabara ; Le *Copey*.
mais elle est plus grande , plus épaisse ,
& encore plus propre à l'écriture. L'arbre est plus haut , & le bois est excellent. Les premiers Espagnols faisoient de ses feuilles des cartes à jouer , sur lesquelles ils traçoient , avec des épingles , toutes les figures d'usage commun. On ne nous donne point la description de son fruit.

Le *Gagney* est un autre arbre , dont Le *Gagney*.
le fruit n'est pas plus gros qu'une aveline , mais qui ressemble intérieurement à la figue de Castille : il est de fort bon goût. Le bois , sans être des meilleurs , n'étoit pas inutile aux Insulaires : ils faisoient des cordes avec son écorce. Les premiers Espagnols suivirent leur exemple , & s'en faisoient de fort bons souliers , lorsqu'on ne leur en apportoit point d'Europe.

Le *Cibucan* est un des beaux arbres de Le *Cibucan*.
l'isle Saint - Domingue. Il a les feuilles du saule ; son fruit ressemble aux avelines blanches ; mais il est rempli de petits grains presque imperceptibles. Cet arbre

est très-beau, & d'une continuelle fraîcheur.

Le Guanabana.

Le *Guanabana* est un grand arbre, dont le fruit, qui porte le même nom, égale en grosseur nos melons moyens. Il est verd & revêtu d'écailles figurées, comme la pomme de pin. Sa fraîcheur le rend d'autant plus agréable en été, qu'il n'a rien de dangereux. Sa peau est aussi déliée que celle d'une poire; & sa chair, qui est fort blanche, a toute l'apparence de la crème, ou de ce qu'on appelle du blanc manger; elle se fond dans la bouche. Les pepins qu'elle contient sont de la grosseur de ceux des courges, & leur couleur est un fauve brun. Outre leur hauteur & leur beauté, ces arbres ont les feuilles fort vertes & fort fraîches, presque semblables à celles du citronnier. Le bois en est assez bon, mais il n'est pas fort.

L'Anon.

L'*Anon* a beaucoup de ressemblance avec le guanabana, mais son fruit n'est pas si gros; cependant il est plus agréable. Il est jaune, & l'autre est verd.

Le Guayabo

Le *Guayabo* est un arbre sauvage dans les autres Isles & dans le Continent; mais on le cultive avec beau-

coup de soie dans l'isle Saint - Domingue. Il peut avoir la hauteur de l'oranger : ses branches sont plus éparées, & la feuille ressemble à celle du laurier ; mais elle est plus épaisse, & a les veines plus élevées. Il produit des pommes de différentes especes : les unes sont rondes, les autres oblongues. D'abord elles sont vertes, & jaunissent en mûrissant. Leur poulpe est ou blanche, ou vermeille. Dans leur maturité, elles sont sujettes à se remplir de vers, ce qui engage à les cueillir un peu vertes. Elles sont couronnées de petites feuilles, & divisées en quatre parties, remplies de grains fort durs, qu'on ne laisse pas d'avaler, parce qu'ils se digerent aisément. On vante même leur vertu pour le flux de ventre. La fleur du guayabo ressemble à celle de l'oranger, sans être si épaisse : quelques-unes rendent l'odeur du jasmin. Le bois de cet arbre est excellent pour les ouvrages de menuiserie.

Le *Mamey* de l'isle Saint-Domingue est haut, branchu, rond, verd & frais. Sa feuille est un peu plus grande que celle du noyer : son fruit passe pour le meilleur de toute l'isle. Il est rond, &

Le Mamey.

de la grosseur des deux poings ; sa peau ressemble à celle des poires , & tire sur le fauve. On y trouve quelquefois deux noyaux. Le bois de cet arbre est assez dur : on ne le trouve cependant pas assez bon pour les édifices.

Vignes sauvages de l'île.

L'île Saint - Domingue produisoit des *Vignes sauvages*, dont le raisin étoit assez bon ; mais on les a négligées depuis qu'on y en a transplanté de Castille.

Chardons.

Oviedo parle de trois especes de *Chardons* qu'on trouve dans cette île. Le *Pitahaya*, dont la plante est épineuse. Pour branche, il a une especes de bras quarré & long. Chaque face du quarré forme un canal, duquel il sort, de distance en distance, trois ou quatre épines piquantes & venimeuses, d'un pouce & demi de longueur. Entre ces bras, il croît un fruit d'un rouge cramoisi, & revêtu d'une peau fort épaisse, en forme d'écaille : il est fort doux, rond, & rend l'urine rouge comme du sang.

Le *Luna* est un autre chardon d'une forme encore plus singuliere. Ses feuilles sont rondes & massives, de l'épaisseur

du doigt , épineuses aux bords & au milieu. La hauteur de la plante est celle de la jambe. Son fruit est long, verd au-dehors, vermeil au-dedans , de si bon goût & d'un usage si sain , qu'il est beaucoup recherché.

Il y en a encore une troisième espèce que l'on connoît sous le nom de *Cierge*. On en transporte beaucoup en Europe. Oviedo dit , *liv. 8 , chap. 25* , que lorsqu'il en mangea pour la première fois , il rendit du sang tout pur , ce qui lui fit croire qu'il s'étoit rompu quelque veine , & que sa mort étoit fort proche.

L'arbre qu'on nomme *Quentas del Xayon* ou *Patenôtre de Savon* , porte un fruit qui , étant dans l'eau chaude , rend une écume dont on se sert à nettoyer le linge. Le mangle , le thérébinthe , le tamarin & le cédre sont d'une singulière beauté dans l'île. Saint-Domingue.

Le *Caoban* est un arbre particulier à cette île , & en même temps un des plus grands. Son bois est très-bon : on en fait des poutres de toutes sortes de longueur & de grosseur. Sa couleur tire sur le rouge.

Pommes venimeuses.

Sur la côte occidentale de l'isle, entre les rochers & les montagnes de la pointe de Tiburon, on trouve une infinité de ces petits pommiers, dont les Caraïbes composent le poison dans lequel ils trempent leurs flèches. La hauteur de ces arbres est d'environ quinze pieds; ils sont fort touffus; leurs feuilles ressemblent à celles du poirier. Ils donnent pour fruit de petites pommes, qui sont tantôt rondes, tantôt oblongues, d'un si beau rouge & d'une odeur si agréable, qu'il est difficile de les voir sans être tenté d'en manger; mais leur suc est un venin qui empoisonne également les hommes & les animaux. On assure même que ceux qui dorment à l'ombre de ces arbres, se réveillent avec un grand mal de tête, les yeux, les paupières & les lèvres enflées. Si la rosée qui a été sur les feuilles touche au visage, elle brûle la peau; si elle entre dans les yeux, elle les brûle & fait perdre la vue. Le bois, en brûlant, jette une vapeur insupportable, qui cause de grands maux de tête.

Oviedo fait la description d'un autre arbre qui se trouve dans cette

isle, & ne lui donne pas d'autre nom que celui de l'*Arbre Monstre*. Il dit que c'est le seul qui convienne à la singularité de sa forme & de ses effets. Il ne décide même pas si c'est un arbre ou une plante. Ses feuilles sont larges, désagréables à la vue, & fort épineuses. Elles se forment par la suite en branches. La couleur du tronc de l'arbre est grise; les feuilles sont d'un verd pâle, & les branches fort épineuses. On trouve beaucoup de ces arbres entre San Domingo & Yaguana: leur hauteur est de dix ou douze pieds. Leur écorce & leurs feuilles guérissent, par la simple application, toutes les fractures des os. Lorsque l'emplâtre fait son opération, elle s'attache si fort à la chair, qu'il est très-difficile de l'ôter; mais, après la guérison, elle tombe d'elle-même. Le fruit de cet arbre est rude, de la grosseur d'une olive, & d'un beau rouge cramoisi, couvert d'épines si fines, qu'on a peine à les voir: elles ne laissent cependant pas d'entrer dans les doigts lorsqu'on y touche. Les Indiennes en font une pâte, qu'elles couperont en petits morceaux quarrés de la grandeur de l'ongle,

L'Arbre
Monstre.

& qu'elles portent au marché enveloppée dans du coton. Elles s'en servent pour se peindre. Oviedo assure qu'on pourroit s'en servir pour les tableaux : il la trouva si bonne & si durable, quoiqu'il ne l'eût détrempée que dans de l'eau claire, sans gomme, qu'elle étoit aussi belle six ans après que le premier jour.

Le lirenes. Le *Lirenes* est le fruit d'une plante que les Insulaires cultivoient : les Espagnols ne tarderent pas à les imiter. La plante jette & répand ses branches sur terre. On les coupe pour les replanter. Elles produisent un fruit qui est posé sur la terre, & attaché à de petites verges dépendantes de la branche. Il est blanc, & de la grosseur des grosses dattes. Son goût est assez agréable. Le même Écrivain le trouve si bon, qu'il croit qu'il n'y en a pas qu'on puisse lui comparer. Les Insulaires le vendent tout cuit au marché.

Le Gabuya
et le Heneguen.

Le *Gabuya* & le *Heneguen* sont deux espèces d'herbes, dont la feuille ressemble assez aux cardes ; quoiqu'elle soit plus large, plus épaisse & fort verte. On en fait de la filasse & des cordes assez fortes, après avoir roui les plantes dans

des ruisseaux chargés de pierres , & les avoir fait sécher au soleil. Pour en tirer la filasse , on les broye avec un bâton. Depuis que les Espagnols sont maîtres de l'isle , ils chargent les Insulaires de chaînes : mais ceux-ci ont trouvé le moyen de les scier avec les cordes de ces deux plantes , & de se délivrer de leur prison. Ils mettent souvent du fable menu sur le fil ; il leur est arrivé de couper en morceaux les ancres des navires.

S. I I I.

Nations Européennes qui habitent l'Isle Saint-Domingue. Comment elles s'en sont emparées. Changemens qu'elles y ont faits.

NOUS avons vu , dans le dix-neuvième volume de cet ouvrage , comment Christophe Colomb découvrit l'isle Saint-Domingue , à laquelle il donna d'abord le nom d'*Espagnole* ; qu'il y fit construire un fort , vers la fin de l'année 1492. Il y établit une Colo-

nie, & retourna en Espagne. Lorsqu'il revint en Amérique, il trouva la Colonie détruite, construisit une autre ville dans un autre lieu, lui donna le nom d'*Isabelle*, que portoit la Reine d'Espagne, retourna encore en Espagne, & confia le soin de la nouvelle Colonie à Barthélemi Colomb, son frère. Celui-ci construisit dans l'île une nouvelle ville, à laquelle il donna le nom de *Saint-Domingue*, en l'honneur de leur pere, qui s'appelloit *Domini-que*. Elle étoit située à l'Orient du fleuve *Ozama*, qui est dans la partie méridionale de l'île. Dans l'endroit où l'on construisit Saint-Domingue, il y avoit un très-bon port, capable de recevoir des vaisseaux de plus de trois cents tonneaux; le terrain paroissoit excellent. Cette ville fut renversée en 1502 par un ouragan. On la rétablit sur l'autre rive du fleuve, parce qu'il y avoit déjà quelques habitations Espagnoles; mais cette dernière situation est bien moins avantageuse que l'autre. Saint-Domingue étant à l'Ouest du fleuve, est fort sujette aux vapeurs que le soleil chasse devant lui: d'un autre côté, elle est privée d'une excellente

cellente source d'eau , dont elle jouissoit dans sa premiere situation. On assure cependant que cette ville étoit, il y a quelque temps , une des plus belles du monde. Elle est située sur un terrain parfaitement uni , s'étend le long du fleuve du Nord au Sud , & la rive est bordée de beaux jardins. La mer borne la vue au Midi ; le fleuve & ses bords la terminent à l'Orient. La campagne des deux autres côtés est d'une beauté singuliere. L'intérieur de la ville répond à la beauté des dehors : les rues sont bien percées , larges , & les maisons exactement alignées ; la plupart bâties avec une sorte de marbre qu'on a trouvé dans le voisinage ; le reste avec une sorte de terre extrêmement liante , qui durcit à l'air , & qui dure presque autant que la brique. Le pié des murs fait une digue qui arrête les fureurs de la mer. Les navires passent le long de la ville , & le mouillage y est bon par-tout , même pour les vaisseaux de guerre , s'ils y pouvoient arriver : mais l'entrée du fleuve est coupée par une barre qui n'a ordinairement qu'onze piés d'eau , & quinze au plus dans les grandes ma-

rées. La rade extérieure est assez sûre, excepté depuis le milieu de Juillet jusqu'au premier d'Octobre, qu'il regne sur cette côte des ouragans d'une violence extraordinaire. La forteresse est assez bonne. Dans les premiers temps de sa fondation, on y bâtit, pour le Gouverneur, un palais qui étoit d'une magnificence extrême. On y fonda un Couvent pour les Peres de Saint-François, & un Hôpital sous le titre de Saint-Nicolas. Quelques années après, les Religieux de Saint-Domingue & de la Merci allerent s'y établir. Le Trésorier Passamonte y fonda un Hôpital sous le nom de Saint-Michel. On y éleva une superbe Cathédrale & plusieurs belles Eglises. Jamais ville ne parvint si promptement à la splendeur. Plusieurs particuliers y bâtirent des rues entières.

Insensiblement les Espagnols se répandirent dans l'Isle & y formerent différens établissemens. La gloire de Christophe Colomb lui attira des envieux, comme nous l'avons déjà dit, & la Cour d'Espagne nomma successivement plusieurs Gouverneurs pour l'Amérique, du nombre desquels

fut François Bovadilla, qui réduisit presque tous les Insulaires au plus dur esclavage : il en fit même périr un très-grand nombre, & l'on ne lit point sans horreur les traitemens barbares qu'on fit souffrir à ces malheureux. Le Roi & la Reine d'Espagne en furent informés & en conçurent tant d'indignation qu'ils se hâtèrent de rappeler Bovadilla & envoyèrent Nicolas d'Ovando à sa place. Ce dernier Gouverneur rétablit l'ordre & la tranquillité dans l'Isle : il rendit la liberté aux sauvages : mais ces malheureux ne jouirent pas long-temps de ce calme. Il semble, dit un Historien, que la qualité de Gouverneur de Saint-Dominque étoit contagieuse, & qu'elle transformoit en Tyrans les hommes du naturel le plus doux. Ovando, pour contenir les malheureux Insulaires dans la soumission, résolut de dépeupler une de leurs plus grandes Provinces, & pour remplir son projet, employa la perfidie & la cruauté. Le Cacique de Xaragua étant mort sans enfans, sa sœur *Anacoana* lui succéda. Tous les

Cruautés
exercées
contre les In-
diens.

l'avoit ornée de toutes les graces qu'elle accorde aux plus belles femmes de l'Europe. Son caractère étoit doux. Elle avoit un air de politesse & de galanterie qui étonnoit les Espagnols. Cette Princesse trouvant en eux plus de graces que dans les Insulaires, les avoit tellement pris en affection qu'elle alloit elle-même au-devant de tout ce qu'elle croyoit pouvoir les satisfaire. Ils se firent pendant quelque temps un devoir de lui en marquer leur reconnaissance : mais lorsqu'ils eurent affermi leur puissance, par l'augmentation de leurs forces, ils attribuerent à la crainte & au devoir, ce qui ne venoit que de l'amitié, & marquerent à la Princesse Anacoana une si grande ingratitude, que son affection pour eux se changea en haine : elle commit quelques hostilités contre eux.

Ils se persuaderent qu'elle avoit le projet de les exterminer tous & engagerent le Gouverneur à prendre des sûretés contre elle. En conséquence de cet avis, Ovendo se mit à la tête de trois cents hommes de pié & de soixante chevaux, fit annoncer que son dessein étoit d'aller lui-même recevoir

le tribut de la Princesse de Xaragua, & lui rendre graces de tous les services qu'elle avoit rendus aux Espagnols.

Anaeoana, croyant que son projet n'étoit pas découvert, reçut cette nouvelle avec de grandes apparences de joie, & ne s'occupa que du soin de recevoir le Gouverneur, d'une maniere digne de lui. Elle assembla tous ses vassaux pour grossir sa Cour & donner aux Espagnols une haute idée de sa puissance. A l'approche du Gouverneur, elle se mit en marche pour aller au-devant de lui avec toute la Noblesse de son Royaume & une quantité prodigieuse de peuple : tous faisoient retentir l'air de leur chants. Lorsque la rencontre se fit, on se donna mutuellement des marques d'amitié. Ovando fut conduit au Palais de la Reine, où il trouva, dans une salle très-spacieuse, un festin qui l'attendoit. Tous ses gens furent traités avec profusion & le repas fut suivi de danses & de jeux. Cette fête dura plusieurs jours avec autant de variété que de magnificence, & les Espagnols ne purent voir sans admiration, le bon goût qui régnoit dans cette Cour barbare.

Ovando, voyant que la confiance étoit établie, proposa à la Reine une fête à la maniere Espagnole pour le Dimanche suivant, & lui fit entendre que, pour y paroître avec plus de magnificence, il falloit qu'elle n'eût que sa Noblesse autour d'elle. Cet avis flat-
ta son ambition; elle consentit à le suivre. Les Espagnols, pour recevoir la Reine, avoient construit une salle spacieuse où toute la Cour Indienne se trouva réunie. Le toit étoit soutenu par un grand nombre de piliers. Cette salle étoit environnée d'une grande place qui devoit servir de théâtre à la fête. L'infanterie Espagnole occupa, sans affectation, toutes les avenues de la place. La cavalerie, ayant le Gouverneur à sa tête, investit la salle du festin. Alors tous les Cavaliers mirent le sabre à la main. Ce mouvement fit frémir la Reine & tous ceux qui l'accompagnoient. Sans leur laisser le temps de
se reconnoître, Ovando porta la main à sa croix d'Alcantara, signal dont il étoit convenu. Aussi-tôt l'infanterie fit main basse sur le peuple, dont la place étoit remplie, les cavaliers mirent pié à terre, entrèrent brusquement dans

Herrera, liv.
6. chap. 3.

la salle, attacherent aux colonnes tous les Seigneurs Indiens qui y étoient. Oviedo assure que la crainte leur fit avouer le crime de trahison dont ils étoient accusés. On mit le feu à la salle, & ces malheureux furent dans un instant réduits en cendres. On ne peut voir sans horreur des Chrétiens commettre une action si barbare. La Reine, destinée à des traitemens plus honteux, fut chargée de chaînes. Le Gouverneur la fit conduire à Saint-Domingue où son procès fut instruit dans les formes d'Espagne. Ayant été déclarée convaincue d'avoir conspiré contre les Espagnols, elle fut condamnée à être *Idem. ibid.* pendue, ce qui fut exécuté. Les His-*chap. 4.* toriens assurent que dans la journée de Xaragua, les Espagnols firent périr un nombre incroyable d'Indiens de l'un & de l'autre sexe. La cruauté des Espagnols alla si loin, qu'on a peine à croire ce qu'on lit. Il se trouva parmi eux quelques cavaliers qui, cédant à la pitié, voulurent dérober au fer & au feu de misérables petits enfans, les mirent sur la croupe de leurs chevaux. On en vit d'autres leur plonger l'épée dans le corps derriere ces cavaliers, ou

leur couper les jambes , les précipiter à terre & les laisser périr dans cet état. Ceux qui échappèrent à la cruauté des Espagnols , se jetterent dans des canots que le hasard leur fit trouver sur le bord de la mer & passerent dans l'Isle *Guanabo* que les François ont nommé la *Gonava* , qui est à huit lieues de Saint-Domingue ; mais les Espagnols les y poursuivirent , en tuerent encore une partie , & n'accorderent la vie à l'autre que pour lui faire subir le plus rude esclavage.

Un parent de l'infortunée *Anacoana* , nommé *Guarocuya* , se cantonna dans les montagnes de *Barruco* , les plus hautes & les plus inaccessibles de l'île , elles s'étendent dans l'intérieur des terres depuis *Xaragua* jusqu'à la côté du Sud , & étoient habitées par des sauvages d'une extrême féroçité. Ovando envoya des troupes contre eux , fit enlever leurs chefs , les condamna à la mort. Tous les malheureux Indiens fugitifs se disperserent , & dans moins de six mois toute l'île fut soumise.

Leurs Majestés Catholiques , n'apprirent qu'avec indignation le traitement qu'Ovando avoit fait subir aux

malheureux Insulaires : elles chargèrent Dom Alvare de Portugal, alors Président du Conseil Royal de Justice à Saint-Domingue, d'examiner cette affaire, de la juger selon les loix de la justice & de l'humanité, & de punir les coupables. Elles vouloient faire cesser toutes les cruautés qu'on exerçoit contre leurs intentions. On dit que Dom Alvare, parlant d'Ovando dit : *Yo le haré tomar una residencia qual nunca fut tomada*. C'est-à-dire ; je lui ferai rendre un compte de ses actions, qui n'aura jamais eu d'exemple. La mort de la Reine Isabelle déroba Ovando à la juste punition qui l'attendoit.

Après cette cruelle expédition, Ovando se livra tout entier au soin de la Colonie, & fonda des villes dans les lieux qui lui parurent les plus agréables. Il établit celle de *Santa-Maria de la Vera-Paz* dans la Province de Xaragua, assez proche d'un fameux lac, à deux lieues de la mer. On l'en approcha plus près par la suite, sous le nom de *Santa - Maria del Puerto* :

Différentes villes bâties par les Espagnols dans l'Isle Saint-Domingue.

çois en ont fait celui de *Leogani*.

A huit lieues de la Capitale au Nord, on fonda San-Juan de la Maguena. Un Commandeur de Galice commença une habitation proche du Port d'Azua, sur les fondemens d'une bourgade de sauvages. On en fit par la suite une ville qui prit le nom d'*Azua de Compostella*. Celles du Port d'*Yaquimo*, ou du *Bresil*, de *Salvatiera de la Savana* ne tarderent pas à s'élever. Rodrigue de *Messia* en construisit trois à peu-près dans le même temps : l'une à *Puerto Real* ; une autre à seize lieues de Saint-Domingue, vers le Nord, sous le nom d'*el Cotuy* ; & la troisieme sur la même côte du Nord, dans un canton que les naturels du pays nommoient *Guahaba*. Elle prit, par la suite, le nom de *Larez de Guahaba*, du nom de l'ancienne Commanderie d'Ovando. Ainsi, dès l'an 1504, il y avoit dans cette Isle quinze villes ou bourgades toutes peuplées de Castillans, outre deux forteresses dans la Province de Higney, à la place desquelles, on bâtit encore deux villes, au commencement de l'année suivante. Isabelle, & plusieurs forteresses qui

avoient été construites pour s'assurer des mines de Cibao & de Saint-Christophe, furent entièrement abandonnées. Le Gouverneur obtint de la Cour, avant la fin de son administration, des armoiries pour toutes ces places, & pour l'Isle en général. Celles de l'Isle étoient un écu de gueules à la bande d'argent, accompagnées de deux têtes de dragon d'or, & pour orle, Castille & Léon.

Les Insulaires des autres cantons de Saint-Domingue, fatigués des cruautés que les Espagnols exerçoient sans cesse contre eux, s'abandonnerent au désespoir, & vouerent à ces tyrans une haine implacable : ils s'armèrent tous & les attaquèrent à forces ouvertes ; mais leurs armes étoient trop foibles pour résister à celles des Européens ; ils étoient toujours battus. Un de leurs Caciques, nommé *Cotubama* défendit sa liberté avec un courage qui approchoit de l'héroïsme : il résista long-temps ; mais à la fin il fut pris & pendu à Saint-Domingue. Ses sujets, auxquels il avoit inspiré son courage, résisterent encore, & se voyant réduits aux dernières extré-

Continua
tion de
cruautés
contre les In-
diens.

Herrera,
liv. 6. chap.
18.

Or que l'Isle
de Saint-Domingue four-
nit à l'Es-
pagne,

mités, ils s'enfonçoient eux-mêmes leurs flèches dans le corps, d'autres se précipitoient sur les pointes des rochers. Ceux qui échapperent à la mort furent réduits au plus dur esclavage, & pour prix de leur travail, on leur fournissoit à peine leur subsistance. Les femmes, les enfans, les nobles qui succomboient à la fatigue n'avoient pas même la consolation de voir qu'on les plaignoit. Barthelemi de Las Casas reproche à d'Ovando de n'avoir pas eu plus de zèle pour la conversion de ces malheureux que s'ils eussent été des animaux privés de raison. Il ne songeoit qu'à amasser des richesses, entretenoit une police si exacte parmi les Espagnols, qu'on faisoit tous les ans quatre fontes d'or dans l'Isle; & chaque fonte fournissoit cent dix & cent vingt mille marcs. Le bruit s'en répandit bientôt en Espagne, & y fit un si prodigieux effet, qu'il ne s'y trouva bientôt plus assez de vaisseaux pour passer ceux qui vouloient aller partager ces trésors. La plupart des Seigneurs & des Ministres demandèrent & obtinrent des départemens dans l'Isle Saint-Domingue. Ils y établirent des Agens qui travaillèrent aux inté-

rêts de leurs maîtres & aux leurs mêmes. Les peines & les fatigues des Indiens augmentèrent au point qu'il en périt une multitude incroyable.

Comme on n'avoit fait passer dans cette isle qu'un très - petit nombre de femmes Espagnoles, la plupart des nouveaux habitans s'étoient attachés à des filles du pays ; mais ils ne les prenoient pas en qualité de femmes : la plupart étoient même mariés en Espagne. Pour remédier à ce désordre, Ovando chassa de l'isle ceux qui étoient mariés , & qui refusoient de faire venir leurs femmes , & obligea les autres , sous la même peine , d'épouser leurs maîtresses ou de s'en défaire. Presque tous prirent le premier parti , & l'on peut dire que les trois quarts des Espagnols qui composent aujourd'hui cette Colonie sont descendus de ces mariages.

Le nombre des Indiens étant si prodigieusement diminué , qu'il ne s'en trouvoit plus assez pour faire les ouvrages auxquels on les employoit ; Ovando résolut de transporter dans cette isle les habitans des Lucaies. Il fit goûter son projet à la Cour , sous prétexte de procurer à ces malheureux

On dépense les Lucaies.

les lumieres de la Religion, parce qu'on ne pouvoit leur envoyer un assez grand nombre de Missionnaires. Si-tôt qu'on eut obtenu le consentement de la Cour, plusieurs particuliers équiperent des bâtimens à leurs frais, pour aller faire des recrues aux Lucaies, & mirent toutes sortes de fourberies en usage pour engager ces Insulaires à les suivre. Les uns leur dirent qu'ils venoient d'une région délicieuse, où étoient les ames de leurs parens & de leurs amis morts, qui les invitoient à venir partager leur bonheur. Ces impostures en séduisirent plus de quarante mille; mais, lorsqu'ils reconnurent qu'on les avoit trompés, le chagrin en fit périr un grand nombre, & les autres formerent toutes sortes d'entreprises pour se dérober à la cruauté de leurs tyrans. Un navire Espagnol en rencontra plusieurs à plus de cinquante lieues en mer, sur un tronc d'arbre, auquel ils avoient attaché des calebasses remplies d'eau douce. Ils étoient près d'arriver à leur isle; mais on les força d'entrer dans le vaisseau, & on les reconduisit à l'esclavage. On employa bientôt la violence pour transplanter les habitans des Lu-

caies à l'Isle Saint-Domingue, & en peu d'années les Lucaies furent absolument désertes.

En 1508, Ovando fut rappelé en Espagne, & Dom Diegue Colomb, fils aîné du célèbre Christophe, fut nommé Gouverneur-Général de l'Amérique: plusieurs Ecrivains prétendent qu'on y ajouta la qualité de Vice-Roi. Il arriva à Saint-Domingue le 10 Juillet 1509, amena avec lui quantité de Noblesse, plusieurs officiers, & un nombre assez considérable de Demoiselles qui composoient le cortége de la Vice-Reine, & qui épousèrent par la suite les hommes les plus distingués de la Colonie.

Le Roi Ferdinand obtint, en 1511, On forme des Sièges Episcopaux à Saint Domingue. du Pape Jules II, une Bulle, par laquelle on érigeoit San-Domingo, la Conception & Saint-Jean Portoric, en Evêchés suffragans de Séville. Les prémices & les dixmes de tous les biens de la terre, à l'exception des métaux, des perles, des pierres précieuses, la juridiction spirituelle & temporelle, enfin les mêmes droits dont jouissoient les Evêques de Castille, furent attribués aux trois nouveaux sièges. Le Roi voulut que

ces trois Evêques partageassent les dixmes avec le Clergé, les Hôpitaux & les Fabriques ; il se réserva la nomination des bénéfices & des dignités.

Les Domini-
quains veu-
lent arrêter
les cruautés
qu'on exer-
ce dans l'Isle
Saint - Do-
mingue.

La Religion & l'humanité se réunirent enfin contre les Espagnols en faveur des Indiens. Les Dominiquains, qui étoient établis dans cette isle, ne virent qu'avec horreur les traitemens indignes que l'on faisoit effuyer à des hommes : ils s'armèrent de tout le zele Apostolique pour arrêter cette scandaleuse cruauté. L'Histoire nous a transmis le nom de celui qui osa le premier plaider la cause de l'humanité. Il se nommoit *Antoine Montefino*, s'étoit fait une grande réputation d'éloquence & de sainteté. Il monta en chaire un jour solennel à San - Domingo, déclama avec force devant le Vice-Roi, & tout ce qu'il y avoit de personnes distinguées dans la Colonie, contre l'injustice & la barbarie avec laquelle il voyoit traiter les Indiens. Le zele de ce Religieux alla jusqu'à l'emportement. Les Espagnols, se voyant attaqués du côté le plus sensible, murmurèrent. Les Officiers Royaux pres-

ferent le Vice-Roi de réprimander vivement un indiscret qui avoit manqué de respect à ceux que la Cour honoroit de sa confiance. Le Vice-Roi les envoya d'abord au Couvent porter leurs plaintes au Supérieur ; mais ce Religieux , qui se nommoit le Pere de Cordoue , leur répondit que le Pere Montefino avoit obéi à son devoir , & que ce qu'il avoit dit devoit être approuvé de tous ceux qui respectoient Dieu & le Roi. Les Officiers lui déclarerent que , si le Prédicateur ne se rétractoit pas en chaire , les Dominiquains seroient chassés de l'isle. Les esprits s'échauffèrent de part & d'autre : on en vint ensuite aux moyens d'accommodement , & l'on convint que le Pere Montefino prêcherait avec plus de circonspection , & qu'il donneroit quelque satisfaction à ceux qui se croyoient offensés. Le Dimanche suivant , il se trouva à l'Eglise un concours étonnant de monde qui attendoit le Prédicateur avec impatience , espérant qu'il alloit se rétracter. Il parut , & , loin de tenir un langage différent , il dit « que si l'ar-
 » deur de son zèle dans la cause du
 » monde la plus juste , l'avoit empêché

Herrera ,
 liv. 8. chap.

12.

» de mesurer assez les expressions , il
 » prioit ceux qui s'en étoient cru bles-
 » sés de lui pardonner ; qu'il connois-
 » soit le respect qui étoit dû aux dépo-
 » sitaires de l'autorité du Prince ; mais
 » qu'on se trompoit , si l'on comptoit
 » lui faire un crime de s'être élevé
 » contre la barbarie ». Il dit sur cela
 des choses encore plus fortes que la pre-
 miere fois. Après être entré dans un dé-
 tail extrêmement pathétique des abus ,
 il demanda « quel droit des gens , qui
 » étoient sortis d'Espagne , parce qu'ils
 » y manquoient de pain , avoient de
 » s'engraïsser de la substance d'un peu-
 » ple né aussi libre qu'eux ? pourquoi
 » ils dispoisoient de la vie des malheu-
 » reux Indiens , comme d'un bien pro-
 » pre ? qui les autorisoit à exercer sur
 » eux un empire tyrannique ? s'il n'é-
 » toit pas temps de mettre des bornes à
 » une cupidité qui étoit la source de
 » tant de crimes , & si l'on vouloit lui
 » sacrifier encore quinze ou vingt mille
 » Indiens qui restoient à peine de plus
 » d'un million qu'on avoit trouvé dans
 » l'île ? »

Les Officiers , plus indignés encore
 de ce discours , qu'ils ne l'avoient été

du premier, prirent le parti d'en instruire le Roi, & chargerent de cette commission *Alfonse d'Espinar*, Franciscain, homme vertueux, mais dont les talens étoient bornés. Les Dominicains, voyant que l'Ordre de Saint-François se déclaroit contre eux, & qu'il étoit soutenu de plusieurs personnes puissantes, firent partir le Pere Montefino pour plaider sa propre cause à la Cour. Il la trouva prévenue contre lui : mais son zèle lui fit franchir toutes les barrières qui environnoient le trône. Le Roi le reçut avec bonté. Par le secours de son éloquence, il fit comprendre à ce Prince qu'on lui avoit déguisé la vérité. Il n'en put cependant obtenir qu'un ordre pour l'assemblée d'un Conseil extraordinaire. Il représenta dans le Conseil qu'on n'avoit aucun droit d'attenter à la liberté d'une nation sur laquelle on n'avoit aucun pouvoir légitime, & dont on n'avoit reçu aucun tort. On lui répondit que les Indiens devoient être regardés comme des enfans qui, à cinquante ans, avoient l'esprit moins avancé que les Européens ne l'ont à dix, par conséquent incapables de se conduire, & de

concevoir les vérités les plus simples ; si peu sensibles à la misère naturelle de leur condition , que , malgré le soin qu'on prenoit de les vêtir , ils n'étoient pas plutôt éloignés des yeux de leurs maîtres , qu'ils déchiroient leurs habits , pour courir nus dans les montagnes , où ils s'abandonnoient à toutes sortes d'infamies ; que l'oisiveté paroïssoit être leur souverain bien , & que la nécessité du travail pouvoit les retenir dans la soumission ; qu'ils étoient enfin incapables de faire aucun usage de la liberté ; & qu'aux défauts & à l'incapacité des enfans , ils joignoient les vices des hommes les plus corrompus.

Montesino fit connoître que ces accusations étoient exagérées , & parla avec tant de force , que le Roi voulut qu'on accordât quelque chose à l'équité de sa cause. On décida que les Indiens seroient regardés comme étant libres , mais que les départemens resteroient dans la même situation qu'ils étoient. On défendit expressément de faire porter aux Insulaires aucun fardeau , & de se servir du bâton ou du fouet pour les punir. On ordonna en même temps qu'on nommeroit des Visiteurs qui se-

soient les protecteurs de ces malheureux, & sans le consentement desquels on ne pourroit en mettre aucun en prison. On régla encore qu'ils auroient un jour de relâche dans la semaine, outre les Dimanches & les Fêtes; & que les femmes enceintes seroient exemptes de toutes sortes de travail. Ces réglemens étoient justes, mais ils furent presque tous sans effet, comme on va le voir.

Le Roi d'Espagne, croyant en avoir assez fait pour les Indiens, ordonna au Pere de Cordoue, qui avoit suivi de près Montefino en Espagne, de faire cesser les invectives des Prédicateurs de son Ordre contre les Officiers, & de se contenter, comme il l'avoit fait auparavant, d'édifier les Indiens par la pureté des mœurs, sans se mêler des affaires du Gouvernement.

L'humanité ne trouvant pas plus d'appui à la Cour d'Espagne, la cruauté augmenta contre les Indiens : il sembla même qu'on voulût les punir de ce qu'il s'étoit trouvé des hommes assez généreux pour prendre leur défense, & l'on ne peut voir sans horreur le tableau de la barbarie que les

histoire de
S. Domin-
gue, liv. 5.
pag. 124. et
suiv.

Espagnols exercerent contre eux. Ils les accouplioient pour le travail comme des bêtes de somme, &, les ayant chargés au-delà de leurs forces, ils les faisoient marcher à coups de fouet. S'ils tomboient sous le poids du fardeau, on redoubloit les coups, & l'on ne cessoit de frapper que lorsqu'ils étoient relevés. On séparoit les femmes de leurs maris. La plupart des hommes étoient confinés dans des mines, d'où ils ne sortoient jamais, & les femmes étoient employées à la culture des terres. Dans les plus pénibles travaux, on ne les nourrissoit que d'herbes & de racines. On en voyoit expirer une multitude sous les coups ou par la fatigue. Les meres, dont le lait avoit tari, ou s'étoit corrompu faute de nourriture, tomboient mortes de foiblesse ou de désespoir sur le cadavre palpitant de leur enfant. Quelques-uns se réfugioient dans les montagnes pour se dérober à la tyrannie : on établit des Officiers, sous le titre d'*Alguazils del Campo*, pour donner la chasse à ces transfuges. Ces exécuteurs de la tyrannie se mirent en campagne avec une meute de chiens, qui déchirerent un

grand nombre de ces malheureux. Quantité d'autres, pour prévenir une mort si cruelle, avalèrent du jus de manioc, qui est un poison très-violent, ou se pendirent à des arbres, après avoir rendu ce funeste service à leur femme & à leurs enfans,

Les Missionnaires étoient forcés de voir exercer toutes ces cruautés & de se borner à gémir : mais l'intrépide *Las Casas* osa braver tous les ménagemens de l'intérêt en faveur de l'humanité. On le peint comme un homme vif, hardi, entreprenant, d'un esprit ferme, d'une érudition profonde & d'une vertu héroïque. Rien n'étoit capable de lui faire abandonner son sentiment, lorsqu'il croyoit la gloire de Dieu intéressée. Il avoit vu, avec satisfaction, les Dominiquains se soulever contre la cruauté des Espagnols à l'égard des Indiens : mais il fut indigné de la tranquillité & de l'espece d'indifférence dans lesquelles il les vit tomber par la fuite. Il entreprit de faire revivre la même cause, & le zèle, qui lui fit donner le titre de protecteur des Indiens, ne se ralentit qu'à sa mort. Persuadé que le Roi n'étoit pas informé

Las Casas
entreprind
de soulager
les Indiens.
Son caractere.

de ce qui se passoit aux Indes Occidentales, il prit la résolution d'aller lui-même en Espagne pour lui en faire le tableau.

Il arriva à la Cour vers la fin de 1515, présenta au Monarque des lettres de recommandation de l'Archevêque de Séville, lui déclara, sans aucune espèce de déguisement, qu'il n'étoit venu de l'isle Saint-Domingue que pour lui donner avis que l'on tenoit dans les Indes une conduite qui étoit également contraire à sa conscience & à sa couronne, & ajouta qu'il s'expliqueroit plus clairement quand il plairoit à sa Majesté de l'écouter. Le Roi, étonné de cette fermeté, lui dit de faire un Mémoire, & lui promit de le lire. Après cette courte conférence, il alla trouver le Pere *Masienço*, Dominiquain, Confesseur du Roi, lui dit, avec la même fermeté, qu'il n'ignoroit pas que les Officiers de l'isle Saint-Domingue n'eussent prévenu la Cour contre lui; que les Ministres des Indes ne se déclaraient pour eux, parce qu'ils avoient des départemens d'Indiens, & qu'il n'avoit de fond à faire que sur lui & sur la justice de sa cause. Il lui exposa ensuite toutes

toutes les cruautés qu'on exerçoit sur ces malheureux Insulaires, & l'exhorta, au nom du Ciel, à prendre les intérêts de la Religion, de la justice & de l'innocence.

Matienco rendit compte au Roi de l'entretien qu'il avoit eu avec Las Casas, & lui fit promettre d'accorder une audience particuliere à ce dernier. Las Casas ne laissa pas, par le conseil de Matienco, d'aller voir l'Evêque de Burgos, le même qui avoit été si contraire aux Colombbs, & qui étoit encore Ministre des Indes, & lui fit entendre que toutes ses explications seroient communiquées au Roi. Il en fut mal reçu; mais il ne se rebuta pas, espérant que les recommandations de Matienco & de l'Archevêque de Séville le feroient réussir dans son entreprise.

La mort de Ferdinand, qui arriva le 23 Février 1516, déconcerta ses projets, mais n'arrêta pas son zèle. Il alla trouver le Cardinal Ximenès, qu'on avoit déclaré Régent du Royaume, pendant l'absence de Charles - Quint : il le trouva fort bien disposé en sa faveur. Le Cardinal, après plusieurs conférences, voulut l'entendre dans une assem-

blée de Docteurs , & fit composer un nouveau règlement , dans lequel il ordonna que les intérêts des Indiens & des Espagnols , dans les Colonies , fussent également ménagés. Ce règlement portoit que les Indiens seroient instruits dans la Foi , & qu'on les occuperoit utilement , mais sans rigueur , pour les mettre en état de payer à la Couronne le tribut qu'on leur avoit imposé. On ordonnoit , dans cette intention , qu'ils seroient séparés des Espagnols ; qu'on en formeroit plusieurs villages , dans chacun desquels on placeroit un Missionnaire , avec toute l'autorité nécessaire pour faire respecter sa personne & son Ministère ; qu'on assigneroit à chaque famille un héritage pour faire cultiver à son profit , & que le tribut seroit mesuré suivant la nature du terrain & sur les avantages de sa situation.

La difficulté consistoit à trouver des sujets propres à l'exécution d'un si beau projet. Le Cardinal jugea qu'on n'en devoit attendre que de l'état régulier. Les Religieux de Saint-Dominique & de Saint-François n'ayant pas été d'accord sur le principal point , il

se crut obligé d'exclure ces deux Ordres ; se déterminâ pour celui de Saint-Jérôme. Il s'adressa au Supérieur de cet Ordre , qui lui en nomma douze , parmi lesquels il en choisit trois également respectables par leur savoir & leur piété. Le Régent les envoya dans l'île avec une autorité presque absolue. Ils eurent ordre de licencier , en arrivant , les Indiens de l'Evêque de Burgos , ceux du Commandeur de Conchillos , enfin , ceux de tous les Ministres & Seigneurs de la Cour qui avoient obtenu des départemens du feu Roi. On les chargea en même temps de faire assembler tous les principaux Caciques , & de leur dire que le Conseil du Roi Catholique les regardoit comme un peuple libre , sujet de la Couronne & Chrétien ; qu'il avoit envoyé dans l'île des Ministres pour écouter leurs griefs ; de ne point craindre de déclarer les torts qu'on leur avoit faits , afin qu'on pût y remédier & en punir les auteurs ; que sa Majesté avoit autant à cœur leurs intérêts qu'eux-mêmes , & qu'il n'épargneroit rien pour leur en donner des preuves. Ils avoient ordre en outre de faire visiter , par des Religieux ,

toutes les habitations de l'île, pour connoître de quelle maniere on avoit traité jusqu'alors les Indiens, de s'informer exactement de l'état des mines, voir s'il étoit à propos de réunir les naturels du pays, & d'en former des bourgades, &, supposé qu'on prît ce parti, composer ces bourgades de trois cents Indiens chaque, y construire une Eglise & un Hôpital; avoir soin de faire travailler à la terre les Indiens éloignés des mines; de donner aux Caciques qui commanderoient les bourgades, quatre fois plus de terrain qu'aux autres Indiens, & de régler que chacun de leurs sujets fût tenu de leur donner, tous les ans, quinze journées de son travail.

Réglemens
que le Cardi-
nal Ximenes
fait en faveur
des Indiens.

Les trois Commissaires furent encore chargés de nommer des Visiteurs Royaux, dont chacun auroit inspection sur un certain nombre de bourgades; de statuer qu'on n'entreprendroit rien de considérable dans aucune bourgade, sans le consentement du Missionnaire, du Cacique & du Visiteur; que chaque Cacique pourroit condamner ses sujets au fouet; mais que, pour les crimes qui mériteroient une puni-

tion plus sévère, la connoissance en seroit réservée aux tribunaux établis par le Roi; d'empêcher que les Indiens n'eussent aucune sorte d'armes; de ne pas souffrir qu'ils allassent tout nus, ^{Herrera} qu'ils eussent plus d'une femme, & ^{Dec. 2. l. 2} qu'ils quitassent celle qu'ils auroient ^{c. 4, 5, 6.} une fois prise; de décerner la peine du fouet contre les adulteres; d'assigner ^{Histoire de} les appointemens des Visiteurs, par ^{S. Domin-} tie sur le Domaine, partie sur les Vil- ^{gue, liv. 5.} lages de leur dépendance, & ceux des Missionnaires, sur les Décimes, les Messes & les Offrandes, avec défense de rien recevoir pour les fonctions Ecclésiastiques, & obligation d'avoir un Cathéchiste pour apprendre à lire aux enfans, & leur enseigner la langue Castillane.

Les Indiens, n'étant plus sous la domination des Castillans, pouvoient travailler aux mines pour leur compte, & l'on recommanda aux Commissaires de les y engager, de fixer l'heure de commencer & de finir le travail, de n'y employer personne avant l'âge de vingt ans & après cinquante, de ne laisser aller aux mines qu'un tiers du village, de ne pas souffrir qu'il y

restât plus de deux mois de suite ; de n'y employer les femmes que du contentement de leurs maris. On les chargea encore d'ordonner que les mineurs gardassent jusqu'au temps de la fonte ce qu'ils auroient tiré de minéraux , pour les porter au rendez-vous , sous la conduite du Visiteur & du Cacique ; que du produit on fît trois parts égales , la première pour le Roi , & les deux autres pour être distribuées entre le Cacique , le Mineur & la Bourgade , en prélevant auparavant les frais de la fonte ; que dans toute l'isle il y eût douze Mineurs Castellans , dont l'emploi seroit de découvrir les mines , de les montrer aux Indiens , & dont on assureroit les appointemens , moitié sur le trésor & moitié sur les Indiens ; que les Espagnols qui auroient des Esclaves Caraïbes pourroient les employer aux mines , mais à condition de payer au Roi le dixième s'ils étoient mariés , & le septième s'ils ne l'étoient pas. Le Roi s'engageoit à fournir des Caravelles pour courir sur ces sortes d'esclaves ; mais avec défense , sous peine de la vie , de courir sur d'autres que sur des Cannibales.

Les représentations & les clameurs de ceux qui avoient des départemens dans l'Isle Saint-Domingue, furent inutiles ; le Cardinal ordonna l'exécution de son règlement. On ne fait lequel mérite plus d'éloges, ou de Las Casas, qui brava tous les dangers du ressentiment des Grands, pour faire rentrer l'humanité dans ses droits aux Indes septentrionales, & pour dérober de malheureuses victimes à la tyrannie, ou du Cardinal Régent, qui l'écouta & suivit ses conseils. On peut regarder ce règlement comme l'essai de la politique du fameux Ximenès.

On ne consulta pas, pour cette nouvelle forme d'administration, le Vice-Roi, soit qu'il eût été desservi auprès du Régent, soit qu'on ne voulût pas lui donner la mortification de travailler à un règlement qui resserroit plus que jamais son pouvoir. Il eut encore le chagrin de voir qu'on donnoit aux trois Commissaires un adjoint séculier, sous le titre d'Administrateur. On attribua au dernier une entière autorité sur les troupes, l'administration immédiate des finances, & l'exercice de la justice criminelle, parce que tous

ces emplois ne convenoient pas à des Religieux. Les Auditeurs Royaux furent interdits pour avoir abusé de leur autorité.

Las Casas, qu'on crut nécessaire aux Indes, fut honoré du titre de Protecteur des Indiens, avec cent pesos d'appointemens. Il fut en même temps chargé d'accompagner les Commissaires, pour les aider de son crédit auprès des naturels du pays, & les instruire de leurs mœurs & de leurs usages. On vit dans le même temps arriver, à Madrid, quatorze Religieux de l'Ordre de Saint-François, tous envoyés de différens Couvents de Picardie. Ils offrirent de sacrifier leur vie pour la conversion des Indiens. On comptoit parmi eux un frere du Roi d'Ecosse, aussi respectable par sa sainteté que par sa naissance. Leur Chef, nommé le *Pere Remi*, avoit déjà prêché l'Evangile dans les Indes. Le Cardinal, qui étoit du même Ordre, donna des louanges à leur zèle, & leur procura toutes les commodités nécessaires pour leur passage.

Histoire de
S. Domin-
gue, liv. 5.

Administra-
tion des Iéro-

Les trois Commissaires Iéronimites arriverent à San-Domingo le 2 Dé-

cembre 1516. Ils montrèrent leurs provisions aux Officiers, & , après avoir fait reconnoître leur autorité , ils prirent possession du Palais de l'Audience Royale. Le bruit se répandit bientôt qu'ils alloient rendre la liberté aux Indiens : les murmures & les plaintes commencerent ; mais ils les appaîserent par un coup de vigueur qui étonna tous les Espagnols. Ils firent punir un des Officiers qui sembloit vouloir exciter une sédition ; lui ôterent ses dignités , & le condamnèrent à une amende de dix pesos d'or. Ils commencerent leur réforme par déclarer libres tous les Indiens dont les maîtres étoient absens , & les distribuerent dans les différens départemens. Ils les laisserent cependant tous dans une sorte d'esclavage , parce qu'ils craignoient que , rendus à eux-mêmes , ils ne voulussent plus recevoir les lumieres de la Foi. On disoit même que leur stupidité naturelle les rendoit incapables d'y rien comprendre , & l'on se persuadoit que le seul moyen de les faire vivre en hommes étoit de les laisser sous le joug. Les Iéromimites se contenterent de leur procurer tous les adoucîsemens que ces

nimites dans
l'Isle Saint-
Domingue.

malheureux pouvoient recevoir dans l'esclavage. Ils mirent en vigueur toutes les anciennes ordonnances, en firent de nouvelles, & prirent les plus sages précautions pour en assurer l'exécution : mais Las Cafas demandoit avec fermeté que l'on abolît les départemens.

Ses représentations furent d'abord assez modérées : mais lorsqu'il vit qu'elles étoient sans effet, il se livra à l'impétuosité de son caractère, alla jusqu'aux menaces & aux invectives. Il s'appuya de sa qualité de protecteur des Indiens, qu'il voyoit, disoit-il, dans une cruelle oppression, malgré les ordres de la Cour. Cette conduite, qui étoit directement opposée à la douceur constante des Iéronimites, lui attira tant de haine, que, pour mettre sa vie en sûreté, il fut obligé de se renfermer dans le Couvent des Dominiquains. Il écrivit en Cour contre les Commissaires, qui écrivirent de leur côté, & qui, étant écoutés plus favorablement, reçurent ordre de le renvoyer en Espagne : mais il avoit devancé ces ordres, & s'étoit embarqué sur le premier vaisseau qui avoit fait voile pour l'Europe.

Il se rendit en arrivant à Aranjuez , pour porter ses plaintes au Cardinal Ximenès ; mais il ne put le voir , parce que ce Ministre étoit dangereusement malade. Las Casas apprit que le Roi Charles devoit bientôt arriver à Séville ; il s'y rendit. Le Pere Manzanedo , un des trois Commissaires de Saint - Domingue , l'y suivit de près : ses deux Collegues l'avoient envoyé en Espagne pour répondre aux accusations du protecteur des Indiens. Tous ceux qui composoient le Conseil reçurent d'abord ce Religieux plus favorablement que son adversaire ; mais rien ne pouvoit abattre la constance de celui-ci.

Charles arriva en Espagne ; le Cardinal Ximenès mourut. Tous les Grands représentèrent au Roi que ce Ministre leur avoit fait beaucoup de tort , en voulant leur ôter les départemens qu'ils avoient dans l'isle Saint-Domingue : les Seigneurs Flamands , qui avoient beaucoup de crédit auprès de sa Majesté , demanderent à partager les avantages du Nouveau-Monde. Le jeune Prince , sans en prévoir les conséquences , ne fit aucune difficulté d'ac-

corder tout ce qu'on lui demandoit. Ces nouvelles causerent le plus vif chagrin à Las Cafas, qui fit au Monarque de fortes représentations sur ses libéralités. Voyant qu'on ne l'écoutoit pas, il proposa un moyen qu'il crut infailible pour soulager les Indiens : ce fut d'envoyer des Negres & des laboureurs dans tous les endroits où les Espagnols avoient formé des habitations. Ce projet fut goûté par plusieurs Seigneurs Flamands, passa au Conseil des Indes, & le Roi signa une ordonnance pour faire transporter 4,000 Nègres aux grandes Antilles. Le privilege en fut accordé à un Seigneur Flamand, qui le vendit aux Génois pour la somme de vingt-trois mille ducats. Ils mirent leurs Negres à un si haut prix, que tous les avantages qu'on s'en étoit promis s'évanouirent.

On révoqua à la fin la commission des Iéronimistes, & l'on donna à Rodrigue de *Figueroa* un plein pouvoir pour agir d'une maniere convenable aux circonstances, avec ordre cependant de prendre l'avis des plus sages Officiers Espagnols qui étoient aux Indes. Las Cafas fit tant de représenta-

tions , qu'il obtint à la fin qu'on rendit la liberté à tous les Indiens.

Pendant que ces événemens arrivoient en Europe, les Indiens qui étoient dans l'Isle Saint Domingue furent attaqués d'une maladie qui en fit périr une si grande quantité , qu'il paroïssoit qu'elle n'avoit jamais été peuplée. Ils sentoient un feu qui les dévorait, & , pour se soulager , ils se jetoient dans les rivières : mais le moyen qu'ils cherchoient pour adoucir leur mal étoit précisément ce qui leur causoit la mort. Les Espagnols ne furent point attaqués de cette maladie , ce qui a fait croire aux Historiens qu'elle étoit naturelle dans ce pays.

Maladie singulière qui fait périr un très-grand nombre d'Indiens.

Ce fléau fut suivi d'un autre , dont les effets furent communs aux deux nations. On vit paroître tout-à-coup dans l'Isle Saint-Domingue & dans celle de Portoric une si prodigieuse quantité de fourmis que la surface de la terre en fut couverte. Celles de Portoric étoient armées d'aiguillons dont les piquûres causoient une douleur très-vive. Elles pénétoient partout , & l'on étoit obligé , pour prendre un peu de repos , de mettre sur les

Ravages extraordinaires causés par les fourmis.

lits de grands bassins remplis d'eau. Dans l'Isle Saint-Domingue elles s'attachoient aux arbres , qu'elles attaquoient d'abord par la racine , & qu'elles rendoient aussi secs & aussi noirs que s'ils eussent été brûlés. Envain on les noyoit , un instant après , il en reparaissoit le même nombre. On employa le feu qui n'eut pas plus de succès , & souvent , après avoir brûlé des monceaux de leurs œufs , qu'on trouvoit dans la terre jusqu'à la hauteur de quatre palmes , on voyoit sortir le lendemain des mêmes endroits , de nouvelles légions de ces insectes. Après avoir épuisé toutes les ressources humaines , on s'adressa au Ciel par des cérémonies & des vœux assez bizarres , auxquels on attribua la fin du mal.

Toutes les plantes qui avoient été attaquées par ces animaux périrent entièrement : mais celles qu'on leur fit succéder vinrent beaucoup plus vite qu'à l'ordinaire & produisirent presque aussi-tôt des fruits. A peine l'Isle étoit-elle délivrée de cette plaie , quelle eut beaucoup à souffrir de la voracité d'un grand nombre de chiens échappés des habitations. Ils s'atta-

cherent particulièrement aux porcs sauvages qui avoient prodigieusement multiplié depuis l'établissement des Espagnols. Les veaux ne furent pas plus épargnés ; ils les dévoroient à mesure qu'ils naissoient dans les pâturages.

Las Casas , voyant qu'on n'avoit pas pour les Indiens autant d'égards qu'il auroit désiré , prit une résolution qui lui fut plutôt dictée par le zèle que par la prudence. Il alla trouver tous ceux qui avoient le titre de Prédicateurs & de Théologiens du Roi , & les engagea , au nombre de huit , à se rendre au Conseil , pour y déclarer que les Seigneurs dont il étoit composé répondroient à Dieu de tout le mal qui se commettoit dans les Indes , puisqu'après tant de représentations , ils ne vouloient pas y apporter le remède qui dépendoit d'eux. Le Pere Michel de Salamanque , Dominiquain , qu'ils avoient choisi pour leur orateur , exposa sans ménagement tout ce que le protecteur des Indiens lui avoit inspiré. On eut la patience de l'écouter ; mais lorsqu'il eut fini , l'Evêque de Burgos le regardant d'un oeil sévère , lui demanda d'où lui venoit cette har-

Action hardie de Las Casas et de quelques autres Théologiens.

dieffe, & depuis quand les Prédicateurs se mêloient du Gouvernement ? La Fuente, autre Docteur, répondit qu'ils étoient chargés des intérêts de la Maison de Dieu, pour lesquels ils devoient être prêts à donner leur vie ; qu'il n'étoit pas surprenant que des Docteurs en Théologie qui pouvoient être consultés par un Concile Général donnassent des avis aux Ministres des Rois ; qu'ils venoient donc par office & par devoir leur déclarer que s'ils ne réformoient pas les abus qui s'étoient introduits dans les Indes, ils monteroient en chaire pour attaquer publiquement ceux qui violoient la Loi de Dieu & qui négligeoient le service du Roi ; qu'ils croiroient en cela remplir la plus essentielle de leurs obligations, qui étoit de prêcher & d'accomplir l'Evangile. Dom Garice de Padilla, qui étoit fort instruit, dit que le Conseil avoit fait jusqu'alors tout ce qu'il avoit dû, que la preuve en étoit dans les actes mêmes qu'on vouloit bien leur communiquer, quoique leur présomption ne mérita pas cette condescendance. La Fuente répartit, qu'on devoit en effet leur mon-

trer ces actes, & qu'ils étoient disposés à les louer, s'ils les trouvoient dignes de louanges ; mais que si la justice y étoit blessée, ils prononceroient anathème contre les auteurs, extrêmité à laquelle ils ne croyoient pas que leurs Seigneuries voulussent les obliger.

Le jour suivant on les appella au Conseil, pour y entendre la lecture des Ordonnances qu'on avoit dressées pour les Indes. Le Président reçut leurs objections avec beaucoup de douceur : on leur promit même de les examiner & d'avoir égard à leurs avis. Las Casas, voyant qu'on vouloit prendre des délais pour fatiguer son zèle & son opiniâtreté, fit de nouvelles tentatives auprès des Seigneurs Flamands. Ces étrangers qui n'étoient pas fâchés de trouver les Ministres Espagnols en défaut pour avoir occasion de se rendre plus nécessaires, lui conseillèrent de recuser tout le Conseil des Indes & particulièrement l'Evêque de Burgos. Il saisit cette idée & obtint, par leur crédit, une jonte extraordinaire. Cette espece de victoire que Las Casas remportoit sur le Conseil fit beaucoup de bruit en Espagne : il

parvint aux oreilles du Roi qui voulut en savoir la cause. Il fit venir en sa présence Las Casas & Dom Juan de Quevedo, Evêque de Sainte-Marie l'ancienne du Darien, qui étoit d'une opinion différente de celle du premier. Il fit avertir le Vice-Roi de s'y trouver aussi avec un Religieux de Saint-François qui étoit arrivé depuis peu de Saint-Domingue, & qui gardoit encore moins de ménagemens que Las Casas sur les intérêts de la Religion & de l'humanité dans le Nouveau-Monde.

Lorsque tous ceux qui étoient mandés pour cette assemblée furent arrivés, le Roi parut dans une grande salle du Palais, élevé sur un trône, avec tout l'appareil de la Royauté. Tout le monde ayant pris sa place, le Chancelier dit à l'Evêque du Darien : « Révérend Evêque, sa » Majesté vous ordonne de parler ». L'Evêque se leva aussi-tôt, & dit que les explications qu'il avoit à donner, ne pouvant être communiquées qu'à sa Majesté & à son Conseil, il la supplioit de faire éloigner ceux qui ne devoient pas les entendre. Le Chancelier lui dit que tout ce qu'il y avoit

de Seigneurs présens avoient été appelés pour assister au Conseil, & qu'il n'avoit d'autre parti à prendre que celui d'obéir. Il dit que depuis cinq ans qu'il s'étoit rendu en Amérique, on n'avoit rien fait pour le service de Dieu, ni pour celui du Prince ; que le pays dégénéroit au lieu de s'améliorer ; que le premier Gouverneur qu'il y avoit eu étoit un méchant homme, que le second étoit encore plus méchant, & que tout alloit si mal, qu'il s'étoit vu obligé de passer en Espagne, pour en informer le Roi. Cependant, comme il étoit question de donner son avis sur la conduite que l'on devoit tenir à l'égard des Indiens, il ajoûta que tous ceux qu'il avoit vus, soit dans le pays qu'il venoit d'habiter, soit dans les autres lieux où il avoit passé, lui avoient paru nés pour la servitude ; qu'ils étoient naturellement pervers, & que son sentiment étoit de ne pas les abandonner à eux-mêmes, mais de les diviser par bandes, & de les mettre sous la discipline des plus vertueux Espagnols, sans quoi l'on n'en feroit jamais des Chrétiens, même des hommes.

Lorsque l'Evêque eut cessé de parler, Las Casas reçut ordre d'expliquer ses idées. Il dit que c'étoit un mouvement de compassion naturelle qui l'avoit porté à passer en Espagne pour informer sa Majesté des excès qui se commettoient dans les Indes. « L'en-

Las Casas
plaide la cause
des Indiens devant
Charles-
Quint.

» nemi de toute vertu, ajouta-t-il, ne
» manque pas de Ministres qui trem-
» blent de voir le succès de mon zèle :
» mais en laissant pour un moment ce
» qui touche la conscience, l'intérêt
» de votre Majesté est ici d'une si haute
» importance, que les richesses de tous
» les Etats de l'Europe ensemble ne
» peuvent être comparées à la moindre
» partie de celles du Nouveau-Monde.
» Je crois vous rendre un service im-
» portant, Sire, en vous donnant cet
» avis ; mais j'en rends un beaucoup
» plus grand à Dieu qui doit avoir la
» première part à toutes mes démar-
» ches, aussi je le prends à témoin que
» je renonce à toute sorte de récom-
» penses temporelles. Croyez, Sire,
» que les naturels du Nouveau-Monde
» sont capables de recevoir la Foi,
» de prendre de bonnes habitudes &
» d'exercer les actes de toutes les ver-

» tus; mais c'est par la raison & les
 » bons exemples qu'ils y doivent être
 » excités, non par la violence, car ils
 » sont naturellement libres; ils ont
 » leurs Seigneurs, leurs Rois naturels
 » qui les gouvernent suivant leurs
 » usages. Notre sainte Religion, Sire,
 » ne fait acception de personne: elle
 » se communique à toutes les nations;
 » elle les reçoit toutes sans distinction;
 » elle n'ôte à aucune sa liberté ni ses
 » Rois; elle ne réduit pas un peuple à
 » l'esclavage, sous prétexte qu'il y est
 » condamné par la nature. J'ose assurer
 » qu'il est de la dernière importance
 » pour votre Majesté de remédier, au
 » commencement de son Regne, à tous
 » les abus qui se commettent dans les
 » Indes ».

Le Missionnaire Franciscain reçut
 ordre de parler à son tour. Il le fit
 en ces termes. » Ayant demeuré quel-
 » que tems dans l'Isle Saint-Domingue,
 » je fus chargé de faire le dénombre-
 » ment des Indiens. Il y en avoit alors
 » une prodigieuse quantité de milliers.
 » Quelque-tems après, je fus encore
 » chargé du même ordre, & je trou-
 » vai le nombre prodigieusement di-

Lorsque l'Evêque eut
ler, Las Casas reçut ord
ses idées. Il dit que c
ment de compassion
voit porté à pass
informer sa Maj
commettoient

Las Casas
plaide la cau-
se des In-
diens devant
Charles-
Quint.

» nemi de to

» manque

» blent de

» mais

» qui

» de

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

» nemi de to

» manque

» blent de

» mais

» qui

» de

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

» nemi de to

» manque

» blent de

» mais

» qui

» de

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

» nemi de to

» manque

» blent de

» mais

» qui

» de

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

»

son avis. Il dit

qu'on venoit de représen-

ter que trop manifestes, que

Ministres de la Religion qui s'é-

toient si souvent élevés contre eux en

étoient les témoins. Voyant le peu de

cas que l'on faisoit de leurs remon-

trances, ils s'étoient crus obligés de

les apporter au pié du trône. Il

ajouta que les Indes n'étoient plus

qu'un vaste désert, & que n'ayant pour

toute ressource que l'établissement

qu'il y avoit obtenu, il ne voyoit

plus de lieu au monde où il pût

ter ; qu'il n'avoit pas eu d'au-
 tre motif pour faire le voyage d'Es-
 pagne , de toutes les affai-
 res que sa Majesté avoit à terminer ,
 l'Amérique étoit une des plus
 importantes pour sa gloire & sa con-
 stante affaires qui occu-
 pèrent , l'empêcherent
 d'accomplir celles de
 l'Amérique ; mais eut encore la
 satisfaction sans

DES AMÉRICAINS. 429
 c'est par la raison & les
 qu'ils y doivent être
 violence ; ils ont
 leurs

Les Espagnols acquis dif- L'Isle de S.
 ficulté de l'A- Domingue
 formé des établis- perd beau-
 gèrent ceux qu'ils avoient coup de sa
 splendeur,
 de Saint-Domingue , qui perdit
 sensiblement une partie de sa splen-
 deur. D'ailleurs , les principales villes
 furent renversées par un tremblement
 de terre. Les Anglois pillèrent la Ca-
 pitale en 1586. Cinq ans après , des
 Corsaires de la même nation ruine-
 rent celle d'Yaguana. Avant la fin du
 même siècle , celles de Salvatiera , de
 la Savona , d'Yaquimo , de San Juan ,
 de la Maguana , de Bonao , de Bue-
 naventura , de Larez de Guahaba , de
 Puerto Real , furent abandonnées par

» minué. Si le sang d'Abél, c'est-à-
» dire, celui d'un seul homme injus-
» tement répandu, à crié vengeance
» & l'a obtenu du Ciel, Dieu fera-
» t-il sourd au cri de ce déluge de
» sang que l'on ne cesse de répandre ?
» Je conjure votre Majesté, par le sang
» de notre Seigneur & par les plaies
» du grand Saint dont je porte l'habit,
» d'apporter un prompt remède à des
» maux qui ne manqueroient pas d'at-
» tirer sur votre couronne l'indigna-
» tion & les rigoureux châtimens du
» Souverain Maître des Rois ».

On ordonna au Vice Roi Dom Diegue Colomb de donner son avis. Il dit que les maux qu'on venoit de représenter n'étoient que trop manifestes, que les Ministres de la Religion qui s'étoient si souvent élevés contre eux en étoient les témoins. Voyant le peu de cas que l'on faisoit de leurs remontrances, ils s'étoient crus obligés de les apporter au pié du trône. Il ajouta que les Indes n'étoient plus qu'un vaste désert, & que n'ayant pour toute ressource que l'établissement qu'il y avoit obtenu, il ne voyoit plus de lieu au monde où il pût

se retirer ; qu'il n'avoit pas eu d'autre motif pour faire le voyage d'Espagne, & que, de toutes les affaires que sa Majesté avoit à terminer, celle de l'Amérique étoit une des plus importantes pour sa gloire & sa conscience. Les différentes affaires qui occupèrent Charles - Quint, l'empêchèrent de terminer dans ce moment celles de l'Amérique, & Las Casas eut encore la douleur de voir ses représentations sans effet.

Les Espagnols, ayant conquis différentes parties du continent de l'Amérique, & y ayant formé des établissemens, négligèrent ceux qu'ils avoient dans l'isle Saint-Domingue, qui perdit insensiblement une partie de sa splendeur. D'ailleurs, les principales villes furent renversées par un tremblement de terre. Les Anglois pillèrent la Capitale en 1586. Cinq ans après, des Corsaires de la même nation ruinèrent celle d'Yaguana. Avant la fin du même siècle, celles de Salvatiera, de la Savona, d'Yaquimo, de San Juan, de la Maguana, de Bonao, de Buenaventura, de Larez de Guahaba, de Puerto Real, furent abandonnées par

L'Isle de S.
Domingue
perd beaucoup
de sa
splendeur,

leurs habitans. Le commerce diminua tout-à-coup par la défense qui fut faite de recevoir des étrangers dans cette isle. Enfin , on ne comptoit plus , vers le commencement du dix - huitieme siècle, dans l'île Saint-Domingue , que quatorze mille habitans , & environ douze cents Negres fugitifs , qui s'étoient retranchés sur une montagne inaccessible , d'où ils faisoient trembler leurs Maîtres.

Tel étoit l'état du plus ancien établissement des Espagnols en Amérique, lorsqu'en 1625, deux vaisseaux , l'un François, sous la conduite d'un Gentilhomme Normand , nommé *Denambuc* , l'autre Anglois , sous celle du Chevalier Thomas Weruer , aborderent le même jour à l'île Saint-Christophe , qui étoit habitée par les Caraïbes. Les François & les Anglois conçurent tout l'avantage qu'on pourroit tirer de ce poste , & , sans entrer en dispute pour savoir lesquels y étoient arrivés les premiers, ils convinrent de partager cette isle entre eux , & d'y établir chacun une Colonie. Cette bonne intelligence se soutint , non-seulement dans leurs guerres contre les Caraïbes , mais encore
dans

dans le partage de leurs conquêtes.

Les Espagnols ne virent point sans chagrin l'établissement de ces deux Nations dans un terrain sur lequel ils s'attribuoient tous les droits. Ils les attaquèrent avec une puissante flotte, les forcèrent d'abandonner cette Isle & de chercher une retraite dans d'autres. Sitôt que les Espagnols furent retirés, les deux Colonies retournerent dans leurs possessions.

Quelques aventuriers de l'une & Commence-
de l'autre Nation, s'étoient approchés ment de l'é-
dans leur fuite de l'isle Saint-Domin- tablissement
gue. Ayant trouvé la côte septentrio- des François
nale presque abandonnée par les Espa- dans l'île S.
gnols, ils prirent le parti de s'y établir, Domingue.
y trouvèrent des bœufs & des porcs
en abondance. Les Hollandois, qui
étoient établis au Brésil leur promirent
de fournir à tous leurs autres besoins,
& de recevoir en paiement les cuirs
qu'ils tiroient de leurs chasses; ils s'y
fixerent.

La plupart de ces nouveaux Colons
étoient Normands : on leur donna le
nom de *Boucaniers*, parce qu'ils se réu-
nissoient pour boucaner à la manière
des Sauvages, la chair des bœufs qu'ils

avoient tués. Ce mot qu'on croit d'origine Indienne, signifie cuire ou plutôt sécher à la fumée ; & les lieux où l'on fait cette opération se nomment *Boucans*. On en a fort étendu la signification. Ce fut à-peu-près dans ce temps qu'on prit l'habitude de donner à l'Isle Espagnole le nom de Saint-Domingue qui n'étoit que celui de la Capitale. Nous l'avons toujours désignée sous ce nom , parce que c'est presque le seul sous lequel on la connoisse en France.

C'étoit une grande incommodité pour la nouvelle Colonie de ne recevoir que des mains des Hollandois une multitude de choses qui lui étoient nécessaires : mais elle fut bientôt délivrée de cet embarras. La plupart des boucaniers ayant peu de goût pour la chasse des bêtes fauves, embrassèrent l'état de Corsaires , & tout ce qu'ils purent enlever leur parut de bonne prise. Une troupe d'Anglois mêlée de quelques François , s'étoit emparée de la petite isle de la Tortue. Ils s'unirent d'intérêts , & , dès la même année , ils commencèrent à se rendre célèbres sous le nom de *Friboutiers* , mot qui

vient de l'Anglois *frée-booter* qui se prononce *fribouter* & qui signifie Corsaire, forban, & généralement tout homme qui ne fait la guerre que pour piller. Du mot *friboutier* on a formé celui de *Flibustier*.

Le rendez-vous le plus ordinaire de ces Flibustiers étoit l'Isle de la Tortue, où ils trouvoient un hâvre commode, & plus de sûreté contre les entreprises des Espagnols. Toute la côte du Nord est inaccessible, celle du Sud n'a qu'un port dont ces brigands s'étoient emparés. Le mouillage est bon sur un fond de sable fin, & l'entrée en peut être facilement défendue avec quelques pièces de canon placées sur un rocher qui la commande. Les terres voisines sont fort bonnes, & l'on y trouve des terres d'une merveilleuse fertilité. Tout le reste de l'isle est couvert de bois qui naissent entre des rochers & sont cependant d'une hauteur considérable. Cette isle n'a pas moins de huit lieues de longueur entre l'Est & l'Ouest, sur deux de large du Nord au Sud. Le canal qui la sépare de Saint-Domingue est de la même largeur. Elle est située à vingt degrés dix minutes

Description
de l'Isle de la
Tortue.

de latitude septentrionale. L'air y est très-bon, quoiqu'elle n'ait aucune rivière & que les fontaines y sont même très-rares. La plus abondante jette de l'eau de la grosseur du bras : mais les autres sont si foibles que dans plusieurs endroits, les habitans n'avoient pas d'autre eau que celle de pluie. Cette Île est actuellement déserte ; mais dans le temps des Flibustiers, on y comptoit jusqu'à six cantons fort peuplés. Tous les fruits qui sont connus aux Antilles croissent dans l'Île de la Tortue : le tabac qu'on y cultivoit étoit excellent, & les cannes de sucre y venoient d'une grosseur surprenante. On y avoit transporté de Saint Domingue des porcs & de la volaille, qui y avoient beaucoup multiplié. Les côtes sont fort poissonneuses.

Lorsqu'on fut informé à Saint-Christophe de ce qui se passoit sur la côte de Saint-Domingue, plusieurs habitans des deux Colonies passèrent dans l'Île de la Tortue, dans l'espérance de s'enrichir plus promptement, soit par la facilité du commerce avec les étrangers, soit par les rapines des Flibustiers. Quelques-uns s'attachèrent à la culture des

terres, & planterent du tabac. Rien ne contribua cependant plus à ce petit établissement, que le secours des vaisseaux François, principalement ceux de Dieppe qui commencerent à le visiter. Ils y amenoient des gens qu'ils avoient engagés pour trois ans, & dont on tiroit le même service que des Esclaves Negres ou Indiens. Par là cette nouvelle Colonie se trouva composée de quatre sortes d'habitans ; de Boucaniers dont la chasse faisoit l'occupation ; de Flibustiers qui couroient les mers ; de Colons qui cultivoient la terre, & d'engagés, dont la plupart ne quittoient point les Colons & les Boucaniers. C'est dans ce mélange que se forma le corps auquel on donna le nom d'*Avanturiers*. Ils vivoient entre eux avec beaucoup d'union, & leur Gouvernement étoit une sorte de Démocratie. Chaque personne libre avoit une autorité despotique dans son habitation. Chaque Capitaine n'étoit pas moins absolu sur son bord, pendant qu'il y commandoit ; mais le commandement pouvoit lui être ôté par une délibération de toutes les personnes libres de la Colonie, lorsqu'il étoit à terre.

Cet établissement allarma beaucoup plus les Espagnols que celui de S. Christophe. Sachant que la principale force des Aventuriers consistoit dans la Tortue, ils résolurent de la leur enlever, espérant que tous leurs autres établissemens tomberoient d'eux-mêmes. Le Général des Gallons eut ordre de l'attaquer, & de faire main-basse sur tous les habitans. Il prit le temps que tous les Flibustiers étoient en mer, & la plupart des Boucaniers à la chasse dans l'Isle Saint-Domingue. Le reste fit peu de résistance, & ceux qui l'entreprirent furent passés au fil de l'épée. Quelques-uns se rendirent de bonne grace, & furent pendus. Plusieurs eurent le temps de se sauver dans les montagnes & dans les bois, où les Espagnols ne daignèrent pas aller les chercher. Cette expédition ne suffit pas pour assurer la Tortue à l'Espagne, il falloit y laisser une garnison capable d'en écarter les Aventuriers absens : le Général crut, mal-à-propos, leur avoir inspiré assez de terreur pour les empêcher de rétablir leur habitation. Toute son attention fut de purger l'Isle Saint-Domingue des Boucaniers qui s'y étoient

rassemblés. Il forma contre eux un corps de cinq cens Lanciers qui ne marchaient qu'en troupes de cinquante, ce qui fit donner à cette milice le nom de *Cinquantaine*. Elle ne fit pas beaucoup de mal aux Boucaniers, qui se tenoient continuellement sur leurs gardes, & dont le nombre augmentoit tous les jours.

Ils se choisirent un Chef, & ce choix tomba sur un Anglois nommé *Willis*, homme de tête & de résolution. Les François, voyant qu'il attiroit beaucoup de soldats de sa Nation, eurent peur de perdre leurs droits par l'inégalité du nombre: ils voulurent se donner un Chef de leur Nation: mais le parti Anglois étant le plus fort, Willis les en empêcha. La Colonie étoit perdue pour la France, sans la fermeté d'un François, dont on doit regretter de n'avoir pas le nom. Cet Aventurier s'embarqua secrètement sur un bâtiment qui alloit à Saint-Christophe, & lorsqu'il y fut arrivé [ce fut en 1640] il avertit le Commandant de Poincy, Gouverneur Général des isles sous le vent, de la supériorité que les Anglois prenoient sur les François à la Tortue. Le Gol-

verneur sentit de quelle importance il étoit d'y apporter remede. Il résolut d'opposer à Willis quelque'un de ses Officiers, dont le courage & la prudence fussent à l'épreuve. Le Vasseur lui parut propre à remplir ses vues : il étoit Protestant, & la faveur que Poincy lui avoit toujours marquée, passoit pour une injure faite aux Catholiques. On croit que son dessein, en envoyant cet Officier à la Tortue, étoit de se débarrasser de lui d'une maniere honorable. Il lui donna le Gouvernement de la Tortue, & pour exciter son zele, lui permit, par un article secret, la liberté de conscience pour lui, & pour tous les Protestans François qui voudroient l'accompagner.

Le Vasseur en trouva trente-neuf, & partit avec eux. Ne voulant pas paroître à la Tortue avant de s'être abouché avec les Boucaniers, il s'arrêta dans un petit port de l'Isle Saint-Domingue, y passa trois mois à prendre ses informations. Cinquante Boucaniers, tous Protestans, se joignirent à lui. Quoique ses forces fussent encore inférieures à celles des Anglois, il prit la résolution de brusquer l'entre-

prise, espérant que les François qui étoient dans l'isle se joindroient à lui. Il arriva à la rade à la fin d'Août, débarqua sans aucun obstacle, marcha en ordre de bataille, & fit sommer Willis de sortir de l'isle avec tous les Anglois en vingt-quatre heures. Une proposition si hardie, & appuyée du soulèvement de tous les François qui étoient dans l'isle, étourdit Willis au point qu'il ne fit pas attention si le Vasseur étoit en état de soutenir sa fierté. Il s'embarqua sur les mêmes bâtimens qui avoient apporté les François. Le Vasseur se trouva par ce moyen maître de toute l'isle, & d'un fort que les Anglois y avoient construit, dans lequel ils avoient mis quelques pièces de canon. Les Anglois, ce qui est étonnant, oublièrent la Tortue : mais les Espagnols s'obstinèrent à ne souffrir dans cette isle, & dans le voisinage de Saint-Domingue, aucun établissement étranger. En 1643, ils firent partir de San Domingo une escadre composée de six bâtimens qui portoient cinq ou six cents hommes. Croyant trouver les François sans retranchemens & sans canon, ils alloient com-

me à une victoire certaine : mais le Vasseur entendoit parfaitement le génie , & s'étoit mis en état de ne pas craindre d'insulte. A cinq ou six cents pas de la mer , il s'élève une montagne qui se termine en plate-forme ; au milieu de laquelle s'élève encore un rocher escarpé de toutes parts , à la hauteur de trente piés. C'est à neuf ou dix pas de ce rocher , que sort la seule fontaine considérable qui soit dans l'isle. Le Vasseur avoit fait construire sur la plate-forme des terrasses régulières , capables de loger jusqu'à quatre cents hommes : il s'étoit logé lui-même au haut du roc , & y avoit placé ses magasins. Pour y monter , il y avoit fait tailler quelques marches jusqu'à la moitié du chemin : on faisoit le reste à l'aide d'une échelle de fer , qu'on pouvoit retirer. Pour prévoir à tout , il avoit ménagé un tuyau en forme de cheminée , par le moyen duquel on descendoit avec une corde sur la terrasse , sans être vu. Ce logement , si peu accessible , étoit encore défendu par une batterie de canon ; il y en avoit une autre sur la terrasse , pour défendre l'entrée du hâvre.

Les Espagnols, ignorant les dispositions des François, firent une descente : mais la perte fut si considérable, qu'ils se retirèrent avec précipitation. La conduite de le Vasseur, lui attira de si grands éloges, que Poincy en conçut de la jalousie, & résolut de le déposer. Pour cet effet, il envoya à l'isle de la Tortue Lomilliers, sous prétexte de féliciter le Vasseur sur son heureux succès ; mais en effet, pour s'emparer du Gouvernement de l'isle : mais le Vasseur qui s'en doutoit, fut éviter le piège, & resta tranquille possesseur du Gouvernement de l'isle : mais il voulut usurper un pouvoir trop absolu, se fit haïr de tous ceux qui composoient la Colonie. Il établit des impôts exorbitans sur toutes les marchandises qui entroient dans l'isle & qui en sortoient ; ils punissoit les moindres fautes avec la plus grande sévérité. Ce tyran fit faire une cage de fer, dans laquelle il faisoit enfermer ceux qui avoient le malheur de lui déplaire : un homme ne pouvoit y être debout ni couché : il la nommoit son *enfer*. On n'étoit gueres plus à l'aise dans le donjon du château, qu'il avoit nommé

son *purgatoire*. Les Flibustiers trouvèrent une statue de la Vierge dans un vaisseau Espagnol qu'ils avoient pillé, & la porterent à le Vasseur. Le Gouverneur général en ayant été informé, la lui fit demander comme une chose plus convenable à des Catholiques qu'à des Protestans. Le Vasseur en fit faire une de bois, qu'il se hâta de lui envoyer, & lui manda que les Catholiques étoient trop spirituels pour s'attacher à la matière dans les objets de leur culte; que pour lui il trouvoit la statue d'argent si bien travaillée, qu'il ne pouvoit se résoudre à la lui envoyer. Poncey sentit toute l'étendue de cette insolence : mais il étoit alors occupé dans une autre affaire qui l'intéressoit plus que celle-ci. La Cour avoit nommé vers la fin de l'année précédente, un Lieutenant - Général des îles, & son arrivée avoit causé de la division entre les François. Le Vasseur avoit saisi cette occasion pour usurper un pouvoir absolu. Il avoit fait entendre à tous ceux qui étoient avec lui, que l'île de la Tortue pouvoit devenir un asyle assuré pour tous les François qui y jouiroient d'une en-

tière liberté de conscience, & se fit proclamer Souverain.

Ses vûes d'ambition s'étendoient même plus loin; mais il eut le sort de presque tous les ambitieux, & périt d'une manière funeste. Il avoit donné toute sa confiance à deux hommes qui avoient été ses compagnons de fortune, qu'on a même cru ses neveux. Il les avoit comme adoptés, en les déclarant ses héritiers: leurs noms étoient *Thibault & Martin*. Ces deux scélérats conspirèrent contre leur bienfaiteur. On prétend qu'ils concurent cette terrible haine contre lui, uniquement parce que le Vasseur enleva une maîtresse que Thibault avoit: on ajoute qu'ils espéroient lui succéder dans la Souveraineté de l'île. Un jour, que le Vasseur descendoit du fort, pour aller visiter un magasin qu'il avoit sur le bord de la mer, Thibault lui tira un coup de fusil, dont il ne fut que légèrement blessé. Le Vasseur voulut prendre son épée, que son nègre portoit, pour courir sur le meurtrier: mais Martin, qui l'accompagnait, le saisit au travers du corps: pendant qu'ils se débattoient, Thibault s'approcha, tenant un poignard. Le

Vasseur, à cette vue, demeura comme immobile, regarda l'assassin, & lui dit : « C'est donc toi, mon fils, qui m'assas- » fines » ? Thibault, sans lui répondre, lui plongea son poignard dans le cœur.

Il ne se fit aucun mouvement dans l'île en sa faveur : les deux scélérats se saisirent, sans opposition, de toute l'autorité, & se mirent en possession de son bien, comme s'ils eussent recueilli la succession de leur père. Ils ne tarderent cependant pas à subir la punition qui étoit justement due à leur crime. Poincy, qui vouloit faire rentrer la Tortue dans son Gouvernement, chargea le Chevalier de Fontenay d'équiper une escadre, & de se mettre à la tête d'un nombre d'hommes assez considérable, pour réduire le Vasseur, dont il ignoroit encore le sort.

Fontenay fit ses préparatifs avec beaucoup de diligence, & avec les précautions qu'il crut nécessaires pour vaincre un homme aussi courageux & aussi habile que le Vasseur. Dans l'idée de le surprendre, il publia que l'armement qui se faisoit à Saint-Christophe étoit contre les Espagnols. Il alla ef :

festivement croiser vers la côte de Carthagene, y fit quelques prises, se rendit à l'Ecu, petit port de Saint-Domingue, où il fut joint par Fréval, neveu de Poincy. Là, il apprit la révolution qui étoit arrivée à l'île de la Tortue. Connoissant combien il étoit important de se hâter, il avança jusqu'à l'entrée de la rade; mais le canon du fort l'obligea bientôt de s'éloigner. Il alla mouiller à Cayenne, dans la résolution d'y tenter une descente; mais il reçut une députation des habitants de la Tortue, & la guerre fut terminée. Thibault & Martin, s'étant aperçus que la Colonie n'étoit pas disposée à soutenir un siège pour eux, prirent le parti de négocier un accommodement, tandis qu'ils pouvoient encore espérer un traitement favorable. Ils proposèrent de livrer le fort; aux conditions seulement qu'on leur accorderoit une amnistie solennelle, & la paisible possession de leurs biens. Ce qu'ils demandoient leur fut accordé: ils retirèrent le fort, & tous les Catholiques que le Vasseur avoit chassés de la Tortue, y retournerent. Fontenay prit le titre de Gouverneur de

cette île pour le Roi, & de la côte de Saint-Domingue.

Il y rétablit la Religion Romaine, songea ensuite aux fortifications, fit construire deux grands Bastions de pierre de taille, lesquels environnoient toute la plate-forme, & se trouvoient appuyés d'un côté par une montagne qu'on croyoit inaccessible. L'île se peupla alors mieux qu'elle n'eût jamais été, & le terrain ne se trouvant pas assez spacieux, on envoya une Colonie dans l'île Saint-Domingue. Cette Colonie préféra la côte dell'Ouest à celle du Nord : les Boucaniers pouvoient l'y secourir plus facilement, parce qu'elle est plus éloignée des habitations Espagnoles. Cet établissement alarma les habitans de cette île, tant que s'ils eussent vu les François aux portes de la Capitale. On arma des chaloupes, qu'on envoya promptement pour chasser les Aventuriers de leur poste, avant qu'ils eussent le temps de s'y former. On commença par brûler quelques habitations, mais un corps de Flibustiers & de Boucaniers tomba sur les Espagnols, & les força de se retirer.

• Celui qui commandoit à Saint-Domingue pour les Espagnols , sentit qu'il falloit faire la conquête de l'île de la Tortue , pour se délivrer du voisinage des François. Il fit un armement capable d'abattre toutes les forces qu'il pourroit trouver à la Tortue, &, croyant devoir joindre la prudence à la force, il profita, pour faire son expédition, du temps où les Flibustiers étoient en course. Le Chevalier de Fontenay, qui étoit resté avec peu de monde dans le fort, fit une vigoureuse résistance ; mais il n'en tira d'autre fruit que celui d'obtenir une capitulation honorable. Thibault & Martin, les deux meurtriers de le Vasseur, périrent dans cette expédition ; du moins on n'en entendit plus parler depuis.

Le Chevalier de Fontenay passa en France, & les Aventuriers, n'ayant plus de Chef, n'osèrent faire aucune entreprise sur la Tortue : ils se joignirent aux Anglois, & leur aidèrent à prendre la Jamaïque : mais en 1659, Jérémie Deschamps, sieur du Mossac & du Rouffet, Gentilhomme Périgordin, chassa les Espagnols de la Tortue,

y rétablit les François ; la posséda pendant l'espace de quatre ans , à titre de conquête , avec la qualité de Lieutenant Général & de Gouverneur , pour le Roi. Il la vendit en 1664 à la Compagnie des Indes Occidentales , qui y envoya Ogeron de la Boneré , en qualité de Gouverneur. Comme la Colonie Française , qui étoit sur la côte de l'île Saint-Domingue , avoit toujours suivi le sort de la Tortue , elle prit une nouvelle forme sous ce Gouverneur. Ogeron fut , par sa douceur , fixer les Boucaniers & les Flibustiers , qui avoient toujours mené une vie errante , & en fit un corps de troupes capables de résister aux entreprises des Espagnols. L'île de la Tortue se peupla aussi bien que les établissemens des François dans l'île Saint-Domingue. Ce sage gouverneur mourut en 1675 : mais son neveu , qui lui succéda , suivit ses principes. En 1680 , on comptoit huit mille hommes en état de porter les armes dans ces établissemens.

En 1684 , on s'aperçut que le relâchement de la subordination occasionnoit quelques désordres , & l'on résolut de régler l'administration de la Justice.

On établit des Sièges royaux aux quatre principaux établissemens de l'isle Saint-Domingue, qui étoient Leogane & le petit Goave, pour la côte Occidentale; le Port de la Paix & le Cap-François, pour la Septentrionale.

Le commerce de la Colonie se borna long-temps au tabac, & la sévérité des Fermiers-Généraux pensa plus d'une fois faire périr les habitans : mais la fabrique de l'indigo rétablit leurs affaires, & les mit en état de monter des sucreries. Les soins des Gouverneurs qui se succéderent, étant tous dirigés du côté de l'isle de Saint-Domingue, celle de la Tortue se dépeupla insensiblement, & devint déserte. Les Anglois s'étant emparés de l'isle Saint-Christophe, tous les François, qui y étoient établis, passèrent à l'isle Saint-Domingue, où on leur donna des terres à cultiver. Ils y portèrent avec eux la politesse & l'honnêteté, qui y étoient presque inconnues, parce que la Colonie avoit toujours conservé la rudesse & l'indépendance des Boucaniers & des Flibustiers, ses premiers fondateurs.

Cette Colonie se fortifiant tous les

jours, se trouva enfin en état de résister aux Espagnols, & de se maintenir dans ses possessions. La tranquillité s'étant rétablie par la paix d'Utrecht, en 1714, elle se peupla beaucoup, & s'établit solidement. On y érigea un Gouvernement Général, sous le titre de Gouvernement des isles sous le vent, avec trois Gouverneurs particuliers sous ses ordres, celui de Saint-Louis pour la côte du Sud, celui de Leogane pour les quartiers de l'Ouest, & celui de Sainte-Croix pour toute la partie du Nord.

Colonie Espagnole établie dans l'Isle Saint Domingue.

Noüs finirons l'article de Saint-Domingue, par la description des deux Colonies, l'Espagnole & la Française: commençons par l'Espagnole. San-Iago n'est plus qu'un bourg, sans fortifications, sans retranchemens, composé de trois cents quarante ou cinquante chaumières, & d'une trentaine de maisons assez mal bâties, avec cinq Eglises fort mal construites. Il est situé sur une hauteur fort escarpée, au pié de laquelle passela riviere d'Yaque, qui l'environne du côté du Sud & de l'Ouest. A l'Est & au Nord, on trouve une grande plaine, bordée de bois assez hauts. Les monta-

gnes de Monte-Christo font à deux lieues au Nord; Puerto di Plata est à sept lieues au Nord Nord-Est; les montagnes de la Porte à cinq lieues, & le Begue à sept Est Sud-Est.

L'air de San-Iago passe pour le meilleur de toute l'île : on n'y trouveroit cependant que trois cents hommes, tout au plus, capables de porter les armes, la plupart Mulâtres, ou Nègres libres, ou Métifs. Le Commandant tient sa nomination de la cour d'Espagne. On sème du blé dans le territoire de cette ville, & l'on y recueille tous les ans pour cent mille écus de tabac, qui se transporte à San-Domingo. On y nourrit quantité de bestiaux. Le fleuve Yaque roule quantité de grains d'or très-pur dans son sable. Tout ce pays est rempli de mines d'or, d'argent & de cuivre.

Sur la route de San-Iago au Begue, à deux lieues au Nord - Ouest de ce village, on voit les débris de l'ancienne ville de la Siega, entre lesquels le Couvent des Peres de Saint - François subsiste encore presque entier, avec deux fontaines & quelques restes de fortifications. Cette ville fut renversée par

un tremblement de terre, & quelques-uns de ses habitans formerent, à deux lieues des anciens murs, un bourg, que les François nomment *Begue*, de l'ancien nom *Vega*, qui se prononce *Bega*. Il est situé à la chute des montagnes de la Porte, sur la rive droite de la petite rivière de Camon. Les Espagnols y entretiennent deux Compagnies de Milice, composées de deux cents dix hommes, avec leurs Officiers. On y compte plus de cinquante François réfugiés.

Le *Cotuy* est un village à l'Est du *Begue*, sur les premières hauteurs des montagnes de la Porte. Il n'est composé que de cinquante cabanes : sa juridiction ne laisse cependant pas de s'étendre environ vingt-cinq lieues. Deux Alcades y commandent, avec deux Capitaines de troupes du pays. Chaque Compagnie est composée de soixante-dix hommes. Le principal commerce de ce village consiste en viande salées, en suifs & en cuirs. Ils prennent dans les montagnes quantité de chevaux, qu'ils vont vendre dans les habitations Françaises.

Monte-Plata est un bourg, où l'on compte environ trente familles Espa-

gnoles. Près de ce bourg, on trouve le village de *Boya*, où les Espagnols ont une Compagnie de Milice.

San-Domingo ou *Saint-Domingue*, dont nous avons parlé plus haut. Le Gouvernement de cette ville est confié à l'Audience royale, qui est composée d'un Président & de quatre Auditeurs, d'un Procureur-Général, d'un Rapporteur & de deux Secrétaires; les isles de Cuba, de Portoric, & toute la côte du Continent, depuis l'Isle de la Trinité jusqu'à la riviere de la Slacha, en dépendent pour le civil. L'autorité du Président est bornée à l'Isle Saint-Domingue. La Magistrature Municipale est composée de quatre Regidors, d'un Lieutenant de Police, & des Alcades ordinaires.

Pour ce qui concerne le Gouvernement militaire, il y a un Capitaine-Général, qui a sous lui un Gouverneur d'armes, un Major, huit Aides-Majors, quatre Compagnies de troupes réglées, chacune de cinquante hommes, une Compagnie d'artillerie de quarante Canoniers. La citadelle a son Commandant particulier. Le corps de la milice bourgeoise est composé de

six Compagnies, de Mulâtres ou d'Indiens, avec un très-petit nombre de blancs. Il y a deux compagnies de Milice bourgeoise dans le bourg des Illeguas, qui est comme un faubourg de la Capitale. Le village de San-Lorenzo, qui est peuplé de Nègres François, c'est-à-dire, des esclaves transfuges de la Colonie Française, est situé sur les bords de l'Ozama, à une petite lieue au-dessus de San-Domingo, entretient une Compagnie de cent cinquante hommes. Toutes ces troupes forment quinze cents hommes d'armes, tant dans la Capitale que dans les environs.

L'Evêché de San-Domingo fut érigé en Archevêché dans le seizième siècle : l'Archevêque est le Primat de toutes les Indes Espagnoles. Le reste du Clergé est composé d'un Archidiacre, de quatorze Chanoines, & d'un très-grand nombre d'autres Prêtres, qui desservent l'Eglise Métropolitaine & les Paroisses de l'Isle. Les Dominiquains, les Franciscains, les PP. de la Merci ont de fort belles maisons & de magnifiques Eglises à Saint-Domingue. Il y a en outre deux Couvents de filles.

Il n'y a qu'une Paroisse dans la ville : mais l'on en compte dix dans tout le reste de la Colonie.

Alta Gratia, ou le village de *Higuey*, est composé de soixante maisons. Il est situé entre le Cap de l'Eugano & la pointe de l'Espada, à quatre lieues de la mer. C'est un célèbre pèlerinage, où les Espagnols vont de tous les quartiers de leur Colonie. Il y a un assez beau Couvent. Toute l'étendue de ce district est de vingt-trois lieues de long sur six de large.

Zibo ou *Saïbo*, est un bourg, composé de cent quatre-vingts maisons. Son district n'a que seize lieues de long & huit de large. Il est situé à vingt-cinq lieues Est Nord-Est de San-Domingo. Il y a deux Compagnies de cent quinze hommes chaque.

Bayaguana est à dix lieues Nord-Est de San-Domingo : c'est un village composé de cinquante maisons. Il est situé au pié des montagnes de la Porte. Il est gardé par une Compagnie de soixante hommes.

Bany est un canton qui se trouve à douze lieues de San-Domingo. Il s'étend environ dix lieues le long de la

mer. Sa largeur n'est que de deux à trois lieues. Il n'y a ni bourg ni village ; cependant il est gardé par une Compagnie de cent quarante hommes.

Goava est un bourg composé de cent vingt maisons. Il est gardé par deux Compagnies de cent vingt - cinq hommes chacune. Sa situation est au milieu de l'isle. Son territoire est le plus étendu de toute l'isle. Sa longueur est au moins de trente-cinq lieues, & sa largeur de dix-huit.

Banica est un petit village situé à sept lieues de *Goheva*, dans la juridiction duquel il est renfermé.

Azua est une bourgade située à une lieue & demie de la mer. Elle est composée de trois cents mauvaises cabanes, bâties en bois, & couvertes de feuilles de lataniers. Elle est défendue par trois Compagnies de cent quarante hommes chacune. Le Port d'*Azua* est à une lieue & demie au Sud de la bourgade.

Tel est le tableau que les Voyageurs nous présentent de la Colonie Espagnole de Saint - Domingue, dans laquelle on compte environ dix - huit mille quatre cents personnes, parmi lesquelles il y en a trois mille sept cent

cinq qui portent les armes. Toutes les habitations, excepté la Capitale, ne présentent que des chaumières, où l'on est à peine à l'abri des injures de l'air. On trouve encore dans la Capitale des maisons qui se ressentent de son ancienne splendeur; mais lorsqu'elles tombent de vieillesse, ou par accident, on ne les fait point rebâtir. L'ameublement répond à la grossièreté du logement. Aussi assure-t-on que la plupart de ces lieux n'ont plus de manufacture ni de commerce. Les habitants se nourrissent de leurs nombreux troupeaux. On assure qu'ils sont tous en général d'une paresse extrême: ils ne s'occupent à rien tout le jour, & n'imposent même pas de travail pénible à leurs esclaves. Ils passent le temps à jouer, ou à se faire bercer dans leurs hamacs. Lorsqu'ils sont las de jouer ou de dormir, ils chantent, ne sortent de leur lit que quand la faim les presse. Pour aller prendre de l'eau à la rivière ou aux fontaines, ils montent à cheval: ils ont toujours un cheval bridé pour cet usage. La plupart méprisent l'or, sur lequel ils marchent. Ils se moquent des François, qu'ils voient se

donner beaucoup de peine pour amasser des richesses, dont ils n'auront pas le temps de jouir. Cette vie tranquille les conduit à une extrême vieillesse. Le soin de cultiver leur esprit ne les occupe pas plus que celui de se procurer les besoins de la vie : ils ne savent rien, connoissent à peine le nom d'Espagne, avec laquelle ils n'ont presque plus de commerce. Comme ils ont d'abord mêlé leur sang avec les Sauvages, ensuite avec les Nègres, ils sont de toutes les couleurs : leur caractère participe de l'Espagnol, de l'Africain & de l'Américain, c'est-à-dire, qu'ils en ont tous les vices.

Description
de la Colonie
Françoise
66.

Nous commencerons la description de la Colonie Françoise dans l'Isle Saint-Domingue, par le quartier où le commerce a toujours été le plus florissant. C'est celui du *Cap François*. Il est situé dans une grande & fertile plaine, à l'extrémité occidentale de la Vega-Real. On ne s'accorde pas sur l'étendue de cette plaine : les uns la restreignent à cinq Paroisses, qui sont *Limonade*, le *Quartier Morin*, la *Petit-Anse*, l'*Anse* & le *Morne Rouge*. Sa longueur est d'environ vingt lieues, & la largeur de

quatre. Elle est bornée au Nord par la mer, au Sud par une chaîne de montagnes, qui a presque par-tout quatre lieues de profondeur, & huit dans quelques endroits. On trouve dans ces montagnes les plus belles vallées du monde: elles sont coupées par une multitude infinie de ruisseaux qui les rendent agréables & fertiles.

La ville du Cap - François est presque au milieu de la côte qui borde cette plaine. C'est le port le plus fréquenté de toute l'isle. Il est très - sûr, & fort commode pour les navires qui viennent de France. Il n'est ouvert qu'au vent du Nord - Est, qui ne peut même y causer de grands dommages, parce que l'entrée est semée de récifs, qui rompent l'impétuosité des vagues, & qui demandent toutes les précautions des Pilotes.

Labat dit que la ville étoit composée de maisons assez chétives: ce n'étoit que des fourches plantées en terre & palissadées. Il y avoit une assez belle place, bordée de maisons semblables aux autres. Sept ou huit rues aboutissoient à cette place, & elles étoient composées d'environ trois cents mai-

sons. L'Eglise Paroissiale est bâtie comme les maisons, mais couverte d'essentes. Aujourd'hui les maisons sont de maçonnerie, mais à un seul étage. L'Eglise Paroissiale est grande & bien bâtie en pierres. Il y a des Ursulines, un Hôpital desservi par des Religieux de la Charité. Cette ville est située au dix-neuvième degré, quarante minutes de latitude, & au cinquante - troisième quarante minutes de longitude occidentale.

Le *Port de Bayaha* est à neuf ou dix lieues à l'Est du Cap-François. C'est le plus grand de toute l'île. Son circuit est de huit lieues, & son entrée n'a de largeur que la portée du pistolet. Il offre en face une petite île, sous laquelle les navires peuvent mouiller. On a fortifié le Port, & on y a bâti une ville.

Le *Port Margol* étoit célèbre du temps des Flibustiers. Ce n'est qu'une simple rade, où l'on mouille depuis douze jusqu'à quatorze brasses, entre la grande terre & un îlot d'une lieue de circuit. Il y a une petite bourgade.

Le *Port de Paix* est un bourg situé sur la côte septentrionale, vis-à-vis

l'isle de la Tortue. Il fut fondé en 1660. C'est le premier établissement fixe des François dans l'isle Saint-Domingue. Il a un fort assez bien construit. A quelques lieues de - là , on trouve le Cap de Saint - Nicolas , qui est dans un canton rempli de mines d'argent.

L'*Estero* étoit un bourg situé fort agréablement. Les routes étoient larges de six à sept toises , tirées au cordeau , bordées de plusieurs rangs de citronniers , plantés en haies , qui faisoient une épaisseur de trois à quatre piés , sur six à sept de hauteur , & taillés par le dessus & par les côtés , comme on taille la charmille. Les habitations avoient de belles avenues de chênes ou d'ormes , plantés à la ligne. Le terrain est plat , uni ; la terre grasse , bonne & profonde. Le bourg étoit digne de ce beau pays. La plupart des maisons étoient palissadées de planches & couvertes d'essentes ; elles avoient deux étages , étoient bien prises , occupées par de riches Marchands & par des Ouvriers : il y avoit en outre quantité de magasins. Les rues étoient larges & bien percées. C'étoit la résidence du Gou-

verneur , celle du Conseil ; & le séjour des plus riches habitans. L'église Paroissiale étoit d'une propreté décente. La maison du Gouverneur étoit grande , commode , percée d'une belle avenue. Ce bourg fut transféré par la suite à Leogane.

Philippe III , Roi d'Espagne , érigea en Principauté le pays qui est depuis la riviere de l'Artibonite , jusqu'à la plaine de Jaquin , du côté du Sud , en faveur de sa fille naturelle ; & on l'a appelé pendant long - temps *la Principauté de Leogane*. Le terrain , qu'on nomme proprement *Plaine de Leogane* , a douze ou treize lieues de longueur de l'Est à l'Ouest , sur trois ou quatre de largeur du Nord au Sud. Elle commence aux montagnes du *grand Goave* & finit à celles du *Cul-de-Sac*. Ce pays est arrosé par plusieurs rivières : le terrain est si bon , qu'il produit , avec abondance , des cannes , du cacao , de l'indigo , du rocou , du tabac , du manioc , du mill , des patates , des ignames , toutes sortes de fruits & de légumes. Il y avoit autrefois une quantité de cacaoyers si prodigieuse , que le prix du cacao avoit beaucoup baissé ;

mais ils périrent tous vers l'an 1719 : à peine y voit-on à présent un cacaoyer. On trouve dans ce pays, outre plusieurs habitations très-florissantes, des villes assez considérables.

Leogane, qui est située sur la côte, est le meilleur établissement que les François aient dans l'isle : c'est proprement la Capitale de leurs établissemens ; mais les environs sont marécageux, ce qui n'en rend pas l'air fort sain. Elle n'a point de port, & sa rade même n'est pas bonne. C'est cependant la résidence du Gouverneur-Général, de l'Intendant & du Conseil Supérieur. Le nom de *Leogane* vient de celui d'*Yaguana*, que les Naturels du pays donnoient à ce canton. Les François l'ont défiguré en celui de *Leogane*.

Le *Grand Goave* est à quatre lieues sous le vent de *Leogane*. C'est un fort bon port, mais l'air n'y est pas sain. On y a construit un fort, où est le Quartier-Général de la Colonie Française. Il y a un bourg.

Le *Petit Goave* n'a rien de remarquable.

Il y a plusieurs petites isles sur la

côte de la partie Françoisise de l'isle Saint-Domingue, & qui en dépendent : la principale est la Tortue, dont nous avons déjà parlé.

L'isle *Avache* est peu considérable, mais les pâturages y sont très-bons : il y a quelques cabanes ; les habitans ont soin des bêtes à cornes qu'on y transporte pour paître.

L'isle *Saint-Louis* n'est séparée de l'isle Saint-Domingue que par un canal de sept ou huit cents pas de large. Elle n'en a que quatre ou cinq cents de long, sur cent soixante de large. La Compagnie des Indes Occidentales voulut y faire construire un fort ; mais elle abandonna son projet.

Commer-
ce des Espa-
gnols de l'isle
Saint De-
mingue,
Labat.

Le commerce des Espagnols de l'isle Saint-Domingue étoit fort lucratif, avant que les François eussent trouvé le secret d'en prendre tous les avantages, en portant dans leurs habitations une très-grande quantité de marchandises. Il n'est cependant permis à aucune nation d'aller traiter chez les Espagnols : ils confisquent tous les bâtimens qu'ils trouvent mouillés sur leurs côtes, même à quelque distance, lorsqu'il y a des marchandises de leur

fabrique ou de l'argent d'Espagne ; mais cette loi est sujette à quantité de modifications. Pour entrer dans un de leurs Ports & y faire commerce , on feint d'avoir besoin d'eau , de bois ou de vivres. Il suffit de présenter au Gouverneur un placet , & de l'accompagner d'un présent. On observe scrupuleusement les formalités. Toutes les marchandises sont portées dans un magasin , & l'on met le sceau sur la porte par laquelle on les fait entrer ; mais il s'en trouve toujours une autre , par laquelle on les fait sortir pendant la nuit , & l'on met à la place des caisses d'indigo , de cochenille , de vanille , de l'argent en barres ou monnoyé , etc. Aussitôt que le commerce est fini , le vaisseau se trouve pourvu des choses dont il avoit besoin , & met aussi - tôt à la voile. La meilleure marchandise que l'on puisse porter dans les pays qui sont en relation avec les mines , est le vif-argent. On donne une livre d'argent pour une livre de mercure , ce qui fait un profit immense. La toile , les dentelles , les chapeaux , les bas de soie , se vendent très - bien aux Espagnols de Saint-Domingue.

Caractere
des François
de l'île Saint
Domingue.

Les habitans de la partie Françoisise de l'île Saint-Domingue ont presque tous la taille assez belle, l'esprit aisé; mais on leur trouve un mélange confus de bonnes & de mauvaises qualités: on les représente, tout-à-la-fois, francs, prompts, fiers, dédaigneux, présomptueux, intrépides: on ajoute cependant que l'éducation corrige aisément leurs défauts. Ils ne manquent jamais aux devoirs de l'hospitalité: un Voyageur peut faire le tour de la Colonie Françoisise sans aucune dépense. Leur charité naturelle met les orphelins à l'abri de la misère: chacun s'empresse à les secourir; le premier même qui peut se saisir de quelqu'un, regarde comme un bonheur de lui servir de pere.

Nègres de
la Colonie
Françoisise.

Les Nègres ne sont pas plus heureux dans cette Colonie que dans toutes les autres. Il semble que ce malheureux peuple soit le rebut de la nature: sa condition ne le distingue pas des bêtes de charge. Quelques coquillages font toute sa nourriture. Ses habits sont des haillons qui ne le garantissent ni de la chaleur du jour, ni des fraîcheurs de la nuit. Les maisons qu'il habite ressemblent à des tanières d'ours; ses lits

sont des claies, plus propres à briser le corps, qu'à procurer du repos. Son travail est presque continuel, son repos très-court ; les moindres fautes lui attirent les plus rudes châtimens.

Dans ce cruel abaissement, les Nègres ne laissent pas de jouir d'une santé parfaite, tandis que leurs maîtres, qui ont toutes les commodités de la vie, sont en proie à toutes sortes de Maux. On assure qu'il est nécessaire de traiter les Nègres avec cette dureté, pour les retenir dans le devoir. La raison dit cependant que la soumission qui vient de l'estime & de l'amitié, est bien plus solide que celle qui ne vient que de la crainte.

Les PP. Pers & Labat assurent que le commun des Nègres sont comme des créatures qui n'ont que la figure humaine : le passé ne leur est pas plus connu que l'avenir. Ils sont contredits par d'autres Voyageurs, qui assurent que ces hommes sont méchans, adroits & rusés. Lorsque leur maître les traite avec douceur, ils s'attachent sincèrement à lui, & sont toujours prêts à sacrifier leur vie pour conserver la sienne. Ils souffrent avec patience les

châtiments qu'ils ont mérités : mais ils sont capables des plus grands excès, lorsqu'on les maltraite sans raison. Il ne faut pas suspendre le châtement ou le pardon, parce que la crainte les porte à fuir dans les bois, & c'est l'origine des Nègres Marons. Le moyen le plus sûr pour les retenir, est de leur accorder la possession de quelques volailles & de quelques porcs; d'un jardin de tabac, &c. S'ils s'absentent plus de vingt-quatre heures, & ne reviennent pas d'eux-mêmes, on confisque ce qu'ils peuvent avoir de bien : & cette punition les affecte beaucoup plus que toute espèce de châtement.

Les Nègres qui sont en Amérique, sont liés entr'eux par une affection si sincère, qu'ils se secourent mutuellement dans leurs besoins. Si l'un d'eux commet une faute, on les voit venir tous en corps demander sa grace, ou s'offrir pour recevoir une partie du châtement qu'il a mérité. Ils se privent souvent de leur nourriture, & la conservent pour régaler un de leurs compatriotes dont ils attendent la visite.

Ils sont d'une complexion très-chaude, & si passionnés pour les femmes,

qu'on est obligé de les marier de très-bonne heure, pour éviter une multitude de désordres. Ils aiment en outre le jeu, la danse, le vin & les liqueurs fortes. Ils ont apporté de l'Afrique une espece de jeu de dez, composé de quatre de ces coquilles qui leur servent de monnoie. Ils font un trou du côté convexe, ce qui les fait tenir aussi facilement sur cette face que sur l'autre. Ils les remuent dans la main, comme on remue les dez, & les jettent sur une table. Si toutes les faces trouées se trouvent dessus, ou les faces opposées, ou deux d'une sorte & deux d'une autre, le joueur gagne; mais si le nombre des mêmes faces est impair, il a perdu. Les Nègres Créoles ont appris à jouer aux cartes, & ils sont plus frippons & plus fainéans que les autres.

Les esclaves Nègres ont en général beaucoup de vanité : ils s'épargnent tout, & travaillent avec une ardeur extrême pour acheter à leurs femmes & à leurs enfans des vêtemens qui puissent les distinguer des autres.

Les Cases des Nègres François sont assez propres, parce que ceux qui sont

Police des
Nègres Fran-
çois.

chargés de veiller sur la conduite de ces esclaves, ont grand soin d'entretenir la propreté parmi eux. On ne donne des bas & des fouliers qu'à ceux qui servent de laquais ; les autres vont nu-piés. Pour habits ordinaires ils n'ont que des caleçons & une casaque. Les jours de Fêtes, ils ont cependant une chemise d'assez belle toile, des caleçons de la même toile, & mettent par dessus une *candale* de couleur. Ce qu'on appelle *candale*, est une espece de juppe qui ne va pas jusqu'aux genoux, & dont le haut est plissé par une ceinture : il y a deux fentes sur les hanches, qui sont fermées avec des rubans. Ils portent sur la chemise un petit pourpoint sans basques, on laisse une espace de trois doigts entre lui & la candale, pour faire bouffer plus librement la chemise. Ceux qui sont un peu à leur aise mettent au col & aux poignets de leur chemise, des boutons d'argent, ou garnis de quelques pierres de couleur. La plupart n'y mettent que des rubans. On fait mettre des galons de livrée sur les candales & sur les pourpoints de ceux qu'on prend pour laquais. Au lieu de chapeau on leur fait porter un tur-

ban : ils ont des pendants d'oreilles, & un carcan d'argent, avec les armes de leur maître.

Les Négresses, dans leur habillement de cérémonie, portent ordinairement deux jupes : celle de dessous est presque toujours de couleur, & celle de dessus de toile de coton blanche, ou de mouffeline. Elles ont un corset blanc à petites basques, ou de la couleur de la jupe de dessous, avec une échelle de rubans, des pendants d'oreille d'or ou d'argent, des bagues, des brasselets & des colliers de petite raffade à plusieurs tours, ou de perles fausses, avec une croix d'or ou d'argent. Le col de leur chemise, les manches, les fausses-manches, sont garnies de dentelles, & leur coëffure est de toile très-blanche & très-fine, relevée aussi de quelques dentelles. Ces ajustemens & ces marques de propreté annoncent le travail de ceux qui les portent, parce que c'est toujours à leurs frais qu'ils les achètent.

Ceux qui croient qu'en Amérique on fait consister la beauté des Nègres en de grosses lèvres & un nez écrasé, se trompent : on recherche au contraire

les Nègres & les Nègresses qui ont les traits bien proportionnés & on les paye beaucoup plus cher. On veut que les Nègresses joignent à la régularité des traits, une belle taille, une peau fine & luisante. Le Pere Labat dit que la fermeté des Nègres va jusqu'à ne pas pousser le moindre soupir dans les plus grandes douleurs, ce qu'il faut attribuer à leur courage & à leur grandeur d'ame, plutôt qu'à leur insensibilité. L'espoir qu'ils ont de retourner dans leur pays, est cause qu'ils se détruisent très-promptement, lorsqu'ils ont un maître qui les traite avec dureté.

Terroir ,
climat de
l'Isle Saint
Domingue,

Pour finir la description de l'Isle Saint-Domingue, nous dirons un mot du climat & du terroir. La situation de cette isle pourroit fait croire que la chaleur y est excessive pendant les six mois que le soleil passe entre la ligne & notre tropique : mais elle est ralentie par un vent d'Orient qui se leve avec le soleil, augmente à mesure qu'il monte, & tombe avec lui. Les pluies contribuent encore à tempérer le climat : mais elles y causent une humidité si considérable, qu'elle

corrompt la viande en moins de vingt-quatre heures, ce qui oblige d'enterrer les morts peu d'heures après qu'ils ont expiré. Les fruits pourrissent presque aussi-tôt qu'ils sont cueillis : le pain se moisit très-prompement ; les vins ordinaires y tournent & aigrissent de même. Le fer s'y rouille du soir au matin, & ce n'est qu'avec beaucoup de soin que l'on conserve le riz, le maïs, les fèves pendant une année.]

La variété du terroir de cette île en cause beaucoup dans les climats. Un canton est presque toujours inondé de pluie, & celui qui en est tout proche, n'en reçoit souvent pas une goutte. Les nuages s'arrêtent en arrivant sur ses confins : s'il s'en détache quelques petites vapeurs, elles font une pluie si fine, qu'elle se dissipe à l'instant. Les nuits y sont très-fraîches, sur-tout lorsque le temps est calme & le ciel serein. Il est rare qu'on y sente un souffle de vent le matin : les rosées y sont si fortes, qu'elles blanchissent les plaines ; on y voit même des gelées. Le froid est alors si piquant, qu'on est obligé de s'approcher du feu. Ces plaines étant environnées de montagnes, le soleil

s'y couche plutôt & s'y leve plus tard, ce qui rend les nuits fort longues.

L'hyver commence au mois de Novembre, & finit au mois de Février. Les nuits & les matinées sont très-froides : les plantes reçoivent peu d'accroissement, & les herbes prennent peu de nourriture, quoique ce soit le temps des grandes pluies. Les bestiaux sont alors sujets à des mortalités. Le printemps vient ensuite, & dure jusqu'au mois de Mai. Alors la nature semble renaître : les prairies sont couvertes d'une herbe nouvelle ; la sève monte aux arbres, les plantes se parent de leurs fleurs, qui parfument l'air. L'été fait disparaître tous ces agréments. Le tempérament des Européens ne s'accommode pas facilement d'un climat si varié : il faut y être naturalisé, pour y vivre long-temps. La grande chaleur mine insensiblement les plus robustes ; le teint se ternit ; on vieillit de bonne heure ; mais à mesure que les Créoles s'éloignent de leur origine, ils sont moins sujets à ces accidens.

Histoire de
Saint Do-
mingue, l. 6.

La variété du terroir de cette île peut contribuer, comme on vient de le dire, à celle du climat. La moitié

de l'île est en montagnes , dont la plupart peuvent être cultivées jusqu'à la cime : il y en a quelques-unes qui sont stériles , escarpées & d'une hauteur extraordinaire. Il y a des cantons dans l'île où le terrain est d'un noir tanné ; dans d'autres il est jaune , ailleurs bleu : on trouve enfin dans cette île des terres de toutes les couleurs. La meilleure est celle de la première espèce.

L'île Saint-Domingue est arrosée par un nombre incroyable de rivières : les eaux en sont saines , même salutaires ; mais elles sont si fraîches , qu'il est dangereux de s'y baigner.

Les Voyageurs vantent deux lacs ^{Lacs de l'île.} de l'île Saint-Domingue , & en rapportent plusieurs singularités : l'un qu'ils nomment *Xaragua*. Oviedo assure que sa longueur est de dix-huit lieues , qu'il en a trois de large dans quelques endroits , qu'il est salé comme la mer , qu'on y pêche des poissons de mer & de rivière. Des Voyageurs modernes assurent qu'il est beaucoup plus petit , & que les eaux n'en sont pas salées , mais qu'elles ont de l'âcreté.

A trois lieues de ce lac , on en trouve un autre , que les François nom-

478 HISTOIRE DES AMÉRICAINS.

ment le *Lac Salé*. Il a huit lieues de long. Sa situation est à l'Est de la plaine des Verrettes. Il n'a que deux lieues dans sa plus grande largeur. Ses eaux sont saumâtres. A une lieue de celui-ci, on en trouve un autre, qui peut avoir une lieue de circuit.

On en trouve un quatrième sur le haut d'une montagne très-élevée & très-rapide. Un Castillan monta au haut, dans le commencement de la découverte, il apperçut le lac, & n'osa en approcher, parce qu'il fut effrayé par un bruit épouvantable qu'il entendit : personne n'a tenté d'y monter depuis.

Fin du vingt-unième Volume.

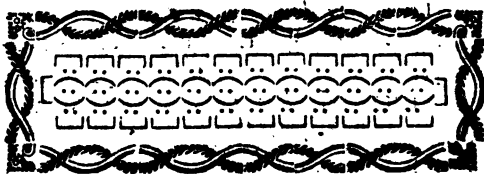


TABLE DES CHAPITRES ET DES ARTICLES

Contenus dans le vingt-unieme Volume.

SUITE DE L'ARTICLE VII.

DÉCOUVERTE & Conquête du
Mexique par les Espagnols. Page 5
ARTICLE VIII. Gouvernement des Es-
pagnols au Mexique. 258

CHAPITRE V.

Terres nouvellement découvertes au Nord-
Oueſt de l'Amérique Septentriona-
le 267

CHAPITRE VI.

Isles de l'Amérique Septentrionale. 269

480 TABLE DES CHAPITRES.

ARTICLE I. <i>Les Açores.</i>	ibid.
ARTICLE II. §. I. <i>Isle de Terre-Neuve.</i>	274
ARTICLE III. <i>Les Isles Bermudes.</i>	285
ARTICLE IV. <i>Isles Lucaies.</i>	301
ARTICLE V. <i>Isles. Antilles</i>	315
§. I. <i>Isle de Cuba.</i>	ibid.
§. II. <i>Isle Espagnole , ou Saint Domingue.</i>	325
§. III. <i>Nations Européennes qui habitent l'Isle Saint Domingue. Comment elles s'en sont emparées. Changemens qu'elles y ont faites.</i>	383

Fin de la Table des Chapitres.

De l'Imprimerie de PILARDEAU.

